

**L'ESSENCE
D'UNE
COMÉDIENNE**

Olivier GABIN

Décembre 2013

Je dédie ce roman au docteur Richard BEECHING, baron BEECHING (1913-1985), qui a réussi à faire aux chemins de fer britannique ce que la Luftwaffe n'avait pas pu achever : leur destruction.

-1-

Par quoi commencer ? Une notice biographique ? Carlita Stephanie Alvarez, née le 24 février 1994 à Denver, Colorado, papa infirmier-chef à l'University of Pittsburgh Medical Center, maman chef de la sécurité à l'aéroport international de la ville, et un frangin plus jeune qui est en high school, rien de plus banal. C'est pas cela qui fait ce que j'ambitionne de devenir, une comédienne qui vit de son métier.

Attention, pas que la gloire, je n'y cours pas après mais, cette bête-là, ça ne se commande pas. C'est pour cela que j'ai suivi une formation de secrétaire médicale, au cas où. C'est un métier qui m'intéresse, qui paye correctement et qui pourra me permettre d'avoir de quoi gagner ma vie au cas où le monde du spectacle, ça ne marche pas pour moi. Bon, je ne vous raconte pas la suite, mais ça nous mène en septembre 2012 à New York City comme point de départ. Ça me fait tout juste 18 ans, et je pars à New York City après un an de formation comme secrétaire médicale.

Bon, je ne débarque pas comme ça en plein milieu d'une grande ville de ce genre sans rien derrière. Il y a déjà la cousine de ma mère, Marilyn Riabinev, qui est kiné et qui va non seulement m'héberger, mais me fournir des heures de travail. Et j'ai rendez-vous avec un agent artistique, miss Rosanne Robinson, dont un des chasseurs de têtes m'a repérée à l'Allegheny Theatre où j'ai joué le rôle d'Abigail Williams un an plus tôt dans *Les Sorcières de Salem* d'Arthur Miller, mon premier rôle de théâtre avec la section amateurs de l'Allegheny Theatre.

La grande brune mince n'a pas fait qu'une impression physique sur monsieur Stevenson, le chasseur de talents engagés par l'agence Robinson and Partners de New York City. Il m'a dit que j'avais aussi une bonne technique et que j'incarnais bien mon rôle. C'était pas un rôle facile, et je n'avais guère que l'âge du personnage pour moi. Je joue du théâtre en amateur depuis que j'ai douze ans, et la perspective d'en faire ma profession m'a tenté.

Maman, en bonne ex-militaire qu'elle est (elle était sous-off dans l'US Air Force avant de passer dans le civil), m'a soigneusement préparé le terrain avec sa cousine pour que je ne débarque pas à New York City sans rien comme perspective immédiate. J'avais déjà repassé une audition avec miss Robinson qui m'a dit qu'elle me donnerait ma chance parce que j'avais beaucoup de potentiel. Elle m'a précisé que pour mes débuts, j'allais avoir des boulots pas terribles, comme tout le monde, mais que ça me permettrait d'avoir des entrées dans le milieu du spectacle et, par la suite, des rôles plus intéressants. Faut bien commencer par quelque chose...

Bref, en ce samedi 8 septembre 2012, j'ai pris le bus en direction de New York City où j'avais rendez-vous avec la cousine de maman pour la suite des opérations. Là, je

quittais la maison pour de bon, et, franchement, j'étais à la fois ravie de l'aventure, et j'avais une trouille pas possible. Bon, pour la partie matérielle, Marilynn me fournissait un toit et de l'intendance, mais pour la suite, ça promettait d'être pas du genre facile. Et je n'irais pas me les geler au Groenland comme maman quand elle a débuté dans l'Air Force, ni ressortir indemne d'un accident d'avion comme elle, mais partir de rien pour arriver à quelque chose, faut pas être fainéante. Ça tombe bien, c'est mon cas.

Marilynn Riabinev est venue m'accueillir à la gare routière des bus Greyhound. C'est dans Downtown Manhattan, sur la 42e rue, il y a tout un terminal de bus là, entre les bus de banlieue qui vont dans le New Jersey et les bus interurbain qui partent dans tous le pays. C'était par une chaude et ensoleillée journée de fin d'été, avec un ciel bleu magnifique. Je connais un peu New York City, j'y suis déjà allé plusieurs fois voir la cousine de maman, et c'est vraiment une ville que j'aime. Et l'idée d'y habiter et d'y travailler m'a ravie. Bon, par contre, pour payer un loyer, heu... Faudra voir plus tard.

La cousine Marilynn m'attendait à ma descente du car de Pittsburgh pour me conduire chez elle dans le Queens. J'avais passé la journée dans le car et je rêvais avant toute chose d'un bon repas, d'une douche, et d'une nuit de sommeil. Marilynn ressemble à maman, c'est la fille de mon grand-oncle du côté de ma mère. Comme ma mère, c'est une blonde fine aux yeux bleus et aux traits fins. Elle vit en couple avec son copain, Harvey, qui est patron d'une petite entreprise de travaux publics, et ils n'ont pas d'enfants ensemble. Harvey est divorcé et il a deux fils dont le plus jeune a mon âge, et Marilynn n'a jamais voulu d'enfants.

Sa grande qualité à la cousine Marilynn, c'est qu'elle est sympa et qu'elle fait pas de manières. Son cabinet de kiné marche bien et elle a besoin d'un coup de main pour toute la paperasse. C'est pour cela qu'elle me prend en vacation horaire. Ça me permet de travailler pour elle quand je peux en cherchant du boulot ailleurs, et en pouvant courir les castings entre temps. Elle m'a expliqué ça dans le métro, alors que nous roulions vers le Queens :

« Je n'ai pas assez de boulot pour un plein temps, mais je peux te garantir cinq à dix heures de vacations par semaine. Tu n'auras qu'à me faire une fiche horaire, je te payerai tous les samedis, ça te fera de l'argent pour les frais courants. Si tu peux te trouver un autre boulot sur vacations, ça te permettra d'avoir un peu de côté. Tu m'avais dit au téléphone que tu avais une piste, ça en est où ?

— C'est un médecin avec lequel papa travaillait quand on était à Denver. Il voit maman pour une association dans laquelle ils sont tous les deux, Citizens Concerned About Science and Technology, je ne sais pas si tu connais...

— Oh que oui ! Leurs pages internet sur les charlatans qui veulent me piquer mon boulot sans en avoir les compétences, c'est à lire ! J'ai gardé des clients grâce à leurs explications. C'est un médecin dans quel hôpital ?

— Le centre médical Bellevue, je ne sais pas si tu connais. C'est un français, le docteur Martin-Georges Peyreblanque.

— C'est le vice-président de l'association CCAST, dont sa compagne, qui est avocate, est la présidente. Tu as tapé haut, et ça ne n'étonne pas qu'il ait besoin de secrétariat. En plus de son poste de chirurgien à Bellevue, il est pilote dans la Civil Air Patrol, il a un pied dans la FAA avec les visites de la médecine du travail pour les

pilotes de ligne qu'il assure en partie pour New York City, et il est même astronaute. Il a volé dans l'espace pour une mission scientifique avec une capsule spatiale expérimentale il y a de cela quelque temps. Entre son boulot et le reste, une secrétaire, ça lui sera bien utile. C'est ton père qui l'a connu à Denver ?

— Oui, papa était infirmier en chirurgie et le docteur Peyreblanque faisait sa spécialisation en chirurgie après ses études en Allemagne et sa dernière année d'internat en Bosnie, à l'hôpital central de Sarajevo. C'est quand même dingue qu'on connaisse ainsi quelqu'un qui est devenu une célébrité !

— Ce que je te souhaite Carly... En attendant, c'est Harvey qui fait la cuisine ce soir. Salade de tomates au parmesan et cannellonis maison, je pense que ça te plaira.

— Et comment ! Glace ou salade de fruit en dessert ?

— Au choix ou un peu de chaque, tu verras sur place. »

Bon, ben, avec moi, c'était les deux... Pour la journée de dimanche, comme il faisait beau, nous sommes allés prendre l'air au Corona Park, à Flushing Meadows. C'est au nord de ce parc qu'il y a les cours de tennis où sont joués les championnats de Flushing Meadows. Je ne sais pas vous mais moi, j'adore me balader dans les parcs. Et à New York City, ce n'est pas ce qui manque, justement. J'ai un peu parlé avec Marilynn de ce que je pensais avoir comme rôles, et de ce que je cherchais. Bon, j'étais réaliste, tourner un rôle de premier plan dans le dernier blockbuster, c'était pas envisageable :

« ... Je pense surtout au théâtre, c'est une bonne école et il y a pas mal de troupes à New York City. Y trouver un petit rôle pour débiter, ça ne sera pas trop compliqué d'après ce que m'a dit ma future agent artistique.

— Tu dois la voir quand ?

— Demain après-midi, ça nous laissera la matinée pour que tu me présentes le travail à faire à ton cabinet.

— J'ai des patients dès neuf heures, on verra ça entre deux rendez-vous. C'est pas bien compliqué, les lettres aux impôts, aux fournisseurs, aux assurances maladie pour les gens qui sont couverts et viennent sur prescription médicale, quelques réponses à des professionnels du secteur, ma banque pour mon compte commercial, le comptable, le loyer de mon cabinet et d'autres trucs dans ce genre. Après, s'il faut faire venir un plombier pour une fuite, par exemple, tu peux gérer ça.

— Pour les rendez-vous, c'est toi qui gère ?

— En direct, le seul poste de secrétariat dont je m'occupe exclusivement et que je ne délègue pas, tu comprends pourquoi. Je peux ainsi gérer les empêchements, appeler moi-même un patient qui m'a dit qu'il pouvait venir le matin au lieu de l'après-midi au cas où j'aurais un trou, et plein de choses du même ordre. Par contre, je te laisserai gérer une partie déplaisante, les impayés.

— Des clients ?

— Non, des sociétés d'assurance maladie. Les clients, j'ai mon comptable qui a un contrat avec un cabinet de recouvrement, ça marche avec lui d'autant plus que c'est exceptionnel. Sans parler du fait que j'accorde parfois moi-même des délais à des clients sûrs quand ils sont un peu gênés. Une séance ou deux payée avec un peu de délai le temps que le client touche sa paye, par exemple, c'est pas dramatique, ça gêne personne et ça arrange tout le monde. Non, ce sont les grosses boîtes d'assurance maladie qui m'emmerdent régulièrement, à croire que leurs services juridiques sont

payés pour trouver exprès des merdes pour qu'ils ne passent pas à la caisse. J'ai un avocat, maître Thalberg, qui s'occupe de ça mais il compte partir à la retraite l'année prochaine, et il va falloir que je lui trouve un remplaçant.

— Ça doit se faire, mais je ne pense pas pouvoir t'être utile. Si j'entends parler de quelqu'un par mon travail, je t'en touche un mot.

— Ça m'aiderait, mais ne te mets pas la tête à l'envers pour ça, j'ai encore quelques mois devant moi avant de devoir trouver un autre avocat. . . Au fait, c'est bien demain après-midi que tu as rendez-vous avec ton agent ?

— Oui, à 14 heures. Elle m'a déjà fait passer une audition et elle devrait me trouver des rôles. Par contre, elle m'a bien prévenue qu'elle ne me garantissait rien dans l'immédiat, et qu'il fallait que j'ai un job à côté pour le moment.

— Tu t'y attendais, je suppose ?

— Je n'aurais pas choisi ce métier sans m'être renseigné avant sur la réalité de la profession. Et puis, bon, si d'ici quatre ou cinq ans, je n'ai pas percé et je n'ai que des rôles sans intérêt, je pourrais toujours bosser comme secrétaire médicale, j'ai le diplôme pour.

— Je pense que tu as tes chances, et ça m'étonnerait beaucoup que tu sois obligée d'abandonner ta carrière d'actrice par manque de succès.

— Tu en as parmi tes patients, des acteurs ?

— Oui. Pas des grands noms de Broadway, mais des gens qui gagnent correctement leur vie en faisant ce métier, et qui n'ont pas des rôles ou des emplois de bas de tableau. Je te vois bien là-dedans dans quatre ou cinq ans.

— Merci, mais il ne faut jurer de rien.

— Tu as du talent, un agent qui t'as remarquée, en plus de la culture et de l'intelligence qui vont avec ce métier. Tu iras loin, je le sens ! »

Cet encouragement sincère m'est allé droit au cœur. Mais, pour le moment, tout restait à faire, et je m'attendais à tout, y compris à l'échec. Et vu comment a débuté ma carrière, il valait mieux. . .

Mon premier travail, ce lundi 10 septembre 2012 au matin, a été de prendre connaissance de ce que j'avais à faire comme tâches de secrétariat pour la cousine Marilyn. Ce n'était a priori pas bien compliqué et l'essentiel du boulot relevait de la facturation aux assurances maladie. Sauf que ces sociétés privées avaient leur art de compliquer inutilement le boulot, ce que m'a expliqué Marilyn :

« Les seuls qui font quelque chose de cohérent, ce sont la caisse des militaires, celle des employés municipaux de New York City et celle du groupe USX transportation. Les deux premiers sont de grosses machines bien rodées et la troisième est gérée en direct par les employés du groupe en question, transport aérien et routier basic cost. Ils ont une nomenclature claire, une tarification bien lisible et ils ne font pas d'histoires. Et ils traînent pas pour payer, Merrill, mon comptable, les a à la bonne. . . Comme pour tous les autres, tu dois établir un état de frais à partir de leurs barèmes et de la fiche de soins par patient que j'établis. Tu as des fichiers qui correspondent aux barèmes de chaque compagnie.

— On a des Medicaid et Medicare ?¹ Pour les personnes âgées, ça doit jouer.

— Aucun patient Medicaid, ils vont dans les hôpitaux aux urgences pour se soigner quand ça va mal, il n'utilisent pas de soins de prévention ou de traitement de fond comme nous. Pour les Medicare, quelques-uns. Ce n'est pas un problème, tu as des formulaires les concernant avec des cases à cocher et des entrées à remplir, Medicare ne fait pas d'histoires, mais tu as des contrôles annuels stricts, fais bien attention à garder les doubles des formulaires en archives, ils ne te ratent pas s'il en manque un.

— J'ai vu la boîte. Et pour les contentieux, je vois qu'il y en a pas mal, j'envoie à ton avocat pour suite à donner ?

— Oui, il a l'habitude et il traite en direct. Tu lui envoies l'original de la lettre de refus de paiement, l'original de la feuille de soins du patient avec la demande de remboursement et le barème appliqué, et tu gardes des copies. Après, il nous renvoie un rapport à contresigner si je veux engager des poursuites. Tu me le montre, je te dirais quoi faire ensuite.

— Tu lâches parfois des affaires ?

— Pour récupérer ponctuellement moins de \$100 par exemple, ou quand le dossier est trop mal fichu, ou si j'ai fait une erreur qui peut se retourner contre moi. Après, soit je demande un règlement à l'amiable d'une partie de la somme, soit je laisse tomber. Je perds quelquefois \$500 à \$1 000 de cette façon. . . Par contre, j'ai une liste noire des compagnies pour lesquelles je ne fais plus d'avances : le patient paie plein tarif et on lui fait un formulaire pour qu'il se fasse rembourser par sa compagnie.

— C'est à double tranchant, le patient peut se retourner contre toi, ou aller voir ailleurs.

— Dans le premier cas, c'est arrivé qu'une seule fois depuis vingt ans que je fais ce métier. Le patient a perdu, car aucune loi ne m'oblige à accepter d'avancer de l'argent pour une quelconque caisse d'assurance maladie, même publique. Je suis un cabinet libéral et ce genre de pratique est assimilée à un crédit commercial, comme si tu voulais emprunter de l'argent pour acheter une voiture, par exemple. Pour le second cas, c'est pas un problème, je préfère que ce soit un autre qui ait un impayé sur mauvaise foi à ma place. Et puis, à force d'exercer ce métier, je sais quelles sont les caisses à éviter. Ou bien je ne fais aucune avance par défaut, la loi me le permet.

— Okay, je vois le tableau. . . Après, pour le cabinet, tu as des fournisseurs à ce que je vois, des instructions spéciales les concernant ?

— Le loyer est payé en direct par mon comptable, et j'ai un forfait pour la blanchisserie. Le reste, ce sont les factures d'eau et d'électricité, à envoyer au comptable dès qu'on les a reçues après vérification pour voir s'il n'y a pas de dépassement de consommation. Ce qui est impôts et taxes, c'est annualisé, je m'en occupe moi-même une journée par an où je ferme le cabinet. Le comptable est payé au forfait, \$150 par mois, comme l'avocat. Mais l'un et l'autre peuvent faire des vacances supplémentaires, mais je t'en parlerai le cas échéant. Le gros de ton boulot sera de me faire partir les feuilles patients aux caisses une à deux fois par semaine, soit une demi-journée à une journée de travail en moyenne par semaine. Si tu as des difficultés avec certaines fiches, tu me les mets de côté et on les voit ensemble à la pause de midi. »

1. Respectivement caisses publiques pour les personnes indigentes, et pour les personnes de plus de 65 ans.

Marilynn a un petit cabinet dans le Queens non loin de son domicile, avec tout ce qu'il faut, et c'est là que j'allais travailler pour elle afin d'avoir un petit boulot en attendant de percer. J'ai passé cette première matinée à préparer les fiches de remboursement pour les patients à envoyer à leurs assurances maladies respectives et, franchement, les tableaux de Marilynn m'ont été indispensables pour démêler le charabia médico-commercial des différentes caisses ! Sans compter qu'il ne vendent pas tous le même degré de couverture maladie, il peut facilement y avoir jusqu'à 26 types de contrats différents pour la même boîte, compte perso avec la pire d'entre elle dont je tairais le nom.

À vue de nez, il devait bien y avoir un bon tiers de patients qui préféreraient avancer l'argent et se faire ensuite rembourser par la caisse. Sans parler de deux cas de patients sans couverture maladie qui payent tout de leur poche, et pour qui il faut quand même faire une facture. . . Marilynn gagne correctement sa vie en étant kiné, mais faut pas avoir des goûts de luxe. En tout cas, une vacation d'une demi-journée de secrétariat me rapporte environ \$25. Pas énorme, ça fait \$100 par mois dans le meilleur des cas, mais comme je n'ai pas le logement et la nourriture à payer, ça me permet d'avoir de quoi faire face à mes dépenses courantes, typiquement mes déplacements.

Bon, ça fait juste un peu argent de poche, comme quand j'étais gamine, mais je ne suis pas à la rue et j'ai de quoi manger, c'est déjà ça de bien. Et, comme boulot, ça ne me prend pas trop de temps, sans m'empêcher de prendre d'autres vacations de secrétariat médical ou, plus important, en prenant ce que je trouve comme contrat d'actrice. Bon, j'ai compté cinq ans pour pouvoir être connue et vivre correctement de mon métier, faut bien commencer quelque part.

D'ailleurs, cette après-midi, je me suis rendue dans les bureaux de mon agent artistique avec qui j'avais rendez-vous dans son bureau dans Downtown Manhattan, du côté de la 53e rue ouest. Miss Roxanne Robinson est une femme dans la quarantaine, de la génération de maman. Petite blonde mince dotée d'un fort accent du sud, elle m'a tout de suite mise en confiance, et présenté un tableau plutôt favorable de mon métier à court et moyen terme. Tout en ne me cachant pas que ça n'allait pas être facile pour moi de percer :

« Premier point important, je ne te ferais pas faire n'importe quoi pour te faire bosser. Tu as trop de talent pour être employée n'importe comment. Cela veut dire que tu ne bosseras pas beaucoup comme actrice pendant les deux prochaines années, si tu as un boulot à côté, ne le lâches pas tout de suite. Garantie de ma part : je suis trop chère pour les réalisateurs de série Z fauchés qui payent au lance-pierre, quand ils payent, et l'industrie du porno ne passe jamais par des pros comme moi pour ses recrutements.

— Dans l'ensemble, à part galérer, je dois m'attendre à quoi ?

— Un peu de tout en dehors du théâtre, du cinéma et de la télévision. Naturellement, pas des rôles minables de second ordre, il y a d'autres agents spécialisés dans ce genre de trucs. Cela va d'hôtesse d'accueil dans des salons professionnels à voix pour un doublage ou un commentaire, ou actrice pour des spots de pub. Ce sont des petits boulots pour des débutantes pas trop durs, mais qui permettent de se faire remarquer dans le métier.

— Et tu as des demandes pour ça ?

— Plus ou moins. En ce moment, j'ai pas mal de demande pour des voix pour commenter des documentaires, dont un gros projet avec Mandingo Brothers Production. Les frères Meyssonier, je ne sais pas si tu connais. . .

— Ils ont pas fait quelque chose sur le 11 septembre par hasard ?

— Oui, plusieurs films sur le sujet d'ailleurs, ce sont des réguliers des chaînes de documentaires et des cinémas spécialisés dans le sujet. Ils sont sur un projet en ce moment, ils devaient m'en parler. Je te promets rien mais s'ils ont besoin d'une voix, j'essayerai de te mettre en avant pour que tu sois sur le coup.

— Ça marche, on fait comme ça. . . Sinon, les salons professionnels, heu. . . Si c'est du genre vendre de la mortadelle kasher en supermarché, c'est pas trop mon truc. . .

— T'en fais pas, à \$500 la journée pour le personnel que je leur fournis, ce n'est pas le Wart Mall du coin de la rue dans le Bronx qui va t'embaucher, plutôt des grosses boîtes comme General Electric, Boeing, Microsoft ou Ford Motor Company, pour ne parler que des plus gros clients que j'ai eu. C'est un peu tuant parce qu'il faut être belle et jolie pendant huit heures d'affilée, avec des pauses bien sûr, et vendre un truc dont tu ne connais rien.

— Si je devais caser des avions de ligne, j'aurais du mal à convaincre les clients de venir se fournir chez mon employeur. . .

— C'est pas ton boulot, tu dois juste distribuer les brochures promotionnelles, réciter un petit speech de présentation et appeler un technico-commercial si le client veut des détails techniques. Le genre de boulot sur lequel tu peux te faire jusqu'à \$2 000 en trois jours. Sans parler que parmi les gens que tu verras, il y a sûrement des investisseurs qui vont placer leurs billes dans des films de cinéma, et que je pourrais leur dire de faire pression sur le réalisateur et le producteur pour que tu aies un rôle dans le film dont ils payent la réalisation. Si tu as été ravissante pour vendre des alternateurs pour centrales atomiques ou des machines-outil pour l'industrie automobile, l'investisseur s'en souviendra, et il t'aidera à décrocher des rôles.

— Ah ouais, j'y avais pas pensé. . . Et pour la pub ?

— Il y a de tout, c'est un marché qui permet à des acteurs débutants de se lancer et de se faire un peu d'argent facile, de l'ordre de \$500 à \$1 000 en 2/3 jours pour un spot. Par contre, faut vendre tout et n'importe quoi. La dernière débutante que j'ai casé, c'était pour une pub pour des huiles de moteur. . . Bon, j'écrème pas mal les demandes qui me sont envoyées, j'évite les spots débiles et les produits trop politiquement connotés, comme les armes par exemple. Si tu peux vendre de la pâtée pour chats, je te mettrais sur un contrat qui correspond, sauf si tu es allergique aux chats.

— Les chats, ça ne me dérange pas, pas plus que les chiens. Par contre, les bestioles qui sortent de ce qu'on a normalement comme animaux de compagnie, sans moi !

— T'en fais pas, dans ce cas-là, ce sont toujours des animations par ordinateur que tu vois à l'écran, les assurances n'aiment pas les bestioles sortant trop de l'ordinaire du couple chat/chien sur les plateaux de tournage. En dehors de ça, j'ai aussi le marché de la post-synchro qui marche bien, tout ce qui est dessins animés prend beaucoup de voix, aussi bien en import qu'en productions nationales. Ça paye pas trop mais ça permet de se faire remarquer, et je pense que tu as une voix qui plaira. J'ai des demandes, j'essayerai de te caser.

— Ça me va. Rien pour le théâtre en perspective ?

— Je te réserve pour les petits rôles avec un peu de texte, et pas dans des troupes de second ordre, ou sur des rôles secondaires dans des pièces un peu prestigieuses. Je n'ai rien en ce moment, mais tu es prioritaire sur ma liste des actrices à caser. Pour le mois qui vient, je ne peux rien te promettre, mais tu auras du boulot avant la fin de l'année. Je ne laisse jamais un pro qui a un contrat avec moi sans rien faire. Je ne t'ai pas embauchée pour n'être qu'un nom sur mes listes et, vu ton talent, ça serait dommage de ne pas l'employer... Autre point important : tu peux parfaitement trouver du travail par toi-même dans le domaine artistique, tout le monde fait ça. Tu laisses juste ma carte d'agent à ton futur employeur, je m'occupe de toute la partie légale derrière. Et si c'est un rigolo, je te le fais savoir et je m'occupe du motif diplomatique pour t'éviter de signer le contrat. Tu seras toujours prise au sérieux si tu renvoies sur ton agent, et je ne suis pas réputée pour être quelqu'un de peu exigeant sur les qualités des gens qui signent avec moi.

— Ben, on fait comme ça. J'ai un téléphone portable avec un numéro où tu peux m'appeler. C'est un téléphone à carte que je recharge pas trop souvent, faute de pouvoir payer les recharges, je ne sais pas si je t'ai déjà donné le numéro...

— Celui avec le numéro de Pennsylvanie ? Oui, je l'ai, si ça n'a pas changé, je t'appellerai dessus. Dans l'immédiat, tu as quoi ?

— Vacances de secrétaire médicale pour la cousine de ma mère, qui est kiné dans le Queens. Et je cherche d'autres vacances du même ordre pour avoir un peu d'argent devant moi. Je dois passer voir dans la semaine une relation de la famille au centre hospitalier Bellevue pour ce genre de boulot. C'est la cousine de ma mère qui m'héberge en attendant. Je te donne aussi son numéro.

— Bon, t'es pas dans le besoin, ça te permettra de voir venir pour tes débuts. J'essaie de te trouver quelque chose pour débiter, je t'appelle dès que j'ai quelque chose. Bonne chance pour la suite ! »

C'était honnête pour mes débuts, et je m'attendais à devoir faire pas mal de petits boulots pas forcément intéressants avant de vraiment percer. En attendant, j'avais encore des vacances à trouver pour pouvoir bosser un peu. Et, pour cela, la relation de maman au centre hospitalier Bellevue allait m'être utile. Et pas que pour des vacances de secrétariat médical...

Les personnes qui vous font le plus avancer dans votre carrière ne sont pas forcément celles auxquelles vous vous attendez. Ce jour-là, au centre hospitalier Bellevue, j'allais faire la connaissance de l'une d'entre elle en la personne du docteur Martin-Georges Peyreblanque. Je devais travailler avec lui pour des vacances et je ne m'attendais pas à ce qu'un chirurgien comme lui aie des connaissances quelconques en matière de théâtre. Sans parler de tous les éléments du contexte culturel qui vont avec.

Il faut dire que dans ma famille, l'expérience que l'on a de gens qui sont d'un haut niveau professionnel n'est pas toujours, disons, concluante pour d'autres aspects de la vie en société. Par le biais de mon oncle, qui est responsable de maintenance dans un datacenter à Pittsburgh, on voit souvent des ingénieurs réseau ou des chefs de projets

informatique qui, sortis de leur ordinateurs, ne connaissent rien à la vie... Ce n'est pas le cas de tous, mais ce trait d'esprit est malheureusement fréquents chez ce genre de gens.

Cela ne m'aurait pas étonné de voir ça chez le docteur Peyreblanque mais cela ne fut pas le cas. En me présentant à l'accueil pour prendre mon service, je ne pensais pas du tout à mettre en avant mon expérience du théâtre. Le docteur Peyreblanque avait connu mon père à Denver du temps où ils travaillaient ensemble dans le même hôpital, avant que toute ma famille ne déménage à Pittsburgh, la ville natale de maman, et je ne savais de lui, en dehors de son travail, que sa vice-présidence de l'association Citizens Concerned About Science and Technology. C'était déjà un bon début.

L'accueil général de Bellevue m'avait indiqué celui de la clinique de chirurgie, là où travaille le docteur Peyreblanque. Une fois sur place, la réceptionniste, qui était au courant de ma venue, m'a demandé d'attendre quelques instants parce que le docteur Peyreblanque était au bloc avec un patient. Un quart d'heure plus tard, le médecin venait nous voir directement après avoir terminé l'opération avec son patient. Accompagné d'un de ses internes, qui avait visiblement assisté à l'opération, il lui donnait des instructions complémentaires :

« ...avec une fracture ouverte, le risque d'infection n'est pas négligeable, et c'est la première chose à vérifier sur le patient avant de faire quoi que ce soit d'autre. Là, on a eu une chute sur un sol en ciment nu mais il peut y avoir pire, comme pour les égoutiers par exemple. Vous veillerez à toujours commencer par un nettoyage soigné de la plaie en même temps que le clampage des vaisseaux pour limiter les pertes sanguines avant de faire quoi que ce soit d'autre sur la fracture, c'est la priorité avec un pareil contexte.

— Même si le point de chute est propre ?

— Même si le point de chute est *prétendument* propre. L'asepsie n'existe pas dans le monde réel, et il n'y a rien de mieux pour créer une infection nosocomiale que d'oublier ce précepte. Vous êtes sur quel patient demain matin ?

— Chirurgie réparatrice de la main avec le docteur Mortensen, vous connaissez le dossier à ce qu'il paraît ?

— Oui, je vois qui c'est... Bon, j'ai les suites d'un accident de la circulation à retaper à 15 heures au bloc et de la paperasse à m'envoyer d'ici là, vous êtes aux urgences pendant ce temps ?

— Avec le docteur Cayley, le chef de clinique. Je lui dis que vous n'êtes pas disponible ?

— Pas la peine, je l'ai prévenu, mais merci d'avoir penser à transmettre l'info. Filez en vitesse, Donald Cayley est du genre pointilleux. On se revoit demain au début de ma garde, à huit heures du matin, pour faire le point.

— Merci docteur, et à demain.

— À demain Harry, et bonnes urgences, les après-midi de semaine, c'est la meilleure période pour tout ce qui est accidents du travail... Susan, j'ai du travail administratif avant de passer au bloc, ma secrétaire est là ?

— Miss Alvarez est arrivée un peu plus tôt et elle vous attend ici.

— Bien, on va pouvoir régler les affaires en retard... Bonjour, tu es Carlita Alvarez, la fille d'Ameline et Carlos Alvarez. Ta mère m'a suggéré de te prendre comme se-

crétaire pour tenter de diminuer l'altitude de la montagne de paperasse qui s'entasse dans mon bureau.

— Bonjour docteur, c'est bien moi. Maman m'a dit qu'elle vous a connu par mon père, vous étiez ensemble au Denver Health Hospital.

— Mon arrivée aux USA pour ma spécialisation en chirurgie-traumatologie, avec le professeur Simmons, fin 1995. Je l'ai revu récemment ce cher Gene, il travaille au NIH² dans un groupe de travail dédié en charge de la prévention des maladies nosocomiales, mon dada professionnel en plus de la médecine du travail... Ton père était mon infirmier de bloc au Denver Health, il est toujours en chirurgie ?

— Infirmier-chef à l'University of Pittsburgh Medical Center, en clinique de cardiologie. Il a eu la promo deux ans après que l'on se soit installés à Pittsburgh, ma famille et moi.

— Ta mère me l'a dit, après que l'USAF ait fermé l'unité de renseignement où elle travaillait, début 2002. Elle a eu son poste actuel à la Transport Security Administration dans le cadre de sa reconversion dans le civil. Ça a pas dû être évident pour toi de déménager de Denver à Pittsburgh.

— Oh, pas vraiment, ça m'a fait une nouvelle expérience. Et puis, il y a toute la famille de maman là-bas. Vous devez connaître...

— D'une certaine façon, oui... Je suis né au Canada, j'ai vécu en France, fait mon lycée au Canada et mon université en Allemagne, et ma dernière année d'internat de médecine en Bosnie, avant d'avoir un poste à Denver par un de mes cousins qui bossait à l'époque à l'ambassade de France à Washington... Après, c'est ma compagne qui a eu le tuyau pour New York par un de ses amis du Pentagone. Elle voulait devenir avocate et elle a eu vent d'un recrutement possible dans un grand cabinet de la ville, j'ai suivi et j'ai trouvé ce poste à Bellevue... Bien, allons voir mon bureau et le désastre permanent qu'est mon système de classement... »

Effectivement, l'esthétique et l'aspect soigné du lieu de travail ne sont pas des préoccupations majeures pour le docteur Peyreblanque... Ses documents en cours sont classés sous la forme de piles branlantes franchement moches mais, contrairement à ce dont à quoi on peut s'attendre, tout est soigneusement classé, et le docteur Peyreblanque retrouve n'importe quoi dans son bureau en moins de quinze secondes. Il m'a expliqué son classement, sommaire et pas joli, mais très simple, et très efficace :

« Bon, je me connais bien, si je n'ai pas ce que je dois traiter sous les yeux, j'en viens à oublier l'existence du document en question. Tout ce qui est documents en cours de traitement est sur le bureau et nulle part ailleurs. Les placards, ce sont les archives, les fournitures et mes babioles personnelles, tu n'as pas à y regarder dedans dans le cadre de ton travail. Comme tu es secrétaire médicale de formation, on va commencer par le plus courant en termes de volume : les dossiers des patients à transmettre aux services administratifs pour facturation, archivage et éventuelle actualisation de dossiers de patients que l'on aurait déjà.

— Vous faites un compte-rendu d'opération avec les éléments médicaux nécessaires, le dossier doit être complété avec les données du patient concernant son assurance maladie, son état-civil, son adresse et les autres éléments correspondants, et vous le transmettez à l'administration pour qu'ils fassent la suite après avoir signé.

2. National Institutes of Health, Instituts Nationaux de la Santé, groupe de recherche publique du gouvernement américain chargé de la recherche médicale publique aux USA.

— C'est cela même, le compte-rendu d'opération doit être complété, avec les éléments médicaux correspondants, par le médecin traitant, laïus relevant de ma compétence. Par contre, je n'ai pas toujours les éléments non médicaux concernant le patient. Les admissions établissent toujours une fiche pour le patient, et si elle n'est pas à la clinique de chirurgie, ce sont les urgences qui l'ont. L'essentiel de ton travail consistera à compléter les dossiers avec ces éléments, dans la mesure du possible. Petit détail : quand le patient nous a été envoyé par les urgences, tu as les lettres *ER* écrites dans le coin en haut à gauche de la fiche à compléter³. Tu fais ensuite suivre les dossiers complets, ce sont ceux où il y a ma signature en bas du compte-rendu opératoire. Au passage, tu vérifie si tout y est, et tu me mets à part les dossiers incomplets en me laissant une note avec le nom du patient. Les oublis ou les cas tordus, ça arrive.

— C'est pas bien compliqué, j'ai vu où vous les mettiez... Après le plus courant, je suppose qu'il y a d'autres documents à traiter.

— Tout à fait. Je reçois de nombreux documents professionnels relatifs à mes activités, les plus courants étant des invitations pour des colloques en tous genres. J'assiste à deux ou trois de ces rassemblements professionnels par an, avec la priorité à ceux qui sont organisés par des administrations. Ton travail de dépouillement du courrier consistera à me signaler en priorité ces invitations, j'en reçois une ou deux par semaine. Si je ne donne pas suite, j'ai une lettre-type sur mon ordinateur professionnel à imprimer et me faire signer. Dans les autres cas, je dois prévenir l'administration de Bellevue pour obtenir son autorisation formelle, ils me renvoient un ordre de mission correspondant signé par mon chef de clinique, ou un refus écrit. Ça va vite et, deux-trois jours après, je peux répondre à l'invitation.

— Bon, c'est pas trop compliqué, pas de téléphone ?

— Exceptionnel. Dans ce cas-là, le plus simple, c'est de prendre le message. Les véritables urgences sont traitées par les services adéquats, et les appels de ma famille passent par l'accueil, qui sait comment les traiter si je ne réponds pas immédiatement... Dernier point, je reçois des ordres de mission de la Civil Air Patrol, dont je suis membre. Ils sont à me communiquer le plus tôt possible, parce qu'ils sont liés à mon planning des gardes au travail.

— Il ne faut pas prévenir le chef de clinique ?

— Inutile, il en a déjà un double, et mes périodes de service sont établies par semestre en liaison avec mes supérieurs. Ce que je reçois en direct, ce sont les confirmations, les annulations ou les missions urgentes sur lesquelles je suis en renfort.

— C'est pas mal chargé comme emploi du temps...

— Oui, ça occupe bien... »

Et c'est comme ça que j'ai commencé mon travail administratif pur le docteur Peyreblanque. Vu ses nombreux centres d'intérêt, j'étais bien tombée avec lui, et cela aurait été étonnant que je n'aie point d'atomes crochus avec lui. Et ça a commencé dès mon premier jour de travail. Parmi le courrier que je lui ai ramené, il y avait une lettre de la NASA et une autre de l'American Medical Association, documents qu'il était ravi de recevoir :

« Mon article sur les problèmes de santé rencontrés par les camionneurs a sans doute passé le stade du comité de lecture du *Journal of the American Medical Asso-*

3. Pour "Emergency Room", salle des urgences, désignation commune du service des urgences d'un hôpital aux USA.

ciation... Avec un peu de chance, ça fera ma sixième publication scientifique depuis 2000...

— Vous publiez des études dans la presse scientifique ?

— Quand elles sont bonnes, oui. J'ai trois publications dans le JAMA et deux dans le *New England Journal of Medicine*, l'équivalent de jouer au Madison Square Garden quand on est dans le spectacle... J'ai cru comprendre que tu étais actrice de profession à travers ce que m'a dit ta mère quand je l'ai eue au téléphone la semaine dernière...

— Pour l'instant, je cherche surtout des contrats pour le devenir. J'ai un agent artistique pour chapeauter ma carrière, enfin, quand j'en aurais une... Vous vous doutez bien que ce n'est pas pareil que devenir médecin...

— Tu n'as pas treize années d'études en comptant une spécialisation en médecine hospitalière comme la mienne, mais il faut courir après le boulot quand on n'est pas connu... Je ne peux pas te faire de promesses de ce côté-là mais j'ai quelques entrées dans le monde du spectacle, je pourrais parler de toi à quelques gens dans ce milieu.

— C'est gentil à vous, je vous laisserait les coordonnées de mon agent... Pourtant, vous ne m'avez pas vue jouer sur scène.

— Ça viendra... En attendant, je me fie à l'opinion de ta mère, qui croit en toi... Ah, ça y est, ils ont accepté mon expérience à bord de l'ISS!

— Une expérience ?

— C'est la NASA, je leur ai proposé une opération chirurgicale expérimentale en orbite basse à bord de la station spatiale internationale, à l'occasion d'un vol d'essai de la capsule Starlight Messenger. Une manip simple pour établir in situ les bases de la médecine spatiale.

— Vous allez opérer quelqu'un dans l'espace ?

— Moi, non, c'est un collègue qui va m'enlever deux lipomes et faire le suivi post-opératoire. Tout est à faire dans ce domaine et, si on veut installer des bases sur la Lune ou voler vers Mars, il vaut mieux être au point de ce côté-là. D'où ma proposition pour la NASA.

— Heu... Parce que vous êtes aussi astronaute ?

— J'ai volé une fois déjà sur un vol d'essai d'une capsule Starlight Messenger, ils avaient besoin d'un médecin avec une compétence en médecine aéronautique. Comme la FAA me connaît bien parce que je fais les visites médicales des pilotes de ligne à New York City, ils m'ont mis sur le coup.

— Vous travaillez quand même pas mal avec le monde de l'aviation à ce que je vois...

— Je voulais être pilote de ligne quand j'étais gamin mais une myopie bilatérale non opérable en a décidé autrement... Pour pouvoir me payer mon avion privé, j'ai choisis le même métier que mon cousin Roger : chirurgien. Sauf que lui, il est neurochirurgien, et moi traumatologue-orthopédiste. Et depuis que je suis à New York City, j'ai accepté le poste de médecin de référence en médecine professionnelle pour la FAA à Bellevue, poste dont personne ne voulait, et ça m'a ouvert des portes dans le milieu de l'aviation civile et, maintenant, de l'exploration spatiale.

— C'est dingue tout ça !

— Oh, simple utilisation des opportunités que j'ai pu me créer... Tu verras, tu feras pareil avec ta carrière d'actrice... »

Et là, c'était la première personne en dehors de ma famille et de mon agent qui croyait en moi. C'était encourageant pour la suite, d'autant plus que mes premiers engagements n'allaient pas tarder à tomber.

Bon, je ne m'attendais pas à avoir quelque chose d'extraordinaire pour débiter mais il faut dire que les petits contrats d'actrice voix pour la publicité m'ont bien aidé. Et, je vous avoue, c'est une part du boulot qui me plaît bien. Devoir incarner un personnage entièrement avec la voix, sans la gestuelle, c'est un très bon exercice. Roxy, mon agent, m'a dit que c'était un bon tremplin pour une carrière plus étoffée par la suite.

J'ai fait trois pubs radio entre la mi-septembre et début octobre, une pour des assurances, une autre pour de la lessive et la troisième pour un magasin d'électroménager. Pas compliqué, mais faut pas courir après l'argent avec ça, c'est \$100 la prestation. En tout cas, cela m'a permis, dans un premier temps, de décrocher d'autres contrats plus intéressants. Le plus tordu fut celui que le docteur Peyreblanque m'a trouvé. Il avait envoyé le tuyau à Roxy qui, un beau matin, alors que je passais aux nouvelles à son cabinet, m'a appris la bonne nouvelle :

« Bonjour Carlita, j'ai eu hier soir avant de fermer un appel de ton employeur de l'hôpital Bellevue, le docteur Peyreblanque. Il m'a dit qu'il avait eu vent d'un contrat qui pourrait t'intéresser, j'ai appelé l'entreprise concernée, et c'est bien le cas. Tu dois passer une audition, je t'ai noté l'adresse.

— Merci Roxy, j'y vais. . . C'est quoi comme contrat ?

— La société Honeywell, spécialisée dans les systèmes électroniques pour l'aviation. Ils ont besoin d'une voix féminine pour leur nouveau système d'alerte automatique pour les avions de ligne. »

Comme contrat inattendu, c'était pas mal. Bien introduit dans le monde de l'aviation, le docteur Peyreblanque avait eu l'information par un de ses amis de la Civil Air Patrol. Il l'avait passée à Roxy qui venait de me la transmettre, après vérification auprès d'Honeywell. Je me suis ainsi retrouvée, avec d'autres candidates, dans un théâtre de Broadway par un beau matin d'octobre pour une audition voix. Je passais en cinquième position et, comme texte, je n'avais pas grand-chose à dire. L'ingénieur d'Honeywell responsable du système m'a indiqué ce que je devais faire :

« Il faut juste lire ces termes sur cette liste, trois fois de suite, d'un ton neutre et naturel. Nous recherchons une voix intelligible et bien identifiable, sans trop d'accent⁴ afin de pouvoir être identifiée facilement en situation d'urgence.

— Je suis de Pennsylvanie, ça peut passer pour l'accent. . . Je vous lis cette liste, chaque terme trois fois de suite, devant ce micro.

— Oui, pas trop vite ni trop lentement. Nous vous enregistrons pour analyse ultérieure de votre prestation, le choix de la candidate retenue dépendant surtout de critères techniques. . . C'est à vous.

— J'y vais. . . Terrain, terrain, terrain. . . Trop bas, terrain, trop bas, terrain, trop bas, terrain. . . Tirez sur le manche, tirez sur le manche, tirez sur le manche. . . Cisaillement

4. Les accents régionaux et ceux liés à une classe sociale sont très marqués aux USA.

de vent, cisaillement de vent, cisaillement de vent... Trajectoire d'approche, trajectoire d'approche, trajectoire d'approche... Taux de descente, taux de descente, taux de descente... Angle d'inclinaison, angle d'inclinaison, angle d'inclinaison...

— C'est bon miss Alvarez, on a un bon échantillon. Vous serez prévenue par courrier dans le courant de la semaine prochaine pour la suite que nous donnerons à votre prestation, et merci d'être venue. Candidate suivante je vous prie... »

Et, aussi incroyable que cela puisse paraître, j'ai été retenue sur les 27 candidates présentes, les acousticiens de chez Honeywell ayant conclu que ma voix était le meilleur choix. J'ai ainsi passé une journée entière dans un auditorium de Manhattan à enregistrer des messages d'alerte destinés à des pilotes d'avions de ligne. Outre \$500, cette prestation m'a rapporté une entrée dans un domaine auquel je ne m'attendais pas. Le jour même où j'ai reçu la lettre d'Honeywell me confirmant que ma voix était retenue, Roxy m'apprenait dans son cabinet qu'une autre branche de l'industrie avait besoin de mes services :

« Le chef du personnel d'Honeywell Connecticut m'a envoyé les papiers pour ton contrat chez eux aujourd'hui, je l'ai eu au téléphone avant que tu n'arrives. Il m'a aussi refilé un tuyau intéressant, un boulot pour toi différent.

— Ah, ça m'intéresse... C'est un travail d'actrice ?

— Pas au sens strict du terme. Tu connais Mack Trucks ?

— Les fabricants de camions ? Ils ont leur usine dans mon état⁵ C'est pour une pub ?

— Pas tout à fait. Ils participent au salon de Noël des fabricants de camions à Newark à la mi-décembre, et ils recherchent des hôtes d'accueil pour leur stand. C'est bien payé, \$300 la journée pour dix heures de présence sur place avec des pauses.

— Heu... Faut s'y connaître en camions ?

— Pas vraiment, faut juste savoir accueillir le public et appeler le technico-commercial pour la suite de la présentation. Comme tu parles espagnol, tu as tes chances. Je te mets sur le coup ?

— Oui, s'il te plaît. Je n'ai pas de rôles pour le moment, faut que je bosse, autant pour l'argent que pour le métier.

— J'ai eu des échos par des boîtes de publicité, tes passages radio ont intéressé quelques recruteurs pour des campagnes de pub. Je t'en parlerai davantage dès que j'ai du concret.

— Ça roule, on fait comme ça ! »

Le lendemain, je me suis rendue au casting de Mack Trucks, dirigé par des publicitaires, et j'ai été prise. Une grande brune mince aux yeux noirs qui présente bien et qui parle espagnol, c'est toujours bon à prendre. Voyant mon état-civil et mon apparence, le recruteur m'a fait remarquer :

« Alvarez, c'est un nom hispanique, et pourtant, vous n'êtes pas typée latina. Vous avez le teint clair, les pommettes plates et les yeux qui ne sont pas bridés. Je dis cela, c'est un simple constat, ne le prenez pas mal.

— Je tiens de ma mère pour le physique, elle est d'origine russe. Mon père et mon frère sont plus typés que moi, pour tout vous dire.

5. À Macungie, sud-est de la Pennsylvanie, dans l'agglomération d'Allentown, à environ 75km au nord de Philadelphie.

— Je vous avoue que je pensais à quelqu'un de plus marqué latino en voyant votre nom sur la fiche que m'a envoyé votre agent, mais vous ferez l'affaire quand même. On a une importante clientèle latino parmi les acheteurs de camions neufs, vous serez un de nos atouts de vente non négligeable... Dites-moi, les assurances Atlantic Prudential, leur campagne qui passe à la radio en ce moment, ça ne serait pas vous la voix féminine ?

— Vous m'avez reconnue, c'est un de mes premiers contrats.

— Vous passez très bien à la radio, je retiens votre nom pour d'autres clients qui ont des campagnes en projet. Vous aurez de mes nouvelles par votre agent, je pense que vous allez plaire... »

Petit à petit... En parallèle de mon activité dans la pub, et du salon professionnel prévu pour décembre, je passais à de nombreuses répétitions de théâtre et de comédies musicales de Broadway. C'est en auditionnant pour le rôle de la femme de chambre dans un vaudeville lesbien que j'ai eu mon premier contrat pour le cinéma. Pour le vaudeville, je n'ai pas été prise, le metteur en scène voulait une blonde... Le patron du théâtre m'a mise sur la piste d'une production qui cherchait des rôles de figurants ayant du texte à dire pour une adaptation de comédie musicale alors en cours de tournage.

Ce qu'il ne m'a pas dit, c'était le sujet de ladite comédie musicale. Disons que Broadway est capable du meilleur comme du pire en la matière, ainsi que du plus complètement barré... Le titre du film était *Watergate : The Musical*... J'y tiens un rôle bref dans sept scènes, celui de la réceptionniste du célèbre immeuble en question, trois jours de tournage en studio, et un cachet de \$600 pour moi. Pour le reste, heu... Le président Richard Nixon, je ne le connais que par mes livres d'histoire, comme Abraham Lincoln ou George Washington. L'acteur qui l'incarnait dans ce film est aussi un excellent danseur, tendance acrobatique, et voir un sosie de ce président faire des danses sautillantes dans une fidèle reproduction du bureau ovale de la Maison Blanche, ça surprend...

Naturellement, je suis allée voir le film en famille avec mes parents et mon frère quand il est sorti, en octobre 2013. Je ne sais pas ce qu'a pris le scénariste avant de se mettre au boulot mais, à mon avis, ça ne doit pas être quelque chose de légal... Même remarque pour le chorégraphe : faire de la rencontre entre les journalistes du *Washington Post* qui ont mis à jour l'affaire, Bob Woodward et Carl Bernstein, et Gorge Profonde, alias W. Mark Felt, ex-directeur adjoint du FBI, un numéro de claquettes à trois, faut franchement être complètement barré, genre sévère...

Le pire, c'est que le film est bon : scénario ciselé comme une pièce d'orfèvrerie, et strictement exact d'un point de vue historique, excellents acteurs, chorégraphies du plus haut niveau, décors impeccables, prise de vue hautement professionnelle, éclairage tellement bien fait que son responsable est nommé pour les Oscars pour 2014... Bon, après, faut accepter de voir le président Nixon sauter en l'air pendant ses chorégraphies, Henry Kissinger interpréter une danse kelzmer ou voir le départ de Richard Nixon de la Maison Blanche chorégraphié comme une finale de comédie musicale de Broadway...

C'est à l'occasion de mon engagement sur ce film que j'ai, pour la première fois, pu parler de politique avec le docteur Peyreblanque. En plus d'être médecin et aviateur, il est activiste politique et bon cuisinier. Ce jour-là, je l'attendais à la réception. Il devait

arriver au travail avec un peu de retard parce qu'il avait une affaire personnelle à régler. J'ai commencé mon travail en prenant son courrier professionnel pour le lui classer quand il est arrivé, transportant un gros panier pour animal domestique, qui pouvait facilement contenir un petit chien, avec un diable :

« Sage Psychose, on est arrivés, je te sortirais tes croquettes quand on sera dans mon bureau... Bonjour Carlita, alors, ce tournage ?

— Pas mal, je bosse avec des pros et ça se passe tout seul. Le producteur est content de ma prestation, il a retenu mon nom pour d'autres prestations. Marty, c'est quoi cette caisse ?

— Ah, c'est ma chatte, Psychose, je la ramène de chez le vétérinaire pour mettre à jour ses vaccinations. Comme d'habitude, elle n'est pas contente.

— Mmmmmmmmmmmrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrroooooooooooooooooooooooooooooo...

— Oui Psychose, j'ai compris, je ne vais pas traîner en route...

— Heu... Marty, c'est nécessaire une aussi grosse caisse pour un chat ?

— Oui s'il fait 25 kilos... On y va tout de suite parce que madame va pas aimer si on la fait patienter un peu plus pour sa collation... »

Le docteur Peyreblanque est allé déposer son animal dans son bureau pendant que j'ouvrais son courrier. J'ai remarqué une enveloppe provenant d'un périodique appelé *The Black Flag*, journal d'opinion comme indiqué sous son logo. Présument un courrier personnel, je n'ai pas eu l'impolitesse de l'ouvrir. Je suis rentrée dans le bureau en prenant garde à bien refermer la porte pour que le chat n'aille pas faire le tour de l'hôpital et j'ai été surprise de voir, dans un coin du bureau, l'énorme animal que c'était : deux pieds de long, quasiment trois fois la taille d'un chat ordinaire, avec une fourrure épaisse noire à rayures fauves, le museau plongé dans une énorme gamelle de croquettes, qui devait bien contenir une livre d'aliments. Marty m'a expliqué :

« C'est un chat des forêts de Sibérie orientale, une femelle que ma compagne a appelé Psychose du fait de son comportement erratique... Là, vu qu'elle mange, il ne vaut mieux pas l'approcher à moins de deux mètres vu qu'elle ne te connaît pas...

— Heu... C'est vraiment si dangereux que ça, cet animal ?

— Ma compagne lui doit plusieurs chemisiers massacrés et quelques points de suture. Il faut aussi s'habituer à la voir s'accrocher au lustre du salon pendant une journée entière, sans raison apparente, ou s'enfermer dans le frigo toute seule, je n'ai jamais compris comment elle réussissait à faire ça... Son fils, Ralph, a un tout autre tempérament, il a plutôt tendance à se coller sur les gens pour se faire tripoter dans tous les sens. Curieusement, ma plus jeune fille, Louise-Michelle, a toujours pu câliner Psychose à sa guise, et sans danger. Ces chats sont réputés pour leur tendance à adopter des comportements, disons, délirants quand ils sont domestiqués. Mais, à part ça, ils sont tout à fait adorables.

— Grrrrrrrrrrrouuuuuuf...

— Oui Psychose, on parle de toi... Je te présente Carlita Alvarez, ma secrétaire à temps partiel, elle m'aide avec le courrier et la paperasse de l'hôpital.

— Mrouf ?

— Heu... Marty, elle me regarde d'une façon bizarre, je risque rien ?

— Elle t'aurait déjà mordue si elle te détestait. Apparemment, elle t'a à la bonne.

— Bonjour Psychose, je peux venir te voir ? »

Par chance, l'énorme chatte m'a tout de suite adoptée, et elle est venue s'installer sur mes genoux en ronronnant. Elle prend de la place et elle tient chaud, mais, effectivement, elle est adorable avec moi. Pendant ce temps, j'ai détaillé le courrier de Marty, en commençant par la lettre du *Black Flag* :

« J'ai pas ouvert celle-là, j'ai pensé que c'était personnel.

— D'une certaine façon, ça l'est. C'est mon chèque pour un article que j'ai écrit dans ce journal, ils font une rétrospective historique sur l'Armée Révolutionnaire Insurrectionnelle d'Ukraine, et comme j'ai de la famille qui y a participé.

— Heu... C'est une armée de la révolution russe de 1917 ?

— D'une certaine façon, oui. C'est, en fait l'armée anarchiste qui, sous le commandement de Nestor Makhno, a tenté d'établir un territoire anarchiste libre en Ukraine entre 1919 et 1921, il y a une bonne fiche sur Wikipedia si ça t'intéresse.

— 1919 à 1921, ça fait près d'un siècle tout cela... C'est votre grand-père qui y a participé ?

— Mon arrière grand-mère avant de se réfugier en France avec son frère et d'épouser mon arrière grand-père. Son frère était Nestor Makhno en personne.

— Non ? C'est vrai ?

— Eh oui... L'Histoire a parfois un sens de l'humour tordu puisque par ma mère, je suis aussi le descendant du chef de guerre des métis du Manitoba, Louis Riel.

— Heu... C'est au Canada, ça.

— Exact, ma mère est canadienne et je suis moi-même né au Canada, à Chicoutimi, ville qui est aujourd'hui un district de la ville de Saguenay depuis 2002.

— Pourtant, vous êtes français.

— J'ai la double nationalité, mon père a fui la France en 1961 pour ne pas être enrôlé pour partir en Algérie, et il s'est retrouvé au Canada. Nous sommes rentrés, ma famille et moi, en France, à Toulouse, en 1971, après que le général De Gaulle ait amnistié les déserteurs de la guerre d'Algérie, et que mon père ait trouvé un poste de professeur de lettres dans un lycée à Toulouse. J'ai une tante qui a ouvert un restaurant ici, à New York City, après avoir épousé un hôtelier canadien, mon oncle Norman. On voyage pas mal dans la famille, j'ai fait mes études en Allemagne, à Berlin, après avoir fait mon lycée à Calgary avec mon cousin Roger. J'ai fait la dernière année de mon internat de médecine à Sarajevo, pendant la guerre de Bosnie, un arrangement avec la Croix-Rouge allemande pour que je n'aie pas à faire mon service militaire.

— C'est génial d'avoir voyagé autant ! Moi, je ne sort des USA que pour aller voir la famille de ma grand-mère maternelle au Canada, justement. Ils sont de Montréal. Sinon, on a des amis à Denver, Colorado.

— La famille de Linda, ma compagne, est de Denver, et c'est là que je l'ai connue. Nous travaillions dans le même hôpital, celui où j'ai connu ton père, qui était infirmier au service de traumatologie où je faisais ma spécialisation en chirurgie. C'est par lui que j'ai connu ta mère, d'ailleurs.

— C'est dingue ! On serait dans un roman, je dirais que l'auteur l'a fait exprès !

— Eh oui, il y a parfois des parcours étonnants. J'ai appris récemment par Stanford Di Giovanni, le descendant du fondateur du *Black Flag*, qu'un ancêtre de mon infirmière de bloc habituelle avait participé à un attentat anarchiste à New York City en 1881... Le monde est bien petit par moments...

— Et vous faites de la politique avec les anarchistes ?

— Oui, par conviction personnelle. Ça surprend toujours quand je dis ça, il paraît que je n'ai pas le profil.

— Ça, je ne saurais pas vous dire, j'y connais rien en politique. Je sais que ma famille est de sensibilité libérale et qu'ils votent démocrate mais ça va pas plus loin. Et vous vous y connaissez bien, en politique ?

— Si on veut... Si ça t'intéresse, je pourrais te faire des topos sur le sujet mais attention, ça sera fortement biaisé dans le sens du panégyrique de l'anarchie politique et de tout ce qui est pensée de gauche, tendance bien rouge avec un fond de noir pour relever.

— Ça marche, je suis partante ! Et puis, pour commencer, tout ce qui est bigots, réacs qui vivent dans le passé et gros patrons pleins aux as, c'est pas mon truc du tout.

— Eh bien, nous sommes faits pour nous entendre de ce point de vue-là. Par contre, après, il ne faudra pas que tu perdes de vue que toute idée que tu vas chercher peut être de l'information, mais que toute information qui t'es apportée est *toujours* de la propagande. SURTOUT ce que je vais te dire au sujet de la politique !

— Ben, au moins, on sait où on va avec toi.

— C'est l'essentiel qu'il faut prendre en compte si on veut se faire par soi-même ses propres idées : toujours savoir qui s'adresse à vous, et quelles sont ses vraies intentions. Les miennes sont de répandre la connaissance de l'anarchie politique dans le but d'obtenir des adhésions à ce mouvement ou, à défaut, des informations honnêtes sur ce dont en quoi il concerne. Après, c'est toi qui voit... »

Le lendemain, je suis passée voir Roxanne, mon agent artistique, pour avoir du boulot. Le salon des camions était en décembre et nous étions début octobre. J'allais me retrouver avec deux mois sans boulot autre que celui pour Marilyn et Marty et ce n'était pas vraiment une perspective joyeuse pour moi. D'autant plus que les troupes de Broadway avaient fait le plein et étaient en pleine saison, ce qui me barrait des emplois. Restaient la publicité, les salons professionnels, et les petits rôles au cinéma. Bon, c'était pas forcément la joie mais je m'y attendais pour un début.

Roxanne m'avait demandé de passer la voir pour me proposer des contrats de pub. Les deux précédentes auditions que j'avais passées n'avaient pas été concluantes, j'étais trop grande pour le premier casting, et trop jeune pour le second... Roxanne m'avait dit au téléphone qu'elle avait des pistes pour moi, sans me donner plus de précisions. Ce matin-là, je l'ai trouvée en train de s'occuper du courrier avec Becky, sa secrétaire. Elle avait visiblement dans la pile une des nombreuses propositions minables et sans intérêt que tout agent artistique reçoit inévitablement dans le cadre de son métier :

« Bonjour Carlita, excuse-moi, j'ai quelques détails pratiques à régler, je te vois tout de suite après... Tu essaye de m'obtenir un rendez-vous le plus vite possible avec maître Carpenter, je veux me débarrasser de ce contrat de merde le plus vite possible ! Je ne sais pas comment j'ai réussi à me faire refiler un truc pareil, je devais être bourrée ce soir-là... Pas de nouvelles de North Star Productions ?

— Il sembleraient qu'ils aient du mal avec leur financement Roxy, tu t'es engagée avec eux ?

— Pas financièrement parlant, j'ai un contrat pour le casting de leur film. Si ça ne donne rien, ils ont des pénalités à me payer, faut pas qu'ils l'oublient... Encore des

propositions foireuses ? C'est quoi ce truc ? *Le 11 septembre est un complot du gouvernement – La comédie musicale*. . . Il y en a qui sont persistants dans leur connerie, c'est un de ceux que l'on a dans la pile ?

— Non, un inconnu. . . J'ai sa lettre là. . .

— Voyons ça pour rigoler. . . *Auteur de théâtre alternatif, j'ambitionne de monter à Broadway cette comédie musicale contestataire dont je suis l'auteur*. . . Ça commence mal, les producteurs de comédie musicale qui s'adressent à moi et qui sont pris viennent toujours me voir avec leur projet prêt à être mis en scène, voyons la suite. . . *Je compte recruter un metteur en scène talentueux en requérant à vos services, compte là-dessus*. . . *Je prospecte actuellement pour trouver une salle pour les représentations, bon courage*. . . *J'aurais sous peu le financement nécessaire pour mener à bien ce projet, mon œil*. . . *J'ai fixé la date pour la première au 15 mars 2013, et je compte sur vos services pour recruter la distribution dont vous avez le détail ci-joint*. . . Ah. . . Il est pas un peu gonflé celui-là : ni financement, ni salle, ni metteur en scène, et il pense que je vais lui faire tout son boulot de producteur à sa place, et m'engager sur un projet fumeux. . . Becky, dans la pile sans autre forme de procès, pas d'autres suite à donner !

— C'est bon pour moi Roxy.

— Heu, vous répondez même pas ?

— Pour quoi faire ? répondit Roxanne. Ces rigolos propagandistes pondent des merdouilles mal écrites, sans intérêt et dont tout le monde se fout côté public, et ils les envoient par dizaine à tous les producteurs et agents artistiques qu'ils peuvent trouver dans l'annuaire. J'en ai au courrier un tous les deux ou trois mois, et je n'ai pas besoin de le lire pour savoir ce que ça vaut : rien. Généralement, les complotistes me proposent des films mais, depuis un an ou deux, j'ai droit à des comédies musicales. . . Ces types ne comprennent même pas le travail d'agent artistique ! Je ne m'occupe pas de trouver une salle, du personnel technique ou du financement à des rigolos qui croient qu'ils vont percer avec leurs inepties conspirationnistes du simple fait qu'ils refusent d'admettre la réalité sur le 11 septembre 2001 et qu'ils pensent savoir en faire un script de merde !

— Sinon, pour un projet normal, ça se passe comment ?

— Le financement, le personnel technique et les lieux de tournage ou de représentation, c'est le producteur qui s'en charge, et il ne vient me voir pour le casting qu'une fois le projet bouclé. Assez souvent, c'est lui qui a déjà reçu un projet de film ou de pièce de théâtre qu'il a sélectionné et sur lequel il a tout ce qu'il faut. En tant qu'agent artistique, je me contente de lui fournir le casting, en tout ou en partie, une fois que son projet tient la route. C'est pas mon boulot de faire tenir sur pied des films ou des spectacles dont je reçois le scénario par la poste et rien d'autre. Je garde les merdes des conspirationnistes dans un coin au cas où j'aurais des suites légales à assumer pour ne pas avoir répondu, c'est déjà arrivé à des collègues, et ça s'arrête là.

— Tu oublies les auteurs dont nous sommes les agents, précisa Becky, la secrétaire. Tu places leurs travaux auprès de producteurs.

— C'est exact. J'ai des contrats d'exclusivité avec des auteurs pour lesquels je bosse, et je propose leurs travaux, scénarios ou textes de théâtre ou de comédies musicales, à des producteurs qui, s'ils sont intéressés, s'occupent ensuite de toute la partie matérielle et reviennent ensuite me voir pour le casting. D'un autre côté, je procure du travail alimentaire à ces auteurs en leur trouvant des scénarios à écrire

pour la télévision, en provenance de producteurs qui ont des contrats avec des chaînes de télévision en manque de fictions, ou qui ont besoin d'auteurs supplémentaires pour boucler une saison d'une série télévisée. C'est correctement payé et ça permet aux auteurs qui prennent ces contrats de boucler leurs fins de mois sans trop se fouler. L'idéal, ce sont les séries télévisées, tu as une bible qui définit les personnages et l'histoire générale, il suffit de broder dessus en regardant ce qui a été fait pour les épisodes précédents... Bon, j'ai trouvé des pubs pour toi, je vais te dire ce qui est demandé par les boîtes concernées. C'est pour la télévision... »

Par chance pour moi pour mon premier contrat, je n'étais pas allergique aux chats. C'était une publicité pour un produit anti-puces et le producteur demandait une femme de moins de 25 ans avec une bonne présentation, mais pas sophistiquée. Roxy m'a proposée et j'ai eu le contrat. Par contre, pour la suite, j'allais avoir des surprises et, sans le vouloir, deux des éléments qui allaient y contribuer venaient de me passer sous le nez ce jour-là. Mais attendons la suite...

* * *

-2-

Un homme du spectacle avait dit un jour que le pire dans le métier, c'était de travailler avec des enfants et des animaux. Pour les premiers, je n'en avais pas encore eu un aperçu mais, par contre, pour les seconds, j'ai vite pu constater par moi-même que cet adage était une vérité. Je vous ai déjà dit que j'avais un contrat pour une pub où je devais jouer le rôle d'une propriétaire de chat ventant un produit anti-puces. Mon rôle était très simple : dans le salon d'une maison, j'étais assise sur un canapé, je récitais d'un ton naturel mon texte et, à la fin, le chat devait sauter sur mes genoux et se laisser caresser avant que je ne balance le slogan de la marque.

Et, en pareil cas, c'est toujours ce qui semble le plus simple à faire en théorie qui est le plus compliqué à réaliser dans la pratique. C'était un réalisateur en contrat avec Roxanne qui faisait la pub, Terry Calverson, cinéaste expert en documentaires animaliers qui se faisait ainsi un peu de monnaie pour payer sa prochaine expédition. Le dresseur, Jim Finley, devait fournir le chat, et c'est là que ça coinçait. Comme il m'avait dit avant de commencer les prises, obtenir d'un chat simplement qu'il aille d'un point à un autre, c'était le mieux que l'on puisse faire en matière de dressage. Et ça, c'était dans le meilleur des cas...

Peter, le chat prévu pour la scène, devait réaliser la performance mais, inexplicablement, son caractère n'était pas au beau fixe ce jour-là. . . Quand nous avons commencé la journée de travail, Jim m'a présenté à son chat et dès le départ, c'était pas évident entre lui et moi. Alors que j'ai toujours un bon contact avec les animaux, Peter n'a pas du tout apprécié ma présence, et il l'a fait savoir avant même que Jim ne le sorte de sa caisse :

« Voilà le chat, c'est Peter. . . Normalement, il fait ce qu'on lui demande, tu as juste à faire connaissance avec lui pour qu'il vienne sur tes genoux. . . Peter, c'est Carlita, tu vas travailler avec elle aujourd'hui.

— PPPPPPPPPPPSSSSSSSSSSSSSSSSSHHHHHH !

— Heu. . . C'est pas son jour apparemment, fis-je remarquer. T'es sûr qu'il ne vas pas n'en faire qu'à sa tête ?

— Franchement, non. Il y a des jours où on ne peut rien obtenir de lui. Essaie quand même de le caresser, la plupart du temps, ça suffit. . .

— Je vais essayer. . . Bonjour Peter, je m'appelle Carlita, c'est avec moi que tu vas travailler aujourd'hui et. . . AÏE ! IL M'A MORDUE ! »

C'était parti pour une journée de tournage pénible. Alors que ce genre de film publicitaire est plié en une matinée de travail, là, c'était pas le cas. Peter, après avoir purement et simplement refusé de sortir de sa caisse, a consenti ensuite à en sortir

pour venir systématiquement me menacer de façon féline au pied du canapé, en doublant de volume et en me crachant dessus, comme le font les chats qui menacent un intrus entrant dans leur territoire, puis il retournait voir son dresseur. Apparemment, lui et moi, ça collait pas. . .

Au bout de huit prises, Peter a enfin consenti à monter sur le canapé, mais toujours pour me faire le gros dos. Bon, comme le slogan publicitaire était "Fleawiper, une preuve d'affection pour votre animal de compagnie", ben, ça collait pas vraiment. . . Pendant la pause, Terry a demandé à Jim s'il n'avait pas un plan B, parce que là, c'était un peu limite comme situation :

« Jim, désolé de devoir te dire ça mais ta bestiole, on ne va rien en obtenir. Je crois qu'on ferait mieux d'arrêter pour aujourd'hui et recommencer demain avec un autre chat. Tu n'en as pas en stock ?

— J'ai bien Oliver de disponible en ce moment mais comme il a fait trop de pubs pour de la nourriture pour chat, j'ai dû le mettre au régime. En plus, à part bouffer tout ce qu'on lui met sous le nez, il est bon à rien celui-là.

— Bon, on continue avec Peter, il finira bien par en avoir marre de tirer la gueule, ton greffier. . . Carlita, c'est bon pour toi ?

— Pas de problème, j'ai toute la journée.

— Bon, Jim, on y retourne.

— Je vais essayer de convaincre Peter de faire du bon boulot, ai-je proposé. Des fois, il suffit de lui parler pour qu'il change d'humeur.

— Au point où on en est, tente le coup, ça coûte rien. . . répondit Jim, dépité. La bestiole est là dans sa boîte, bonne chance ! »

Je me suis approchée de Peter qui, indifférent à ma présence, pour une fois, se léchait la fourrure. Quand je lui ai parlé, il m'a prêté attention :

« Salut Peter, c'est moi, Carlita, la nana avec qui tu dois bosser aujourd'hui. Tu sais, c'est pas la joie ce boulot autant pour moi que pour toi, j'ai pris ce contrat parce que faut bien que je commence par quelque chose pour débiter dans le métier. Je ne sais pas pourquoi tu me détestes mais, s'il te plaît, essaye au moins une fois de faire ce que te demande Jim, ça me permettra de toucher mon chèque et toi, après, je te foutrais la paix et on ne se reverra plus. T'as juste à monter sur mes genoux, te laisser tripoter cinq secondes, le temps que je place mon texte, et après, c'est fini pour toi et moi. Allez, on fait comme ça ?

— Mrouf. . . »

Bon, c'était pas trop encourageant, Peter ayant vaguement l'air d'en avoir pas grand-chose à faire de mon intervention. Ce qu'a prouvé son attitude par la suite. Je suis retournée sur mon canapé en espérant que Peter veuille bien faire preuve d'un peu de professionnalisme. Bon, c'était pas gagné. . . La première prise, Peter est bien monté sur le canapé avant de s'installer sur mes genoux, mais :

« . . . disponible en boîte de quinze dosettes pour un traitement complet. Avec Fleawiper, vous ne ferez pas que débarrasser votre chat des puces qui lui gâchent la vie, vous lui donnerez une preuve d'affect. . .

— Gnac !

— AAAAAAAAAAAAAAHHH ! MON BRAS !

— Coupez ! Jim, enlève-lui Peter en vitesse avant qu'on ne doivent appeler une ambulance !

— Aïe ! En plus, il a foutu en l'air la manche du chemisier !

— Carly, me demanda Terry, tu n'es pas blessée ?

— J'ai des griffures tout au long du bras, ça ne saigne pas, ça va. Par contre, le chemisier est foutu !

— Bon, on verra ça avec la costumière... Jim, désolé, mais on arrête là avec ton chat, s'il a ses humeurs, tant pis, faudra que tu viennes avec un autre matou demain.

— Attends Terry, il fait ça quand il a faim, je vais lui donner à manger et on pourra finir le spot aujourd'hui.

— Ouais, on tente le coup, mais c'est la dernière fois... Carlita, on reprend dès que tu t'es changée, et après que Peter ait eu son dîner.

— Ça marche pour moi ! »

Bon, a priori, le matou n'allait pas massacrer le nouveau chemisier que Wanda, la costumière, m'avait trouvé. Peter a vidé une gamelle de ses croquettes favorites puis on a repris le tournage. Cette fois-ci, ça semblait être la bonne, mais il ne faut jurer de rien. Peter s'était bien mis sur mes genoux et je pouvais réciter mon texte sans risquer de perdre un bras, mais :

« ... Dans votre supermarché au rayon animalerie, ou chez votre spécialiste habituel, Fleawiper est disponible en boîte de quinze dosettes pour un traitement complet. Avec Fleawiper, vous ne ferez pas que débarrasser votre chat des puces qui lui gâchent la vie, vous lui donnerez... AH NON ! JIM, IL EST TRAIN DE ME PISSER DESSUS !

— Coupez !... Bon, on arrête là le massacre, un chemisier mort et un pantalon ruiné, plus l'actrice qui a failli se faire déchiqueter vivante, c'était une journée de merde... Je vais voir avec le directeur du studio pour le planning pour un autre jour de tournage, tant mieux que le client n'ait prévu sa campagne que pour Noël, ça nous laisse de la marge. Bruce, désolé pour le canapé, on va t'aider à nettoyer. Carly, tu as une douche dans les loges, Wanda te passeras de quoi te laver. Et t'en fais pas, on te paye la journée.

— Merci Terry... Peter, t'es viré !

— ...avec les Marines, ils ont un champ de tir pas loin de New York City, ma compagne y organise les séances d'entraînement pour les réservistes et la Garde Nationale. Après, pour la partie scientifique, j'ai un ami qui travaille à la division de police scientifique du NYPD. Il n'est pas balisticien lui-même mais je pense qu'il pourra convaincre un de ses collègues qui travaille dans ce domaine.

— Et tu as un Carcano modèle 98 sous le coude ?

— J'ai eu cette chance de trouver ce modèle dans une vente d'armes saisies par le NYPD il y a de cela cinq ans, exactement le même, calibre original de 6,5 x 52 millimètres, sans la lunette de visée mais comme il a un rail Picatinny, on peut facilement en fixer une comparable à celle qu'avait Oswald. J'ai fait des recherches, c'était un viseur 4 x 18, ça se trouve facilement neuf ou d'occasion, chez Leupold ou d'autres marques. Je dois même en avoir un dans mon stock de pièces d'armurerie... Tiens, ma secrétaire à temps partiel et future actrice, bonjour Carlita, je ne pense pas qu'il soit utile de te présenter Adam Savage, des Mythbusters... »

Contre toute attente, le docteur Peyreblanque, était là, accompagné de l'un des producteurs et présentateurs de la célèbre émission télévisée *Mythbusters*, cette émission de Discovery Channel où des spécialistes des effets spéciaux testent en condition réelles des mythes et des légendes urbaines pour voir si c'est vrai ou pas. Ils ont même

démonté en partie le mythe de la théorie de la conspiration sur les missions lunaires Apollo en démontrant que les mouvements des astronautes sur la Lune quand ils marchaient ne pouvaient être faits qu'avec une gravité six fois inférieure à celle de la Terre.

Ils étaient montés dans un avion de la NASA qui sert à l'entraînement des astronautes pour recréer la gravité réduite de la Lune quand l'avion descend pas en piquée mais presque. Quand j'ai vu l'épisode en question, je me suis dit qu'il étaient vraiment forts ces gars-là. Et là, visiblement, ils devaient passer à New York City pour démonter un autre mythe. Le docteur Peyreblanque m'a expliqué l'affaire :

« M5 Industries, Beyond Productions et The Discovery Channel, respectivement producteur, distributeur et diffuseur de la série *Mythbusters* ont contacté l'association dont je suis vice-président afin de pouvoir tourner un épisode pendant lequel les circonstances de l'assassinat du président Kennedy seraient reconstituées, afin de vérifier si la thèse du tireur unique tient la route, ou pas.

— Par chance pour nous, expliqua Adam Savage, Linda Patterson, la compagne du docteur Peyreblanque, est officier de réserve du corps des Marines, et elle a accès à un champ de tir non loin de New York City. C'est un endroit suffisamment grand, et avec suffisamment de facilités, pour que l'on puisse faire le tournage.

— Mrrrrrrrrrrroooooooooooooooooo...

— Ah, mais tu as amené Psychose avec toi ! »

Le docteur Peyreblanque avait fait suivre sa chatte démente dans sa caisse blindée habituelle. Comme il me l'a expliqué, il a dû la ramener chez le vétérinaire pour une séance de vaccination supplémentaire :

« Elle a droit à un nouveau type de vaccin contre la rage qu'il faut lui administrer en deux injections. Le plus dur, c'est de la faire entrer dans sa boîte pour le transport, mais elle finit par se montrer coopérative, il suffit de lui expliquer. Et le vétérinaire sait s'occuper d'elle.

— Quand j'ai vu la taille de la bestiole, je me suis demandé si c'était *vraiment* un chat, précisa Adam Savage. Bon, Marty, j'y vais, on se retrouve demain soir au restaurant, comme prévu, pour régler la suite du tournage avec ta compagne.

— Pas de problème Adam, elle aura la réponse de ses supérieurs pour le champ de tir, à demain !... Oui Psychose, on va chercher Linda et on rentre directement à la maison... Elle n'aime pas trop voyager en voiture, et je n'avais pas trop le choix pour aller chercher Linda à Fort Wreckage. Tu habites le Queens il me semble, je pourrais te déposer au passage si tu veux.

— Ça marche, je suis pas trop loin de Fort Wreckage en plus... Excuse-moi, il faut que j'aille me changer, on a eu un problème avec le chat qui devait faire le tournage...

— Miaou !

— Elle t'a reconnue Carlita. Elle t'a à la bonne, comme ma plus jeune fille.

— Mrouf ?

— Oui Psychose, c'est moi Carlita... Je te caresserai bien là maintenant mais il faut que j'aille me changer... »

J'ai soudain eu une idée pour sauver la journée de toute l'équipe, mais il me fallait pour cela la participation du docteur Peyreblanque et de Psychose. Je suis allée me changer et je suis retournée sur le plateau. Marty Peyreblanque m'avait devancée, il s'entretenait avec Jim, le dresseur du capricieux Peter :

cadreur, vu sa taille, on ne risquait pas de le rater à l'image. C'était mon premier rôle dans la pub, et ma première réussite en la matière. Pour la suite, ça allait être un petit peu plus agité...

Après ma performance dans la pub, j'avais eu droit, en ce mois d'octobre 2012, à deux autres contrats intéressants. D'abord, un contrat voix pour une société qui refaisait les annonces vocales pour le métro de New York, facile, paye correctement et permet de me faire connaître. Inconvénient : une annonce par station... Ensuite, un petit rôle muet dans une pub pour une boîte qui fait des prêts étudiants, celui de l'étudiante ravie que son père s'endette sur dix ans pour lui payer l'université (pas de doute, ce sont bien des commerciaux d'une banque qui ont fait ce film...). Et, la semaine suivante, enfin un rôle de théâtre. Pas grand-chose mais toujours un pied dans la place.

C'était le rôle d'une bonne présente dans quatre scènes sur les vingt que comptait une comédie, avec en tout moins d'une page de texte à apprendre. Je remplaçais au pied levé une actrice qui avait été obligée de céder le rôle suite à de graves problèmes familiaux. La pièce était pas mal, le rôle pas trop compliqué et j'avais un contrat pour 25 représentations d'ici Noël. C'était toujours un boulot dans ma branche, et c'était bon à prendre. La troupe n'était pas trop connue, mais la salle était pleine chaque soir, et ils n'en étaient pas à leur coup d'essai. Comme ils ne faisaient que trois représentations par semaine, ça me laissait de la marge pour prendre d'autres contrats.

C'est d'ailleurs après ma première semaine de travail avec eux que je me suis embarquée dans l'aventure la plus invraisemblable que je n'avais jamais vécue jusqu'ici. Le vendredi 19 octobre 2012, je me suis rendue, sur mon chemin entre chez la cousine Marilyn et l'hôpital Bellevue, au cabinet de Roxanne Robinson, mon agent artistique. À l'entrée, Rebecca Sheldon, sa secrétaire, m'a tout de suite prévenue que Roxanne n'était pas vraiment fréquentable aujourd'hui :

« Bonjour Carlita, si tu veux voir la patronne, vas-y en douceur, elle est sur les nerfs.

— Quelque chose qui ne va pas avec le boulot ?

— Un contrat de merde dont elle veut se débarrasser. L'échéance est lundi, et elle n'a toujours pas trouvé comment foutre cet engagement à la benne. Son avocat lui a dit que, légalement, elle était coincée.

— Aïe... Je venais juste lui dire que mon contrat, ça se passait bien.

— Va quand même la voir, elle a quand même besoin de bonnes nouvelles en ce moment, je la préviens... Roxy, c'est Becky, Carlita Alvarez vient te dire que ça se passe bien avec sa troupe de théâtre... D'accord, je te l'envoie... Bonne chance avec elle, garde quand même les mauvaises nouvelles pour un autre jour.

— T'en fais pas, je sais m'y prendre... »

Bon, autant vous le dire, ce jour-là, Roxanne Robinson faisait peine à voir. Elle avait la tête de quelqu'un qui n'avait pas dormi de la nuit, et qui avait de graves

problèmes à résoudre. Toujours perdue dans ses pensées, elle n'a presque pas fait attention quand je suis entrée dans son bureau :

« Bonjour Roxy... Heu, c'était juste pour te dire que tout allait bien avec la troupe du Westside Theatre, le rôle est super et l'ambiance géniale, leur metteur en scène a bien apprécié ma performance pour les trois représentations... Je peux passer un autre jour si tu veux, tu n'as pas l'air bien. Becky m'a dit pour ton contrat... »

— Je suis obligé d'exécuter cette merde parce que la maison de production de l'actrice japonaise Hanako Tomita ne m'a donné l'exclusivité de sa représentation aux USA que si j'acceptais en même temps la réalisation d'une comédie musicale de merde dont personne ne veut...

— Ah... Un truc japonais incompréhensible ?

— Même pas... Si c'était le cas, j'aurais pu la vendre à trois intellos portés sur les langues orientales. En fait, c'est un machin de propagande nord-coréenne. L'agence Yatsumoto a été obligée d'accepter le contrat pour pouvoir bosser en Corée du Nord, ils sont obligés de le refiler à l'étranger pour continuer à être bien vus de Pyongyang et, manque de bol, c'est tombé sur moi pour les USA... Si je ne commence pas à mettre en place ce qu'il faut ce lundi, Je perd le contrat avec Yatsumoto, je suis blacklistée au Japon en prime et j'ai une pénalité d'un million de dollars à payer. Et je ne trouve aucune solution...

— Ça m'a l'air d'être une grosse merde ce truc, surtout si tu dois perdre un million de dollars dans l'affaire. Toi, tu n'as pas un second boulot comme moi pour boucher les trous... »

Je ne sais pas comment Roxy en est arrivée à trouver l'astuce qui allait la sortir de la situation rien qu'en m'écoutant lui répondre des banalités pour tenter de lui changer les idées, mais elle a soudain eu un coup de génie, et son expression est passée d'un coup de maussade à lumineuse. En pleine activité mentale maximale, elle m'a demandé :

« Tu es secrétaire médicale en plus des contrats que je te trouve, ça demande des compétences particulières, tu ne peux pas te permettre de faire n'importe quoi, et tu as eu une formation spéciale pour pouvoir tenir cet emploi... Le contrat !

— Heu, Roxy ?

— Voyons... Bla, bla, bla, monter la pièce musicale intitulée *Juche, la gloire d'une nation* avec date limite d'engagement au 21 octobre 2012, première représentation au plus tard au 1er mai 2013... (*Long silence*) ... Pas d'obligation pour moi en dehors des dates, de fournir du personnel pour monter la pièce et d'assurer des représentations, nombre non précisé... Je crois que je tiens quelque chose ! Carly, tu as quelque chose de prévu ce week-end ?

— Heu, non, tu as un contrat pour moi ?

— Peut-être, mais pas comme actrice... Je peux t'appeler chez toi ?

— Oui, bien sûr, je ne bouge pas, je fais de la compta avec Marilyn pour le début de l'année fiscale 2013, on doit boucler ça avant la fin du mois pour les impôts.

— Parfait, je viens de trouver une idée pour me débarrasser de cette saloperie, je t'en parlerai quand j'aurais tout en tête. Si tu es d'accord, tu as de l'argent à y gagner, je t'expliquerai cela le moment venu... »

Et la réponse n'a pas tardé. Roxy m'a appelée chez moi dimanche matin en me demandant de passer la voir tout de suite à son cabinet, exceptionnellement ouvert

ce jour-là. Fébrile, elle avait sorti plusieurs cartons d'archives, dans lesquels elle avait extrait des dossiers potentiellement utilisables pour le projet qu'elle avait en tête. Ou, plutôt, pour le faire échouer dans les grandes largeurs. Elle était seule dans son cabinet et elle m'a faite entrer avant de me conduire dans son bureau. Roxanne avait trouvé l'idée qu'il fallait pour se débarrasser de ce contrat gênant :

« Bonjour, merci d'être venue, je vais avoir besoin de ta contribution sur ce dossier. . . Si tu es d'accord, tu auras à utiliser autant tes capacités de secrétaire que d'actrice, et tu seras payée en conséquence. Minimum \$1 000 par mois, pour de la vacation à concurrence de cinq heures par semaine maximum, pendant six à huit mois. Tu es libre de refuser, cela n'aura aucune conséquence nuisible sur ta carrière, ni sur tes relations avec moi. Je tiens à te préciser que tout cela est légal, ne me dis pas oui tout de suite, tu dois y réfléchir avant de t'engager.

— Mmmmm. . . Ça doit être intéressant comme boulot, est-ce que tu peux m'expliquer ce que tu comptes faire ?

— Viens dans mon bureau, je vais tout te détailler. Mais je compte sur toi pour garder le silence là-dessus.

— Ça marche ! Je pense avoir compris, mais je te laisse expliquer. . . »

Roxanne, en bonne chef d'entreprise, avait compilé ce qu'il fallait pour présenter son dossier, et remplir ses obligations contractuelles. Le tout était de le faire de façon à ce que l'issue de ce dossier soit la moins dommageable possible pour les activités d'agent artistique de Roxanne. L'idée qu'elle avait eu était simple, et basée sur ce qui n'était pas rendu obligatoire par le contrat merdique qu'elle avait signé :

« Voilà, je te résume : pour récupérer un contrat important de représentation aux USA d'une actrice japonaise talentueuse et pleine de potentialités, j'ai été obligé d'accepter de monter un spectacle de propagande commandé par la Corée du Nord, mon homologue japonais m'ayant refilé en douce cette responsabilité. Légalement, je ne peux m'en débarrasser qu'en perdant le contrat pour l'actrice japonaise.

— Et le "mais", c'est quoi ?

— Tu as tout compris. . . Le "mais" en question, c'est le fait que mes obligations réelles sont définies de façon suffisamment vague pour me permettre de traiter cette part du contrat à ma façon. En clair, je peux saboter le boulot à ma guise, ça restera parfaitement légal.

— Et tu dois faire quoi, exactement ?

— Tu sais ce qu'est un contrat de part ton travail de secrétaire médicale, je ne te détaillerai pas davantage ce point. En clair, je dois engager une activité de production de cette merde au plus tard demain, fournir du personnel pour assurer le suivi et monter le spectacle sur scène avant le premier mai de l'année prochaine.

— Et c'est tout ce qui t'es imposé ?

— J'ai un texte traduit en anglais à faire adapter pour la scène pour un spectacle vivant, c'est tout ce qui est précisé. Tout le reste est laissé à mon appréciation. Et c'est là que je vais jouer. D'abord, je ne vais pas engager mon propre business, c'est ce qui a fait le déclic quand tu m'as parlé de ton second boulot.

— Explique-moi.

— Simple, je n'ai comme unique obligation que de fournir du personnel pour assurer que le spectacle ait bien lieu. Or, dans le contrat, il n'est pas précisé sous quelle forme cette fourniture de personnel doit avoir lieu. Autrement dit, ce n'est pas

Robinson Talents LLC, ma société que j'ai montée pour faire tourner ce cabinet, qui est obligatoirement impliquée. Ça peut très bien être une autre entreprise qui jouera le rôle du faux pavillon dans cette histoire.

— Fais gaffe comment la clause est tournée. Il y a sûrement un piège.

— Je te lis la clause, texto : *Miss Roxanne Frances Robinson s'engage par la présente à fournir le personnel nécessaire à la réalisation du spectacle vivant intitulé "Juche, la gloire d'une nation" pour une première représentation publique au plus tard le 1er mai 2013...* C'est mon nom d'état-civil qui est mentionné, pas celui de ma société, Robinson Talents LLC. Première faille que je vais exploiter : créer une société ad hoc pour produire cette merde, y mettre le minimum requis par la loi pour en faire une LLC⁶ et trouver des gogos pour faire tourner la boîte et l'envoyer droit dans le mur à ma place. Comme ça, j'aurais épargné mon cabinet tout en remplissant mes responsabilités contractuelles, il suffit que mon nom figure sur la liste des actionnaires de la compagnie, et le tour est joué.

— Et moi dans tout cela ?

— Je vais avoir besoin de quelqu'un qui assurera la liaison entre cette société et moi-même, je te propose le rôle de mon assistante de direction. Il faut simplement voir comment tout cela marche, me faire un rapport de temps à autre sur l'étendue du désastre et me remonter tout ce qui ne va pas. Pour la partie légale, tu seras inscrite chez moi, Robinson Talents LLC, avec un contrat de représentation en bonne et due forme. Comme je prendrai exprès des incapables pour faire tourner cette boîte, tu seras couverte et tu auras ta paye de garantie, même *quand* la boîte fera faillite.

— Il te faut ma réponse pour quand ?

— On doit se revoir mercredi pour des contrats, tu me la donneras à cette occasion. Je dois appeler une avocate spécialisée en contentieux civil demain matin pour monter mon dossier pour l'entreprise bidon. Je te tiendrai au courant par la suite. Mais pas un mot à quiconque !

— Compris, on se revoit mercredi, sans faute ! »

Là, ça m'intéressait son histoire. Pas pour l'arnaque, mais pour voir comment elle allait s'y prendre pour planter volontairement un spectacle. Franchement, les expériences dans ce genre m'intéressaient beaucoup. Et celle-là promettait d'être marrante...

J'ai été mise au parfum de l'arnaque le mercredi 24 octobre 2012 au matin, dans le bureau de Roxanne, en compagnie de l'avocate qu'elle avait choisie pour monter l'opération, maître Ayleen Messerschmidt. Petite femme métisse dans la quarantaine, mince, avec un visage rond aux traits afro-américains marqués, une peau très claire et de magnifiques yeux bleus, elle n'avait pas du tout l'air d'une femme de loi, avec ses cheveux noirs crépus avec une coupe afro très funk. J'ai tout de suite remarqué chez elle qu'il y avait, dans sa façon de se tenir, un petit air militaire que je connais bien, ma mère a le même du fait qu'elle a passé plus de dix ans dans l'US Air Force.

6. Abréviation de Limited Liability Company, Compagnie à Responsabilité Limitée équivalent de la Société À Responsabilité Limitée en droit français.

Maître Messerschmidt était chargée de monter la société ad hoc afin de pouvoir produire la pièce de théâtre nord-coréenne sans mettre en péril le cabinet de Roxanne. Professionnelle du droit expérimentée, elle avait monté le dossier sans traîner et la société était quasiment prête. Avec les papiers nécessaires à la main, elle avait tout mis en œuvre pour qu'il n'y ait plus qu'à recruter le personnel nécessaire :

« Officiellement, tu es l'actionnaire principale et, pour le moment, exclusive de cette société, avec un capital de \$10 000. L'enregistrement à la chambre de commerce sera avalisé d'ici 24 heures, et tu pourras mettre en marche ta machine infernale... J'espère que tu n'as pas embauché miss Alvarez dans cette galère.

— Elle est officiellement mon assistante sur ce projet, mais elle émarge à mon cabinet, pas dans cette entreprise. Maintenant, il va nous falloir recruter les andouilles à qui nous allons confier ce naufrage.

— Ta cliente japonaise marche dans la combine ?

— Non, elle a signé un contrat pour que tout soit à mon initiative, je l'ai calmée en lui montrant lundi les papiers pour la société, et mon business plan à ce sujet. Elle ne m'a pas posé plus de question en voyant que j'exécutais ma part du contrat. Et ce n'est pas elle qui viendra me casser les pieds.

— Mmmmm... De ce que je sais des businessmen japonais, pour avoir travaillé pour eux, c'est qu'ils sont très présents quand ils délèguent un projet qui leur tient à cœur, et qu'ils sont très pointilleux sur son exécution. Leurs contractants sont étroitement suivis, et ils ont leurs clients sur le dos tout le temps. Là, ça ressemble un peu à une obligation minable remplie par ta cliente, c'est la Corée du Nord qui est à l'origine du contrat, tu m'as dit...

— Tout à fait, le Ministère de l'Éducation Coercitive et celui de l'Information Objective et Non Biaisée de Pyongyang sont à l'origine de cette initiative. Ma cliente a été obligée d'accepter cette part du contrat, avec obligation de produire cette merde à l'export.

— Je vois le coup, elle a dit oui pour décrocher le contrat et ne pas perdre la face, et tu lui sauves la mise en mettant les mains dans le cambouis... Je serais curieuse de la rencontrer afin de voir ce qu'elle veut vraiment, ta cliente. Si elle ne s'est pas déjà tirée en courant direction Tokyo, est-ce que tu pourrais m'arranger un rendez-vous avec elle, s'il te plaît ?

— Pas de problème, elle est aux USA pour un bout de temps ici, à New York, afin de faire fructifier ses placements chez nous. Tu as été en garnison au Japon et tu as une bonne connaissance de la culture locale, en plus de parler la langue du pays, ça va faciliter la tâche. Je dois lui faire un topo début novembre sur l'état d'avancement du projet, je t'inviterai à l'occasion.

— Heu, une minute, interrompis-je. Miss Messerschmidt, vous avez été dans l'armée pour avoir été en garnison au Japon ?

— Oui, US Air Force comme pilote de chasse. J'ai été en garnison à Misawa entre 1996 et 1999. »

Connaissant pas mal d'amis de ma mère engagés, ou ayant été des militaires d'active, dans l'US Air Force, j'ai pu voir des pilotes de combat et, franchement, Ayleen Messerschmidt n'avait pas du tout l'air d'en être une. Et ce n'était pas tout ce qu'il y avait d'étonnant la concernant, comme je l'ai appris par la suite. Pour le moment, le but de l'opération était de monter l'arnaque avec le plus important de fait, monter la

société kamikaze, pour rester dans le ton. Pour la suite, à savoir fournir le personnel, Ayleen Messerschmidt et Roxanne Robinson avaient chacune leur idée, dans leurs domaines respectifs :

« Roxy, je ne sais pas si tu as déjà prévu quelqu'un pour la production, mais j'ai des noms à t'avancer.

— Dans le genre inepte ?

— Dans le genre inepte, et à plein volume. Tu as sûrement des noms en tête, mais je vais te dire les personnes que j'ai repérées, et qui feraient parfaitement l'affaire.

— J'ai des noms, mais donnez-nous les tiens d'abord.

— Kimberly Treyle et Gracie Knoll. »

À l'énoncé du nom de ces deux personnes, qui ne me disaient rien, Roxanne a éclaté de rire. A priori, je ne voyais pas ce que cela avait de drôle, et j'ai demandé des explications :

« Heu... C'est quoi le problème avec ces deux-là ? Elles sont vraiment si nulles que ça ?

— Carlita n'est pas versé dans la dénonciation des théories de la conspiration comme toi, précisa Roxanne après avoir repris son souffle. J'avais exactement les deux mêmes noms en tête, si tu sais où les trouver, je les embauche !

— Kim Treyle et Gracie Knoll sont les productrices de la cinquième et, à ce jour, dernière version de *Modifications Éparpillées*, le célèbre film complotiste sur le 11 septembre 2001...

— Ah, cette grosse merde, répondis-je. Ce truc avec l'histoire de l'or sous le World Trade Center, Larry Silverstein qui aurait fait sauter le WTC 7 et quelque chose dont on n'arrive pas à savoir ce que c'est qui aurait fait les dégâts dans le Pentagone, mais c'était pas un avion, le tout avec une musique de boîte de nuit qui m'a collé une migraine à force de devoir la supporter ?

— Celle-là, c'était la version 2, celle d'avant la pluie de cessations et désistements que les auteurs de cette déjection se sont pris sur la figure, compte tenu de leur sale manie de ne pas tenir compte des faits... précisa Ayleen. Je dois à ces rigolos d'avoir été qualifiée de "mémère qui n'y connaît rien à l'aviation"...

— Ce qui est franchement vexant pour une personne comme toi, coupa en douceur Roxanne, sentant que cette évocation allait rallumer quelques aigreurs chez Ayleen. Si tu sais ce que sont devenues ces deux connes, je suis preneur, je n'ai pas leur adresse.

— Après que leur boîte de production, jusqu'alors connue pour avoir contribué à l'existence de films contestataires calés à gauche de plus ou moins bonne facture, ait fait faillite faute d'avoir pu trouver des fonds pour la grande sortie nationale dans tous les cinémas de la cinquième version de *Modifications Éparpillées*, ainsi que pour régler les nombreuses ardoises laissées derrière eux par les deux crétiens auteurs de cette nullité, elles sont devenues serveuses dans un bar du Lower East Side. Une de mes relations, détective privé qui travaille pour le cabinet d'avocat où j'exerce, a pu facilement retrouver leur trace, et nous pourrons prendre rendez-vous avec elles afin que tu puisses les embaucher.

— On fait comme ça Ayleen... Tu m'as dit que tu me laissais entière latitude pour la partie "artistique" du recrutement.

— Je n'y connais rien et je n'ai pas les relations nécessaires, surtout qu'en ce moment je suis plus en prise directe avec la NASA qu'avec le monde du spectacle. Ils

m'ont confirmé que je serais le commandant de bord sur la mission 209 de Starlight Messenger, prévue pour courant juin de l'année prochaine... Je pense que tu as des noms à proposer.

— Tout à fait, j'ai déjà trouvé le metteur en scène, l'actrice principale et l'auteur pour l'adaptation de la pièce. Avec un peu d'enfumage bien placé, je pourrais les recruter sans problème. Ce sont tous des catastrophes dans leur domaine, si les productrices marchent avec nous dans la combine, ça marchera comme sur des roulettes. Je sens que nous sommes parties pour un bide intégral! »

Compte tenu du fait que Roxanne savait pertinemment qui *ne pas* recruter pour son cabinet, il était évident qu'on pouvait lui faire confiance pour récupérer ce qu'il y a de pire dans la profession... Et, dans ce domaine, je n'avais encore rien vu... Finalement, j'avais bien fait de m'embarquer dans cette histoire, pas seulement pour l'argent, mais surtout pour voir une grosse arnaque en action. J'allais avoir de quoi m'amuser avec ce dossier!

La semaine du 29 octobre au 4 novembre 2012 a été marquée par le passage de l'ouragan Sandy sur New York City. Toutes les activités ont été arrêtées avant le passage de l'ouragan, prévu pour le 29 octobre. Dès le 26, c'était la mobilisation générale pour faire face à ce phénomène météorologique, et le docteur Peyreblanque était mobilisé sur place à l'hôpital Bellevue, qui était mis en alerte afin de faire face à la situation. J'ai eu à m'occuper d'appeler au téléphone tous les médecins qui devaient venir en renfort à l'hôpital.

Dès le 28 à midi, tous les soins ne relevant pas de l'urgence médicale justifiée étaient arrêtés à l'hôpital Bellevue, libérant du personnel pour faire face à un éventuel afflux de blessés. Des personnels de la FEMA⁷ étaient venus avec un central téléphonique d'urgence, installé dans son hébergement mobile sur le parking des visiteurs de Bellevue. À 18 heures, tout le personnel non essentiel devait avoir quitté l'établissement, et j'étais incluse dedans.

C'est à cette occasion que j'ai fait la connaissance de la compagne du docteur Peyreblanque. Il m'en parle souvent, je sais qu'elle se prénomme Linda, qu'elle exerce la profession d'avocat et qu'elle est officier de réserve du corps des Marines. À part ça, je ne sais rien de plus, je n'ai même pas pu voir une photo d'elle. J'ai essayé d'imaginer à quoi pouvait ressembler une compagne du docteur Peyreblanque basé sur son physique. Il est petit, plutôt fort, le teint très clair, les cheveux châtain clair très courts, et avec un début de calvitie. Il a aussi de magnifiques yeux bleu-verts, le visage carré aux traits fins peu marqués. Je m'attendais à une compagne plutôt de petite taille et ronde, assortie à lui, mais j'avais tout faux. C'est au moment où je devais partir qu'elle est venue, la réception l'annonçant par téléphone :

7. Federal Emergency Management Agency, Agence Fédérale de Gestion des Urgences, organisme d'état chargé de la sécurité civile aux USA.

« C'est bon pour la partie logistique, on a pu rameuter toutes les troupes avant que la Port Authority⁸ ne ferme les tunnels. Tu es du Queens, il me semble ?

— Oui, pas loin de Flushing. Il y a un problème ?

— Je ne sais pas si tu pourras rentrer chez toi, les ponts sur l'East River sont fermés à la circulation en premier en cas d'alerte cyclonique. De plus, la Metropolitan Transit Authority a arrêté la circulation de tous les traversiers. Le métro reste ouvert en principe jusqu'à minuit, tu pourras essayer de prendre une ligne vers Brooklyn. Les lignes téléphoniques sont encore ouvertes aux communications privées, tu peux prévenir la cousine de ta mère qui t'héberge... Tiens, quand on parle du téléphone... Peyreblanque à l'appareil... Non, la vacataire qui m'aide pour mon courrier, j'essaie de trouver un moyen de la renvoyer chez elle dans le Queens... D'accord, qu'elle passe dans mon bureau, je suis en garde d'alerte avec les urgences, je ne peux pas en sortir... Linda va venir me voir, elle doit se rendre à Fort Wreckage à Brooklyn, elle pourra te caser discrètement dans un camion militaire si le métro est à l'arrêt... Entrez!... Bonsoir chérie, tu as pu passer le George Washington Bridge ?

— Bonsoir chéri... Pas encore de problèmes, il reste ouvert à la circulation civile jusqu'à neuf heures de soir, le temps que les gens qui n'habitent pas Manhattan puissent rentrer chez eux... Bonsoir, vous êtes Carlita, la secrétaire de Marty ?

— Heu, oui, c'est moi... »

Là, c'était l'inverse de ce que je m'attendais à voir. Linda, la compagne de Marty, fait une tête de plus que lui. C'est une grande rousse, mince et athlétique, à la coupe militaire réglementaire, avec un beau visage ovale aux traits fins et de magnifiques yeux verts clairs. Et, comme toutes les rouquines, elle a la peau très blanche, avec des taches de rousseur. J'ai une copine à Pittsburgh, Winnie Millighan, qui est comme elle, la taille en moins et les livres en plus. Parce que comme taille, Linda, elle fait plus de 6 pieds, avec 6 pieds 3 pouces $\frac{1}{2}$ (1m92), alors que moi je suis à 5 pieds 10 pouces (1m78), un pouce de plus que ma mère.

Pour un mec qui fait 5 pieds 7 pouces (1m70), le docteur Peyreblanque a été fort pour se mettre à la colle de Linda, alias lieutenant-colonel Patterson. Il y a son nom sur son uniforme et j'ai reconnu son grade à l'aigle d'argent qu'elle a au col. Pour une Marine, elle a le physique de l'emploi, en d'autres termes. Pour le moment, Marty lui soumettait le problème de mon retour dans le Queens :

« Carlita doit rentrer chez elle du côté de Flushing, tu m'avais dit ce midi que tu allais barrer l'accès aux ponts sur l'East River en priorité avant que la MTA n'arrête le métro, ça en est où ?

— Ce n'est pas encore fait, la FEMA veut continuer à maintenir le trafic normal jusqu'à neuf heures du soir. Après, la Garde Nationale du New Jersey barrera l'accès aux stations à tous ceux qui ne prendront pas le métro pour rentrer chez eux, avant que le réseau ne ferme à minuit. Pour les routes, pareil, sauf que la circulation sera limitée aux retours vers les domiciles à partir de huit heures. J'ai déployé les unités de renfort auprès du NYPD et je suis en train de faire ouvrir les lieux de regroupement pour les troupes et les secours. Tu as des urgences supplémentaires par rapport à la normale ?

8. New York and New Jersey Port Authority, l'administration chargée de la gestion des infrastructures portuaires, ainsi que des ponts et tunnels de la ville de New York.

— Pour l’instant, rien de plus que d’habitude, mais ça va baisser une fois que le trafic sera arrêté et que les gens seront rentrés chez eux. . . Bon, Carlita, je ne vais pas te retenir plus longtemps, profite du métro pour rentrer dans le Queens tant qu’il fonctionne.

— J’ai mon véhicule de commandement ici et je dois rentrer à Fort Wreckage pour y ouvrir le poste de commandement. Vers quel endroit du Queens tu habites ?

— Flushing, mais si ça fait faire un trop grand détour. . .

— J’ai une unité à visiter dans le coin, elle va être déployée pour garder l’aéroport de la Guardia, je peux te déposer au passage. »

Je dois vous avouer que je ne suis pas plus porté sur la chose militaire au-delà du fait que mes parents se sont connus alors qu’ils étaient engagés dans l’US Air Force, et qu’ils ont des amis dans l’armée. C’est pas le genre de personnes que je fréquente, d’autant plus que, sorti des relations de mes parents, je ne connais personne qui soit militaire. C’est avec une certaine curiosité que j’ai découvert le lieutenant-colonel Linda Patterson, la personne la plus improbable qui soit pour être la compagne du docteur Peyreblanque. En chemin, j’ai eu l’occasion de discuter avec elle et, autant vous le dire tout de suite, pour l’intellect, c’est pas Rambo :

« Bien, ils ont mis le centre de commandement pour Manhattan au sud de Central Park, avec une heure d’avance, je les appellerai tout à l’heure. . .

— Vous commandez tout le dispositif de secours en cas de catastrophe pour New York City ? Ça doit être un sacré travail !

— C’est le cas, mais je ne suis pas seule. J’ai fait mes armes dans le secours en cas de catastrophe avec l’ouragan Katrina à la Nouvelle-Orléans en 2005. Un vrai foutoir d’ailleurs, rien n’était organisé correctement, et on n’avait pas la moitié de ce qu’il nous fallait comme effectifs pour faire le boulot correctement, les unités correspondantes étaient en Irak ou en Afghanistan. Je commandais une troupe en bateau qui devait aller chercher les gens dans leurs maisons inondées, et on n’avait ni carburant, ni moteurs hors-bord ! Tout à la rame. . . Déjà que je n’avais pas de sympathies pour Bush Junior du fait que j’étais encore au Green Party à l’époque, ça ne s’est pas arrangé. . .

— J’imagine. . . Par contre, vous n’êtes pas du tout du côté des complotistes, votre compagnon m’a dit que vous étiez président de Citizen Concerned About Science and Technology, et fermement anti-conspirationniste.

— Tu demanderas à Martin de t’expliquer la notion d’imbéciles utiles, il se fera une joie de te la détailler mieux que ce que je pourrais faire. . . Disons que, mis à part une raison d’ordre personnel, ma formation de juriste m’a appris que l’on accusait personne sans preuves, et que tous les éléments à charge et à décharge apportés devant la cour à un procès devaient être soigneusement vérifiés avant d’être soumis à l’appréciation du juge. Avec les théoriciens de la conspiration, c’est simple : aucun des éléments qu’ils ont mis en avant pour tenter d’incriminer Bush junior n’est étayé par le moindre élément de preuve factuelle, en plus d’être réfuté par tous les éléments factuels du dossier.

— Si tout est faux dans les théories de la conspiration, celle-là en particulier, pourquoi donc en faire la promotion ? Je croyais que c’était leur boulot dans les médias de faire la différence entre les mensonges et les vérités.

— Ça, c'est la théorie. La pratique, c'est que les médias traitent l'information en fonction des intérêts des gens qui les font tourner et leur fournissent des informations, Noam Chomsky en a parlé dans *La Fabrication du Consentement*, entre autres. C'est une théorie de base de l'action politique de considérer que, pour obtenir l'adhésion des masses à la politique gouvernementale, le contrôle idéologique en douceur est employé par les démocraties là où les dictatures emploient la force.

— Et ça explique pourquoi les médias font la promo de ces pitres ?

— Oui, parce que tout ce qu'ils racontent est à la fois totalement faux et complètement délirant, et qu'ils prétendent être une force d'opposition à Bush junior. Bref, des hommes de paille idéaux pour l'équipe républicaine qui était au pouvoir entre 2000 et 2008.

— Ah, je vois ! Si l'opposition à Bush est représentée exclusivement par des crétins, cela signifie qu'on en est un si on s'oppose à lui ! J'ai compris !... Et d'ailleurs, s'il y avait vraiment eu un complot dans ce genre, personne n'en aurait parlé à la télévision. Je me demande pourquoi les gens ne comprennent pas ça. . .

— Ils le comprennent parfaitement dans au moins 80% des cas, et c'est pour cela que les théories imbéciles dans ce genre font l'objet d'une vaste promotion injustifiée. . . Excuse-moi, je dois vérifier le checkpoint, attends-moi là. . . »

Nous étions au pied du Brooklyn bridge et Linda Patterson avait à contrôler un groupe de soldats de la Garde Nationale qui allaient avoir la tâche de filtrer le trafic pendant la période de crise à venir. Après avoir fait son inspection, elle est remontée dans la voiture et elle a pris la direction du Fort Wreckage. Au passage, je lui ai posé une question importante :

« Heu. . . Personne ne va tiquer sur le fait que vous transportez une personne qui n'est pas militaire pendant votre mission ?

— Pas avec cette voiture, ce n'est pas un véhicule officiel, c'est celui que nous avons en commun, Marty et moi. J'ai poussé à la roue pour pouvoir l'utiliser en pareilles circonstances afin de libérer des véhicules de service de la Navy et des Marines pour d'autres tâches plus importantes. Cela me permet aussi de prendre les passagers que je veux, vu que c'est un véhicule privé.

— Bien vu !. . . Sinon, pour les théoriciens de la conspiration, j'ai bien compris qu'ils avaient été promus dans les médias parce qu'ils étaient idiots, et qu'ils faisaient passer l'opposition à Bush junior pour des idiots. Mais est-ce que les gens sont vraiment dupes à ce point ?

— Celui de croire que l'opposition à Bush est représentée par ces crétins finis ? Pour la grande majorité des gens qui ne sont pas politisés, mettons 60% de la population, oui. Les gens qui ont vraiment une conscience politique sont une minorité, et des procédés comme celui-là n'ont aucun effet. Ce qui est important, c'est à la fois d'utiliser les théoriciens de la conspiration pour détourner l'attention du grand public sur les véritables problèmes à l'origine des attentats du 11 septembre 2001, et de les employer pour fixer sur un débat de diversion les extrémistes de droite qui, en temps normal, seraient nuisibles au Parti Républicain en lui piquant des voix sur sa marge la plus conservatrice. Et, au passage, le priver de soutien à long terme en décourageant les membres les plus actifs de poursuivre une activité politique quelconque.

— Ah ? Et comment ils y arrivent ?

— Simple. Quel est le corolaire de “George W. Bush est tellement puissant qu’il a pu organiser les attentats du 11 septembre 2001 en faisant croire qu’Al Qaïda a fait le coup” ? Simple : c’est “nous sommes totalement impuissants puisque nous n’avons pas pu l’en empêcher, et que nos efforts contre lui servent à rien”. Les gens qui ne cherchent pas à comprendre qu’ils se font bernier en courant derrière un hareng rouge⁹ vont en déduire que le Président est intouchable, et que ça sert à rien de s’opposer à lui. Et, par voie de conséquence, vont laisser tomber la politique.

— Il y a aussi un autre truc maintenant que vous en parlez... Les gens qui doutaient du fait que George W. Bush soit un président qui avait les tripes de conduire le pays, si des opposants qui l’accusent de complot voient leur action aboutir à rien, ça va les inciter à voter pour lui.

— Aussi. Et, alors qu’il a été élu sur une fraude électorale manifeste en 2000, grâce à la complaisance des démocrates qui ne voulaient pas se salir les mains avec l’invasion de l’Irak, il a été réélu, avec une faible marge certes, en partie grâce aux imbéciles du Truth Movement qui ont été promus par les médias pro-Bush afin d’éteindre les vrais débats qui auraient dû être ouverts sur le sujet... »

Nous étions arrivées devant la maison de Marilynn, et Linda m’a déposée sur le pas de la porte avant de partir vers Fort Wreckage, où elle devait commander le centre de coordination des secours. Je me suis ensuite mise à l’abri chez Marilynn en attendant que l’ouragan Sandy ne passe complètement sur la ville. Si je vous parle beaucoup des théoriciens de la conspiration, ce n’est pas par hasard. Car comme me l’a dit plus tard Martin Peyreblanque, le spectacle artistique est un mensonge consenti, et tout ce qui est réalité et fiction, c’est l’essence même du métier de comédienne.

Pendant les deux journées où j’ai été coincée chez Marilynn, c’était vraiment une ambiance digne d’un film catastrophe. L’électricité était coupée, le téléphone ne passait pas, il tombait des trombes d’eau, avec un vent d’enfer, et le ciel était tellement bouché qu’il faisait quasiment nuit en plein jour. Le 30 octobre, tout n’était pas revenu à la normale et il n’y avait toujours pas d’électricité et de téléphone dans tout le quartier où j’habitais avec Marilynn.

De plus, le métro était inondé et, pour aller à Manhattan depuis Long Island, c’était la galère. Roxy a rouvert son cabinet le premier novembre, quand la situation est redevenue à peu près normale et qu’elle a pu venir au travail depuis son domicile de White Plains par la Harlem Line de Metro North, ligne de train de banlieue qui avait été coupée suite à un glissement de terrain consécutif au passage de l’ouragan sur la ville.

Pour ce mois de novembre 2012, j’avais quelques contrats dans la pub afin de pouvoir travailler un peu et, surtout, me faire connaître. Déjà, j’arrivais à bosser comme actrice, c’était pas mal vu ma situation de complète débutante parfaitement incon-

9. Expression anglo-américaine pour désigner, de façon métaphorique, un leurre. Le hareng rouge était autrefois employé, à la place d’un vrai renard, pour entraîner les chiens de chasse à suivre une proie. Par extension, il désigne un argument fallacieux destiné à détourner l’attention des vraies questions soulevées par un débat.

nue dans le métier. C'était aussi le premier mois pendant lequel j'étais officiellement employée comme assistance vacataire pour l'arnaque montée par Roxy.

Notre premier recrutement était celui des deux productrices, que nous sommes allées voir sur leur lieu de travail pour leur proposer le contrat. Au début, Roxanne pensait qu'il aurait été utile de les enfumer pour qu'elles signent, mais d'après Ayleen, leur disposition d'esprit était toute autre, et elles avaient même des possibilités intéressantes pour la suite de l'opération. Et c'est là que l'on va reparler de théoriciens de la conspiration.

Nous avons rendez-vous en soirée, Roxanne et moi, avec Kim Treyle et Gracie Knoll, les deux productrices potentielles de notre pièce de théâtre. Avec l'accord de leur patronne, elles allaient nous recevoir sur leur lieu de travail, un bar nommé Ursula's Den, pas loin de l'angle de la 53e rue et de la 3e avenue.

Quand nous sommes entrées dans le bar, j'ai tout de suite vu que l'ambiance était... heu... assez particulière. La clientèle était composée exclusivement de femmes, genre cuir, camionneuses et autres tenues pas vraiment, disons, traditionnelles. Bon, j'étais en jeans, chemisier classique et blouson, ma tenue habituelle, et ça ne jurait pas trop avec le reste de la clientèle de l'endroit... La patronne de l'endroit, une dame dans la cinquantaine d'un certain gabarit, bien équipée point de vue nichons et dotée d'un look de docker en accord avec le lieu, nous a reçues avec, disons, les formes qui sont habituelles pour cet endroit :

« Salut les chéries, c'est vous qui venez offrir une nouvelle carrière à deux des membres de mon personnel ?

— Disons que l'on va essayer, la suite dépend d'elles, précisa poliment Roxanne. Je suis agent artistique et j'ai besoin de leurs compétences en tant que productrices pour un contrat que je dois exécuter.

— Votre copine l'avocate est déjà passée les voir. Je ne sais pas ce qu'elles se sont dit toutes les trois, mais ça avait l'air de les ravir. Je les mets en pause, vous avez un salon privé pour discuter tranquillement sans oreilles indiscrètes. Normalement, c'est \$10 mais pour ce soir, c'est la maison qui offre. Commandez ce que vous voulez avant d'y aller.

— Bière pour moi, le quart de Coors à la pression.

— J'ai pas l'âge pour l'alcool, vous avez de l'eau minérale gazeuse s'il vous plaît ?

— Mmmmm, une petite jeune... Pas mon genre les grandes brunes, mais ça pourrait intéresser certaines de mes habituées. J'ai ça à la carte, pinte ou quart petite ?

— Heu, une pinte s'il vous plaît... »

Nous nous sommes ensuite rendues dans le salon privé offert par la maison afin de conclure le deal. C'est là que j'ai vu pour la première fois Kim Treyle et Gracie Knoll. toutes les deux dans la trentaine, elles forment un couple bien assorti : Kim Treyle est une brune aux cheveux courts de taille moyenne, un peu forte, le visage rond avec les pommettes marquées, et de beaux yeux noirs. Gracie Knoll est une petite blonde mince aux cheveux mi-longs aussi timide et effacée que Kim Treyle est directive et autoritaire. Et, en plus, elle a de jolis yeux vert sombre... Roxanne a pris les choses en main en posant d'entrée les conditions du contrat :

« Bonsoir, Roxanne Robinson, mon assistante, Carlita Alvarez. J'ai cru comprendre que maître Messerschmidt vous a fait un exposé de ma proposition, et que vous seriez potentiellement intéressées, je me trompe ?

— Non, mais j’aimerais en savoir un peu plus, répondit Kim Treyle. Au passage, elle est très bien votre assistante. . .

— Ah bon ? répondit Gracie Knoll, visiblement vexée.

— Chérie, tu sais bien que les brunes, c’est pas mon genre. . . Votre avocate a été très habile pour m’expliquer que vous vouliez monter une arnaque légale en coulant un spectacle dont vous voulez vous débarrasser. Et nous serions les productrices de ce truc, Gracie et moi.

— Le deal que je vous propose est simple, expliqua Roxanne. J’ai monté une société ad hoc qui, pour l’instant, n’est rien de plus qu’une ligne dans le registre de la chambre du commerce. Je vous propose de prendre la direction de la société, de monter le spectacle, de vous en mettre plein les poches pour vous refaire et de quitter le navire avant qu’il ne coule, avec une bonne prime de mutation. Maître Messerschmidt va me rédiger des statuts sur mesure. Et puis, ça sera une bonne occasion de vous refaire.

— Pour les financements, vous avez quelque chose de prévu ?

— J’ai prévu de faire banquer les coréens du nord via la société japonaise avec laquelle j’ai signé ce contrat de merde.

— Ne vous donnez pas cette peine, je vais faire banquer les enfoirés qui nous ont mis sur la paille, Gracie et moi. »

Là, c’était intéressant d’apprendre ça. Comme me l’a dit après Roxy, il valait mieux avoir des productrices qui travaillent dans le même sens que nous, plutôt que des dindes que l’on met là pour les exploiter. Kim Treyle nous a expliqué ses motivations, et ce n’était pas triste :

« Maître Messerschmidt, qui a de bonnes raisons de détester ces gens, vous a sûrement dit que nous avons été les productrices de la cinquième version de *Modifications Éparpillées* avant d’avancer nos noms pour votre arnaque. C’est un fait mais ce qu’on lui a dit quand elle est venue nous voir, c’est, qu’en fait, nous nous sommes faites avoir par les théoriciens de la conspiration, comme votre société japonaise vous a eue.

— Un contrat foireux à exécuter ?

— Oui miss Robinson, mais dans le sens où les termes nous ont été présentés de façon faussées. Nous avons signé pour, tel que c’était présenté, un film documentaire important critiquant l’administration Bush. L’agent artistique qui nous a purement et simplement enfumées, Gracie et moi, a bien évité de nous avancer les noms des auteurs, Justin Foylehatte et Guthrie Mac Cranke, bien connus pour avoir réalisé les quatre versions précédentes de cette merde. On ne l’a découvert qu’une fois le produit fini prêt à être diffusé, et que ces deux connards de Mac Cranke et Foylehatte nous avaient laissés l’addition à régler. Chérie, il y en avait pour combien, déjà ?

— Six millions et demi de dollars chérie. . .

— Par chance, un généreux donateur proche des milieux d’extrême-droite nous a réglé la moitié de la note en nous disant que l’exploitation en salle du film sur tout le pays allait largement nous renflouer. . . Mon cul ! Cette merde a fait quinze entrées la seule fois où elle a été projetée dans une salle de cinéma porno à Houston, Texas, louée pour l’occasion parce qu’ailleurs c’était trop cher, et rien de plus après. Ce qui devait arriver arriva : nous étions désormais grillées dans le monde du cinéma

documentaire, nous avons perdu tous nos contrats, notre boîte a fait faillite, chapitre 7 direct¹⁰, et obligées de trouver un autre boulot, Gracie et moi. . .

— Et comment allez-vous trouver des fonds ? demandai-je. Si vous êtes mises à l'écart, qui voudra vous payer un nouveau spectacle ?

— C'est là que le contenu de ce que vous avez à vendre va jouer, expliqua Kimberly Treyle. Pendant la réalisation de *Modifications Éparpillées* version 5, nous avons eu pas mal de contacts avec des réacs plein de pognon qui étaient d'accord pour financer des films servant leur cause. Il suffira de leur présenter ce spectacle pour l'inverse de ce qu'il est, à savoir un torché-cul de propagande au bénéfice de Pyongyang, et ils cracheront au bassinet. On leur dira que c'est une œuvre dénonçant le régime nord-coréen, et ils marcheront.

— En nous filant plein de leur pognon qui ira en grande partie droit dans nos poches, et avec votre bénédiction ! commenta Gracie Knoll, enthousiaste.

— C'est exactement l'esprit de ma démarche, conclut Roxanne. Si vous êtes d'accord, vous êtes embauchées à compter de lundi 12. Je vous laisse l'adresse des locaux de la société en question, vous venez à neuf heures et vous avez votre contrat dans la foulée.

— C'est bon pour nous deux, approuva Kim Treyle. Lundi 12 sans faute. »

Et c'est ainsi que nous avons recruté les productrices qui nous fallait pour marcher dans la combine. Pour la suite, Roxanne avait des idées quand au personnel nécessaire et, cette fois-ci, elle n'allait pas prendre de gens marchant dans la combine par calcul personnel résultant de leur compréhension de la situation. Comme elle me l'a dit, cette fois-ci, place aux crétins finis. . .

* * *

10. Chapitre 7 du code des banqueroutes, celui qui règle les modalités légales de liquidation judiciaire d'une société commerciale en cessation de paiement.

-3-

C'était encore un joli foutoir, New York City, une semaine après le passage de l'ouragan Sandy, mais les choses revenaient à la normale petit à petit. J'avais repris mon boulot et les quelques contrats que j'avais dans la pub me permettaient de bosser comme actrice, faute de mieux. Bon, point de vue argent, sans être extraordinaire, j'avais de quoi me payer l'essentiel et quelques extras. Par chance, en étant hébergée chez Marilynn, je n'avais pas de loyer à régler, ce qui n'est pas donné à New York City.

Ma voix et mon physique commençaient à être connus dans la pub mais, franchement, ce n'était pas ce qui me motivait le plus. Roxanne le savait et elle me cherchait des rôles de théâtre. J'avais bien fait un petit rôle dans une pièce, en tant que remplaçante, et j'avais donné entière satisfaction, mais la pièce n'était plus représentée faute de public. Bon, j'étais au boulot depuis à peine deux mois, et je m'attendais à ce que ça soit plutôt chiant mes débuts. Mais, par contre, travailler quasiment que pour la pub, je n'y avais pas pensé.

Comme actrice voix, j'avais fourni une station de radio avec le message "vous écoutez radio WNYXG, et il est maintenant..." suivi de l'heure de la journée. Une journée de studio et \$150 de gagnés, mais bof comme expérience professionnelle. Roxanne n'avait malheureusement pas de demande pour le cinéma en ce moment, et rien pour le théâtre. Avec les présidentielles qui étaient passées par là, et avaient vu la réélection de Barak Obama, il y avait eu un sérieux creux dans les spectacles et, pour cause de fêtes de fin d'année, il n'y aurait rien pour moi avant le premier de l'an.

Bon, c'était pas la joie mais, heureusement, le gag permanent de la pièce de théâtre nord-coréenne était bien lancé. Kim Treyle et Gracie Knoll, ravies de l'aubaine, avaient commencé à plumer de riches réacs pour monter la pièce. Roxanne avait revu un représentant de la société japonaise qui lui avait refilé le bébé et elle l'avait informé de la bonne nouvelle. Pour la suite, c'est là que ça commençait à être comique. Il nous fallait une actrice pour le rôle principal, un metteur en scène et quelqu'un pour adapter la pièce, dont on n'avait qu'un texte brut sans indications scéniques sous la main.

Roxanne avait des noms en tête et nous comptions avoir bouclé la partie avant décembre. Un soir, alors que je rentrais chez moi après un de mes contrats pour de la pub, mon agent artistique m'a envoyé un SMS sur mon portable pour me demander de la rejoindre devant une certaine adresse dans le Lower East Side. Elle avait convaincu la future actrice principale de la troupe d'embarquer dans la galère, et elle tenait à me la présenter. Comme je n'avais pas le moral au plus haut, j'y suis allée avec joie afin de me changer les idées. Et, franchement, je n'ai pas été déçue du voyage.

L'adresse qu'elle m'avait donnée était celle du Berliner Cabaret, un endroit assez particulier car il est tenu par des nostalgiques de l'ex-RDA. Nostalgiques au point d'en avoir fait le siège du gouvernement de la RDA en exil. . . Bon, pour l'ambiance, j'ai demandé à quelqu'un qui a connu la vraie RDA avant la chute du mur de Berlin d'y aller faire un tour, le docteur Peyreblanque en l'occurrence, pour me dire si c'était comme à l'époque. Il m'a confirmé que oui. Et, franchement, quand on voit ça pour la première fois, ça fait tout drôle. . .

Helga Wandlitz, la future actrice de la troupe, élue par ses pairs secrétaire général du gouvernement en exil de la République Démocratique Allemande ("rayez les mentions inutiles" comme le dit si bien Marty Peyreblanque), est une ancienne actrice de premier rang des studios DEFA qui a du changer de carrière après la chute du mur de Berlin, pour devenir chanteuse de cabaret entre deux rôles de second plan au cinéma. Comme me l'a dit à nouveau mon spécialiste de l'ex-RDA préféré, Marty, si elle n'avait pas raconté tous les bruits de couloir de la DEFA à sa grande copine Stasi¹¹, sa reconversion aurait été possible après 1990. . .

Ce soir-là, nous avons eu droit au numéro de cabaret de madame Wandlitz, dame blonde très typée germanique dans la soixantaine. Grande et un peu forte, elle nous a délivré un numéro très. . . orienté, dirions-nous, qui ne laissait aucun doute sur ses activités de première secrétaire du gouvernement en exil de la République Démocratique Allemande. Son grand tube est *Lasst deiner hammer meiner sichel begegnen* (Laisse mon marteau rencontrer ta faucille), tout un programme. . .

Madame Wandlitz est ensuite venue nous voir à notre table et, comme elle n'était pas vraiment débordée de travail, l'opportunité de jouer dans une pièce de théâtre ne l'a pas faite hésiter une seule seconde. D'autant plus que cela faisait depuis pas mal d'années qu'elle n'avait pas été contactée par un seul agent artistique, et que son spectacle de cabaret n'attirait qu'un public de rieurs, certes fourni, mais pas vraiment sensibles au message politique des spectacles de madame Wandlitz, en dehors de son caractère comique. . . Ravie de la perspective de faire son retour en tant qu'actrice de premier rang, la tenancière de cabaret était ravie d'embarquer dans l'arnaque de Roxanne :

« Nous nous sommes parlées au téléphone ce matin, je suis Roxanne Robinson, et voici mon assistante sur ce projet, miss Carlita Alvarez. Je suis actionnaire de HAARP productions, et je suis chargée de recruter les acteurs principaux pour le spectacle monté par mesdames Treyle et Knoll, en charge de la production. Je vais aller droit au but : vous êtes l'actrice qu'il nous faut pour cette production vu votre stupi. . . sensibilité aux thèmes évoqués par cette pièce. L'indépendance d'un pays populaire face à l'impérialisme capitaliste, je pense que c'est un thème qui vous intéresse.

— Tout à fait ! répondit Helga Wandlitz. Et vous m'avez choisie pour ce rôle, les répétitions commencent quand ?

— Avec les quelques détails que l'on a à régler, début décembre, précisai-je, remplissant ainsi mon rôle d'assistante. Vu que vous êtes partante pour la pièce, je pense que vous pourrez régler les questions concernant votre contrat avec nos productrices, n'est-ce pas, Roxanne ?

11. Désignation de la police politique de l'ex-RDA, abréviation de Staatsicherheitsdienst, Service de la Sécurité de l'État.

— Tout à fait. Miss Wandlitz, je vais vous laisser les coordonnées de HAARP productions, vous pourrez appeler mes associées dès demain matin, elles seront ravies de vous compter dans la troupe... »

Comme l'avait dit Roxanne, il suffisait de trouver la bonne personne pour embarquer dans la galère. Genre une actrice oubliée d'un pays désormais disparu en manque de notoriété... Comme l'a si bien résumé Roxanne dans son SMS qu'elle a envoyé à Kim Treyle à la sortie du cabaret : "La conne va signer, prépare le contrat"... Pour le metteur en scène, dernier maillon essentiel, il nous fallait aussi une catastrophe professionnelle de grande ampleur et, cette fois-ci, la suggestion concernant la personne à utiliser est venue du docteur Peyreblanque.

J'ai l'occasion de beaucoup échanger avec lui et il m'a mise sur la piste de la personne en question, une de ses compatriotes, alors qu'il me faisait découvrir les écrits d'un intellectuel contemporain anarchiste, Oleg Molotine, qui avait traité du sujet du contrôle social par les médias et leur représentation du réel :

« ...C'est un excellent synthèse entre les travaux de Chomsky comme *La Fabrication du Consentement* et les thèses de Guy Debord dans *La Société du Spectacle* pour te résumer la teneur de l'ouvrage. Pour la présentation physique, j'ai imprimé plusieurs livres avec mon imprimante laser chez moi et fait la reliure avec la perforelieuse de l'accueil, Molotine ne distribue ses écrits que par Internet. Il travaille dans une administration allemande selon sa fiche biographique.

— C'est pas mal ce qu'il fait, j'ai déjà lu celui que tu m'as passé, *La Théologie de la Démission*, sur le fait que les politiciens ont plus besoin de l'indifférence civique des citoyens que de leur adhésion à leur politique.

— Une thèse de Cornelius Castoriadis qu'il a repris à son compte et développée : celle selon laquelle la politique est rendue inutilement compliquée par les politiciens afin que ces derniers puissent justifier leur monopole de fait de l'action politique. Selon lui, cela entraîne de fait un consensus par l'abstention, du style si vous n'êtes pas contre ma politique, vous êtes pour par défaut.

— Et on nous dit d'aller voter, comme quoi l'abstention est nuisible à la démocratie...

— C'est un fait, et c'est pour cela que, contrairement à la doxa anarchiste commune, j'ai ma carte d'électeur dans les deux pays où je suis citoyen, et je m'en sers. Les programmes de lutte contre l'abstention dans les démocraties sont purement cosmétiques et ne sont là que pour entretenir l'illusion d'une participation des citoyens à la vie politique. Or, dans la réalité, c'est l'indifférence desdits citoyens qui est recherchée, voire entretenue : le "tous pourris" à la française, par exemple, avec le vote pour des partis protestataires d'extrême-droite dépourvus de programme politique cohérent, mais dotés d'une grande gueule inversement proportionnelle à leur efficacité politique... Sinon, dans le même genre, pour la pièce nord-coréenne sur laquelle tu bosses en ce moment, j'ai un nom à te proposer comme metteur en scène, une de mes compatriotes qui est cinéaste et vit actuellement à New York City. J'ai pu avoir, par ma cousine qui est journaliste, les coordonnées de son agent artistique.

— Cinéaste ? Connue ?

— D'une certaine façon, oui, c'est une référence dans la profession. Référence au sens d'exemple de ce qu'un système de culture étatique peut produire de pire... Un cinéma de New York City versé dans le film d'art et d'essai, authentique comme

prétendu tel, diffuse une de ses “œuvres” en ce moment, je t’ai mis ses coordonnées et \$20 pour te payer la place dans cette enveloppe afin que tu puisse juger par toi-même. . . Vu que tu m’as fait comprendre que, disons, le succès de la pièce que ton agent artistique monte n’est pas vraiment une priorité, je pense que vous tenez là la personne qu’il faut pour le mise en scène, suffit d’y mettre le prix. . . »

J’ai suivi le conseil du docteur Peyreblanque mais, avant de proposer à Roxanne le recrutement de la personne, je l’ai invitée à voir au cinéma ce qu’elle avait déjà fait. Il s’agit de la cinéaste française Camille Balmat dont les très rares informations que j’ai eu du mal à glaner sur Internet sont très parcellaires. Par exemple, sa fiche Wikipédia en anglais est quasiment vide, j’ai dû me rabattre sur sa fiche en français, un peu plus étoffée, pour avoir quelques informations pertinentes à son sujet, à l’exception des critiques de films. Merci au passage à ma grand-mère maternelle, d’origine canadienne, de m’avoir appris cette langue !

Le film qu’elle avait réalisé qui était diffusé dans un cinéma d’art et d’essai de Brooklyn s’intitulait *Je ne sais pas si je vais t’aimer*. C’était sensé être une œuvre sur le trouble du désir chez la femme et, en toute franchise, je ne me suis pas du tout reconnu dans ce qu’elle en disait. . . Pour ne rien vous cacher, mon avis sur ce film peut se résumer de façon synthétique par : MAIS C’EST QUOI CETTE MERDE ?

L’histoire, c’est celle d’une nana qui vit avec un mec qu’elle n’aime pas et qui couche même pas avec elle, limite colocataire. Déjà, point de vue vraisemblance, moi, un type comme ça, s’il ne fait pas au moins le ménage en plus de payer une partie du loyer, je le vire. Et je ne partage pas mon lit avec lui, contrairement à cette nana. Bon, elle prend un amant qu’elle n’aime pas non plus, ce qui nous vaut une scène de fellation et une autre de sodomie, avant qu’elle ne le plaque. En plus, elle dit qu’elle couche avec lui sans y prendre du plaisir. Là, faudra qu’on m’explique la logique du truc car moi, je ne la vois pas.

Ensuite, elle se met avec un type avec qui elle fait des trucs SM. Mouais, chacun son truc, c’est pas le mien. Si ce n’était pas filmé de façon inutilement esthétisante, ça ne serait pas grotesque d’un bout à l’autre. Ensuite, et je ne vous garantis pas que c’est dans l’ordre car j’ai décroché à partir de ce moment-là tellement c’était chiant, elle se fait violer par un type dans une cage d’escalier, on a le droit de la voir dans une scène de masturbation, son mec réussit à la mettre enceinte (ils s’aiment pas tous les deux, va falloir m’expliquer pourquoi ils font un gamin ensemble, j’ai rien compris), elle sert de mannequin de médecine à une classe d’internes spécialité gynécologie, et fantasme au passage sur je ne sais plus trop quoi, j’ai oublié tellement c’était nul.

Bon, à la fin, le jour où elle va accoucher, elle tue son mec en profitant du fait qu’il est bourré pour ouvrir le gaz dans l’appartement et tout faire péter, puis elle donne naissance à son gamin, fin. En plus, son mec, il ne s’appelle même pas Kenny. . . Franchement, c’est le pire navet intello prétentieux que j’ai vu à ce jour et, le pire dans tout ça, avec une mise en scène et une prise de vue techniquement impeccable mais un scénario vide, RIEN en ce qui concerne le désir féminin (ou alors, faudra me montrer où), des personnages tellement fantomatiques qu’on se fiche de ce qui leur arrive passé les cinq premières minutes du film.

Et comme jeu en bois, c'est du chêne massif avec trois couches de vernis !¹² Même quand je tourne dans une pub, je ne suis pas aussi congelée que ça ! J'ai vraiment l'impression que les acteurs qui ont signé pour jouer là-dedans l'ont fait avec comme seule motivation le chèque du cachet tellement ils sont mauvais. . .

Alors, en résumé, pour ce film, rien à sauver : sujet potentiellement intéressant mais copieusement massacré par un scénario inepte, personnages inexistantes, ambiance façon *La nuit des morts-vivants* qui se prendrait au sérieux, érotisme ZÉRO, jeu d'acteur tenant de ce qui se fait de mieux en matière de menuiserie, et vraisemblance des situations décrites à côté desquelles le *Rocky Horror Picture Show* fait figure de film documentaire ! Par contre, l'image est impeccable et la mise en scène au cordeau, le tout pour filmer du VIDE !

Comme l'a si bien dit par la suite Marty Peyreblanque, ce film, c'est comme un Big Mac avarié servi sur de la porcelaine de Sèvres, avec des couverts en vermeil, dans un grand restaurant avec des serveurs impeccables et une jolie nappe brodée sur la table. . . Par contre, quelqu'un qui a bien aimé, au point de passer son temps à rire quasiment d'un bout à l'autre du film, c'était Roxanne. En matière de navets, elle en avait vu plein et celui-là battait tous les records de nullité prétentieuse. En sortant de la salle de cinéma, elle m'a juste demandé :

« Ton patron pour ton boulot alimentaire, il exerce dans quel hôpital ?

— Bellevue, pourquoi ?

— S'il est aussi bon médecin que critique de cinéma, il m'a d'office comme patiente ! Il ne t'a pas volé, ce film est la pire merde qu'il m'ait été donnée de voir. Ça sent à plein nez la pseudo-créatrice aussi prétentieuse et inculte que psychopathe et lesbienne refoulée, le genre nullité profonde qui se prend pour une référence en la matière, genre Stanley Kubrick pour ne prendre que le premier dont le nom me vient à l'esprit. Je prends son adresse, si elle est d'accord, elle a la place de metteur en scène !

— Lesbienne refoulée ? Tu as vu ça à quoi ?

— Quand on n'aime pas coucher avec les hommes et qu'on l'assume, on ne montre pas pendant une heure et demie que le sexe, c'est dégueulasse. Je sais de quoi je parle parce que moi, j'assume. . . »

Et un problème de plus de réglé, il ne restait plus qu'à mettre en marche la machine infernale avant de l'envoyer droit dans le mur à plein régime. En attendant, il fallait annoncer la bonne nouvelle à notre contractante japonaise, qui serait sûrement soulagée de voir que l'on avait fait avancer son dossier, aussi merdique soit-il. En attendant, me concernant, je n'avais pas de contrats jusqu'à ma prestation d'hôtesse d'accueil en décembre. Mais cela n'allait pas durer. . .

Le jeudi 15 novembre 2012, Roxanne m'avait trouvé deux contrats, un pour une pub et un autre pour une série documentaire, intitulée *Décisions Critiques*. C'est une série qui passe sur PBS et qui recrée, avec des acteurs, des situations réelles où des

12. Allusion à l'expression américaine, "wooden acting" (jeu en bois), qui désigne un mauvais jeu d'acteur, à la fois figé et inexpressif.

catastrophes ont été évitées de justesse. Je devais jouer le rôle d'une femme, officier mécanicien sur un avion de ligne qui, en juillet 2003, a perdu un réacteur en vol et a réussi un atterrissage en catastrophe en sauvant ainsi tout le monde à bord. Roxanne m'a mise sur le coup parce que je ressemble quasiment trait pour trait à la personne en question, et la production m'a retenue pour le rôle.

C'est le premier rôle autre que de la pub ou des voix que j'ai pu obtenir, et j'avoue que ça me change beaucoup. C'est assez facile, je suis assise dans un décor qui simule un cockpit d'avion, et je dois réciter un texte très technique, mais pas trop long à apprendre. Le tout, c'est de rentrer dans la peau du personnage et de rester naturelle. La production de *Décisions Critiques* est très pointilleuse sur la qualité du jeu des acteurs pour chacun de ses épisodes, et elle ne prend pas des mauvais. Même si les scènes tournées ne représentent qu'un quart d'heure maximum sur un épisode de 45 minutes.

Je me suis présentée à Inter Medias Productions pour auditionner pour le rôle ce jeudi matin, recommandée par Roxanne. Le producteur de la série, Mark Sunderland, voulait bien plus qu'une simple ressemblance physique avec l'officier mécanicien du vol Transair Atlantic International 311, et Roxanne avait fait ma promotion en conséquence. En me recevant dans son bureau, il m'a interrogée sur ce que j'avais déjà fait, et il était plutôt convaincu de mes capacités, ce qui était rassurant :

« Robinson Talents ne m'a jamais envoyé de gens qui ne convenaient pas à mes exigences, et tu ne déroge pas à la règle. J'ai eu l'occasion de te voir dans la pub pur Fleawiper hier soir, sur conseil de Roxanne. Excellente diction, bonne présence à l'écran, jeu dépouillé, et tout à fait convaincante avec l'énorme chat en image de synthèse qui te saute sur les genoux. Vu la taille de la bestiole, on voit bien que c'est un faux, tu sais quelle boîte a réalisé les images ?

— Heu, c'était un vrai chat, pas un trucage informatique. Elle s'appelle Psychose et c'est la chatte d'un ami, elle remplaçait au pied levé le chat qui était prévu à l'origine et qui, disons, n'était pas vraiment professionnel ce jour-là.

— C'est dingue, je ne pensais pas que c'était possible des chats aussi gros... Aujourd'hui, on va répéter le texte en conditions réelles, sans les costumes, mais dans le décor, et avec le texte. C'est là que je vois si les acteurs qui sont pressentis font l'affaire ou pas. Après, on boucle tout ça en une semaine, ou deux dans le pire des cas.

— D'accord, ça marche pour moi. Juste pour le rôle, c'est quoi le poste d'officier mécanicien ?

— C'était le troisième membre d'équipage sur un avion, et il avait en charge tout le suivi et la surveillance du fonctionnement en vol des moteurs et des systèmes de l'avion, pendant que le commandant de bord et le copilote s'occupaient du pilotage et de la navigation. Aujourd'hui, avec les progrès dans ce domaine, ce poste a disparu, mais certains avions un peu anciens ont toujours trois membres d'équipage, comme le DC-10 qui fait l'objet de l'épisode. Mais tu pourras en parler avec la personne que tu vas représenter à l'écran, elle vient ici aujourd'hui pour les interviews filmés, avec les deux autres membres de l'équipage. »

Bien que ma mère a été sous-officier dans l'US Air Force avant de travailler à la sécurité de l'aéroport de Pittsburgh, le monde de l'aviation m'est totalement étranger. Maman a surtout fait des enquêtes scientifiques du temps où elle était sous les drappeaux, et elle ne parlait pas trop de son travail à la maison. Et pas davantage quand

elle est passée dans le civil après le 11 septembre, quand son unité a été dissoute. J'avais sept ans à l'époque, je ne pouvais pas tout comprendre.

Là, on parle de pilotes, un milieu qui m'est totalement étranger. Ce que je craignais, c'est de ne pas être capable de me souvenir des termes techniques à employer. Déjà que je ne comprenais pas ce que signifiaient certains des termes que j'ai énumérés dans un micro pour Honeywell avec mon contrat pour le système d'alerte vocal... Mais ce n'était pas le plus important. Avec les autres acteurs, j'ai été mise en relation ce jour-là avec le vrai équipage du vol Transair Atlantic 311 et là, en me voyant, Teresa Scharfenberg, l'officier mécanicien, a été agréablement surprise de voir que je lui ressemblais beaucoup. Et j'avoue que voir une femme de presque quinze ans plus âgée que moi avec la même tête et la même apparence que moi, ça m'a beaucoup troublée. Mark Sunderland, le producteur, a fait les présentations :

« Messieurs, mesdames, les pilotes du vol Transair Atlantic 311 et les acteurs qui vont les représenter à l'écran... Monsieur Jerome Davies, commandant de bord à l'époque, toujours en activité dans une autre compagnie, monsieur Frank Carnucci, copilote, aujourd'hui commandant de bord dans une autre compagnie, et madame Teresa Scharfenberg, officier mécanicien, aujourd'hui copilote, et bientôt commandant de bord dans une autre compagnie... Pour vous représenter dans la série, monsieur Dwight Rasmunssen, dans le rôle du commandant Davies, monsieur Leroy DeFarney, dans le rôle du premier officier Carnucci, et madame Carlita Alvarez, dans le rôle de l'officier mécanicien Teresa Scharfenberg.

— J'ai toujours été stupéfié de voir le soin que vous prenez à votre casting, précisa le commandant Carnucci. Teresa, miss Alvarez est vraiment ton portrait craché à l'époque.

— Merci Frank, mais je n'étais pas aussi bien qu'elle il y a dix ans. Cela dit en passant, il faut vraiment aller dans les détails pour voir la différence.

— Je vous laisse vous entretenir avec les acteurs qui devront jouer vos rôles à l'écran, précisa Mark Sunderland. Vous pourrez aller voir le décor, il est dans le studio d'à côté, ça vous permettra de vous familiariser avec vos rôles pour les acteurs. »

Et il y avait de quoi faire... Comme nous l'a dit Don Partridge, le metteur en scène, AUCUN acteur employé dans la série n'a les compétences techniques requises pour piloter un avion, et il faut user d'artifices pour que leur jeu soit réaliste. Un conseiller technique est habituellement présent sur le lieu de tournage afin de guider les acteurs, et les scènes sont scénarisées de façon à ce que l'on ne voit pas les acteurs presser sur le mauvais bouton ou actionner le mauvais levier. Car il faut dire que le décor est une cabine de DC-10 reconstituée avec de véritables instruments de vol d'avion de ligne !

Bon, les pilotes, sauf manœuvres spéciales, n'ont guère que le manche à balai à tenir en vol, et on passe d'un plan large à un gros plan en mode cut au montage, pour voir sans transition le plan où on voit l'acteur jouant le pilote annoncer une manœuvre précise à celui où on voit sa main actionner l'appareil en question. Ou bien l'instrument concerné afficher la donnée essentielle pour le scénario. Cela évite de voir l'acteur, qui n'y connaît rien, se tromper d'engin si on fait un zoom avant sur ses mains depuis un plan large.

De plus, comme une cabine d'avion de ligne reconstituée coûte cher, le décorateur l'emploie pour représenter différents types d'avions, avec des aménagements cosmétiques d'un appareil à l'autre. Stuart Proster, le décorateur, m'a dit qu'il pouvait faire

tout type d'avion civil occidental à réaction avec un équipage de trois personnes avec ce décor, moyennant quelques aménagements spécifiques aux différents modèles devant être représentés. Il avait déjà fait, en plus d'un cockpit de DC-10, un Boeing 707 et un 727, un Douglas DC 8 et même un avion anglais, un Vicker VC-10, avec le même décor. Comme il me l'a expliqué alors que je prenais la place où j'allais tenir le rôle de l'officier mécanicien, l'avantage avec les avions, c'est que l'équipement récent est très standardisé :

« Entre les différents règlements de l'aviation civile, la nécessité de réduire le plus possible les coûts de formation des pilotes en leur fournissant le plus possible le même environnement d'un avion à l'autre, la standardisation poussée des constructeurs eux-mêmes et le fait que les fournisseurs de matériel d'aviation vendent à tout le monde les mêmes produits, ça fait qu'on peut limiter la fabrication des décors à un cockpit générique pour une catégorie d'avion, et ensuite adapter les détails en fonction des modèles représentés. Et on rentabilise les décors en les louant à des productions de fiction moins exigeantes sur l'exactitude des décors.

— Je peux vous dire que ce poste d'officier mécanicien n'a rien à voir avec celui d'un DC-10, précisa Teresa Scharfenberg. Les appareils sont les mêmes, mais pas à la même place, et pas du même type.

— C'est exact, j'ai récupéré ces instruments sur un L-1011 Tristar à la casse, précisa le décorateur. L'expert le verra tout de suite mais le grand public n'y fera pas attention.

— Et vous n'êtes pas embêté par des spécialistes ? demandai-je. Vu l'audience d'une série comme *Décisions Critiques* et le fait qu'il s'agit d'une docufiction, il doit bien y avoir des casse-pieds qui trouvent la petite bête, non ?

— Des compteurs de boulons, il y en avait déjà sur une série comme *Star Trek* sur laquelle mon père a débuté comme assistant décorateur en 1966. Alors qu'il s'agit d'une série de SF sans aucune prétention à l'exactitude réaliste, il y avait des spectateurs qui nous faisaient remarquer que, d'un épisode à l'autre, la même commande au tableau de bord changeait de position du tout au tout ! Le secret, c'est de n'être précis que quand c'est indispensable, et de laisser de la marge le reste du temps. Par exemple, en ne filmant les pilotes dans un cockpit qu'en plan moyen, afin de ne pas voir les planches d'instruments de trop près. Si on a vraiment besoin de montrer un instrument précis à un endroit précis, on va dans un musée pour filmer le plan à bord d'un exemplaire du véritable avion concerné, ou on loue un simulateur de vol à une compagnie aérienne ou une école de pilotage pour les avions récents. Ou bien, je fais un cockpit vide peint en bleu et les instruments sont ensuite rajoutés, d'après plans, par les effets spéciaux en post-production. Bien fait, ça ne se voit pas. Sinon, pour les véhicules plus petits et plus courants, on loue ou on achète un exemplaire. Pour tout ce qui est voitures, camionnettes, bus, camions ou petits bateaux, par exemple, c'est dans le budget de production, et on peut réduire le coût en louant ou en achetant un véhicule d'occasion. Par contre, à partir d'un engin de la taille d'une locomotive, même problème que pour les avions.

— C'est dingue ! notai-je. Mais là, c'est quand même pour une production à but documentaire. Pour une fiction, on peut quand même adapter.

— En évitant quand même le plus possible les erreurs grotesques, précisa le décorateur. Je me souviens d'un décor réalisé ici par un collègue pour un téléfilm policier façon Agatha Christie. Il fallait représenter un poste de conduite d'une locomotive à

vapeur pour les besoins de la production. Le collègue trouve un modèle réduit de locomotive anglaise à vapeur pour \$20 dans une vente de type vide-grenier, et il prend les cotes du modèle réduit afin de faire son décor. Problème : il s'est retrouvé avec un décor surdimensionné au final. Il avait commis l'erreur de transposer les cotes de son modèle réduit en considérant que le rapport de réduction était de 1/87 pour l'échelle HO, la plus courante en modélisme ferroviaire. Or, son modèle était en fait à l'échelle anglaise OO, qui a un rapport de réduction de 1/76 mais utilise la voie du HO. C'est un compromis fait par les fabricants de trains jouets anglais dans les années 1930 parce qu'à l'époque, les moteurs électriques étaient trop gros pour rentrer dans des modèles anglais reproduits à l'échelle HO, les trains anglais ayant un gabarit plus étroit que les trains continentaux. Les fabricants de trains anglais ont gardé la voie du HO mais ils ont augmenté la taille des modèles réduits en limitant au 1/76e le rapport de réduction afin de faire rentrer les moteurs de l'époque dans leurs modèles réduits de locomotives, d'où leur échelle OO. Et ça, il faut le savoir¹³ ! En toute franchise, des erreurs grotesques, j'en vois régulièrement dans pas mal de productions, et pas toujours des plus fauchées. »

Le plus extraordinaire point de vue décor que Stuart Proster ait eu pour bosser, c'était carrément une cabine spatiale Starlight Messenger prêtée par la société qui la fabrique, Northeastern Aerospace. C'était pas une vraie, dans le sens d'un véhicule destiné à voler dans l'espace, mais une qui est totalement identique à la vraie et qui est, en fait, destinée à tester au sol les aménagements intérieurs et les système de l'engin réel. Ça s'appelle un article de test, c'est un engin identique au véhicule opérationnel, mais il n'est pas destiné à être utilisé en opération car, souvent, il n'a pas tous les systèmes ou toutes les caractéristiques de l'engin réel. Sur la capsule Starlight Messenger prêtée à la production, par exemple, le bouclier thermique était absent, de même que les parachutes et les fusées d'éjection de la capsule en cas de problème au décollage avec la fusée. Mais tout le reste y était.

En attendant, dans la cabine du DC-10 qui devait servir de décor à l'épisode de *Décisions Critiques* où je devais jouer, j'ai été dirigée par la vraie Teresa Scharfenberg sur ce qu'elle avait fait ce jour-là. C'était relativement simple une fois expliqué, et l'intégralité des indicateurs du panneau de son poste étaient pas compliqués à comprendre si on vous en expliquait le sens, ce qu'elle a fait :

« Sur les avions de la génération du DC-10, le rôle de l'officier mécanicien était de suivre tous les systèmes de bord, répartis en quatre catégories : les réacteurs, les systèmes électriques, les systèmes hydrauliques et la pressurisation. Chaque système a un panneau entier qui lui est consacré, avec des indicateurs correspondants. Pour ton rôle, le plus important, c'est de repérer le panneau des moteurs et celui du système hydraulique.

— Les réacteurs, j'ai vu que c'était là où il y avait trois cadrants. C'est là ?

— Oui, ces cadrants sont les indicateurs de rapport de pression des moteurs. C'est un rapport entre la pression de l'air à l'entrée du réacteur et celle de sa tuyère, et il indique le fonctionnement du réacteur de façon fiable, indépendamment de l'altitude et de son régime. Le réacteur a une plage optimum de fonctionnement : s'il est en-dessous, c'est qu'il est en sous-régime et qu'il y a un problème. Au-dessus, il est en surrégime et il y a aussi un problème. À zéro, le réacteur est éteint. Si ce n'est pas

13. Authentique.

intentionnel, c'est une panne. En cas de problème avec un moteur, cet indicateur est à regarder en premier. Si un réacteur est en panne ou fonctionne mal, la première chose à faire, c'est de couper l'alimentation en carburant, qui est ici sur ce tableau de bord. On a aussi la température et la pression de l'huile à vérifier, ces paramètres indiquent aussi un problème s'ils sont hors plage optimale.

— Ce sont ces cadrants-là ?

— Oui, indicateurs pour l'huile, la plage optimale est en vert. . . »

En une petite heure, j'en savais assez pour pouvoir jouer le rôle de Teresa Scharfenberg de façon convaincante. Elle m'a expliqué ce qu'elle avait fait ce jour-là, le 28 août 2003, quand l'avion où elle était officier mécanicien a perdu en vol un de ses réacteurs au-dessus de l'Atlantique, à mi-chemin entre les USA et l'Europe. Bien que déséquilibré, l'équipage a réussi à poser l'avion en urgence en Islande, l'aéroport le plus proche étant celui de Reykjavik, la capitale. La cause du problème était l'utilisation de pièces de fixation défectueuses sur le pylone qui fixait le réacteur à l'aile, la compagnie aérienne en question ayant fait des économies de bout de chandelle sur la maintenance, ce qui ne l'a pas empêchée de faire faillite et de fermer un an plus tard.

Lors de cette préparation, j'ai appris que le scénariste avait fait quelques modifications cosmétiques au récit des circonstances de l'accident. Rien de mensonger mais, plutôt, un léger embellissement de la réalité afin de rendre le spectacle plus intéressant. C'était juste deux points mineurs, mais il est important de savoir que ce procédé est courant dans les documentaires, sans pour autant constituer une pratique mensongère.

Tout d'abord, au moment de l'accident, l'équipage profitait du moment calme de ce vol transatlantique pour discuter d'affaires privées entre eux, pratique courante pour tuer le temps sur les vols long-courrier, quand l'absence de problèmes en vol et un trafic aérien calme le permet. Dans la réalité, les trois pilotes parlaient entre eux de crédits immobiliers. Outre que les histoires d'argent des autres sont toujours chiantes à écouter quand elles ne vous concernent pas, la conversation citait clairement des noms de banques avec des commentaires parfois acerbes des trois pilotes sur tel ou tel établissement. Naturellement, pour éviter des problèmes légaux avec les sociétés incriminées, et éviter de casser les pieds aux spectateurs, le scénariste avait remplacé la conversation par une autre, moins sujette à controverse, sur la cuisine française. Petite adaptation cosmétique, mais nécessaire pour éviter des ennuis. . .

Seconde adaptation cosmétique, le commandant de bord a dit au moins 15 fois "bordel de merde" entre le moment où son DC-10 a perdu un réacteur et celui où, avec l'aide de son équipage, il a pu poser son avion en Islande. Comme ce langage ne rajoute rien à l'ambiance dramatique, l'expression a été effacée des dialogues dans le documentaire. C'est aussi une petite adaptation cosmétique.

Pour le reste, comme il y avait 247 personnes à bord, équipage et passagers inclus, la production a fait des choix pour raconter l'histoire. En dehors des trois pilotes, une hôtesse de l'air a été choisie parmi les trois qui ont voulu témoigner du fait que sa version de l'histoire était la plus intéressante et la plus complète, et un seul témoignage d'un passager a été retenu sur les 15 qui se sont manifestés lors de la préparation du documentaire. Mais là, il s'agit de travail d'édition.

Comme *Décisions Critiques* se concentre sur tout ce qui est technique dans une optique documentaire, les éléments humains retenus vont dans le sens de la ligne édito-

riale de la série. D'autres approches sont possibles mais il est bon de savoir que même dans la réalisation d'un documentaire ou, dans le cas présent, d'une reconstitution à but documentaire, il y a forcément un parti-pris du réalisateur et de la production au départ, et tout n'est pas montré, ou montrable, comme le langage du commandant de bord... En tout cas, ça me faisait un premier vrai rôle pour la télévision, et c'était ça le plus important pour moi !

Mon expérience de tournage pour la série *Décisions Critiques* a été un grand moment de fun, faut bien le dire. Comme jeu d'actrice, ce n'était pas des plus compliqués, mais c'était très précis. Il fallait que j'incarne une technicienne avec une formation de pointe, l'inverse de ce que je suis. Pour moi, un appareil devient trop compliqué dès qu'il y a plus de deux boutons à presser dessus, et j'ignore tout de son fonctionnement. Contrairement à Teresa Scharfenberg, qui est devant un poste d'officier mécanicien aussi à l'aise que dans sa cuisine, et qui est capable d'interpréter le saut d'une aiguille sur un indicateur obscur pour en déduire le mode de fonctionnement de l'appareil qui est ainsi suivi.

Le tournage pour la production de *Décisions Critiques* a été rapide et n'a pas dépassé la semaine, à la grande satisfaction de tout le monde. Mark Sunderland, le producteur de la série, et Don Partridge, le metteur en scène, ont été très satisfaits de mon professionnalisme et de mes capacités. Déjà, arriver à l'heure sur le plateau et savoir son texte, c'est la base du métier et je n'ai jamais manqué à ces deux obligations. Et, malgré le fait que je ne comprenais RIEN à ce que je devais dire et faire devant la caméra, j'ai été très convaincante. J'ai pu me voir sur les rushes, je ne me suis pas reconnue, c'est pour vous dire...

Du côté de la grosse arnaque que Roxanne avait monté pour se débarrasser de la pièce nord-coréenne qu'elle s'était vu refiler, tout allait pour le mieux. Nous avons consacré la journée du mardi 26 novembre 2012, le lendemain de la fin du tournage des scènes de cockpit reconstituées de l'épisode de *Décision Critiques* où j'avais eu le rôle de Teresa Scharfenberg, à faire la tournée des popotes pour voir où ça en était. Nous avons commencé par le théâtre que Gracie Knoll et Kim Treyle avaient loué pour la représentation de la pièce. C'était un beau bâtiment dont le bail devait certainement ne pas être bon marché, vu qu'il y avait l'équipement au complet.

En compagnie d'Helga Wandlitz, Kim et Gracie assumaient parfaitement leur rôle de productrices et, à l'occasion, j'ai fait la connaissance de nouvelles têtes. Tout d'abord, le scénariste recruté pour faire l'adaptation pour la scène du jeu d'après le texte original coréen traduit en anglais par les bons soins du Ministère de l'Éducation Coercitive de la Corée du Nord. C'était un jeune dans les 25 ans qui commençait à être bien connu dans la profession, du nom de Norbert Kwaniewski.

Grand brun mince et discret, Norbert Kwaniewski faisait essentiellement des travaux de tâcheron pour des productions à bas prix, ce qui consiste à produire vite, beaucoup, et de mauvaise qualité. L'idéal pour un ratage comme celui que nous étions en train de préparer... Le second jeune homme, un grand blond athlétique dans les mêmes âges, n'avait rien à voir avec notre travail, si ce n'est qu'il était de la famille de

quelqu'un de la troupe. C'est Helga Wandlitz qui nous l'a présenté, alors que nous venions d'arriver, Roxanne et moi :

« ...Norbert, je suis parfaitement convaincue que cette pièce sera bien mieux en tant que comédie musicale, et vous m'avez dit que vous avez le talent nécessaire pour nous adapter tout cela en conséquence. Je pense que la dimension pédagogique du propos de l'auteur passera mieux en musique... Ah, miss Robinson, merci d'être venue nous voir, vous connaissez Norbert, que vous nous avez recommandé et qui fait de l'excellent travail sur cette pièce. Je vous présente mon neveu Walter Wandlitz, qui est chef d'orchestre, et va nous donner un petit coup de main pour la musique.

— Merci de votre attention Helga, hem... Vous avez trouvé le moyen de faire une comédie musicale à partir de cette mer... de ce texte ?

— C'est en cours, expliqua Norbert. Miss Knoll nous a garanti que nous aurions le budget nécessaire sans le moindre problème.

— Kim et moi, nous avons fait la tournée des généreux donateurs, et nous avons déjà une provision de \$5 millions, précisa Gracie, avec un sourire ironique. Il y a juste une clause sur le contrat d'exploitation à revoir, et tout ira pour le mieux.

— Maître Messerschmidt est en train de nous arranger ça, précisa Kim, avec un sourire moqueur qui en disait long. Elle passera te voir pour en reparler quand ça sera au point. Il lui manquait les références légales.

— Moui, je suis au courant... répondit Roxanne, avec un discret clin d'œil complice. Tant que je te tiens Norbert, tu en es où pour l'adaptation de *La Route* en comédie musicale ?

— Le livret est prêt, il ne manque plus que la musique. Ça s'est arrangé cette histoire de droits avec Cormack Mc Carthy ?

— Son agent m'a téléphoné la semaine dernière, il a vu avec lui, les conditions légales seront réglées sous peu, précisa Roxanne. Je dois voir aujourd'hui notre futur metteur en scène pour signer le contrat. Elle habite à Hampton Bays, nous avons un bout de chemin à faire en train pour aller la voir.

— Je peux vous y emmener avec ma voiture, ça vous avancera, nous proposa Walter Wandlitz. J'ai quelqu'un à voir à Montauk, je vous déposerai au passage.

— Ah, bien, si ça ne te dérange pas, on fait comme ça, accepta Roxanne.

— Je vais faire un détour par Little Odessa, Norbert y habite et ça ne nous fera pas un grand détour. » conclut Walter.

Étant en service commandé, je n'avais pas trop prêté attention à Walter Wandlitz jusqu'ici. Et j'avais tort. Grand blond aux yeux noirs, mince, avec un petit air slave avec ses yeux en amandes et ses pommettes saillantes, dans les 20-25 ans, je lui ai trouvé un charme certain... Mais bon, pour le moment, voyons plutôt ce qu'il en est avec notre metteur en scène. En route entre Manhattan et Brooklyn sud, Norbert nous a détaillé son travail, en nous précisant qu'il était parfaitement conscient du caractère frauduleux de notre pièce :

« J'adore les grosses arnaques dans ce genre, c'est tellement improbable comme œuvre que j'ai marché dans la combine sans la moindre hésitation. Roxy me connaît, à chaque fois qu'il faut un scénariste pas trop regardant et bien cynique pour pondre une merde pour le cinéma et la télévision, elle fait appel à moi.

— J'ai appris que c'était lui qui se cachait derrière le pseudonyme de Jacob De-lafon, le scénariste de *Je ne sais pas si je vais t'aimer*, le film de merde que nous avons

vu, Carlita et moi, nous révéla Roxanne. Norbert est français et il vit à New York City pour les besoins de son travail.

— Pour avoir droit à une assurance maladie et une retraite en France, je suis salarié détaché d'une société française qui a son siège social à Saint Pierre et Miquelon, précisa t-il. En fait, c'est une boîte aux lettres qui me renvoie tout le courrier légal, et je traite ça à New York City. Dès que Roxy m'a dit que vous aviez recruté cette nullité de Camille Balmat, j'ai tout de suite compris que cette pièce de théâtre était une grosse arnaque d'un bout à l'autre.

— Déjà, rien que faire jouer ma tante dans le premier rôle relève de l'escroquerie évidente, précisa Walter. Norbert, c'est pas toi qui a une tante qui est versée dans les escroquerie littéraires ?

— Ma tante Marie ? Elle n'est pas versée dans les escroqueries littéraires, elle EST une escroquerie littéraire à part entière !

— La tante de Norbert est l'écrivain Marie Le Dantec, nom d'état-civil Marie-Claude Durand, indiqua Roxanne. Carlita, je ne sais pas si tu es versée dans la littérature, mais Marie Le Dantec est un écrivain célèbre en France, et qui tente de l'être à l'étranger.

— Ah non, moi, je lis surtout des romans d'aventure. La seule fois où j'ai lu un roman contemporain, c'était justement *La Route* de Cormack Mc Carthy. Il m'a tellement déprimé que je n'ai pas dépassé les cinquante premières pages et qu'il m'a fallu une semaine pour m'en remettre !... Enfin, en ce moment, je lis surtout des livres politiques qu'un ami m'a conseillé, c'est passionnant d'ailleurs.

— L'avantage avec un livre comme celui de Mac Carthy que tu viens de citer, c'est que tu es sûre qu'il n'en fera pas une suite, nota Walter. Au passage, si tu ne veux pas lire de la littérature déprimante, évite toute l'œuvre de Marie Le Dantec, c'est son fond de commerce le sordide...

— Ma tante dirait même que si tu veux lire de la bonne littérature, il vaut mieux carrément ne pas lire ce qu'elle écrit, rajouta Norbert. En ce moment, elle est chez moi à New York City, on traduit ensemble en anglais ses derniers livres.

— C'est quand même désolant de voir qu'il faut autant de cynisme pour réussir dans le monde du spectacle, commentai-je, sentant venir une grosse vague de déprime. Il n'y a personne pour faire ce boulot parce qu'il l'aime et qu'il en a envie ?

— Si, la quasi-totalité des gens qui passent chez moi pour monter leurs œuvres ou avoir un rôle, me rassura Roxanne. Les cyniques purs comme Marie Le Dantec, c'est une exception. Et encore, Norbert m'a dit qu'elle écrivait des études sur la littérature fantastique du XIXe siècle qui étaient de très haute tenue, sa vraie passion littéraire.

— Je ne suis pas trop dans cette problématique, étant chef d'orchestre de profession, indiqua Walter. Mais c'est vrai que j'ai mes têtes. Je préfère tous les romantiques slaves et nombre de contemporains à des compositeurs plus "communs", si j'ose dire, comme Mozart ou Beethoven. Mais bon, je dois quand même jouer la 40e de Mozart ou la 5e de Beethoven, archi-battues et rebattues, si je veux pouvoir monter la dernière symphonie d'Arvo Pärt, *Billy Budd* de Benjamin Britten ou la symphonie Leningrad de Chostakovitch.

— C'est l'application de la loi de Sturgeon¹⁴, 90% de toute chose est de la merde, précisa Norbert. Et si tu veux vivre du métier de comédienne, tu devras sûrement

14. Loi attribuée à l'écrivain de science-fiction Theodore Sturgeon.

faire neuf contrats sur dix sans intérêt autre qu'alimentaire tant que tu ne seras pas une célébrité de premier rang. Mon truc, ce sont les comédies musicales déjantées à la Monty Python, j'en ai trois sous le coude que personne ne veut monter, et je serais mort de faim à l'heure qu'il est si j'avais dû compter là-dessus pour en vivre. J'écris donc des merdes qui me rapportent de l'argent et qui sont oubliées dans l'année qui suit leur passage sur scène ou à l'écran.

— Et puis, il ne faut pas t'en faire, si tu as du talent, et ma conviction est que tu en as beaucoup, plus tu seras connue, moins tu feras des merdes pour des raisons alimentaires. Dans deux-trois ans, si tu t'accroches, tu commenceras à pouvoir éviter les contrats purement alimentaires, c'est moi qui te le dis ! »

Les paroles rassurantes de Roxy m'ont remise de bonne humeur. C'est vrai que, pour l'instant, à part ma prestation dans cet épisode de *Décisions Critiques*, je n'avais pas vraiment fait grand-chose d'artistique. Bon, pour être honnête, il y avait aussi le petit rôle de théâtre que j'avais joué pour une douzaine de représentations avant que la pièce ne doive s'arrêter, faute de fonds pour continuer. Mais bon, je le savais avant de signer que ma première année de boulot serait une belle galère, fallait juste que je ne laisse pas tomber.

Mais, pour le moment, il nous fallait surtout nous occuper de notre metteur en scène. Habitant à deux heures de route de New York City, et pas dans un endroit miteux, Camille Balmat était ravie que l'on s'intéresse à elle pour monter ce qui était, entre temps, devenu une comédie musicale. Comme nous l'a dit Norbert, il y a ceux qui font de la merde et qui n'ont comme motivation que le chèque, et ceux qui font de la merde en croyant faire des chefs d'œuvre. Camille Balmat appartient à la seconde catégorie.

Elle a été ravie de voir que Roxanne était venue exprès depuis New York City en compagnie de son assistante sur ce projet, trop égocentrique pour comprendre que l'on se foutait ouvertement de sa gueule. Ça me rappelle ce que m'a dit un jour ma mère au sujet des ovnis, son travail dans l'Air Force : les gens qui y croient sont tellement enfermés dans l'idée qu'ils s'en font dans leurs délires que si un vrai extra-terrestre venait les voir en personne, ils refuseraient de croire à son existence. . .

Madame Balmat, grande brune mince dans la cinquantaine à vue de nez (mais plus selon l'état-civil, j'ai vu ça après dans sa fiche Wikipédia en français), nous a reçu à son domicile américain, une belle maison bien plus grande que celle que mes parents ont à Pittsburgh. Et pas meublée en solde. . . Sur ses capacités d'artiste, elle nous a tenu un discours, disons, surprenant, en nous expliquant sa situation actuelle :

« Merci à vous d'avoir su reconnaître le vrai talent qui est le mien, et de me confier un travail de mise en scène. J'ai cru comprendre que c'était une pièce de théâtre que vous souhaitiez me confier, c'est ça ?

— C'était une pièce de théâtre au départ, mais un auteur que nous avons engagé pour mettre en valeur le texte a préféré, avec l'appui de l'actrice principale, en faire une comédie musicale, expliqua Roxanne. Je ne sais pas si cela vous intéresse toujours sous cette forme.

— Une comédie musicale ? C'est encore mieux miss Robinson. Je pourrais ainsi montrer aux ignares à qui je dois la fin des subventions avec lesquelles je tournais mes films en France, que j'ai du talent. C'est encore un complot des tenants de l'ordre moral qui n'apprécient pas que je traite de sujets dérangeants. . . »

Après le recrutement en fanfare de Sa Suffisance Camille 1er, comme l'a si bien définie Norbert, J'ai eu une opportunité de carrière dans le théâtre qui allait enfin me changer de ce que je faisais depuis mon arrivée à New York City. Jusqu'ici, ma notoriété ne dépassait pas le domaine des produits vétérinaires, grâce à Psychose, l'énorme chatte du docteur Peyreblanque, qui avait fait beaucoup pour les ventes de Fleawiper, pour la plus grande joie du fabricant du produit.

Le jour où la fine équipe devait démarrer la mise en scène de la comédie musicale, le 3 décembre 2012, je suis passée voir Roxanne pour d'éventuels nouveaux contrats d'ici à ce que je fasse l'hôtesse d'accueil pour le salon professionnel des camionneurs, entre le 17 et le 21 décembre. Cela me faisait deux semaines pendant lesquelles je ne comptais pas rester sans boulot dans le monde du spectacle, Marty Peyreblanque pouvant me garantir des vacances de secrétariat au cas où. J'en avais d'ailleurs une cette après-midi là.

Avant les fêtes, avec toutes les émissions spéciales réalisées pour l'occasion, de l'embauche était possible pendant tout le mois dans la publicité comme à la télévision. Roxanne se démenait plus pour trouver le bon contrat pour le bon acteur que pour partir à la chasse aux contrats pour ses acteurs. À ma grande surprise, elle avait trouvé plusieurs propositions me concernant, dont une qui allait me valoir mon nom de scène.

Becky, sa secrétaire, m'a prévenue qu'elle était en pleine heure de pointe, et qu'elle attendait dans la matinée plusieurs réponses de la part d'acteurs qu'elle avait dans ses fichiers. Avec sa gentillesse, sa compétence et son impressionnante mémoire habituelle, Becky m'a dit que Roxanne m'avait trouvé plusieurs contrats :

« J'ai un client canadien qui te veut pour un film d'entreprise à tourner au début de l'année prochaine. Il y a pas mal de déplacements et il faut faire la présentation des produits que vend la boîte qui a commandé le film. C'est pas mal comme expérience, bien payé et ça te fera connaître.

— Des milieux des affaires à coup sûr, mais pour des rôles plus grand public, heu... Je ne vois pas trop.

— Détrompe-toi. Les producteurs savent que nombre d'acteurs commencent par la pub ou les films d'entreprise quand ils ne sont pas connus, et ils mettent leurs chasseurs de talents sur le coup pour détecter les futurs grands noms de la scène ou du cinéma. Si ta prestation dans ce genre de film crève l'écran, c'est un sacré passeport pour la suite de ta carrière... Dans le même genre, mais plus, disons, risqué, Roxy t'a trouvé une pièce de théâtre. C'est un pari risqué d'un ami à elle, et elle veut que tu voies ça calmement en tête à tête avec le metteur en scène avant de te lancer. Excuse-moi, c'est une livraison... »

Un livreur est arrivé au cabinet de Roxanne avec un gros colis qui était vraisemblablement un tableau pour son bureau. Soigneusement emballé, le cadre a été déposé dans un coin en attendant que mon agent vienne le chercher en terminant sa séance de logistique téléphonique. Roxy est ensuite sortie de son bureau pour la suite des opérations :

« Bonjour Carlita, excuse-moi, mais je n'ai pas beaucoup de temps à te consacrer. Becky, je suis de sortie cette après-midi chez Fullerton Productions pour négocier le casting de leur prochain long métrage, j'ai une bonne douzaine d'acteurs à caser, ils

commencent le tournage en février, je ne comptes pas me rater sur ce coup-là... Tiens, ils me l'ont enfin livré, depuis le temps que je l'attends.

— Le livreur est passé il y a de cela dix minutes Roxy, tu n'as plus qu'à l'installer dans ton bureau.

— Bon, en attendant que l'homme d'entretien vienne me poser le piton au mur pour l'accrocher, on va au moins le sortir de l'entrée.

— Roxy, je peux t'aider à le déplacer si tu veux, c'est plus encombrant que lourd ton tableau.

— Si ça ne te dérange pas Carlita, on y va... »

J'ai aidé Roxanne à porter son tableau dans le bureau puis, une fois arrivées sur place, je l'ai aidée à le poser contre le mur où il devait être fixé et à le débarrer. À ma plus grande surprise, le tableau en question était une photographie sous cadre des Twin Towers en train de brûler le 11 septembre 2001. Là, d'un coup, j'ai eu de sérieux doutes sur la santé mentale de Roxanne :

« Heu, excuse-moi... Tu tiens vraiment à mettre ça pour décorer ton bureau ?

— Surprenant, non ?

— Heu, oui, et pas qu'un peu... Ma propre mère a perdu la boule ce jour-là à cause de ça, elle a passé trois mois chez les dingues pour se faire remettre le cerveau à l'endroit. Le psy qui la soignait m'a dit que c'était suite à un traumatisme qu'elle avait vécu avant ma naissance, elle a été la seule survivante d'un accident d'avion qu'elle avait eu alors qu'elle était basée en Allemagne, avant d'épouser mon père... T'es pas en train de nous faire quelque chose du même genre, par hasard ?

— Pas vraiment, non... Avant le 11 septembre 2001, je travaillais dans la finance comme chargée de clientèle pour Collenby and Partners, une boîte spécialisée dans les placements boursiers. Un boulot bien payé mais qui m'emmerdait profondément, surtout à cause de l'ambiance de merde de mon ex-boîte. Pendant cinq ans, j'ai subi le festival des faux culs et des arrivistes, en plus d'avoir un patron réac et crétin à qui j'ai même dû mettre un .38 chargé et prêt à tirer sous le nez pour qu'il n'aille pas fouiller dans mes affaires personnelles.

— Je comprends pourquoi t'avais envie de changer de métier. Et c'est quoi le rapport avec le 11 septembre 2001 ?

— Quand tu fais un boulot de merde comme celui que je faisais à l'époque, même bien payé, tu rêves parfois d'arriver un jour au travail et de voir toute ton entreprise partir en fumée, avec les dossiers minables sur lesquels tu as sué sang et eau pour pas grand-chose, voire une partie des abrutis qui te pourrissaient la vie au travail, patron en tête... Le jour où ce rêve que je faisais est devenu réalité, c'était le 11 septembre 2001. Collenby and Partners occupait le 96e étage de la tour nord du World Trade Center, celui que le vol American Airlines 11 a percuté à 8h47 pile. J'étais arrivée deux minutes avant l'impact et, comme je n'avais pas d'autres obligations point de vue horaire que d'être au boulot entre 9h et 17 heures, je comptais profiter du beau temps avant d'aller m'enfermer au travail...

— C'est dingue !

— Oui, n'est-ce pas ? Tous les tire au flanc de Collenby and Partners ont eu la vie sauve ce jour-là en refusant de faire du zèle, comme ma copine Madeleine, qui était au même bureau que moi, ou Helena, la réceptionniste, qui n'était jamais au boulot avant neuf heures pile pour cause d'heures sup non réglées... L'avion est rentré dans

la tour en ravageant le bureau de feu mon patron, qui était situé au nord du 96^e étage, et on n'a retrouvé de ce connard que son porte-manteau avec sa collection de cravates encore attachées dessus. . . Et moi, en voyant ça, j'ai été clouée sur place. Je suis restée pour voir le spectacle sans bouger jusqu'à ce que la tour nord s'effondre. Soudain, il y a eu un grand craquement et un nuage de poussière. Et pouf ! La tour nord s'est effondrée. . . Je ne me souviens pas trop de la suite mais j'ai repris mes esprits trois jours plus tard dans un poste de police de Brooklyn, en salle de dégrisement, avec une gueule de bois de compétition. Ma compagne était folle de rage quand elle est venue me chercher, d'autant plus qu'il y avait deux plaintes pour tentative de viol contre moi mais ça a été réglé à l'amiable par la suite. . . Sinon, je dois te voir pour des contrats, est-ce que Becky t'en a parlé ?

— Oui, le film d'entreprise pour janvier, et un autre projet.

— Pour le film d'entreprise, c'est le groupe Canadien Atlantique Limitée, de Montréal, qui veut faire de la promo pour sa nouvelle ligne de train New York-Boston-Montréal. C'est du transport de marchandises, pas besoin de t'y connaître, tu devras juste interviewer leur coordinateur de la logistique ferroviaire et d'autres cadres de l'entreprise devant une caméra. Ton texte est préparé, c'est pas bien compliqué.

— Bien, je vais signer tout de suite, On commence quand ?

— Le 7 janvier pour les parties en studio. Il y a des déplacements à faire mais c'est la boîte qui paye. Ça te fera \$2 000 US de gagné.

— Ça marche ! Et le second contrat ?

— Là, c'est toi qui voit, sachant que tu risques fort de ne travailler que pour la gloire. . . Un ami à moi, bien connu du métier, monte à ses frais une pièce d'un auteur amateur qui l'a vraiment botté. Financièrement, faudra pas t'attendre à plus du minimum horaire en vigueur dans l'État, et la pièce risque de s'arrêter au bout de trois à quatre représentations faute de public. C'est une pièce difficile, et le bide est toujours possible. Comme je sais que tu veux faire du théâtre un peu sérieux, j'ai pensé à toi pour ce rôle. C'est un pari, je ne t'impose rien, à toi de voir. Sachant que Rod, mon ami, compte te présenter la pièce en personne avant de t'engager ou pas dans la troupe, afin que tu te fasses une idée claire par toi-même.

— Ben, je suis partante, sauf si je ne sens pas du tout la pièce. Mais, comme tu dis, il faudra me présenter ton ami, tu peux lui dire qu'on fait comme ça.

— À la bonne heure, je lui transmet ta réponse. . . En attendant, j'ai un petit rôle à la télévision pour toi. Un casting où le réalisateur demande, pour jouer le rôle d'une serveuse de restaurant dans un film policier se déroulant dans les années 1950, une grande brune dans les 20/25 ans avec un peu de texte à jouer. Comme tu es une bosseuse, j'ai avancé ton nom, je te laisse l'adresse du casting, tu te présentes demain de ma part si ça t'intéresse.

— J'y serai, j'ai pas de vacances pour Bellevue demain, et Marilynn n'a pas de boulot à me confier. »

Ce genre de petit contrat, c'est trois/quatre jours de tournage et \$150 à \$200 vite gagnés, c'est toujours bon à prendre. Avant que je ne la quitte, Roxanne m'a demandé si j'étais libre le 9 décembre. C'était pour notre arnaque, et elle comptait présenter le dossier à sa partenaire japonaise. J'ai répondu oui et j'ai pris date. Roxanne m'a aussi dit que pour la semaine du 10 au 16, elle essayerai de me trouver un contrat dans la pub mais elle ne me garantissait rien. En effet, il y avait un fort ralentissement des

campagnes de pub en cette fin d'année 2012, et la demande pour des acteurs était en baisse.

Sur le tournage de l'épisode de *Joshua Levy, NYPD*, c'est là que j'ai rencontré ma grande copine new-yorkaise Cassandra Fuller. Je devais jouer la serveuse d'un restaurant qui était un témoin important dans une affaire de meurtre. Le capitaine Levy, joué par l'acteur Graham Farish, m'interrogeait à plusieurs reprises dans l'épisode en question, une fois au commissariat et deux fois sur mon lieu de travail. Trois scènes avec du texte.

Cassandra Fuller, jeune actrice déjà confirmée, de quatre ans mon aînée, avait le rôle de la fille de la victime. Elle faisait beaucoup de téléfilms à l'époque, et vous la reconnaîtrez facilement si vous la voyez à l'écran. C'est une petite nana ronde, châtain foncée, toujours coiffée avec des grosses boucles de cheveux, et de magnifiques yeux noisette, qui a toujours une pêche d'enfer et qui est très demandée pour des seconds rôles comiques. Sur ce tournage, nous partagions la même loge avec les autres figurantes, et nous avons tout de suite accroché, Cassie et moi. Et sur le métier, elle en connaissait déjà de bonnes, entre autres sur mon agent artistique, Roxanne. Pendant une pause, elle m'en a raconté une bonne :

« Roxy Robinson n'est pas seulement connue à New York City parce qu'elle est un bon agent artistique, c'est aussi parce qu'elle est la copine d'une grande actrice qui est inscrite dans la même agence artistique que moi. Tu connais Charmaine Mac Kinnon ?

— Quoi ? La nana sévère et pas marrante qui joue souvent des rôles de juge, de flic ou de scientifique ? Attends, je la vois pas du tout avec Roxy Robinson !

— Ben moi, je les ai vues bras dessus bras dessous un jour à la sortie de Rosenthal et Levy LLC... Charmaine et sa copine restent discrètes sur leur vie privée, c'est pour cela que tu n'en entendas pas souvent parler.

— Je me doutais bien que Roxy était homo mais Charmaine Mac Kinnon, c'est bien la dernière personne à qui j'aurais pensé comme copine pour elle...

— Moi aussi avant de les voir ensemble toutes les deux... Autre sujet, je t'ai vue hier soir dans la pub pour Fleawiper, tu l'as trouvé où, ce chat ? J'ai su par un ami que c'était Jim Finley qui aurait dû fournir la bestiole, tu n'as pas eu droit à Peter ?

— Ne m'en parle pas, le Peter en question, il m'a pissé dessus après m'avoir mordue. Le chat de la pub, c'est celui de mon patron à Bellevue. Comme Peter voulait pas bosser ce jour-là, et que mon patron passait par là pour tout autre chose avec son chat, il a proposé à l'équipe de le mettre à contribution. La bestiole m'a à la bonne et elle est venue directement sur mes genoux, comme prévu par le scénario.

— J'ai eu droit à Peter un an plus tôt pour une pub pour des produits de jardinage. Il devait faire partie du décor et il n'en a fait qu'à sa tête. On a arrêté le tournage et on a repris le lendemain et là, bizarrement, il était de meilleur poil et on a pu faire la pub. Tu bosses à Bellevue ?

— Clinique de chirurgie, secrétariat du docteur Martin-Georges Peyreblanque, je fais des vacances. Tu connais ?

— J'ai bossé à Bellevue il y a de cela trois ans, quand j'ai débuté dans le métier. J'étais réceptionniste en psychiatrie et je connais bien le docteur Peyreblanque. C'est le compagnon de la cousine du docteur Zieztinski, avec qui je bossais quand on avait les gardes de nuit pour les urgences psy. J'ai vu plusieurs fois le docteur Peyreblanque, et sa compagne, Linda Patterson, je ne sais pas si tu la connais...

— Si, j'ai déjà eu l'occasion de la voir. Elle est avocate et officier de réserve du corps des Marines.

— Une grande rouquine de plus de six pieds de taille, c'est bien la même, je confirme. . . Il fait toujours des petits gâteaux le docteur Peyreblanque ?

— Ah, tu connais, toi aussi. Je confirme, il n'a pas perdu cette habitude. Et comme patron, il est plutôt cool.

— Son secrétariat, c'est moins tuant que l'accueil en psy, où tu vois parfois de vrais tarés. J'avais pris ce poste parce que c'était tout ce que j'avais trouvé. Sans formation, j'étais abonnée aux petits boulots avant de sauter sur une opportunité pour devenir actrice.

— T'as pas de formation ?

— Non, mes parents tiennent une entreprise de transport routier à Boston, j'ai tenté ma chance à New York dès que j'ai fini le lycée, il y a de cela cinq ans. Sans diplôme, sans formation, j'en ai vraiment chié, et j'ai même eu une période où j'étais SDF. Là, je vis en couple et je commence à avoir de bons contrats avec une paye correcte. Et je peux commencer à faire ce que je veux.

— Ben, moi, j'ai suivi une formation professionnelle de secrétariat médical, deux ans après le lycée, au cas où je raterais ma carrière en tant qu'actrice.

— J'ai passé mon permis poids lourds dès que j'ai eu assez d'argent pour me payer la formation, pour les mêmes raisons que toi. Comme ça, si ça marche pas mon boulot d'actrice, je pourrais bosser avec mon frère aîné et mes parents comme chauffeur routier.

— Tu t'y connais en camions ? Figure-toi que dans deux semaines, je suis hôtesse d'accueil à la foire annuelle des transports routiers, je serais sur le stand de Mack Trucks.

— Non ? Faudra que j'aie te voir, mon frère et mes parents descendent de Boston exprès pour voir les nouveautés en poids lourds à cette foire. . . »

Comme Cassie habite Brooklyn, elle m'a invité à dîner ce soir-là chez elle, plutôt que de faire le chemin de retour. Son mec travaille aussi dans le milieu du spectacle, mais comme éclairagiste. Je l'adore, et quand j'ai besoin de me remonter le moral, je passe lui faire un petit coucou. Rien que de la voir, elle me remet la pêche pour une semaine entière !

* * *

—4—

Entre la pub que j'ai tournée début décembre et ma prestation pour Mack Trucks, j'ai eu l'occasion de revoir Walter Wandlitz dans le cadre de mon travail. Le Metropolitan Opera de New York faisait une représentation de *Carmen* de Bizet et ils avaient besoins d'extras pour des rôles muets de gitanes. Roxanne n'avait que moi à proposer pour les cinq soirées prévues, et j'ai passé le mot à ma copine Cassandra Fuller pour la mettre sur le coup.

Là, c'était de l'opéra, un domaine dans lequel je ne pensais pas avoir du boulot un jour. Et même pour un rôle muet, c'était plutôt animé : le metteur en scène, Pavel Siemkovitch, avait une conception assez dynamique du rôle des figurants, et il nous fallait assurer un vrai jeu d'acteur en rythme avec la musique, ce qui a vite fait la différence entre celles qui étaient entrées au Met parce qu'elles avaient vues de la lumière et celles qui étaient venues là pour bosser. L'audition avait lieu le vendredi 7 décembre après-midi, et le verdict est vite tombé. Sur les 37 candidates, 6 ont été retenues, dont Cassie Fuller et moi.

Avec les quatre autres filles, il y en avait trois avec qui je n'ai pas accroché plus que ça, des pros qui font de la figuration de scène à longueur d'année dans tout ce qui est spectacle vivant, un monde à part. Par contre, il y en a une avec qui on a tout de suite accroché, Cassie et moi, c'est Vivienne. La trentaine, blonde mince très bien fichue, elle est danseuse de profession, et elle a tout de suite vu que nous n'étions pas du milieu :

« Salut les filles, vous êtes nouvelles dans le métier ?

— Moi, pas vraiment, je fais surtout de la télévision et quelques à-côtés au théâtre et au cinéma. J'ai eu le tuyau pour venir ici par Carlita, qui débute dans le métier. Actrice de théâtre, et quelques pubs.

— Ah oui ! Le chat des forêts de Sibérie orientale dans la pub pour le produit contre les puces ! C'est la première fois que je vois une bestiole pareille faire une pub, mon oncle est vétérinaire et passionné de chats, il m'a dit que cette espèce donnait fréquemment des individus mentalement instables, pour ne pas dire psychotiques. . . Excusez-moi, je ne me suis pas présentée, Vivienne Shivers.

— Carlita Alvarez, et Cassandra Fuller, ma copine dans le métier. On s'est croisées sur un tournage de série TV, et on se refile les bons tuyaux vu qu'on n'est pas dans la même agence. tu fais quoi comme style de danse, toi ?

— J'ai eu une formation classique avant de continuer en modern dance. Je fais aussi bien des ballets classiques que des comédies musicales. Là, je prends un petit contrat pour ne pas rester sans bosser, j'ai ma voiture à changer et l'école de mes

enfants à régler, mon mari n'ayant pas eu de prime de résultats cette année. Il bosse chez General Electric comme acheteur professionnel, toutes les fournitures que cette société utilise pour fabriquer ses produits relèvent de sa compétence.

— Ben, nous, c'est un peu pareil, expliqua Cassandra. Carlita est au boulot depuis seulement trois mois, et elle prend ce qu'il vient. Pour moi, j'avais besoin d'un peu d'argent pour ne pas passer les fêtes avec seulement un plat de pâtes comme dîner pour le réveillon. On a sauté sur l'occasion.

— C'est un bon tremplin le Met, j'ai eu des contrats grâce à mes prestations dans des ballets classiques. Pas comme danseuse étoile, mais en arrière-plan. Vous êtes dans de bonnes agences, les figurants pour les opéras, c'est un milieu dans lequel il est difficile d'entrer. Si je n'avais pas déjà fait de la danse classique ici, mon agent n'aurait jamais été contacté pour que j'ai la place.

— Mon agent a des antennes partout, c'est Roxanne Robinson, je ne sais pas si tu connais... Celui de Cassie est bien introduit dans le milieu de la télévision et du cinéma, mais pas ailleurs... Cassie, tu m'as dit qu'il a été ravi du tuyau que je t'ai refilé.

— Là, oui. Il vise beaucoup les productions en costumes, et passer par le milieu de l'opéra, ça lui permettra de trouver des talents pour ce style de cinéma.

— Les figurantes sur scène, l'orchestre est en place, on commence les placements pour les scènes où vous figurez, repérez bien les phrases musicales, elles vous serviront de repère pour vous déplacer. »

La première de *Carmen* avait lieu le lundi 10 au soir, et nous avons eu notre rôle in extremis parce que la production avait pu avoir une rallonge budgétaire de dernière minute de la part de la BBC, partenaire du Met sur ce spectacle, pour régler quelques petits détails, comme rajouter quelques figurants, compléter les décors et choisir des costumes plus adaptés. Le travail commençait en musique dès ce vendredi à 16 heures avec le metteur en scène qui nous expliquait les placements et les mouvements sur scène. Et, bien évidemment, l'orchestre allait nous accompagner en musique.

Dit comme ça, cela n'a pas l'air vraiment évident, surtout que nous n'avions que trois journées pour répéter, samedi, dimanche et lundi jusqu'à 18 heures. Mais Pavel, le metteur en scène, expliquait bien, et il nous donnait de bons repères, avec l'aide de Walter et de l'orchestre du Met. En une petite heure, nous avons déjà compris les mouvements, et le jeu que nous allions devoir faire. Ce n'était pas compliqué mais nous avons beaucoup à faire, Pavel tenait à ce que les figurantes ne soient pas juste là pour décorer, et nous avons, comme il dit, la tâche de donner de la vie et de la réalité à la scène.

Roxanne est passée me prendre pour me ramener chez moi à la sortie de la répétition. Elle devait au passage signer les contrats avec l'administration du Met pour ma prestation et elle est venue accompagnée de Norbert, qui suivait la future comédie musicale nord-coréenne en effectuant quelques réglages sur le texte. Roxanne m'a prévenue que nous aurions à faire un petit crochet avant de passer par le Queens :

« Je dépose Norbert chez lui à Little Odessa et je dois passer voir un studio à Coney Island juste à côté, ils ont besoin de voix masculines pour des jeux vidéo et je dois leur laisser des échantillons pour qu'ils fassent leur choix. C'était comment ta prestation ?

— Très bien, et très physique ! En tout cas, j'aime. Des nouvelles de notre activité commune ?

— J'ai trouvé un titre pas trop nul pour cette comédie musicale : *Le Printemps à Pyongyang*, précisa Norbert. Ça fait pas trop propagande et ça passera mieux que le titre original, *Juche, la Gloire d'une Nation*...

— Ils font quand même passer leur peuple en second dans ce pays... remarqua cyniquement Roxanne. Bon, je passe à l'administration et on se retrouve là, à tout de suite !

— Salut Carlita, je suis content que tu aies pu avoir le rôle, tu le remplis très bien d'ailleurs...

— Ah, bonsoir Walter. »

J'étais ravie de le revoir, pas seulement parce qu'il nous avait bien aidés sur la comédie musicale. Le jour où nous sommes allés voir Camille Balmat chez elle, il nous a parlé en chemin de ses goûts musicaux, et il n'aime pas que la musique classique. Walter est aussi un fan inconditionnel du rock carré US genre Bruce Springsteen et Neil Young, et il a aussi un goût certain en matière de cinéma, sans parler de sa connaissance de l'œuvre du philosophe français Jean-Paul Sartre, qui a même fait du théâtre, chose que j'ignorais. Là, après la répétition, il est venu me voir pour parler de mon boulot de figurante :

« T'as été très bien aujourd'hui, ça se voit que tu es actrice de profession. Dès les auditions, j'ai tout de suite vu la différence.

— Tu es gentil, je débute dans le métier, et je fais encore pas mal de petits boulots. Les beaux contrats, c'est pas pour tout de suite.

— Mmmmm... Ça va venir. *Carmen*, c'est mon premier opéra au Met, et la critique m'attend au tournant.

— T'as un bon orchestre en face de toi, ça joue beaucoup.

— Oui, mais si le chef est nul, l'orchestre ne peut rien rattraper... En tout cas, j'ai eu de la chance que Pavel s'intéresse à moi.

— Le metteur en scène ? Il est très pro, c'est la personne qu'il te fallait.

— Pavel ne fait jamais des productions avec des chefs d'orchestre débutants, il a quarante années d'expérience, entre la Russie et les USA, et il ne se déplace que pour des chefs et des distributions confirmées. Là, on est entre débutants, à part lui et l'orchestre. Même les chanteurs sont des gens en début de carrière.

— Et Pavel, qu'est-ce qui l'a convaincu chez toi ?

— Mon interprétation de la 7ème de Chostakovitch. Il l'a trouvée très russe, et il m'a dit que j'avais tout compris à l'œuvre. Quand je lui ai dit que j'étais pressenti pour les révélations du Met avec *Carmen*, il m'a demandé quels autres œuvres je dirigeais. Les noms de Rachmaninov et Smetana lui ont plu. Ainsi que ce que j'ai fait avec la troisième de Mahler. Il m'a dit qu'il viendrait voir les répétitions de l'orchestre pour *Carmen* et, finalement, un beau jour, le représentant de la BBC m'a dit qu'il prenait la mise en scène. Un privilège réservé à une élite !

— T'es à la hauteur, tu le mérites !

— Et toi, toujours de la pub et des petits rôles ?

— Oui, pour le moment... J'ai un projet de théâtre en cours, mais on doit concrétiser ça, j'aurais sans doute l'occasion de t'en reparler si on se revoit pendant la semaine.

— Je pense que nous en aurons l'occasion, l'orchestre aussi fait des pauses... »

J'ai quitté Walter à regret pour rentrer chez moi en compagnie de Norbert et de Roxanne. Roxy, en plus du studio, avait un auteur de scénario à voir pas loin de chez moi pour faire quelques mises au point pour un studio qui lui avait commandé un travail. C'est à cette occasion que j'ai pris des nouvelles du *Printemps à Pyongyang*, la comédie musicale qui devait nous servir d'arnaque. Versée dans le monde des affaires, Roxanne m'a fait un topo sur le sujet :

« Maître Messerschmidt, l'avocate que j'ai prise sur ce dossier, m'a dit qu'elle a inclus aux statuts de la LLC une clause dite "plein les poches", qui est une façon légale de se barrer avec la caisse, tout en plumant encore plus les généreux donateurs au passage. Les producteurs, Kim Treyle et Gracie Knoll, ainsi que l'actionnaire prioritaire, moi en l'occurrence, ont droit à 80% des revenus *bruts* du spectacle. C'est à dire, l'argent qui rentre avant que l'on ait payé tout le reste.

— Et tout le reste, ça comprend quoi ?

— Les cachets des acteurs, dont celui de miss Wandlitz, un million de dollars pour dix représentations, la location de la salle, la paye des techniciens, les costumes, et cetera... expliqua Norbert. Sans compter mon chèque de \$150 000 pour l'adaptation de la pièce, les 15% des recettes brutes que nous devons au gouvernement de Corée du Nord, les 5% que nous devons aux japonais, et les \$500 000 de fixe plus 2,5% de participation aux recettes pour madame Balmat.

— Le plus drôle, c'est que les donataires sont solidaires de dépenses, reprit Roxanne. Cela signifie que s'il n'y a pas assez d'argent en caisse, ils doivent payer la différence de leur poche. Ce sont tous des crétins d'extrême-droite bien friqués, ou des membres du Tea Party¹⁵ que nos deux productrices vont être ravies de plumer en forçant sur les dépenses.

— Ça promet, répondis-je. Sinon, la comédie musicale, ça donne quoi ?

— Ça commence bien, commenta sobrement Roxanne. Pour notre plus grand bonheur, Camille Balmat est une bonne metteur en scène, d'un point de vue purement technique cela va de soi. Madame Wandlitz fait aussi du bon travail mais bon, rien que le sujet et le texte, soigneusement adapté par Norbert, sont en eux-mêmes des désastres potentiels. Il suffit de laisser tout cela suivre son cours... »

Bref, on n'avait pas fini de rigoler avec cette histoire... Ce soir-là, j'avais promis à Marilynn de mettre à jour sa compta avant d'aller me coucher. Il n'y avait que les comptes du mois à mettre au propre sur ses livres de compte, et c'était l'affaire de moins d'une petite heure ce qui fut fait :

« Voilà Carlita, tu reporte ici les référence de la facture, et on y est. Bon, avec ton aide, j'ai des comptes à jour, c'est pas un luxe en ce moment !

— L'informatique aide beaucoup Marilynn, je note avec le tableur toutes les dépenses et recettes au fur et à mesure que ça tombe.

— Avec ton contrat avec le met, tu ne vas pas trop avoir le temps dans la semaine qui suit. On ira te voir sur scène, Harvey et moi. Ça nous fera une sortie.

15. Groupe politique populiste d'extrême-droite qui doit son nom à l'évocation des Boston Tea Party, raids qui ont eu lieu en 1773, lors desquels des colons, déguisés en indiens, on jeté dans le port de Boston des balles de thé importées de Grande-Bretagne, afin de protester contre la hausse des taxes sur ce produit, décidée par la couronne d'Angleterre pour payer les conséquences de la guerre de sept ans. Cet événement est devenu le symbole de la lutte contre l'oppression coloniale ou l'oppression fiscale aux USA, suivant le bord politique qui en fait l'usage.

— Merci, mais ne me ratez pas, je ne suis sur scène que pendant un quart d’heure en tout sur toute la durée de la pièce. Par contre, Walter Wandlitz, le chef d’orchestre, il est excellent !

— Vous avez fini vous deux ? demanda Harvey en venant nous voir.

— Oui chéri, c’est à jour, Carlita et moi, nous avons tout bouclé.

— Tant mieux parce que dans dix minutes, PBS diffuse un épisode de *Décisions Critiques*, la série dans laquelle Carlita a eu un rôle. Si ça vous intéresse. . . »

Avant d’y avoir un petit rôle dedans, j’avoue que je ne m’intéressais pas du tout à ce genre de série documentaire. Ce soir-là, le titre de l’épisode diffusé était *Impuissants dans l’espace*, et c’était le récit du vol d’essai d’une capsule spatiale, Starlight Messenger, qui avait failli tourner à la catastrophe, et qui n’avait été sauvé que par le savoir-faire de son équipage. Dès le début de l’épisode, nous avons appris que le vol aurait dû être automatique mais que, suite à un problème avec le système de guidage, un équipage a été appelé à la hâte. Et ma plus grande surprise a été de voir qui le composait :

« . . . *Northeastern Aerospace, pressée par le temps, a rappelé in extremis l’équipage qui avait assuré le vol d’essai piloté de la capsule. Il s’agit du lieutenant-colonel Ayleen Messerschmidt, 44 ans, ancien pilote de chasse et pilote d’essai pour l’US Air Force et la NASA. Elle est secondée dans sa tâche par Erin Mc Farlane, 43 ans, ingénieur, ancienne astronaute de la NASA qui compte à son actif trois missions de navette spatiale en plus du vol d’essai du prototype de la capsule Starlight Messenger. Dernier membres d’équipage choisi pour ses compétences médicales, et qui a en charge la mise en service de racks d’expériences médicales à bord du satellite visitable EXPESAT, première cible de la mission, le docteur Martin-Georges Peyreblanque, 44 ans. Chirurgien au centre médical Bellevue à New York City, il est aussi pilote privé, membre de la Civil Air Patrol, avec le grade de capitaine, et médecin référent pour la FAA. . .*

— Carly, c’est pas le médecin avec qui tu bosses à Bellevue ?

— Ah, mais si Marilyn, et je connais même le lieutenant-colonel Messerschmidt ! Elle est avocate dans le civil, et elle travaille pour mon agent en ce moment. C’est dingue, ce sont eux ! Les acteurs qui les représentent sont très ressemblants en plus ! »

Là, il y avait de quoi être étonné. Certes, pour la Civil Air Patrol et le docteur Peyreblanque, j’étais au courant, et je savais que maître Messerschmidt avait été pilote de chasse. Mais là, les voir tous les deux comme astronautes. . . Surtout que la capsule qu’ils avaient piloté en décembre 2010 était tombée en panne d’électricité suite à une fuite d’eau, et qu’ils avaient dû la poser en pilotage manuel en ratant leur site d’atterrissage prévu de plusieurs centaines de miles. Et ça s’était bien fini en plus ! Jamais je ne me serais doutée que maître Messerschmidt, qui a plutôt l’air d’une petite bonne femme timide et effacée, et le docteur Peyreblanque, facilement prompt au bon mot et à la déconne, avaient été astronautes. Quoi que, pour Marty, je me suis rappelée à ce moment-là qu’il m’en avait déjà parlé avant, de ses expériences d’astronaute. Comme quoi, les apparences. . .

La semaine que j'ai passée à assurer de la figuration dans les représentations de *Carmen* où Walter dirigeait l'orchestre ont vraiment été un moment magique de mon début de carrière. L'opéra, c'est toute une ambiance, et au Met, ils oublient de prendre des mauvais. Dirigeant un orchestre de musiciens de choc, Walter a donné toute la mesure de son talent sans faiblir cinq soirs de suite. Et la distribution des chanteurs était aussi au meilleur niveau.

La chanteuse qui tenait le rôle-titre, la bulgare Elena Petrovna, était à 200% dans le rôle. Marty, qui aime l'art lyrique, m'avait enregistré la représentation qui avait été diffusée en différé sur la BBC, celle de jeudi 13 décembre, et les commentateurs étaient enthousiastes, parlant de véritable révélation tant pour Elena Petrovna que pour Walter. Le dernier jour, il a eu droit à une standing ovation de la part de tout l'orchestre, tradition réservée aux chefs d'orchestres qui tiennent la route.

Au passage, j'ai eu l'occasion de le voir plusieurs fois après la représentation. . . Il venait dans ma loge prendre de mes nouvelles, discuter un peu avant de retourner avec l'orchestre, et dire trois mots à Pavel, le metteur en scène, au passage. . . Et, en toute franchise, c'était loin de me laisser indifférente, mais on en reparlera par la suite.

Le dimanche 16 décembre 2012, Roxanne m'avait invitée chez un de ses amis pour, justement, parler de la pièce de théâtre que ce dernier comptait monter. C'était une adresse dans Manhattan, dans Midtown, dans un immeuble d'habitation tranquille et sans fioritures. Elle m'attendait devant la porte et elle réglait au téléphone un problème professionnel quand je l'ai retrouvée :

« . . . non, écoute, la production tient absolument à prendre Timken comme réalisateur, ne me demande pas pourquoi, ils n'ont pas voulu écouter mes arguments en ta faveur. . . Je sais que tu y tenais à cette adaptation, mais si tu n'as pas quelque chose de légal contre eux, c'est inutile d'insister. . . Je pensais à un contrat d'exclusivité, un engagement. . . Bon, comme tu dis, vaut mieux laisser tomber, si Ross Timken fait une merde, ce qui lui arrive deux fois sur trois, c'est pas toi qui feras un bide au box-office. Et puis, dans ce cas-là, tu reviens derrière trois/quatre ans plus tard et tu fais ta version. . . Pour mai de l'année prochaine, ils commencent le tournage en janvier par les scènes de studio. . . Oui, ça sent le low-cost et le bide en vue, t'as plus à y gagner qu'autre chose de ne pas y mettre les pieds. . . Tu me connais, ne jamais oublier un plan B pour mes artistes. J'ai trois propositions sous le coude, tu pioches celle qui te plaît, et je fais le reste. On peut en parler lundi matin au bureau si tu veux, je ne suis pas là l'après-midi. . . D'accord, à lundi. Excuse-moi, je suis avec une de mes actrices, je dois voir avec elle pour un rôle, bonne journée. . . Bonjour Carlita, excuse-moi, j'avais un problème urgent à régler, un réalisateur qui est chez moi, et qui avait besoin d'une réponse urgente pour un contrat.

— J'ai vu. C'est ici que l'on voit pour la pièce de théâtre ?

— Oui, l'ami qui va la monter habite ici. Il est avec l'auteur du texte, on va régler tout cela ensemble. Je lui ai fait ta pub pour le rôle, il est d'accord pour te prendre. »

L'ami en question n'était rien d'autre que le célèbre acteur Roddy Carmes, de son vrai nom Roderick Allan Carmine. Pour vous situer, c'est une pointure en art dramatique, tant au théâtre qu'au cinéma. La soixantaine, il a joué des rôles dans tous les styles, du western à la science-fiction en passant par les films policiers et les drames en costume, et il a même décroché deux Oscars. Bref, quelqu'un qui n'a plus rien à prouver.

Après un succès considérable dans le film historique *Appomatox* sorti pendant l'été 2012, il comptait revenir au théâtre avec des pièces moins grand public et plus ambitieuses que celles qu'il faisait habituellement. Et cela passait, entre autres, par la découverte d'auteurs contemporains hors circuits habituels, ce qui était le cas avec la pièce qu'il avait choisi. Roddy Carmes était ce jour-là chez lui en compagnie de son épouse, qui ne travaille pas dans le milieu du spectacle (elle est ingénieur en systèmes haute tension chez Con Edison, la boîte qui alimente New York City en électricité) et un homme discret dans la quarantaine, parfait inconnu, l'auteur de la pièce que Roddy comptait monter, et qu'il nous a présenté :

« Merci à toi Roxy d'avoir cru en mon projet, et surtout de m'avoir trouvé l'actrice idéale pour le rôle du sergent Marcia Gonzalez. C'est Carlita Alvarez il me semble ?

— Oui, tout à fait, répondis-je. Roxy a bien fait ma pub à ce que je vois.

— Et je peux vous dire que vous êtes mieux que l'idée que j'ai du personnage. . . L'auteur du texte, c'est moi, sous le pseudonyme de Winston Smith.

— Une découverte de mon épouse, une journée où elle furetait sur internet, expliqua Roddy. Elle m'a montré le texte, j'ai lu et j'ai tout de suite vu que c'était une pièce à fort potentiel, et que ce serait dommage de ne pas la monter.

— Elle s'appelle *Dommages Collatéraux*, c'est une pièce de prétoire du genre de *Douze Hommes en Colère*, et elle est librement inspirée des événements d'Abu Ghraïb, expliqua Roxanne. C'est un pari total parce que Winston Smith est un parfait inconnu en dehors de son travail, le service des parcs et jardins de New York City.

— Et je le serais resté si j'avais gardé mon nom d'état-civil pour signer la pièce. J'ai la malchance d'avoir l'identité la plus commune qui soit aux USA, je m'appelle en fait Michael Johnson, le prénom et le nom de famille les plus communs dans ce pays.

— Et Winston Smith, ça ne viendrait pas par hasard d'un livre ? ai-je demandé. Ça me rappelle quelque chose, mais je ne me souviens pas de quoi.

— *1984* de George Orwell, précisa Roddy Carmes. C'est le nom du personnage principal. Mike l'a pris du fait que ses écrits parlent surtout des travers de notre société.

— Ah, là, ça me parle ! répondis-je. Et la pièce, elle parle de quoi ?

— C'est le procès d'un sergent de notre armée qui a été arrêté parce qu'il a procédé à l'exécution sommaire de rebelles irakiens, indiqua Winston Smith. Roddy joue son avocat, qui a le grade de colonel, et tu auras le rôle de sa secrétaire, un sergent de l'US Army.

— C'est marrant parce que ma mère, quand elle était dans l'US Air Force, c'était son boulot, secrétaire de direction, dis-je. Je sens que ça va être passionnant !

— J'ai lu le texte et je peux te dire que c'est une œuvre d'une qualité rare de nos jours, compléta Roxanne. Comme l'a dit Roddy, ce serait dommage de ne pas la monter, cette pièce. Seulement, il y a un mais.

— Je monte cette pièce entièrement sur deniers personnels avec certains rôles tenus par des acteurs non professionnels, des collègues de Mike ou de mon épouse, et je n'ai pas les poches aussi profondes qu'un producteur professionnel. J'ai dû me limiter à deux acteurs pros pour les rôles les plus critiques, en plus de moi, celui qui joue l'accusé et le rôle de ma secrétaire. Par chance, le théâtre m'est prêté par un ami qui marche dans l'aventure avec moi, Mike a mis sa pièce sous licence Creative Commons. Cela permet de la monter sous le régime de la concession sans devoir verser d'avances

sur droits d'auteur. Et il marche dans l'aventure en acceptant de ne toucher des droits d'auteur que sur les recettes nettes de la pièce. Quand à moi, comme j'ai d'autres contrats par ailleurs, je ne prends rien, ni comme acteur, ni comme metteur en scène. J'ai préféré mettre l'argent que j'ai de côté sur ce projet pour payer correctement les acteurs pros qui signeront avec moi. Roxy m'a dit que tu serais partante.

— Ah oui, même pour n'être payée qu'au tarif syndical, ça me botte. répondis-je.

— Le contrat est prêt, tu n'as plus qu'à le signer Carlita, précisa Roxy. Il est dans mon bureau, tu passe me voir quand nous irons faire un tour sur notre autre projet pour voir où ça en est, et tu signeras à l'occasion.

— Ça marche Roxy ! Et je commence quand ?

— Comme une bonne partie de la distribution est composée d'amateurs, on fera deux répétitions par semaine à compter de janvier, expliqua Winston Smith. Pour ne pas pénaliser les pros, elles leur seront payées au tarif horaire minimum de l'État de New York, sur la base de leur temps de présence effectif, plus un forfait mensuel de \$50 pour frais de déplacement. On joue dans un théâtre pendant les deux jours de la semaine où il y a relâche, le lundi et le jeudi, en soirée.

— Mon copain Chad Mirrel nous prête la salle, il est aussi embarqué dans l'aventure, nous précisa Roddy. Il m'a juste demandé de participer aux frais de chauffage pour les soirs où nous répéterons, je prends ça à ma charge.

— Roddy a un contrat à Las Vegas pour le premier de l'an, ça passera en direct à la télévision, indiqua Roxy. Son agent lui a trouvé le contrat.

— J'irais gagner de quoi monter la pièce en faisant le pitre en direct sur un réseau national pour le réveillon. Les paillettes, c'est tape-à-l'œil mais, quand on ne chante pas trop faux comme moi, ça permet d'avoir un budget pour payer des activités artistiques plus intéressantes. Comme je n'ai pas de goût pour les objets de luxe et tout ce qui fait *Nouveau Riche*¹⁶, je préfère dépenser mes revenus dans des activités plus constructives. Bien, la première répétition est le 6 janvier 2013 à 19h30, apprends ce que tu peux comme texte, on verra sur place ce qu'on aura, et quoi en faire. »

Là, c'était une expérience à ne pas rater. Tant pis si ça ne me rapportait pas grand-chose point de vue financier, c'était une opportunité à ne pas laisser passer. J'ai commencé à travailler sur le texte dès ce dimanche soir. Le lendemain, j'ai signé le contrat avant que nous ne passions voir, Roxy et moi, l'autre spectacle que nous étions en train de monter sous un faux nez, la fameuse pièce *Le Printemps à Pyongyang*. Sous la houlette de Camille Balmat, la pièce prenait forme.

Bon, c'était encore trop tôt pour profiter pleinement du ridicule de la situation, mais l'interprétation de *Don't be a sissy, joint the Juche Party* (Ne fais pas ta mijaurée, joins le parti Juche) par Helga Wandlitz était, heu... très germanique. Kim Treyle et Gracie Knoll n'étaient pas là, et elles avaient réussi à trouver un orchestre pour la musique, augmentant de ce fait le montant de l'ardoise. Pendant une pause, Camille Balmat est venue s'entretenir avec nous du travail fait :

« Miss Robinson, je suis contente de vous voir. Comme vous pouvez le constater, tout se met en place sans le moindre problème, les productrices n'ont aucun problème pour faire suivre l'intendance.

16. En français dans le texte.

— C'est la moindre des choses, j'ai mis du personnel compétent sur ce spectacle. . . répondit Roxanne avec une expression neutre qui cachait mal une profonde hilarité. Je vois que vous vous débrouillez bien avec les numéros musicaux.

— Nous aurons mis en place tout ce qu'il faut pour assurer un filage complet du spectacle pour la première quinzaine de janvier, répondit Camille Balmat. Pour le moment, il manque encore les costumes, ce qui va faire l'essence de la pièce. Tous ces gens en uniforme, ça aura un petit côté sentimental, genre viol collectif par un régiment de Waffen SS, une sorte de notion de domination sexuelle qui est tout à fait dans l'ambiance de la pièce. Ce petit côté romantique avec domination, uniformes, cuir, chaînes et fouet que j'introduis dans toutes mes œuvres, ma signature immédiatement reconnaissable en quelque sorte. . .

— Et vous faites bien d'y imprimer votre marque, le public ne se trompera pas, complimenta Roxanne qui tentait d'éviter de périr étouffée en se retenant de rire. Excusez-moi, j'ai un message urgent sur mon téléphone portable, ma secrétaire. Bien, je vous laisse travailler, je ne voudrais pas gâcher votre journée de travail ma chère. . . »

Becky, la secrétaire de Roxanne, lui avait envoyé un SMS pour la prévenir du passage à New York City de Mariko Torayama, son alter-ego nippon avec qui elle avait signé le contrat qui nous devait de devoir nous occuper de cette. . . disons. . . œuvre. Comme tout avançait de façon satisfaisante, Roxanne pouvait lui montrer le résultat du futur massacre. Vu que j'étais embarquée dans l'aventure, elle m'a fait une fleur :

« Comme tu as un contrat avec Mack Trucks pour le salon du poids-lourd, je propose à miss Torayama un dîner d'affaires vendredi soir, après la fin de ton engagement. Ça te permettra de venir voir par toi-même la personne à qui on doit cette merde, ça me donnera un peu de sérieux sur ce projet, si toutefois c'est possible, et ça te permettra de bouffer à l'œil. Je te ferais au passage une note de frais dans les \$100 pour des frais de représentation, autant en profiter.

— Ça marche Roxy ! »

Là aussi, c'était une histoire qui me plaisait bien, mais pas pour les mêmes raisons. . . L'actrice principale est une nostalgique de l'ex-RDA versée dans le cabaret, et ancienne artiste d'État déclassée, le metteur en scène est une détraquée sexuelle qui se prend pour une grande artiste, et les deux productrices sont des arnaqueuses de première qui roulent dans la farine ceux à qui elles doivent la faillite de leur précédente entreprise. Et la comédie musicale est une caricature de propagande stalinienne parfaitement inepte. . . Bref, la recette idéale pour un bide complet. Mais il ne faut jurer de rien. . .

Ma prestation pour Mack Trucks au salon du poids-lourd de New York City a été des plus intéressantes, même si l'essentiel de mon boulot a consisté à faire le pied de grue pour attendre les personnes intéressées devant le stand. J'étais d'équipe avec une nana de mon âge qui exerce le métier de mannequin, Stacy. Bon elle était sympa, mais ça volait pas haut point de vue intellectuel. Et monsieur Foreman, le commercial de Mack Trucks qui bossait avec nous, s'en est vite aperçu.

J'avoue que j'ai bien aimé cette expérience qui consistait à faire envie à des acheteurs de camions, soit des responsables d'achats de grosses boîtes qui venaient prendre un lot de 150 ou 200 tracteurs pour renouveler la flotte de l'entreprise qui les emploie, soit des petits entrepreneurs qui ont besoin d'un camion ou deux pour leur entreprise familiale. Comme je ne connaissais rien au monde du transport routier, j'ai beaucoup aimé apprendre ce qu'il en était avec les professionnels du métier. Et monsieur Foreman m'a dit que j'étais son meilleur atout de vente.

J'ai vite compris qu'il fallait utiliser les bons arguments pour la vente, en les adaptant compte tenu du public. Pour les grosses boîtes, il faut parler coût de maintenance, d'utilisation, retour sur investissement et logistique. Pour les petits entrepreneurs, le confort de la cabine, l'équipement, la facilité de conduite avec des innovations comme la boîte automatique de la marque, et les facilités de crédit sont les arguments chocs. Sans parler que l'on voit des gens souvent intéressants. Par exemple, j'ai vu le responsable des achats véhicules terrestres de Federal Express, il avait un contrat pour 500 tracteurs à signer et il faisait le tour des stands.

Six mois plus tard, il signait chez Mack pour le contrat et monsieur Foreman a envoyé un chèque de \$250 pour moi chez Roxy, parce que cet acheteur lui a dit que je l'avais très bien accueillie sur le stand. Autre personne intéressante, une dame que j'ai eu l'occasion de voir à un moment creux dans l'exposition, en début d'après-midi le mercredi. Elle était mince, les cheveux blancs, aussi grande que moi, et devait avoir facilement 70 ans. Avec sa salopette, son blouson et sa casquette, elle avait la dégaine typique d'un camionneur. Visiblement, les camions de la marque l'intéressaient :

« Bonjour madame, puis-je vous être utile ?

— Ah oui, si vous pouvez me permettre de jeter un coup d'œil sur cette merveille. C'est le dernier Pinnacle, non ?

— Modèle d'exposition avec moteur 565 chevaux, boîte de vitesse M-Drive™ et cabine de 70 pouces avec tout l'équipement, dont la climatisation toutes saisons avec système fonctionnant à l'arrêt sans mettre en marche le moteur. Essieux arrière tarés pour 33 000 livres avec prises de force, et nouveaux pneus hautes performance. Vous vous y connaissez, à ce que je vois, vous êtes du métier ?

— Chauffeur routier à la retraite, je conduis de temps à autre un de ces bijoux pour arrondir ma pension et me payer des vacances. Quand je vais voir ma fille à Washington ou mes petites et arrière-petites filles à New York, je trouve un intérim chez un transporteur qui a un chargement dans cette direction depuis Denver. Ma licence est toujours valable, avec restrictions certes, mais je trouve toujours des employeurs qui sont d'accord pour me permettre de gratter quelques dollars.

— Ah, c'est dingue. J'ai une grand-mère qui est chauffeur d'autobus à Pittsburgh et un grand-père qui conduit des engins de chantier. Ils sont pas loin de la retraite tous les deux et vous, vous continuez toujours à conduire.

— Eh oui, j'ai ça dans le sang. Je me suis battue quand j'avais ton âge pour avoir mon permis, à l'époque où aucune femme n'était chauffeur routier, en 1955. J'ai eu un volant, et je ne l'ai jamais lâché depuis !

— Heu... Attendez... 1955 moins 19, ça fait...

— Dix-neuf ans ? Je te voyais plutôt vers 25, tu ne fais pas du tout gamine ma petite ! J'ai fêté mes 80 ans cette année en février, pour info.

— Non ? Je vous en donnais dix de moins !

— Ah, je me soigne, la vie sur la route, ça apprend vite les bonnes habitudes pour veiller sur sa santé. Je suis employée par les petits-fils de mes collègues de l'époque, et mes tuyaux sont toujours les bienvenus. En plus, le compagnon de ma petite-fille Linda est médecin, et il apprécie beaucoup la cuisine, on se refile pas mal de recettes. Ma fille aînée, qui est mécanicien pour l'Union Pacific Railroad, s'arrange pour avoir des locos de location à ramener depuis New York rien que pour profiter la cuisine de son gendre.

— Ah tiens, je connais une personne prénommée Linda, qui est avocate et qui vit avec un médecin, son compagnon est mon employeur à temps partiel. Je fais du secrétariat médical en plus d'être actrice.

— Attends, ma petite-fille s'appelle Linda Patterson, et son compagnon Martin-Georges Peyreblanque. Ça ne serait pas toi, Carlita Alvarez, la petite de Pittsburgh qui débute dans le monde du spectacle ?

— Ah ben c'est moi, ça alors ! Vous êtes donc la grand-mère de Linda ?

— Eh oui. Martin m'a dit qu'il y avait une exposition de camions ici, il m'a filé l'adresse. On va y jeter un coup d'œil sur le Pinnacle Modèle 2013 ?

— Pas de problème, suivez-moi ! »

J'ai ainsi fait la connaissance de Marsha Zieztinski, la grand-mère de Linda Patterson. Ça fait tout drôle de voir des gens de la même famille, et de générations différentes, dans des situations tout à fait inattendues. . . Le vendredi soir, une journée après la fin du salon, j'avais un dîner d'affaires avec Roxanne et sa cliente japonaise. J'avais peur de ne pas être habillée assez chic pour aller au restaurant mais, à ma plus grande surprise, miss Torayama était une inconditionnelle des diners à l'américaine. Le genre fréquentés par des camionneurs, cela dit en passant. . .

Devant un succotash et des frankfurters, nous avons eu l'occasion d'évoquer le contrat avec la Corée du Nord. Miss Torayama, la soixantaine élégante et arrondie, se délecte de ces deux spécialités, et exige toujours des grains de maïs dans le succotash. Sans parler du fait qu'avec cette recette, elle a ses préférences en termes de haricots blancs, de tomates et de courge, pas cuite à la vapeur avec les autres légumes mais toujours braisée au beurre, à part. À notre plus grande surprise, surtout celle de Roxanne qui, connaissant la sensibilité des asiatiques au risque de perdre la face et ayant préparé des tournures de phrases destinées à ne pas heurter la sensibilité de miss Torayama, cette dernière a pris les devants en allant droit au but, à l'américaine :

« Miss Robinson, je suis bien contente de voir que vous avez pu trouver des pigeons pour exécuter ce contrat de merde que j'ai été contrainte de vous refile pour pouvoir remplir mes obligations légales envers le gouvernement nord-coréen. J'espère pour vous que vous avez trouvé des incapables pour faire capoter ce spectacle sans intérêt dans les plus brefs délais, je pense que vous avez eu l'intelligence d'avoir prévu ça.

— Heeeeeeeeeeeuuuuuuuuuuuuuuuuu. . . C'est à dire. . . Effectivement, j'ai mis en place ce qu'il faut pour ce spectacle, mais sans que le succès ne soit assuré, il y a toujours une part d'aléas dans l'affaire et. . . Bon, oui, j'ai collé une ancienne actrice de l'ex-RDA reconvertie dans le cabaret pour le rôle principal, une cinéaste aussi ratée que prétentieuse, et sexuellement détraquée en prime, comme metteur en scène, deux nanas malhonnêtes et sans scrupules pour la production, j'ai monté une société bidon pour faire tourner le spectacle, rédiger des statuts ad hoc pour qu'on parte avec la caisse avant la faillite, les productrices et moi, transformé la pièce de propa-

gande rasoir en comédie musicale grotesque grâce à un scénariste grassement payé pour écrire de la merde à l'occasion et j'attends patiemment que le tout se casse la gueule tout seul. . . Au passage, grâce aux productrices, j'ai plumé plusieurs riches gogos d'extrême-droite de mon pays qui vont perdre leur chemise dans ce spectacle quand il fera un bide monumental. . . Je ne pense pas, au vu de ce que vous m'avez fait comprendre, que ce genre de situation ne soit pour vous déplaire. »

Il y eut un bref silence, le temps que miss Torayama finisse sa bière, puis elle nous a dit, avec un large sourire :

« Votre zèle à mettre en place le ratage monumental que j'escomptais concernant cette pièce va largement au-delà de mes espérances les plus folles, miss Robinson. J'ai toujours apprécié les gens qui ne font pas les choses à moitié. Continuez comme ça, c'est exactement ce qu'il me fallait. Je pourrais tranquillement exporter mes films en Corée du Nord, et être un interlocuteur obligé pour les contrats de sous-traitance dans l'audiovisuel pour ce pays. Vous avez laissé combien dans l'aventure, pour le moment ?

— \$10 000 pour la constitution de la société bidon, le reste provient des poches des idiots plumés par mes productrices pour 95%, et de Pyongyang pour le reste.

— Vous me ferez une facture correspondante pour votre prestation à titre de contrat commercial, ce serait dommage que vous perdiez \$10 000 dans l'affaire, sans compter le temps que vous avez passé pour monter tout cela. . . Rajoutez un zéro à droite et faites-moi parvenir ça à mon siège social à Kyoto, être l'unique interlocutrice avec la Corée du Nord pour tous les contrats de sous-traitance audiovisuelle entre ce pays et le Japon, ça serait dommage que cela ne rapporte qu'à moi.

— Excusez-moi miss Torayama, ai-je demandé. En quoi consistent vos contrats avec la Corée du Nord, si toutefois cela n'est pas couvert par le secret industriel et commercial ?

— Vente des films tournés par ma nièce sur ce marché, Hanako Tomita, celle dont miss Robinson assure la carrière à l'export pour l'Amérique du nord, et, plus important en volume, des contrats de sous-traitance dans l'animation pour les studios de Corée du Nord, avec des clients japonais aussi importants que la Toei¹⁷ par exemple. Plusieurs dizaines de milliards de yens sur une bonne décennie, cela valait bien de passer sur les caprices de leurs dirigeants. . . »

Comme quoi, ça valait bien le coup de monter cette arnaque. . . Plus réjouissant, j'ai eu droit à une invitation à une répétition de concert de la part de Walter. Il répétait, avec l'orchestre du Met, la 7e de Chostakovitch, sa préférée de l'œuvre de ce compositeur russe du XXe siècle. Lui et moi, ça collait. Il était malheureusement pris jusqu'à la mi-janvier et il ne pouvait pas passer plus de temps avec moi, mais il m'a promis tout un week-end ensemble dès qu'il aurait fini ses engagements.

Bonne nouvelle pour moi, ma famille allait venir me voir à New York pour les fêtes chez la cousine Marilyn. Ils viendraient pour Noël, me laissant le premier de l'an. Ça tombait bien parce que Vivienne, la danseuse que j'avais connue au Met, me proposait de passer le réveillon avec elle. Elle avait aussi invité Cassandra et son mec pour la soirée, et elle nous proposait d'amener chacune un plat. Bon, la cuisine, c'est pas mon truc, à mon plus grand regret. Je suis infoutue de réussir la moindre recette, et je

17. Principale société de production de films d'animation au Japon. La série *One Piece* est licenciée chez eux, par exemple.

suis toujours admirative quand aux capacités des autres dans ce domaine. Surtout le docteur Peyreblanque. Le vendredi 21 décembre, il avait fait des paczki, des beignets polonais fourrés à la confiture de prune, recette de sa belle-mère, un vrai délice !

Le samedi suivant, mes parents sont arrivés en avion depuis Pittsburgh. Avec Marilyn, nous sommes allés les chercher à Kennedy Airport. au passage, j'avais croisé la nana qui fait les annonces vocales de l'aéroport sur le plateau de la pub pour du liquide vaisselle que j'avais tournée deux jours plus tôt, son mari jouait dans une autre pub dans les mêmes studios que moi. Maman était ravie de me revoir et, sur le chemin vers la maison de Marilyn, j'ai évoqué mes débuts dans ma carrière artistique :

« J'ai la chance d'avoir un agent qui me trouve pas mal de boulots mais, pour le moment, ce sont des petits rôles dans la pub, des remplacements au pied levé pour le théâtre, et d'autres trucs comme ça. Bon, ça me fait pas grand-chose point de vue revenus, et je ne lâche pas mon boulot chez Marilyn et avec le docteur Peyreblanque, mais je commence à être un peu connue.

— C'est quand même quelque chose de positif de voir que tu arrives à faire ton trou dans une grande ville comme New York, répondit maman. Déjà, en trois mois, tu n'es pas sans emploi, et ton agent te trouve de quoi travailler. Marilyn, au fait, les nièces d'Harvey, ça marche leur duo folk ?

— Elles ne vont pas encore lâcher leur boulot de vendeuses de supermarché mais elles commencent à remplir des salles de concert... Il faudra que je te les présente les sœurs Borsetti, 17 et 19 ans cette année. Elles ont du talent, et elles vont percer, comme Carlita.

— Marilyn, elles ne font pas un concert quelque part à New York City pour les fêtes, les nièces d'Harvey ? demandai-je. J'aimerais bien les voir en concert.

— On demandera à Harvey, il vend des billets pour elles, il doit en avoir sous le coude. \$10 l'entrée, je peux vous les offrir.

— Pour le Noël catholique,¹⁸ j'ai préparé un lot des bon vieux ponchiki¹⁹ de la famille Riabinev.

— Dis-moi Carlos, tu pourras nous faire des tortillas a la mexicana ? suggéra Marilyn. J'ai un mexicain pas loin de chez moi qui nous fait de l'excellent poulet à griller, ça ira bien avec. Et Harvey n'a pas oublié les lasagnes pour le réveillon.

— Papa a passé trois bouteilles de pulque²⁰ dans sa valise, indiqua mon frère Cameron. On aura de quoi boire pour le réveillon.

— Oui, mais ni ta sœur, ni toi, parce que vous êtes en dessous de l'âge légal²¹, coupa maman. Dis-moi Carlita, tu n'as pas d'engagements pour la période des fêtes ?

— Tu veux dire, dans le spectacle ? Non, les pièces qui sont jouées à cette période ont leur distribution d'arrêtée depuis septembre et, sauf remplacement de dernière minute, je ne risque pas avoir un rôle. Le docteur Peyreblanque est en congé avec sa famille pour Noël et j'ai bouclé la compta de décembre de Marilyn. Par contre, je commence en janvier les répétitions d'une pièce de théâtre dans laquelle j'ai un rôle intéressant.

18. Ameline Riabinev, épouse Alvarez, comme sa cousine Marilyn, est chrétienne orthodoxe, et, pour des raisons de calendrier, le Noël orthodoxe, toujours calé sur le calendrier julien, a lieu en janvier du calendrier grégorien, le calendrier civil courant. Il a eu lieu le 7 janvier depuis l'année 2000.

19. Appellation russe des beignets fourrés à la confiture équivalents des Paczki polonais.

20. Alcool mexicain fait avec de la sève d'agave fermentée.

21. 21 ans aux USA.

— C'est un acteur bien connu au théâtre et au cinéma qui monte un projet en indépendant, je ne sais pas si tu connais Roddy Carmes, expliqua Marilyn.

— Non ? L'acteur principal du western *Justice sauvage* de 1981, celui qui lui a valu un oscar ? Marilyn, tu te souviens qu'on était allé le voir en douce toutes les deux en profitant du fait que l'oncle de ma copine Susan était le caissier de l'Allegheny Theater, et qu'il nous a laissé passer alors que j'avais 14 ans et toi 12, le film était classé R²² et nous n'avions rien dit à nos parents !

— Ah oui, ma meilleure expérience de cinéma ! répondit Marilyn. Et la scène où Carmes, qui jouait le shériff Brad Slaughterhouse, achève le criminel en lui disant "mon petit vieux, c'est pas ton jour de chance" avant de lui vider deux cartouches de chevrotines dans les tripes ! À ce jour, la meilleure scène d'exécution sommaire que j'ai eu l'occasion de voir au cinéma !

— Et il y avait aussi la scène du type décapité à la hache ! reprit maman. C'était pas mal non plus. Mais c'était pas Carmes qui jouait, c'était le mexicain qui tenait le rôle de son adjoint.

— Ah oui, je m'en souviens aussi, poursuivit Marilyn, mais ce n'était pas aussi bien que la scène de pendaison au ralenti, un chef d'œuvre du genre !

— Mari, tu es sûre qu'il y avait une scène de pendaison au ralenti dans *Justice Sauvage* ? C'était pas plutôt dans *Massacre à l'Ouest* ?

— Non Amy, *Massacre à l'Ouest* c'est la scène avec la mitrailleuse Gatling, quand la cavalerie tue tous les ex-sudistes... La pendaison au ralenti dans *Justice sauvage*, elle est entre la scène des bergers mexicains qui brûlent vif les types qui ont assassiné un des leurs et celle où les braqueurs de banque sont émiettés à la dynamite... T'avais beaucoup aimé d'ailleurs.

— Ah oui Mari, maintenant que tu le dis... »

Là, j'en apprend de belle sur maman et la cousine Marilyn... Dire qu'elle m'avait fait une scène quand je lui avais dit que j'avais vu *La Horde Sauvage* avec ma copine Tessie Beckett en DVD quand j'avais 12 ans...

Entre Noël et le premier de l'an, j'ai eu la surprise de recevoir une carte postale de Walter, via le cabinet Robinson Talents. Roxy m'avait appelée pour un remplacement au pied levé sur une pub pour laquelle l'actrice initialement prévu avait attrapé la grippe, et ne pouvait pas jouer. Walter était chez sa sœur en Allemagne, à Berlin, et il devait assurer une série de concerts pour le premier de l'an.

Le soir du réveillon du premier de l'an, j'étais chez Vivienne et son époux, avec leurs enfants, Cassandra Fuller et son copain. Le programme de la soirée était le fameux show à Las Vegas de Roddy Carmes, que nous ne tenions pas à rater. Comme il me l'avait dit, il allait gagner le budget de sa pièce et mon cachet avec ce spectacle. Cassandra le connaissait de nom et Vivienne était une de ses fans, et elles me pressaient de questions avant que le show ne commence à 23 heures, heure de la côte est :

22. Classification des films aux USA pour *Restricted* (restreint), indiquant qu'un accompagnement parental est obligatoire pour un public de moins de 17 ans.

« Ça ne m'étonne pas du tout que ça ne soit pas un palace chez lui, commenta Vivienne. Je connais des danseurs qui ont bossé avec lui dans un musical de Broadway, c'est vraiment le type qui prendra exprès la loge la plus pourrie pour arranger le reste de la troupe. C'est pas le pro qui a la grosse tête, et qui court après l'argent.

— Je savais qu'il était libéral²³ mais, par contre, j'ignorais complètement qu'il avait un goût certain pour les pièces d'avant-garde, s'étonna Cassie. Il a payé de sa poche pour des pièces d'auteurs traitant de sujets pas vraiment grand public, chapeau !

— De la part de quelqu'un qui a tourné dans des films polémiques comme *Mensonges et Soutanes*, ça ne m'étonne pas du tout, répondit Vivienne. Carly, faudra vraiment que tu nous dise où se joue ta pièce, hors de question de rater une représentation.

— Il n'avait pas un projet inspiré des travaux de la commission Larkin par hasard, celle qui avait démontré que les théoriciens de la conspiration sur le 11 septembre 2001 avaient tous été payés par le Parti Républicain ? me demanda Cassie. J'avais lu ça quelque part.

— C'est possible, mais il ne m'en a pas parlé quand je l'ai vu, répondis-je. En tout cas, je peux vous dire que la pièce dans laquelle je joue, ce n'est pas *La Magicien d'Oz*. Tiens, la pub pour des prêts étudiants dans laquelle j'ai joué.

— Il est pas mal l'acteur qui joue le père, commenta Vivienne.

— Aaron ? Ouais, c'est vrai, repris-je. Par contre, sur le plateau, bonjour-bonsoir et, entre deux, je fais mon taf et rien de plus, limite pas aimable. Il est acteur de théâtre et les pubs, c'est pour payer ses factures. . . Remarque, je le comprends, je me suis fait pisser dessus par un chat mal luné à la fin d'une journée de tournage. . .

— L'énorme matou de la pub pour Fleawiper ?

— Non Vivienne, celui qu'on a dû remplacer par Psychose. Psychose, c'est le nom de la chatte qu'on voit sur la pub. Elle est sensée être complètement tarée mais, ce jour-là, elle a été plus pro que le chat qu'elle a remplacé, et qui a terminé sa journée en me prenant pour sa litière. . . Ça commence ! »

Le show dans lequel Roddy Carmes était le chanteur vedette est un de ces spectacles typiques de Las Vegas, avec des paillettes partout à vous en faire mal aux yeux, des chorus girls par rangs entiers et un orchestre au complet. Et, franchement, quand on voit Roddy Carmes dans ce genre de spectacle, on comprend pourquoi il coûte cher. Franchement, pour un type qui a passé la soixantaine, il a une pêche d'enfer, et il chante comme un pro. Il interprétait des standards de jazz avec une maestria impressionnante, et sans le moindre temps mort. Pour quelqu'un qui m'a dit que c'était pas son truc et qu'il ne faisait ça que pour le fric, fallait vraiment le savoir vu comme il assurait sur scène.

Las Vegas, c'est la mafia des casinos qui paye, et il leur a dit qu'il ne faisait pas le voyage pour moins d'un demi-million de dollars. Ça en faisait des pièces d'avant-garde à monter, avec une somme pareille, même après le passage par l'IRS²⁴ pour la partie contribution civique à la vie de la nation. En attendant, on ne s'est pas ennuyées une seule seconde sur les trois heures que durait le spectacle.

Après, on est tombées tout à fait par hasard sur l'épisode de *Décisions Critiques* sur PBS où on voyait mon patron à Bellevue et mon avocate pour l'arnaque de la pièce

23. Au sens américain du terme, qui signifie progressiste par opposition à conservateur.

24. Internal Revenue Service, service de collecte de l'impôt sur le revenu aux USA.

nord-coréenne employés par la NASA comme astronautes pour un vol d'essai d'une capsule spatiale qui a failli mal tourner. Comme il y avait des parties d'interview avec les vrais, il n'y avait aucun doute possible sur l'identité. C'est dingue de voir à la télévision des gens que l'on connaît en vrai, surtout dans une occupation qui n'a rien à voir avec ce qu'ils font habituellement :

« (Commentateur) Alors que la checklist est complète avant la rentrée atmosphérique, un événement imprévu va changer du tout au tout cette mission, jusqu'alors sans histoires, et se déroulant suivant le plan prévu.

— (Actrice jouant Ayleen Messerschmidt) OK, vaisseau tourné sur le côté droit, nous avons besoin d'un angle de 6,8 degrés pour le site K3. Peux-tu me lire l'angle d'inclinaison actuel, Erin ?

— (Actrice jouant Erin Mc Farlane) Affirmatif, l'horizon artificiel m'indique un angle d'assiette positif de 5,2 degrés, nous sommes dans les limites de sécurité et... Que se passe-t-il ? Tous les instruments de bord viennent de s'éteindre !

— (Interview Erin Mac Farlane) Une situation comme celle-là était parfaitement prévue, avec des systèmes de redondance afin d'éviter que la capsule ne soit perdue avec son équipage en pareil cas. Les simulations de mission prévoient toujours que ce genre d'incident puisse se produire en vol, et Northeastern Aerospace a vendu le système Starlight Messenger sur la promesse d'un maximum de sécurité par conception. Et là, c'était une occasion de prouver que ce n'était pas une publicité mensongère. Même si j'aurais préféré que cela tombe sur un autre équipage.

— (Actrice jouant Ayleen Messerschmidt) Génial, le pire moment possible, mon tableau de bord est aussi victime d'une panne de courant. Erin, quels sont les disjoncteurs qui ont claqué ?

— (Actrice jouant Erin Mc Farlane) AUCUN ! Chaque disjoncteur est enclenché, je vérifie les disjoncteurs des circuits primaires.

— (Actrice jouant Ayleen Messerschmidt) Remets-moi les commandes en service DQP, sinon nous allons faire un amerrissage dans la baie d'Hudson !

— (Interview Ayleen Messerschmidt) Sans électricité, c'était simple : impossible de contrôler notre trajectoire pour la rentrée atmosphérique, nous pouvions nous poser n'importe où aux USA ou ailleurs, y compris nous écraser en plein milieu d'une ville dans le pire des cas. Et avec une capsule spatiale, pas d'échappatoire : soit on revient avec l'engin, soit on est tués dans le crash. Messenger 203 étant sur une trajectoire de rentrée, il était désormais impossible de faire autre chose que descendre vers le sol.

— (Commentateur) C'est dans cette situation critique que deux facteurs essentiels vont se conjuguer : la conception de la capsule, destinée pour être pilotable a minima même dans la pire des situations possible, et la compétence des membres de son équipage. Non seulement des systèmes de contrôle fonctionnant sans courant électrique sont prévus dès la conception afin d'assurer la sécurité de l'équipage dans le pire des cas, mais l'entraînement des trois membres de l'équipage a fait la différence.

— (Interview Ayleen Messerschmidt) Avec ma formation de pilote d'essai, j'ai eu comme premières notions de ce métier particulier celles selon laquelle le pire arrive toujours, et seuls l'entraînement et l'improvisation peuvent vous sauver la vie. Et cela se joue souvent à quelques secondes, comme en 2007 lors d'un meeting aérien où je faisais des figures acrobatiques avec un F-16. Mon réacteur s'est éteint alors que j'étais en vol à haute vitesse à 300 pieds (100 mètres) au-dessus du sol lors d'un passage à basse altitude, je n'ai eu que trois secondes pour diriger

l'avion vers une zone déserte et enclencher mon siège éjectable. Là, c'est du pur réflexe. Je n'ai pas le souvenir d'avoir eu à réfléchir pour trouver et mettre en fonction le système manuel de pilotage de la capsule par éjection de carburant sous pression directement dans l'espace. Moins efficace que quand le carburant est brûlé normalement dans les moteurs-fusée directionnels de la capsule, mais cent fois mieux que rien en pareil cas.

— (Interview Erin Mc Farlane) *Starlight Messenger* emploie du méthane et de l'oxygène pour ses propulseurs directionnels. L'avantage c'est que ce n'est pas un carburant toxique et très corrosif, comme l'hydrazine asymétrique. L'inconvénient, c'est qu'il faut une étincelle pour allumer le mélange combustible et obtenir de la poussée. Mais comme le carburant est sous pression, on peut quand même obtenir de la poussée pour rectifier la trajectoire de la capsule simplement en éjectant le carburant tel quel dans le vide.

— (Commentateur) *Doté d'un système purement mécanique de secours de contrôle de la trajectoire de la capsule, Starlight Messenger dépend désormais du doigté de ses pilotes pour arriver à bon port.*

— (Gros plan montrant une sorte de valve mécanique avec la mention "CIRCUIT PRIMAIRE – TANGAGE NEGATIF" sur une étiquette, et voix off d'Ayleen Messerschmidt) *Ce système de secours est tout simplement composé de robinets qui font communiquer directement les réservoirs de carburant avec les tuyères des moteurs, en court-circuitant les chambres de combustion. (Retour sur interview d'Ayleen Messerschmidt) Il y a un circuit de ce type pour chaque moteur directionnel, avec commande directe centralisée derrière un panneau amovible du tableau de bord commun aux deux pilotes de l'équipage. En commandant ces robinets à la main, on peut contrôler sommairement la trajectoire de la capsule en cas de nécessité.*

— Dingue ce genre de truc quand on y pense ! commenta Vivienne. Et toi, Carlita, tu connais les gens qui étaient à bord de cet engin ?

— Le médecin est mon patron à Bellevue, et le commandant de bord est l'avocate de mon agent sur un contrat particulier.

— Là, chapeau à eux trois ! commenta Cassie. Par contre, l'acteur qui joue le médecin n'a pas le même accent que lui, ça s'entend. . . »

La mission s'est bien terminée : grâce aux robinets des moteurs-fusée, Ayleen Messerschmidt a pu piloter la capsule vers le sol et tout s'est bien fini, grâce au système autonome de déploiement des parachutes, le méthane restant dans les réservoirs qui a servi au chauffage de la capsule une fois au sol, et la Garde Nationale du Minnesota qui avait retrouvé la capsule rapidement malgré un temps de merde (l'atterrissage était prévu au Kansas à l'origine). Et j'avoue que faut quand même avoir du cran pour faire ça. Déjà, être enfermée pendant une semaine dans un machin de la taille d'une grosse camionnette sans pouvoir en sortir, ça me rendrait complètement mar-teau au bout d'une demi-journée. . .

Autre occupation aussi intéressante, mais pas de la même façon, mes lectures. J'avais récupéré sur le net, sur les conseils du docteur Peyreblanque, un des ouvrages d'Oleg Molotine particulièrement dédié au Spectacle au sens large du terme et, par extension, aux notions de vrai et de faux. Ou, plutôt, de réalité et de mensonge. Intitulé *Épitaphe pour Guy Debord*, publié en novembre 2004, il parlait de la notion de spectacle définie par le philosophe français Guy Debord dans son ouvrage majeur de 1967 intitulé *La Société du Spectacle*, et il parlait des considérations de base élaborées

dans cet ouvrage par son auteur, pour lier le propos au monde actuel, et l'élargir au monde des années 2000/2010 :

Le propos initial de Guy Debord était de définir, tout autant que dénoncer, le système médiatico-politique qui sous-tend nos sociétés, et qui est devenu l'unique modèle de société à notre réalité depuis l'effondrement du système stalinien entre 1989 et 1992. La notion élémentaire de l'œuvre de Guy Debord est celle de spectacle, qu'il définit comme un rapport social entre des personnes, concrétisé sous la forme d'images. Son propos est convergent avec celui de Noam Chomsky dans son ouvrage intitulé "La Fabrication du Consentement".

Si Guy Debord énonce les bases théoriques du Spectacle comme outil de pouvoir, Noam Chomsky en démontre et en analyse la réalité pratique. Le Spectacle apparaît donc comme étant l'outil de base de la fabrication du consentement, dans le sens où le contrôle idéologique dans les démocraties occidentales et assimilées passe, non pas par la force policière et la propagande idéologique institutionnelle directe, le spectaculaire direct de Guy Debord, mais par la persuasion douce distillée dans les médias par les classes dirigeantes de la société. (Dés)Information, divertissement, publicité, ces trois leviers sont les vecteurs du spectaculaire diffus à l'œuvre dans nos sociétés pour fabriquer le consentement.

Les cartes ont été rebattues à la chute du bloc de l'Est au début des années 1990, laissant la société spectaculaire capitaliste comme seul acteur sur le front de l'idéologie. Le spectaculaire capitaliste a évolué du spectaculaire diffus, réservant ses actions idéologiques relevant du spectaculaire direct à la seule dénonciation sélective des tares du système stalinien du bloc de l'Est, à un monde où, faute d'un repoussoir idéologique clairement identifié désormais défunt, l'idéologie dominante doit désormais se justifier par elle-même, pour elle-même, en elle-même, et non en opposition à un système qui en est idéologiquement l'inverse symétrique.

Comme le système spectaculaire occidental a été entièrement orienté vers les seuls besoins et intérêts de ses classes dirigeantes par la dévolution libérale économique, dont les idéologues les plus en vue ont été l'américain Ronald Reagan et la britannique Margaret Thatcher, la réalité de cette orientation a dû être camouflée par divers mensonges idéologiques afin d'obtenir l'adhésion des acteurs politiques au bas de l'échelle sociale. Cela en parfaite opposition avec leurs intérêts objectif de classe, tant populaire que moyenne. Pour ce faire, le spectaculaire diffus a dû être renforcé par des inserts de spectaculaire direct, donnant lieu au spectaculaire intégré actuel.

En clair, aux leviers habituels du spectaculaire diffus se sont rajoutés ceux du spectaculaire direct, d'autant plus que les acteurs économiques sont devenus les seuls acteurs politiques légitimés par les classes dominantes de nos sociétés. D'où un nouveau problème de contrôle idéologique des populations : l'adhésion au système n'étant que dans l'intérêt de la classe dirigeante au pouvoir, comment obtenir le consentement de la grande majorité des populations, qui n'ont aucun intérêt à ce que le système fonctionne, vu que leurs intérêts objectifs vont à l'opposé de ceux des classes dirigeantes ?

La fiction idéologique que fut la notion de ruissellement vers le bas, slogan qui cache en fait un drainage vers le haut, (terme que l'emprunte au sociologue américain Neville Messerschmidt) n'a été efficace que pendant la première décennie de la dévolution libérale économique. Ce mensonge faisait croire que l'enrichissement des classes dirigeantes allait entraîner, par contre-coup, celui des classes populaires. Il n'a pas fallu une décennie complète pour que ce postulat apparaisse pour ce qu'il était vraiment : un mensonge fabriqué par ceux qui avaient intérêt à ce que la vie politique soit exclusivement orientée en fonction de leurs seuls intérêts de classe.

La compréhension de la réalité des conséquences de l'application de ce postulat à la société ont coûté sa place de premier ministre à Margaret Thatcher, et entraîné la défaite des républicains au pouvoir sous le président George W. Bush Senior en 1992.

De ce fait, plutôt que l'adhésion à des mensonges avérés, d'autres méthodes de contrôle idéologique du spectaculaire intégré devaient être mises en œuvre. Et c'est là que l'on rejoint la notion développée par Cornelius Castoriadis sur la complexification volontaire de la vie politique, destinée à en faire une affaire exclusive de spécialistes. Deux axes ont été développés en parallèle : fabriquer l'indifférence de la masse à la politique, et neutraliser les activistes les plus virulents.

Pour les premiers, il suffisait simplement de retirer toute idéologie à la vie politique, en transformant les politiciens en simple gestionnaires de l'existant, sans vision, sans engagement, sans idées, sans actions, transformant ce que je considère comme étant une activité majeure des sociétés démocratiques en exercice aseptisé de représentation de la vision à courte vue médiocre, mesquine et simpliste des classes dirigeantes. Pour les activistes, c'est là que le spectaculaire intégré rejoint la fabrication du consentement à travers la création de débats de diversion destinés à enfermer les militants les plus virulents sur des débats ineptes, vides de tout enjeu et, ce qui est le plus important, qui ne pourront aboutir à rien faute de réalité de l'objet politique auquel les militants s'opposent.

Cela passe essentiellement par le conditionnement des acteurs potentiels à accepter, comme étant légitime, les débats et schémas de pensée favorables aux classes dirigeantes. C'est à dire, ceux qui aboutissent à des impasses pour les militants qui prétendent s'opposer au système en adhérant aux thèses et aux modes de pensée du spectaculaire intégré, le tout en ayant l'illusion de s'opposer au "système". En fait, mener une politique de Don Quichotte en s'attaquant aux moulins à vent soigneusement désignés par les gardiens idéologiques du système, illustration de la thèse du sociologue français Pierre Bourdieu sur la participation des aliénés à leur aliénation.

Ces méthodes de manipulation passent par la promotion de mythes modernes soigneusement sélectionnés et promus afin de constituer des bases de débats de diversion, qui doivent être absolument inoffensifs pour les classes dirigeantes. Les plus évidents sont les théories de la conspiration. Soit parce que leur scénario de base est invraisemblable, comme celles traitant de l'assassinat du président Kennedy, de la falsification du programme Apollo, ou, plus récemment, sur les attentats du 11 septembre 2001. Soit parce que leur objet même est inexistant, comme celles sur les OVNI ou de sociétés secrètes qui seraient les vrais maîtres du monde.

Ce sont autant de décors Potemkine destinés à faire passer l'inconséquence et l'égoïsme des classes dirigeantes clairement identifiées, et visible de tous, pour un schéma de domination du monde par des forces occultes, en fait soigneusement organisé par ces dernières. Il d'agit de faire passer pour une description factuelle de la réalité ce qui est, en fait, une pure fiction, au même titre que, par exemple, les fabuleux récits épiques comme ceux de l'auteur français Alexandre Dumas. Entre les récits de pure fiction présentés et assumés comme tels, et les théories de la conspiration, renommés "versions alternatives" ou "rapports minoritaires", la différence ne porte que sur l'acceptation de la nature de la fiction.

La fiction assumée comme telle fonctionne, avec son public, sur son acceptation en tant que fiction : elle n'est pas en elle-même une réalité, même si elle traite de la réalité, elle en assume de façon explicite son rôle de pure représentation, et gagne sa crédibilité auprès de son public par cette honnêteté ontologique, même si elle est toujours biaisée dans sa construction idéologique, comme l'est toute production humaine.

Par contre, la théorie de la conspiration est tout autant une fiction, mais elle est mensongère parce qu'elle sert à fabriquer un mythe, à savoir une explication du réel purement idéologique, strictement irrationnelle, et totalement coupée des éléments factuels d'explication de la réalité qui la démentent. Elle fonctionne exclusivement sur la croyance de ses partisans, qui bâtissent un culte sur une interprétation spéculaire, et découplée de tout élément factuel, d'un événement précis. Et elle est présentée en toute mauvaise foi comme étant une thèse recevable expliquant une réalité donnée par les classes dirigeantes, qui amorcent ainsi un débat de diversion.

Les deux formes de fictions sont liées parce que la fiction complotiste, présentée comme étant une explication "alternative" de la réalité, se nourrit exclusivement des éléments initialement développés par les auteurs de fiction artistique. Ainsi, tous les récits d'enlèvement de citoyens ordinaires par des extraterrestres, médiatisés à partir des années 1960, trouvent leurs sources dans les récits de science-fiction des années 1930.

Ainsi, au récit de fiction élaboré à des fins ouvertement artistiques et explicitement non-réel (au sens de présenté ouvertement comme étant une œuvre de fiction, et non une description documentaire d'une quelconque réalité) succède, avec les mêmes bases et des éléments constitutifs identiques, le récit faussement documentaire, mais qui est tout autant non-réel, de la fiction complotiste utilisé à des fins de désinformation. Car il n'y a rien de plus efficace pour neutraliser une opposition que de la faire courir après des ennemis imaginaires.

Et, avec les théories de la conspiration et assimilées, ce sont les manipulés qui élaborent eux-même les modalités de leur manipulation, au bénéfice total des classes dirigeantes qui, sous couvert de débat démocratique, font la promotion des inepties inoffensives pour eux. Et comme le contrôle des médias leur est acquis, la fabrication même de ces fausses fictions est de fait sous leur contrôle. Ils n'ont qu'à sélectionner les illusions nécessaires (terme que j'emprunte ici à Noam Chomsky) qui leur seront utiles à des fins de déflexion de leur opposition politique, et à en assurer la promotion, au détriment de toute véritable thèse relevant de l'opposition politique à la doxa commune des classes dirigeantes occidentales. Les thèmes des fictions artistiques qui peuvent être utiles à des fins de manipulation politique sont aussi sélectionnés à travers les orientations que les classes dirigeantes donnent aux fictions artistiques. Puis ces thèmes sont ensuite repris par les théoriciens de la conspiration comme base de leurs thèses du fait de leur popularité auprès du grand public.

Là, ça a l'air compliqué mais ça m'a parlé. J'ai compris que jouer sur scène, ou dans un film, n'est pas neutre, et qu'on participe toujours à la propagande des classes dirigeantes. Toutefois, Oleg Molotine ne s'est pas contenté de dénoncer le système, il en a aussi proposé quelques leviers d'actions afin de retourner le système contre lui-même. Mais j'en parlerai plus loin, ça en vaut le coup...

* * *

-5-

Mon mois de janvier 2013 a été partagé entre les répétitions de la pièce de théâtre de Winston Smith et les tournages du film d'entreprise dans lequel j'avais un contrat grâce à Roxanne. Les films d'entreprise, c'est typiquement le genre de travail où un acteur célèbre voulant payer quelques factures, ou un acteur débutant pas trop cher, pose des questions auxquelles il ne comprend rien à un cadre d'entreprise qui lui donne des réponses qui ne sont intelligibles que pour les gens du métier, le tout en ayant l'air de s'y intéresser. . .

Le pire, c'est quand vous avez des industriels dans des secteurs de pointe, comme l'aéronautique ou l'informatique, ou des gens de la finance ou des banques. Là, vous n'avez même pas l'impression de parler la même langue tellement les questions et les réponses comportent des termes techniques abscons. J'ai un oncle du côté de ma mère qui est ingénieur réseau en informatique, quand il parle de ce qu'il fait au travail, c'est simple, je ne comprends rien à ce qu'il dit.

Là, avec les canadiens, c'était une "simple" histoire de trains. La société Canadien Atlantique, pour avoir plus de présence sur le marché du transport aux USA, se construisait une ligne de chemin de fer bien à elle entre Montréal et New York, via Boston, appelée radiale sud. Leur propos était d'avoir un accès en train bien à eux aux ports de Boston et, plus important, au port de conteneurs de Newark-Elisabeth, en face de New York City.

Pour se faire, ils avaient racheté des lignes de marchandises secondaires entre leur gare de triage à Montréal, Boston et New York City. Et ils les avaient reliées entre elles en construisant des sections de ligne afin d'avoir leur ligne à eux de bout en bout. Par contre, il y avait quelques limitations, et il fallait demander aux investisseurs de mettre la main à la poche pour payer l'infrastructure. Et le film d'entreprise dans lequel je tournais avait pour but de faire un état de l'avancement du projet.

Cela m'a valu de pas mal voyager entre Montréal et New York sur les sites principaux de la radiale sud, en partant de Montréal et en descendant vers New York City. Pour vous situer point de vue géographie, Le groupe Canadien Atlantique avait sa ligne principale partant vers l'est depuis Montréal sur laquelle, à l'emplacement de la ville de Magog, il avait transformé une ligne secondaire en ligne principale pour y faire passer des trains lourds de conteneurs en direction du sud, la première branche de sa radiale sud opérationnelle. Et, par cette journée neigeuse et glaciale du 15 janvier 2013, j'expliquais cela devant la caméra dans la gare de jonction de la ville de Saint Johnsbury, Vermont :

« . . . la ligne provenant de Magog Junction est ouverte au gabarit maximum et à la charge par essieux de 30 tonnes métriques jusqu'au sud de la gare où je me trouve en

ce moment, celle de Saint Johnsbury. Avec le rachat en 2005 du New Hampshire and Northern Railroad, le chemin de fer Canadien Atlantique a acquis une plate-forme ferroviaire lui permettant d'avoir un lien direct avec Boston, via la vallée de la rivière Connecticut et la ligne du Springfield, Worcester and Quincy, dont il est désormais le propriétaire. Toutefois, les trains de conteneurs ne peuvent pas encore passer par cette ligne, et doivent emprunter les voies de CSX Transportation entre Saint Johnsbury sud et Springfield. Car, comme nous le verrons plus loin, outre la plate-forme à renforcer, de nombreux ouvrages d'art doivent être refaits le long de la vallée du Connecticut. . .

— Coupez !. . . C'est bon Carlita, on ne va pas la refaire, ça ira pour cette fois, on va pouvoir reprendre la route.

— Seymour, il fait combien dans ce foutu pays ? J'ai toujours froid aux pieds malgré mes collants et mes deux paires de chaussettes ! J'avais pas compris qu'une nouvelle ère glaciaire venait de commencer !

— La météo parlait de températures descendant à 5°F (-15°C), mais ça va pour le moment, nous aurons pire la semaine prochaine.

— Génial ! Dire que la production veut qu'on commence par tous les extérieurs parce que les cadres à interviewer ne sont pas disponibles avant février, super !. . . C'est quoi le prochain site ?

— Le chantier du tunnel de Fairlee, c'est le principal ouvrage d'art à refaire sur cette section de la ligne. Après, on devra aussi faire un reportage sur le nouveau pont de Walpole. Les canadiens ont mis je ne sais plus combien de millions de dollars pour refaire à neuf ce pont, ils veulent que ça se sache. Mais t'en fais pas, on fera ça un autre jour. . . Bon, à toute l'équipe, pause repas, on part pour Fairlee à deux heures, on pourra filmer dans le tunnel, le gros œuvre est fait, et le chef de chantier nous attend. »

Par chance pour moi, les canadiens sont des gens sympas, surtout quand ils se sont aperçus que je parlais français, et que je leur ai dit que j'avais une grand-mère canadienne. Sabrina Lemonnier, la chargée de communication du groupe Canadien Atlantique qui était en charge de la production du film, m'offrait le repas de midi. La quarantaine tranquille mais efficace, elle n'avait pas l'air d'une executive woman travaillant à un poste-clef d'une entreprise de transport d'envergure internationale, mais plus des mères de mes copines de classe à Pittsburgh.

C'est elle qui avait mis sur pied l'opération de communication sur la radiale sud, avec l'objectif de trouver des investisseurs pour la section Springfield-Newark. Autant la partie Magog-Boston via Springfield était presque finie, autant tout était à faire entre Springfield et Newark. Grosso-modo, avec les lignes secondaires que le groupe Canadien Atlantique avait acheté, il n'y avait que la plate-forme de récupérable, tout le reste était à refaire. Et c'était ce qui coutait cher, au point que les quelques 100 miles (160 km) de ligne nouvelle entre Springfield et Poughkeepsie étaient les moins coûteux du projet.

Mais notre conversation n'a pas portée là-dessus ce midi. Sabrina était passée par l'agence Robinson Talents pour recruter une actrice présentant bien et ayant une voix agréable pour présenter les infrastructures de Canadien Atlantique aux USA. Roxy lui avait fait écouter mes pubs radio et elle avait aimé ma voix, qu'elle avait trouvée tonique. Bien qu'elle ait émis des réserves en voyant ensuite dans mon book que je n'avais que 19 ans, et que j'étais une débutante, elle m'avait laissé ma chance lors de

l'audition et, convaincue par mon naturel, elle avait signé le contrat. Qui ne précisait pas qu'une aptitude à travailler dehors par grand froid était indispensable... Dans le restaurant où nous partagions notre repas, elle m'a fait remarquer que j'avais bien assuré ma prestation malgré la météo :

« Avec le temps qu'on a, je pensais qu'on aurait à faire plus de prises que ça pour avoir un résultat correct. Et, franchement, je ne pensais pas que tu serais aussi professionnelle pour ce travail.

— Ben, si je veux percer, j'ai intérêt à ne pas être mauvaise, beaucoup d'appelées, peu d'élues. Depuis septembre, j'ai toujours eu du travail. Comme je prends ce qui vient, j'arrive toujours à travailler comme actrice.

— C'est quand même pas évident de réciter correctement un texte qui est quand même très technique. Tu as bossé dans le transport, ou les travaux publics ?

— Ah non, pas du tout, ce sont mes grands-parents qui sont dans ces secteurs. Par contre, j'ai une formation de secrétaire médicale, et j'ai eu la chance d'avoir pu décrocher un contrat dans un hôpital, ça aide pour retenir les termes techniques. Par contre, j'ai eu du mal toute seule, devant la caméra, quand on a fait les séquences au début sur l'Elisabeth Terminal Railroad, entre le port des conteneurs et Morrystown Junction.

— Première expérience de la vidéo ?

— Non parce que j'ai tourné des pubs et tenu un petit rôle dans une série télévisée avant de signer pour ce film. Par contre, être seule devant la caméra sans partenaire, et pour bien plus longtemps qu'une pub, c'est nouveau pour moi. Même dans la pub pour Fleawiper, j'avais le chat qui devait sauter sur mes genoux à la fin, ça m'aidait.

— En tout cas, tu t'en tires bien. En plus, on sent que le sujet t'intéresse.

— J'y connais rien en trains de marchandises, et découvrir comment on fait passer des conteneurs entre le Canada et les États-Unis, c'est tout nouveau pour moi. Rien que voir la future ligne complète sur la carte, ça fait envie. Surtout que je ne connais pas la région.

— Ben, tant mieux, c'est un atout dans un film d'entreprise d'avoir une présentatrice qui ne soit pas une potiche posée là pour faire joli... Pour tes pieds, rajoute une semelle d'isolant thermique spécial trekking dans tes chaussures, ça isolera complètement ton pied du froid qui monte par la semelle. Conseil de mon père qui est pilote de brousse au Nunavut, ça coûte une misère et c'est redoutable d'efficacité. »

J'ai suivi le conseil de Sabrina en achetant, pour \$15 la paire, des semelles isolantes spécial grand froid au magasin de sport où j'ai pu m'arrêter pour faire cet achat d'urgence à Saint Johnsbury, avant de partir. Et je peux vous dire que ça marche ! Je n'avais plus les pieds glacés par le froid, et je pouvais suivre l'équipe de tournage sans être gelée. Cela dit ne passant, dans le tunnel de Fairlee, nous étions à l'abri du vent, ça aidait.

Autre activité professionnelle, cette fois-ci en intérieur, mes répétitions pour la pièce de théâtre de Winston Smith. En dehors de Roddy Carmes et de moi, le troisième acteur professionnel de la troupe de cinq était Jarvis Carter, la trentaine, qui jouait le sergent-chef de l'US Army qui avait été arrêté sur l'accusation d'avoir ordonné à son peloton de procéder à des exécutions sommaires en Irak.

L'action de cette pièce avait lieu exclusivement dans le bureau du colonel Westfield, son avocat, joué par Roddy Carmes. C'était la partie préparation du procès qui

était vue, avec les éléments d'enquête préliminaire. Se succédaient l'accusé, le juge, joué par une actrice amateur, Melody Jensen et le procureur militaire, joué par un autre acteur amateur, Collin O'Donnell. Miss Jensen est un collègue de Winston Smith à la mairie, elle s'occupe de la partie administrative des travaux de maintenance du réseau d'eau potable de la ville de New York, mister O'Donnell est un officier de police du NYPD, ami de l'auteur de la pièce.

Je peux dire que pour des amateurs, ils sont très convaincants, et Jarvis Carter tient bien la route. Contrairement à moi, il ne fait que du théâtre, beaucoup de rôles dramatiques dans des créations contemporaines, ainsi que des rôles dans des pièces comiques. C'est une chance de pouvoir se spécialiser, et une autre mentalité. Moi, je ne pourrais pas, j'ai besoin de voir plusieurs horizons et, jusqu'ici, entre la pub, le théâtre, les films d'entreprise et la télévision, j'avais de quoi faire.

C'est ce soir-là que j'ai pris mon nom de scène, et cela de façon accidentelle. Roddy Carmes se partageait la mise en scène avec un de ses amis, Melville Kozniewski metteur en scène de théâtre professionnel, qui avait aussi en charge toute la partie intendance. Comme Roddy, il faisait ça par conviction, en plus de son travail habituel. À l'entrée de la salle où nous répétions ce soir du jeudi 16 janvier 2013, il avait écrit les noms des acteurs sur une ardoise en dessous du titre de la pièce, afin que les autres utilisateurs du théâtre ne viennent pas nous déranger pendant nos répétitions.

Comme il n'y avait pas assez de place en largeur, et qu'il voulait que les caractères des lettres soient lisibles, il avait shunté la dernière syllabe de mon prénom, et je m'appelais désormais Carli. ALVAREZ, orthographe tel quel. J'ai découvert ça en arrivant et, intriguée, je me suis intéressée à cette nouvelle façon d'écrire mon nom :

« Bonsoir Melville, c'est toi qui a écrit les noms sur l'ardoise ?

— Bonsoir Carlita. Oui, j'ai été un peu à l'étroit pour les noms de tout le monde, et comme tu as un nom et un prénom qui font trois syllabes chacun, j'ai dû composer un peu pour que ça tienne. Je peux réécrire ça mieux, ou garder l'initiale de ton prénom si tu préfères.

— Oh, laisse comme ça, mon prénom est déjà un diminutif, celui de Carla, un peu plus ou un peu moins. . . Quoi que, c'est pas mal comme ça, ça se retient bien sur un générique, ou un programme, en prenant seulement les deux premières syllabes. . .

— En tout cas, c'est original, fit remarquer Jarvis, qui venait d'arriver à l'instant. Une amie de ma compagne se prénomme Carlita, comme toi, et son diminutif, c'est Lita. Carli, ça sonne mieux, je trouve ça moins commun, sans être extravagant ou difficile à porter.

— J'ai juste une petite idée au sujet de l'orthographe, fis-je remarquer. Le "i" tout seul à la fin, je trouve pas ça joli. . . Mel, tu peux me prêter ton feutre, s'il te plaît ?

— Voilà. . . »

Point de vue visuel, j'ai eu l'idée de remplacer le I, pas joli en finale d'un nom qui n'est pas d'origine slave (avis personnel), par un Y. Là, je tenais un nom de scène à la fois pas trop éloigné de mon nom d'état-civil, mais suffisamment différent pour bien marquer qu'il s'agit là d'une autre identité, celle de l'actrice que je suis devenue. Carly Alvarez, ça a une certaine allure, il ne me restait plus qu'à prévenir Roxy pour qu'elle mette à jour mon dossier, et ça serait bon pour la suite.

Autre fait important, ce soir-là, la troupe était au complet. Certes, comme nous avions trois acteurs pros (deux sous contrat, dont moi, et un à l'origine du projet) sur

cinq rôles, c'était facile de pouvoir arranger les répétitions de la troupe en fonction des impératifs des non-professionnels. Sur toute la durée de la pièce, ceux qui étaient le plus souvent en scène étaient Roddy (toutes les scènes sauf trois) et moi (les trois-quarts des scènes). Les rôles des amateurs représentaient seulement un tiers des scènes chacun.

Pour le planning des répétitions, Roddy et Mel étaient contents de voir que les non professionnels étaient quasiment disponibles tout le temps, sauf cas de force majeure. Comme nous répétions deux soirs de semaine, cela allait pouvoir bien avancer. En introduction ce soir-là, Roddy a fait le point, et c'était encourageant :

« Sur la suggestion des non-professionnels, j'ai aussi rajouté au planning des après-midi de répétition les week-ends. Par contre, nous ne pourrions pas prendre toutes les plages, Jarvis a des représentations pendant ces périodes, et Carlita risque aussi d'être prise par des contrats. Elle est en ce moment en déplacements pour le tournage d'un film d'entreprise, par exemple, et elle m'a dit qu'elle risque de ne pas être là. De ce fait, je privilégie les scènes où Melody et Collin jouent. Autant un pro peut se permettre de ne pas être là pour pouvoir tenir un rôle avec lequel il gagne sa vie, autant un amateur, qui fait l'effort d'être présent, ne doit pas être lésé si les acteurs avec lesquels il joue ne peuvent tous être présents. De ce fait, Mel centralise tous les problèmes de logistique qui vont forcément se poser sur cette pièce, et je vous invite à le contacter pour qu'il prévienne tout le monde en temps réel en cas d'empêchement... Bien, ceci dit, nous ne sommes qu'au tout début et je vois que les pros comme les amateurs ont déjà fait de gros efforts pour apprendre et retenir leur texte. Nous allons travailler intensément là-dessus ce mois-ci pour que ce point-là, se souvenir de son texte, ne soit pas un problème. Nous allons faire ce qu'on appelle des italiennes, c'est à dire, pour les non-professionnels, réciter le texte tel quel, sans le jouer, le plus rapidement possible, afin qu'il soit su et que l'enchaînement des répliques soit le plus efficace possible. Nous commencerons ensuite le jeu et la mise en scène, et je pense que nous serons prêts à la date que j'avais prévu pour la première, à savoir mi-mai. Bien, nous commençons ce soir par les scènes où Melody et Collin jouent... »

Et c'était parti pour une expérience de théâtre des plus intense, et des plus passionnantes. Même si nous n'étions payés qu'au minimum syndical pour les répétitions, Jarvis et moi, la motivation pour être là était bien plus profonde. Monter une création originale d'un auteur *vraiment* contestataire grâce à l'aide de quelqu'un qui peut payer la note sans discuter, ça n'a pas de prix. Tremble, spectaculaire intégré !

Outre mes performances professionnelles, ce mois de janvier 2013 a été marqué par un événement personnel qui m'est des plus chers. En résumé, je ne suis plus seule dans la vie... Walter ne m'avait pas oubliée et, prenant sur lui de refuser un engagement, il m'a consacré tout un week-end, rien que pour moi. Lui et moi, tous les deux... Nous avons visité tout New York, passant par les principaux monuments, un luxe que je ne m'étais pas permis auparavant du fait de mes obligations professionnelles. Et c'était magique !

C'est sur le Brooklyn Bridge, à mi-chemin entre Long Island et Manhattan, que nous nous sommes déclaré notre flamme. Et, pour fêter cela, il m'a offert un dîner dans l'un des restaurants français les plus réputés de la ville, le French Paradox, sur la 38e rue. Au dîner : salade d'endives aux pommes et à l'huile de noix en entrée, un rôti de veau façon Orloff (avec des tranches de bacon et du fromage fondu), fondant au chocolat et à la crème de marrons en dessert. Étant trop jeune, je n'ai pas pu prendre de vin, mais j'ai eu droit à un thé glacé de menthe fraîche au miel, délicieux cela dit en passant.

Pour la suite de la soirée, c'est ma vie privée, ça ne vous regarde pas. Toujours est-il que le lundi 21 janvier, j'étais ravie de retourner au travail à Bellevue, pour faire in extremis une vacation de secrétariat pour le docteur Peyreblanque. Suite à une tempête de neige, le Vermont et le New Hampshire et le Massachusetts étaient couverts de quatre pieds de neige (1m20), rendant le tournage de la suite du film d'entreprise où je faisais les présentations impossible, les principaux axes de communication étant coupés. J'ai pu prendre une vacation avec Marty Peyreblanque, pour ne pas rester sans rien faire, et gratter un peu d'argent.

En arrivant au travail, j'ai remarqué que le panneau publicitaire installé devant l'entrée de l'hôpital portait une nouvelle pub. Cet espace avait été acheté par le Wasteland Institute, un groupe de défense des intérêts des industries chimiques et pétrolières, explicitement qualifié de propagandastaffeln des éconégationistes par le docteur Peyreblanque. En effet, les mercenaires médiatique de ce groupe sont payés par lesdites industries pour faire croire que le réchauffement climatique d'origine humaine n'existe pas. Cela afin d'éviter à leurs commanditaires de devoir payer la note, sous forme de normes industrielles strictes et onéreuses concernant la lutte contre la pollution et l'emballage climatique anthropique, de diminution du volume de leurs ventes et de milliards de dollars à dépenser en frais de reconversion industrielle. Bref, pas la joie, surtout pour les actionnaires. . .

Donc, la réalité nous emmerde, nous y substituons notre propagande. . . Il est à noter que le Wasteland Institute a trempé, pendant les décennies 1970 à 1990, dans la désinformation concernant les méfaits sanitaires du tabac. Et cette fois-ci, leur propagande était des plus grossière. À côté d'un portrait du tueur en série Charles Manson, un simple slogan, aussi choc que ridicule : *Le réchauffement climatique, il y croit*, avec l'adresse du site internet du Wasteland Institute en dessous. Paraît que ça marche mais bon, il y en a bien qui arrivent à croire à des trucs bien plus invraisemblables, comme le fait que George W. Bush Junior a fait à lui tout seul les attentats du mardi 11 septembre 2001, et pas le 12 parce que c'était un mercredi, et qu'il avait piscine ce jour-là. . .

Bon, cette déjection propagandiste n'allait pas me gâcher la journée car, comme le dit si bien Noam Chomsky, la liberté d'expression, c'est d'abord celle de ceux qui ne pensent pas comme vous. Ce qui n'exclut pas que l'on puisse distribuer quelques claques à ceux qui le méritent. . . J'avais fini de bosser en fin de matinée et je comptais rentrer chez Marilyn et Harvey pour passer l'après-midi à répéter mon texte pour la pièce de théâtre où je devais jouer. J'accrochais sur quelques passages et il fallait que je fasse un travail de mémorisation plus poussée.

Quelle ne fut pas ma bonne surprise de voir qu'il y avait eu un léger changement au panneau publicitaire du Wasteland Institute. Il représentait désormais Adolf Hitler

en train de faire le salut nazi. Le texte qui y était accolé était nettement plus, disons, explicite quand aux véritables méthodes de ce groupe de désinformation :

LA SHOAH N'EXISTE PAS, ET NOUS SOMMES PAYÉS PAR LES NÉGATIONNISTES DE L'HOLOCAUSTE POUR VOUS LE FAIRE CROIRE.

*Au Wasteland Institute, peu importe que vous soyez le pire des c*****s et que la thèse que vous défendez soit la dernière des f*****ses. Du moment que vous pouvez y mettre le prix, nous en ferons la promotion sans discuter, peu importe la vérité que vous refusez d'admettre par intérêt personnel, nous la présenterons comme étant un mensonge.*

Nous avons fait gober au public que le tabac est sans danger pour la santé et que le réchauffement climatique était une fiction. À qui le tour ?

WASTELAND INSTITUTE – Nous avons les moyens de tout vous faire gober.

Là, c'est franchement réjouissant ! Bon, pas seulement parce que les éconégationnistes (appelons ces gens-là par leur vrai nom, sil vous plaît !) sont téléguidés par le Parti Républicain pour faire de la désinformation (comme le fut le Truth Movement, d'ailleurs), mais parce que des gens dans le public n'étaient pas dupes, et le faisaient savoir. Et les auteurs de ce réjouissant détournement avaient signé leur acte, discrètement, en bas du panneau d'affichage :

Détournement offert par le collectif A Guy Named Debord

Ah tiens, ça me rappelle une histoire, du genre il était une fois un monde réellement renversé, où le vrai était un moment du faux. . . Tiens, juste une idée comme ça : et si l'art, qui est une fiction consentie, était utilisé pour faire passer des réalités aux gens ? Et, si on y arrive, les détourner des fictions imposées comme étant des réalités que sont, par exemple, les modes de désinformation des acteurs du spectaculaire intégré, comme les âneries du Wasteland Institute, les théories de la conspiration, la publicité, la fabrication du consentement. . . Bon, je suis pas la première à y penser, surtout au théâtre. Paraît qu'il y a un certain Jean-Paul Sartre qui a eu cette idée avant moi. . .

Tant que l'on parle de désinformation, j'ai été invitée, le 27 janvier, chez Norbert Kwaniewski, le scénariste français neveu de l'écrivain Marie Le Dantec, qu'il m'a présentée à l'occasion. J'ai déjà fait allusion à elle, écrivain célèbre en France qui est soi-disant controversée, un concept bien français que l'on pourrait traduire par médiocre et survendu grâce à un battage médiatique immérité.

Monument de cynisme mercantile, Marie-Claude Durand, dite Marie Le Dantec, a commencé la conversation sur la littérature en ne cachant pas son statut effectif de vendeuse de papier à la livre. Devant une quiche lorraine, une tarte salée française délicieuse, préparée par son neveu Norbert, elle m'a expliqué dans le détail sa démarche "littéraire". A priori odieux, ses parti-pris en la matière m'ont vite été réjouissants. Car, comme elle me l'a dit, elle jouait plus le rôle de l'écrivain à la mode qu'autre chose :

« Ce que je vends au public, ce n'est pas les torche-culs que j'écris en en foutant le moins possible, c'est mon personnage, celui de l'écrivain contemporain qui prétend donner, à travers son œuvre, un miroir de la société actuelle. Ça, c'est le plan marketing pour refiler ma merde aux gogos qui ne demandent qu'à l'acheter afin d'être à la mode.

— T'es sévère avec ce que tu écris, fis-je remarquer. Mais tu n'écris vraiment que pour gagner du fric ?

— Réponse : oui. Toute la gamme de *produits* que l'on appelle pompeusement mon œuvre littéraire n'est là que pour me permettre d'avoir un joli revenu sur le dos des cons qui se croient intelligents en achetant ce que j'écris. Une bien piètre littérature qui est, d'un point de vue *vraiment* littéraire, à peine du niveau d'un mauvais roman de gare.

— Là, faut oser !

— Tout tient dans cette industrie de l'enfumage que l'on appelle public-relations. Ici, aux USA, Ronald Reagan, l'un des pires présidents que ce pays a eu, si ce n'est le pire, fait l'objet d'un culte de la part de ceux dont il a laminé le niveau de vie, écrasé les avantages sociaux, voire purement et simplement détruit l'emploi, parce qu'il a réussi à faire croire qu'il était un sauveur de la nation. Il n'était pas terrible au cinéma mais, comme politicien, il a bien su prendre les gens pour des cons. On lui doit le 11 septembre 2001 via la guerre contre les soviétiques en Afghanistan, la destruction concertée de l'économie de ce pays, passé de créateur net à débiteur pendant ses deux mandats, les crises économiques à répétition, la spéculation boursière insensée et la casse de l'économie. Et il est applaudi par des gogos dont il a dégradé les conditions de vie. Pourquoi ? Parce qu'il a su dire aux gens ce qu'ils avaient envie d'entendre, et leur faire croire ce qu'ils voulaient gober. Un modèle pour moi dans le domaine de la démagogie !

— Et tu traduits ça comment dans ce que tu écris ?

— Ce n'est pas compliqué. Tout d'abord, la ligne de conduite à tenir, c'est celle de la médiocrité. Il ne faut être ni un génie, ni une cloche, mais rester dans la partie inférieure de la moyenne afin d'être vendue au plus de clients possibles. En clair : choisir des thèmes bas de plafond pour faire croire que je parle du quotidien, employer un style, ou plutôt, un non-style afin d'avoir une écriture très plate, sans fioritures mais aussi sans aspérités, sans saveur, sans relief, noyer le lecteur sous l'insignifiant présenté comme étant une nouvelle approche du roman et, in fine, prendre des personnages ectoplasmiques dont le lecteur finit par se foutre complètement d'en penser quoi que ce soit au bout de la dixième page.

— Ça, c'est pour la base du métier tante Marie, punctua Norbert. Je fais pareil pour les merdes que je vends au kilo pour avoir des fins de mois pas trop difficiles. Tu as une touche à toi pour prendre les lecteurs pour des crétins, c'est ce qui fait la différence.

— Exact Norbert, reprit Marie Le Dantec. La première touche, cela consiste à vendre le bon produit au bon moment. J'ai commencé mon plan marketing au milieu des années 1980, quand la littérature française, sous les coups de boutoir des marchands de tapis qui ont phagocyté ce secteur, a sombré dans la médiocrité la plus profonde. Entre les journaux intimes de midinettes qui étalent leur vie de merde sans intérêt, sauf pour les fois où elles croisent des célébrités, les histoires niaises, niveau

école primaire, de publicitaires cocaïnomanes et les machins expérimentaux parfaitement illisibles dont même l'auteur semble ne plus pouvoir comprendre ce qu'il a écrit, il y avait une place à prendre, et je l'ai prise. La place de l'auteur de fiction comme chroniqueur du monde actuel.

— Là, c'est une noble ambition, mais qui n'explique pas le résultat, ai-je constaté.

— Tout à fait, parce que les *vrais* auteurs de fictions et chroniqueurs du monde actuel ne sont pas plus au catalogue des grandes maisons d'édition que les véritables révolutions ne sont télévisées. On en trouve de très bons sur internet, des gens avec un talent certain qui se foutent de vendre leurs écrits, et préfèrent dire ce qu'ils ont en tête à qui veut bien les lire, loin de toute considération de gloire ou de fortune. Bref, l'inverse de mon plan média... En fait, il ne faut pas *être* un chroniqueur du monde actuel, mais *faire croire* que l'on en est un. Et vendre in fine un produit qui n'est que pure démagogie, complète médiocrité littéraire, et strict phénomène médiatique. Et moi, je n'ai qu'à jouer à l'auteur maudit et tourmenté en prise avec le réel devant les caméras, un travail d'actrice comme le tien.

— Sauf que ce n'est pas de la fiction consentie, commentai-je. C'est une falsification de la réalité ce que tu me décris là.

— Tu lis Oleg Molotine à ce que je vois, tu as à la fois de l'intelligence et du bon goût, constata Marie Le Dantec. Quasiment TOUTE la littérature française contemporaine est une grosse arnaque, autant marcher dans la combine si on veut se tirer avec la caisse ! Il y avait une case à prendre dans le rayon réalité, je l'ai prise. Et après, employer la technique de base de faire du médiocre pour vendre en masse, ça fonctionne toujours. Mais avec un petit plus bien à moi : la démagogie avec déni plausible intégré.

— Là, ça me dépasse !

— C'est simple Carlita. Pour ne pas faire qu'un brouet strictement insipide, je rajoute des éléments chocs soigneusement choisis pour parler à la masse du public que je veux toucher et, à titre de sécurité, je mets quelques artifices pour faire passer ça pour une expression purement littéraire. Par exemple, dans mon livre *Quai de Chargement*, mon plus gros succès en terme d'escroquerie littéraire, j'ai mis, entre des scènes porno sans intérêt, des réflexions racistes de la part de certains personnages et, à la fin, j'ai rajouté à leur sujet "mais tout cela n'est que du second degré". Comme ça, les gros beaufs qui votent pour l'extrême-droite prennent tout cela au premier degré, et les faux intellos de mon cul croient à un effet de style littéraire. Et avec ça, j'entube les deux !

— Tu as aussi l'art de recycler les restes, et celui de tuer tes sujets, précisa Norbert.

— Exact, c'est ma marque de fabrique. J'ai commencé, dans *Éléments subatomiques*, mon premier produit, par combiner le plus mauvais du roman de gare avec le pire du roman expérimental, avec une couche de porno limité à des descriptions anatomiques cliniques des divers emboîtages de mes personnages. Et j'ai rajouté à la fin une histoire de clonage à la con dont aurait bénéficié le personnage principal, le tout sans qu'il y ait le moindre lien avec toute la daube que j'avais tartinée avant. Au lieu de parler de l'amour et de la sexualité, je tue le sujet en limitant ça à la partie mécanique de la chose. Même méthode avec *L'Hypothèse d'un Archipel*, j'ai repris l'histoire du publicitaire fêtard d'un vrai publicitaire fêtard aussi médiocre que moi du point de vue littéraire, mais qui est convaincu à tort du contraire, j'ai rajouté une histoire de

clonage et j'ai terminé avec les pires poncifs de la SF post-apocalyptique des années 1970 en situant la fin dans un monde ravagé par une guerre nucléaire totale. Alors que j'aurais pu parler de l'altérité, de ce qu'est l'autre, j'ai stérilisé le sujet en parlant de clonage. Le clone, c'est l'identique, la stricte copie exacte, le duplicata biologique. L'idéal pour tuer un sujet sur l'autre et l'altérité !

— Là, je comprends pas vraiment l'intérêt du procédé, repris-je. En clair, si j'ai bien suivi, tu fais des livres qui, délibérément, ne parlent *pas* de sujet qu'ils pourraient traiter, c'est ça ?

— Tout à fait. L'art moderne et la littérature contemporaine, pour ce qui se vend en masse, fait tout pour ne surtout pas ouvrir la moindre polémique. C'est du prêt à penser qui va dans le sens des schémas de pensée de masse du gros de la société.

— Une sorte de fabrication du consentement, en quelque sorte.

— Mmmmm... Norbert ne m'a pas dit non plus que tu lisais Chomsky. Mais venant de quelqu'un qui lit Molotine, cela n'a rien d'étonnant, il a repris et développé nombre de ses idées... Bref, l'art moderne et la littérature contemporaine ne sont plus qu'une longue suite de clichés plus ou moins emballés dans des concepts aussi chocs que fumeux, afin de faire croire qu'il y a un contenu dans ce qui n'est que du pur effet. Marcel Duchamp avait fait la satire de cette tendance avec ses Ready-Made, et il a bien vu que tout le champ artistique contemporain deviendrait du pur effet, et non du contenu, à quelques exceptions près. J'ai donc choisi d'appâter le chaland en lui promettant de traiter de vastes sujets nobles dans mes produits pour, in fine, lui coller la même compilation de clichés et d'effets faciles que ce qu'il voit partout ailleurs. Mais avec un chapeau, car c'est mieux !

— Là, franchement... répondis-je, hésitante, j'hésite entre chapeau pour l'arnaque et une paire de claques pour le procédé. Mais bon, je préfère le chapeau, parce que je n'ai pas entendu d'autres personnes dans ta situation faire preuve d'autant d'honnêteté.

— J'étais une petite fonctionnaire du ministère des transports avant de me lancer dans les produits littéraire de masse à l'usage des gogos aussi incultes que prétentieux. J'ai eu le déclic un jour en allant voir *Le Camion*, un film aussi boursoufflé qu'expérimental de Marguerite Duras. Et je me suis dit que si elle arrive à passer pour un génie en faisant une merde pareille, pourquoi pas moi ? J'ai tenté ma chance et ça a marché, grâce à la complicité des critiques complaisants qui font la pub de mes produits.

— Tante Marie collectionne les articles des critiques qui la descendent en flammes, précisa Norbert, moqueur.

— C'est exact, reprit-elle. En France, il y a deux sortes de critiques : ceux qui disent du bien de mes livres, et ceux qui les ont lus. Les seconds ont toute mon admiration parce qu'ils sont honnêtes avec les lecteurs, en plus d'avoir le courage de leurs idées, d'être moralement intègres, cultivés et intelligents. Mais oui, j'écris de la merde que je vends en masse ! Et ce qui me rassure, c'est qu'il reste des gens honnêtes qui ne sont pas dupes du procédé. Tant mieux pour la littérature ! »

Bien que cynique et brutal, ce point de vue m'a revigoré en me montrant un aspect du travail d'artiste, certes sordide, mais réel. Et la petite idée selon laquelle on peut détourner l'art commercial contre la société du spectacle qui l'a produit faisait douce-

ment son chemin en moi. Cette démarche, paraît que ça s'appelle du situationnisme et, tiens donc, un certain Guy Debord en a été un des théoriciens. . .

Dans le registre surréaliste complet, je suis passée un soir de début février au théâtre où la pièce que Roxy s'était faite refiler, transformée en comédie musicale, était sur son chemin vers son autodestruction. . . En attendant que la première soit la finale, la metteuse en scène, Camille Balmat, s'activait pour faire exister ce spectacle. Mon prétexte pour passer voir l'état du futur naufrage était de faire un rapport à Roxanne afin de la tenir au courant de l'avancement du spectacle.

Ce soir-là, c'était la répétition du final, un numéro exécuté de façon professionnelle grâce aux danseurs bien payés par la production. Petit détail d'ordre privé, Martin-Georges Peyreblanque, qui devait aller à Fort Wreckage pour retrouver sa compagne Linda, avait proposé de me prendre au passage pour me faire le taxi, le domicile de Marilyn étant situé sur le chemin direct entre Manhattan sud et l'installation militaire de l'US Navy. Je suis rentrée dans le théâtre ce soir-là pendant une pause.

J'ai trouvé Camille Balmat en plein travail, accompagnée d'une personne qui était visiblement une représentante du gouvernement de la Corée du Nord, à en juger par le fait qu'elle était de toute évidence d'origine asiatique, et qu'elle portait un uniforme de style soviétique. Petit détail intéressant pour la suite, Camille Balmat avait son bras droit bloqué dans la position du salut nazi, ce qui la faisait bien évidemment souffrir. Elle discutait de la date de la première représentation prévue, Kim Treyle et Gracie Knoll ayant choisi de repousser de presque deux semaines la date initialement prévue :

« . . . les productrices m'ont dit que le premier avril étant un lundi, nous aurions plus de chance d'avoir du public le dimanche 14, au milieu du mois. Et plus de visibilité selon elles, les spectacles débutant au printemps ont toujours leurs premières les 1er avril et 1er mai. Bon, cela me laisse plus de temps pour peaufiner les petits détails du spectacle et, comme vous le dites si bien, restituer de façon exacte l'atmosphère de bonheur normalisé qui émane de la République Démocratique de Corée du Nord.

— Madame Robinson a su trouver l'équipe capable de mettre en œuvre cet important projet de communication objective et non biaisée. . . Excusez-moi, mais vous avez de la visite il me semble. . .

— Ah oui, c'est miss Carlita Alvarez, la chargée de coordination de miss Robinson. . . Bonsoir Carlita, excuse-moi pour ce léger problème avec mon bras, c'est dû à un déphasage énergétique entre mon tulong et mon irwak, mon biopraticien naturopathologiste en médecine indonésienne traditionnelle post-quantique n'a pas encore réussi à réaligner les deux. . . Au fait, je te présente le commissaire politique Hwaiteu Babo, du Ministère de l'Éducation Coercitive de Corée du Nord, qui est venue faire un rapport sur l'avancement de notre travail sur ce spectacle. Madame Hwaiteu²⁵, Carlita Alvarez.

25. Conformément à la pratique asiatique traditionnelle, le nom de famille est énoncé avant le prénom.

— Enchantée, répondis-je. Merci d’être venue nous voir, miss Balmat est très sensible à l’attention que l’on porte à son travail.

— En effet, et c’est une chance que nous ayons un metteur en scène qui a su capter l’essence de notre spectacle objectif et non biaisé à travers l’expression ludique de la notion de bonheur obligatoire qui caractérise notre pays, commenta la commissaire politique nord-coréenne, débitant imperturbablement, et avec une conviction réelle, un texte de propagande qui ferait normalement rigoler n’importe qui de normalement constitué, indépendamment de son ethnie ou de sa nationalité. Madame Balmat a ainsi pu valoriser le côté strict de l’éducation coercitive, notion primordiale dans la formation du citoyen nord-coréen aux subtilités du Juche, et dont l’idée de base peut être résumée par le slogan de mon ministère : soyez heureux, c’est un ordre. . . Miss Balmat, c’est quand même étonnant que, par votre pratique des médecines non-capitalistes, vous n’ayez pas obtenu de meilleurs résultats pour votre crampe. . .

— Comme je vous l’ai dit, mon biopraticien naturopathologiste en médecine indonésienne traditionnelle post-quantique n’a pas encore réussi à réaligner le déphasage énergétique entre mon tulong et mon irwak. . . En ce moment, avec le spectacle, je suis dans une situation de désordre énergétique critique. Naturellement, je préfère faire appel aux médecines alternatives, les médecins n’y connaissent rien dans ce domaine, et ils prescrivent n’importe quoi pour vous empoisonner. En plus, comme 80% des médicaments sont des placebos. . .

— Ah, vous m’apprenez quelque chose. . . Moi qui croyait que les tests en double aveugle obligatoires pour obtenir un visa de la FDA²⁶ pour commercialiser un médicament étaient justement destinés à mesurer précisément les biais dus à l’effet placebo, et évaluer précisément l’efficacité d’une molécule contre un véritable placebo »

Naturellement, vous avez reconnu Martin-Georges Peyreblanque, docteur en médecine, quinze ans de pratique hospitalière en chirurgie-traumatologie, pas mal d’articles publiés dans les journaux scientifiques, quelqu’un dont on ne peut pas dire qu’il ne sait pas faire son métier. Ni qu’il manque de sens de l’humour dans le cas présent. Utilisant deux slogans chers aux charlatans et strictement faux d’un point de vue factuel (les médecins qui ne comprennent rien à leur métier et les 80% de médicaments agissant exclusivement par effet placebo, heureusement pour ceux qui on survécu à une septicémie grâce aux antibiotiques que c’est faux) avec le sophisme dit de l’Argumento ad Maximum, alias plus c’est gros, plus ça passe, Camille Balmat étalait son incompetence dans ce domaine avec la suffisance des sots qui étalent avec mépris leur inculture dans un domaine précis en ayant l’illusion de détenir un grand savoir. J’ai tout de suite compris que Marty voulait se foutre d’elle, et je l’ai laissé faire. Déjà, dès sa présentation, il y avait de quoi se marrer :

« Excusez-moi de ne pas m’être présenté, je suis le professeur Martin Valentino-vitch Samozvaniets, expert en médecine traditionnelle cosaque, diplômé de l’institut Trofime Lyssenko de Dourakgorod. Je crois que vous avez un léger problème de crampe, à ce que je vois.

— Oui, répondit la cinéaste-metteur en scène, c’est un problème d’alignement énergétique, je pense que vous pouvez y faire quelque chose. . . Pas comme cet incom-

26. Food and Drug Administration, service du gouvernement fédéral américain chargé de la sécurité des aliments et des médicaments aux USA. Entre autres, des évaluations d’efficacité par des tests en double aveugle pour les médicaments.

pétent à Bellevue, que j'ai consulté aux urgences, et qui voulait me détraquer avec une injection d'un produit pour détendre mes muscles, soi-disant. . .

— Et vous en avez déduit que c'était l'un des 20% de médicaments qui n'était pas un placebo, votre clairvoyance me stupéfie, répondit Marty, avec un ton sérieux digne d'un grand acteur comique récitant avec professionnalisme la réplique la plus hilarante de sa carrière. Je serais curieux de savoir quelles sont vos sources d'information sur ces problèmes médicaux. . .

— Tous les praticiens alternatifs vous le confirmeront. Car, bien évidemment, il y a un complot des médecins pour cacher les preuves du fait que la médecine scientifique n'a aucune efficacité!

— Intéressant comme point de vue. . . L'augmentation de la durée de vie moyenne et la baisse de la mortalité infantile depuis 1850, du moins pour les pays développés, vous expliquez cela comment? Paraît-il que la médecine scientifique y serait pour quelque chose. Mais bon, je me fais peut-être des idées. . .

— Vous savez très bien qu'il ne faut pas écouter n'importe qui, professeur. . . C'est comme pour les attentats du 11 septembre 2001 : ils n'ont pas eu lieu, la spécialiste de la question Kathryn Dorsley a très bien démontré que tout était une simulation!

— Moui, là aussi, les ingénieurs en génie civil n'y connaissent rien en physique des matériaux, et 80% des 3 000 personnes tuées ce jour-là n'existent pas non plus. . .

— Exactement! Tout comme le programme Apollo, qui n'a jamais mis un homme sur la Lune, la NASA n'y connaissant rien en astronautique. Et comme l'assassinat du président Kennedy : en fait, c'est un complot luxembourgeois!

— Vraiment?

— Oui, sinon pourquoi est-ce que des sociétés américaines comme Amazon et Apple auraient leur siège social européen au Luxembourg? Naturellement, toutes les preuves sont cachées, ce qui prouvent bien qu'il y a eu complot dans tous ces cas! . . . Vous venez voir quelqu'un ici, professeur?

— Oui, miss Alvarez, avec qui j'ai des relations professionnelles suivies dans le cadre de mon travail pour l'institut Lyssenko. . . Si je puis me permettre, je peux débloquent votre bras par la pratique de la médecine cosaque. Je peux vous réaligner vos pelmeni avec votre ponchik et redynamiser votre flux de kvas par la même occasion.

— Ah, vraiment? Vous me sauveriez la vie professeur! Trois jours que je souffre avec le bras bloqué dans cette position ridicule!

— Tant que vous ne marchez pas au pas de l'oie en chantant *Ein Heller und ein Batzen*²⁷, votre cas reste bénin. Je vais procéder à une pratique thérapeutique cosaque typique appelée *udar v zad* afin de débloquent votre membre. . . Et vous avez de la chance, si je me souviens de mon astrologie basée sur la calendrier julien, aujourd'hui, Mercure est dans Uranus²⁸ et j'ai sur moi ma médaille de Sainte Anne, patronne des praticiens qui apportent du réconfort aux esprits en souffrance. . .

— Ah, mais c'est un véritable réconfort rien que de vous écouter professeur. Vous pouvez procéder à votre thérapie ici, s'il vous plaît?

27. "Un Sou et un Écu", chanson allemande du début du XIXe siècle qui a été assimilée à un chant nazi pendant la seconde guerre mondiale du fait qu'il était employé comme chant de marche par la Wehrmacht, entre autres à cause de son refrain : "heili, heilo, heila". . .

28. Prononcé à l'anglo-américaine, cela donne un jeu de mot entre Uranus et Your Anus (votre anus). . .

— Tout à fait, je vous demanderai juste de bien vouloir vous penchez en avant, et de me tourner le dos... Un peu plus sur votre droite... Voilà, ne bougez pas... »

Martin avait pris six pas d'élan dans l'allée centrale du théâtre et, avec le postérieur de Camille Balmat sur le pas de tir, il a appliqué la thérapie *udar v zad*, qui signifie *coup de pied au derrière* en russe, avec une certaine délectation sadique :

« Comme ça, ça vous va ? »

— Parfait, ne bougez pas... RASSE... DVA... TRI !

— HHHHHHHHHHHHHHHHHHHH !... Aaaaaaaaaaaaaahhhh !...

— Eh bien, vous voyez, ça marche !

— Ah oui, en effet professeur ! Je peux de nouveau bouger mon bras, merci à votre médecine cosaque !

— Mais de rien ma chère... Excusez-moi, mais je ne vais pas pouvoir rester longtemps, miss Alvarez est attendue chez elle. Bonne continuation ! »

Pour la suite du récit, sachez simplement que les *pelmeni* sont des raviolis russes, les *ponchik* des beignets fourrés à la confiture et le *kvas* une boisson faite à partir de pain grillé fermenté (ma maman en fait de l'excellent !). Trofime Lyssenko fut le patron de la biologie soviétique sous Staline, et il a complètement massacré la recherche en ce domaine en faisant croire que l'on pouvait modifier les caractéristiques génétiques des plantes en fonction de leur exposition à des climats sous lesquelles elles ne poussaient pas dans la nature. Sainte Anne est un hôpital psychiatrique à Paris, la capitale de la France, et les termes "dourak" et "gorod" signifient "crétin" et "ville". Sur le chemin du retour, en voiture avec Marty, je n'ai pas cessé d'en rigoler de cet épisode :

« Marty, franchement, tu as de grands talents d'acteur ! Réussir à débiter des conneries pareilles sans rigoler, il faut le faire ! »

— Les escrocs qui ont vendu des pseudothérapies à cette idiote y arrivent aussi, ce n'est pas exceptionnel... Bon, ils y croient dans leurs stupidités, ça aide, je te le concède.

— Et toi, qui est médecin, t'en as pas marre des fois, de voir que des charlatans font gober aux gens des trucs aussi naze que l'histoire des 80% de placebo ?

— Pas contre ceux qui énoncent ces foutaises, ni contre les décérébrés incultes qui y croient, mais contre tous ceux qui y donnent du crédit en faisant de la pub pour ces escroqueries intellectuelles. Laisser les andouilles qui n'ont ni esprit critique, ni culture scientifique élémentaire, se faire escroquer par les charlatans qui leur vendent des pratiques dont l'efficacité médicale est nulle et non avenue, en tous cas identique à un effet placebo, voire à une absence totale de tout soin sur certains troubles bénins qui guérissent spontanément, cela relève de la liberté d'expression. Par contre, tous les connards finis, désolé du terme, qui font la promotion de cette nouvelle forme d'obscurantisme dans les mass media en donnant à ces inepties un certain crédit qu'elles ne méritent pas, je dirais qu'ils mériteraient la potence si je n'étais pas opposé à la peine de mort.

— C'est vrai que si on regarde bien, leurs méthodes soi-disant médicales, c'est aussi con que ce que tu viens de faire, et sans doute moins efficace.

— Le docteur qui a tenté de traiter Camille Balmat aux urgences pour son problème de bras est mon collègue et ami Casey Mortensen. Il l'a virée parce qu'il en a eu marre d'entendre ses conneries sur la médecine, les mêmes que celles qu'elle nous a débité à l'instant même.

— Il l’a foutue dehors comment ?

— En lui disant d’aller plutôt se faire soigner par un des charlatans dans lesquels elle a confiance vu qu’elle dénigrait son travail. . . Vu l’hystérique que c’est, n’importe quelle connerie pouvait la débloquer. Sinon, il faut lui administrer 50 milligrammes de Rispéridone en intra-veineuse.

— Ça me fait penser à ce que me disait ma mère sur les ovnis . . . Et maintenant, on a droit aux abrutis qui ne veulent pas croire que Darwin avait raison.

— Et, pire que ça, tous les autres qui lui ont succédé et ont mis sa théorie à l’épreuve pour, finalement, la valider encore plus. Alfred Wegener aussi n’était pas cru quand il a élaboré la théorie de la dérive des continents. Par contre, quand cette théorie a été mise à l’épreuve, dès que l’état d’avancement de la technologie l’a permis, les preuves de sa validité sont apparues par paquets de douze.

— Sinon, les scientifiques comme toi, ils font quoi contre ces tarés ?

— Ce qu’ils peuvent. Je suis vice-président de Citizens Concerned About Science and Technology, un groupe à la fois rationaliste et critique.

— Ça va ensemble ça.

— Pas toujours. Tu as des critiques irrationnelles, comme les théories de la conspiration. . . Les âneries scientifiques médiatisées, les gens du métier les dénoncent et les infirment. Tu as eu Philip Klass pour les ovnis, ta mère doit connaître, tu as Phil Plait pour tout ce qui est astronomie, James Randi pour le paranormal, Mark Roberts pour le 11 septembre 2001. . . Et des andouilles comme Camille Balmat pour croire à toutes les thèses débiles que ces gens dénoncent et démontent.

— Ça me semble compromis pour lui faire changer d’avis.

— C’est inutile avec des fanatiques pareils dont l’argumentaire exclusif est “j’ai raison ta gueule” . . . Laissons-les se ridiculiser tous seuls, ils y arrivent bien mieux que ce que je pourrais faire moi-même.

— Et t’as un sacré talent pour te foutre de leur gueule !

— Merci. . . Mais ce qui me préoccupe le plus, ce sont leurs relais médiatiques. Et, surtout, les médecins comme moi qui, moyennant un chèque conséquent, tirent dans le dos des praticiens honnêtes. Ceux qui vendent des médicaments classiques inefficaces ou dangereux, par exemple, ou ont des points de vue plus politiques que médicaux sur la médecine. Genre réduire les fonds disponibles au traitement des malades du SIDA, me sucrer les crédits pour mes études sur la prévention des maladies nosocomiales, mettre en face de mes études alarmantes dans le domaine de la médecine du travail des lobbys montés de toutes pièces pour descendre mes résultats, et ainsi de suite. . . Qu’un vendeur de régime à la mode me menace d’un procès parce que j’ai dénoncé l’inefficacité et la dangerosité de son régime dans un article du *Journal of the American Medical Association*, cosigné avec trois autres collègues en nutrition, microbiologie et endocrinologie-diabétologie, ça me laisse indifférent, surtout quand le type en question se rétracte après avoir reçu l’assignation de cessation et désistement ad hoc signée par ma compagne pour lui sommer de me communiquer la contre-expertise qui lui permet de dire que les travaux qui ont fait l’objet de la publication du JAMA ne valent rien. Par contre, qu’une association des camionneurs indépendants, sortie de nulle part, achète soudainement des pages dans la presse pour dire que le travail que j’ai fait avec des collègues sur les conditions de travail dans l’industrie des transports routiers sont à revoir sur des bases médicales parce que

mon point de vue est un torchon de propagande gauchiste, là, ça me met vraiment en rogne.

— C'est peut-être lié.

— C'est lié. Vu que tu lis Oleg Molotine en ce moment, essaye de retrouver le texte où il parlait de l'utilisation de l'obscurantisme comme outil politique, ça vaut le coup. »

J'ai pris note du conseil de Marty. Sans dire que j'adhérais à ses thèses (il m'avait dit un jour que pour lui, comme l'avait dit Nietzsche, il lui était aussi odieux de suivre que de guider), j'avais de quoi réfléchir et penser à mon métier de comédienne, au sens sociétal du terme. Car quand on joue une fiction pour la faire passer pour vraie, c'est indispensable de savoir qu'on fait exactement la même chose avec un spectacle de fiction consentie qu'avec une propagande pour un mensonge imposé. Les différences ? Les buts poursuivis et l'éthique personnelle. Tout le reste est identique.

En ce mois de février 2013, j'ai passé une grande partie de mon activité professionnelle à terminer non seulement les tournages, mais aussi les commentaires en voix off du film d'entreprise du groupe Canadien Atlantique. Utiliser ma voix pour ces présentations, en plus de me montrer sur les différents sites de la future radiale sud vers le port des conteneurs de Newark Elisabeth de la compagnie assurait une cohérence sur la forme de l'ensemble du film. Et, en plus, comme me l'a fait remarquer Sabrina Lemonnier, la responsable de production, j'ai une belle voix.

Le plus important pour moi, c'était aussi de voir que la pièce de Winston Smith prenait forme petit à petit. À notre dernière répétition de février, le jeudi 28, nous avons joué toutes les scènes de tous les trois tableaux, et nous pouvoir commencer à faire des filages, c'est à dire jouer toute la pièce en entier du début à la fin sans interruptions. Winston Smith écrit délibérément des pièces courtes avec le moins de monde possible sur scène afin de faciliter le travail de production, tout en allant droit à l'essentiel d'un point de vue narratif.

Cela donne des pièces courtes, nerveuses, avec un jeu minimaliste, mais aussi un texte où chaque syllabe compte, la grosse difficulté avec ce genre de théâtre. L'à peu près est interdit, et les marges de mise en scène sont limitées. Toutefois, Winston Smith limite les didascalies (les textes dans le texte des dialogues qui indiquent quand un personnage rentre, sort, quand il se déplace, et toutes les indications nécessaires au jeu) aux seuls mouvements et placements des acteurs.

Tout ce qui relève de leur jeu en tant qu'incarnation des personnages est entièrement laissé à l'appréciation du metteur en scène et des acteurs. Une liberté indispensable, Smith m'ayant dit lui-même qu'il s'arrête au texte et aux mouvements, sous prétexte que la mise en scène et le jeu d'acteur ne sont pas de sa compétence. Compte tenu du caractère strict de son texte rédigé au cordeau, c'est tout à fait louable qu'il a pour politique de laisser le plus de champ d'action possible au metteur en scène et aux acteurs, contrairement à un auteur comme Samuel Beckett, par exemple.

Vu le sujet de la pièce, un procès devant un tribunal militaire, les occasions de rigoler n'étaient pas fréquentes. Et quand on en avait une, c'était par inadvertance.

Un soir, Roddy Carmes, qui tenait le rôle principal, tenait aussi le rôle principal dans un film en cours de tournage dans des studios à New York City, péplum intitulé *Brûle, Néron, Brûle!* Il avait ses scènes dans ce film pendant la journée et il sortait directement du studio après le tournage pour venir répéter avec nous.

Et ce qui devait arriver arriva un beau soir : Roddy n'avait pas eu le temps de se changer à la sortie du tournage et il est venu à notre répétition directement habillé en empereur romain. . . J'avoue que j'ai eu du mal à jouer mon texte, parlant d'un tribunal militaire contemporain, avec Roddy en toge récitant de façon impeccable le texte de son personnage d'avocat militaire. . . À la fin, quand la scène a été finie, nous avons tous éclaté de rire, acteurs sur scène comme acteurs dans la salle et régisseur.

Bon, là, c'était un gag involontaire mais, dans le monde du spectacle, en dehors des moments sérieux, les artistes s'offrent des pauses rigolotes. Même les orchestres symphoniques. Un jour de février, alors que je sortais d'une vacation de secrétariat à Bellevue, je suis passé par le Met pour déjeuner en compagnie de Walter, qui répétait la neuvième symphonie d'Antonin Dvorak, dite du Nouveau Monde. Au passage, je tiens à préciser que Walter, en tant que débutant, a un contrat pour diriger le New York Debutants Symphonic Orchestra, qui fait des prestations pour le Met en plus de ses propres concerts.

Ce jour-là, à la tête de sa formation, composée de jeunes musiciens débutants comme lui, il réglait quelques détails sur le scherzo de la neuvième de Dvorak avant de passer en pause pour le déjeuner. Comme les musiciens avaient fait de l'excellent boulot, l'orchestre avait fini un quart d'heure avant l'horaire, ce qu'a noté Walter :

« Bien, ça se présente mieux que ce que j'espérais, je ne vais pas vous casser les pieds davantage avec le scherzo. . . Dites, comme il nous reste encore un peu de temps, ça vous dirait une petite récréation pour finir la matinée en beauté ? »

Un claquement généralisé des pupitres marqua l'approbation de l'ensemble des musiciens de l'orchestre à cette proposition de leur chef. Et, avec un sérieux non dénué d'ironie, Walter annonça l'œuvre qui allait être interprétée : le générique de *Star Wars*. . . Et là, c'était la première fois que j'entendais ça en vrai. Je veux dire, joué en direct par un vrai orchestre, et non comme bande-son des films de George Lucas. En plus, c'était vraiment impeccable, du moins de mon point de vue d'auditrice qui n'y connaît rien à la musique classique.

Ce midi, devant une bonne pizza d'un italien non loin du Metropolitan Opera, Walter m'a expliqué un aspect de la musique classique que le public ignore. En effet, les musiciens classiques ne sont pas des personnes ennuyeuses jouant de façon austère une musique élitiste. Ce sont des gens comme nous, et il y a de joyeux drilles parmi eux. Walter m'a raconté quelques anecdotes à ce sujet, et ce n'était pas triste :

« Depuis deux ans que je joue au Met, j'en ai vu des bonnes, et pas là où l'on s'y attend. L'orchestre qui joue *Looney Tunes* quand le public a le dos tourné, c'est assez banal. Et les cantatrices qui se font plaisir en coulisse en chantant *I can't get no Satisfaction* des Stones, ou autre chose de bien rock, c'est souvent que ça arrive. Et j'en ai entendu de bonnes. Je ne sais pas si tu connais mon compatriote Wolfgang Parnhauser, un ténor dans la cinquantaine, le genre idéal pour du Wagner, sa spécialité d'ailleurs. Eh bien, il est fan de Rammstein ! Quand tu l'entends chanter *Herzeleid* ou *Links, Zwei, Drei, Vier* en coulisses pour la première fois, ça surprend. Mais pas autant

que son interprétation des Doors. Il est l'auteur de la meilleure reprise de *Riders on the Storm* que je n'ai jamais eu l'occasion d'écouter.

— C'est dingue ça !... Je pensais qu'entre les musiciens classiques et les rockers, il n'y avait rien en commun.

— Là, tu te trompes. Entre musiciens, il y a toujours des passerelles, peu importe le genre. Classique, jazz ou rock, c'est une affaire d'esthètes. Quand c'est bon, c'est bon, quel que soit le genre. Je croise souvent des musiciens classique que je connais personnellement dans des concerts de rock. Et dans le public de mes concerts, il y a toujours des musiciens de jazz ou des rockers. Pour la 40e de Mozart, j'ai reconnu dans la salle Lou Reed et Laurie Anderson. Paraît même que Neil Young a assisté à un de mes concerts, et qu'il a aimé.

— T'es un bon, ça aide.

— Merci, mais j'ai encore des progrès à faire... Toutefois, bien que je n'ai pas été retenu comme chef invité pour l'intérim de James Levine au Philharmonique de Boston, qui a arrêté il y a deux ans pour des raisons de santé, mon nom est gardé en réserve. Cependant, je commence à pouvoir jouer ce qu'il me plaît, mais ça reste encore dans des classiques éprouvés, comme la neuvième de Dvorak.

— C'est de la création contemporaine qui t'intéresserait à ce que j'ai compris.

— Oui, et j'ai une piste. J'espère que tu ne vas pas être jalouse.

— Elle est mieux que moi ?

— Pas sur ce plan. C'est la compositrice polonaise Wieslawa Dabrowski, elle a fini sa troisième symphonie et elle veut en faire profiter un chef d'orchestre débutant. C'est une petite blonde un peu enveloppée qui a dix ans de plus que toi, tu ne risques pas être en concurrence avec elle, sauf si tu te mets à la composition classique.

— Je suis nulle en musique, aucune chance... C'est génial comme truc, mais je t'avoue que je n'y connais rien en composition contemporaine.

— Le Met repasse *The Death of Klinghoffer* de John Adams le mois prochain, avec Waldemar Van Kneytsren à la direction de l'orchestre du Met, mon professeur en la matière. C'est un de mes opéras contemporains préférés avec les œuvres de Benjamin Britten. C'est pas une œuvre facile d'accès, la musique est réduite au strict nécessaire, et tu n'as pas de grands effets lyriques comme avec Verdi, par exemple. Mais c'est l'une des œuvres les plus représentatives, à mon avis, de l'opéra contemporain. Elle date de 1991.

— J'étais pas née à l'époque, ça fait quand même un bout de temps. Je vais réserver une place, je ne tiens pas à rater ça... Sinon, autre question, tu n'as pas des ratés pendant un concert ?

— Si, ça arrive. Comme toi au théâtre, quand un comédien oublie son texte.

— Ça, on peut rattraper avec un plan Caterpillar comme Roddy appelle ça. On fait comme avec un de ces engins de chantier : on bouche le trou.

— Là, avec de la musique, si tu te rates, tant pis, faut continuer malgré la fausse note. Par contre, tu as des fois, dans certaines œuvres, quand un seul musicien fait un canard dans un passage critique, tout l'orchestre suit et c'est la catastrophe. Fabio Luisi, le chef de l'orchestre du Met, m'a dit qu'au début de sa carrière, son orchestre et lui ont raté à trois reprises l'intro de *Also Sprach Zarathustra* de Richard Strauss. Après les trois notes de la fanfare des quatre trompettes, au moment où l'orchestre devait reprendre avec deux accords, il a eu droit à un ratage total, l'orchestre se plantait

complètement quand il s'agissait d'enchaîner avec les accord après les trompettes. Et là, quand tu fais un canard sur l'intro du *Zarathoustra* de Strauss, c'est irrécupérable, et tout l'orchestre suit.

— C'était quand même pas pendant une représentation, non ?

— Si. Fabio m'a dit qu'il était tellement mal qu'il voulait purement et simplement annuler le concert. D'autant plus que le public s'est marré à chaque ratage.

— La honte totale, genre comme si je me poilais comme une baleine en plein milieu de la scène finale de l'acte III des *Trois sœurs* de Tchekov. . .

— T'as joué du Tchekov ?

— Non, pas encore, c'était la première pièce "sérieuse" que j'ai vue sur scène, quand j'avais onze ans, c'était tellement bien que je m'en souviens encore. C'est le jour où j'ai compris que ma vocation était d'être artiste. . . Et pour Fabio Luisi et son *Zarathoustra*, ça s'est fini comment ?

— L'orchestre est revenu dans la salle après un quart d'heure et ils ont fait leur meilleure interprétation de toute la tournée ce soir-là. Comme quoi, ça fait partie de l'incertitude du spectacle vivant ! »

C'est ce qui nous rassemble, Walter et moi, notre goût commun pour ce qui est spectacle vivant, la musique pour lui, le théâtre pour moi. . . Du moins quand c'est du bon, cela va de soi. À propos de nullité, je me suis rendue cette après-midi au théâtre où Camille Balmat répétait *Le Printemps à Pyongyang* en compagnie de la tante de Walter, Helga Wandlitz. Pas que j'avais quelque chose à y faire, mais comme Roxy m'avait branchée sur un casting pour des petits rôles avec du texte et pas de danse dans une comédie musicale pas loin de l'endroit en question.

Comme j'étais en avance d'une demi-heure, je suis passée voir ce que ça donnait, et ce n'était pas triste. Comme cela arrive toujours quand on monte un spectacle, il y avait des choses qui n'allaient pas. Dans le rôle de l'hystérique de service, Camille Balmat passait en revue, en courant dans tous les sens, tous les détails de la mise en scène qui n'allaient pas, et il y en avait :

« Mais c'est pas possible de voir un truc pareil ! Aucune chorégraphie ne va, les chansons sont plates, et les passages en récitatifs sont des catastrophes complètes ! Helga, ne je dis pas ça pour toi, tu es bien la seule à faire quelque chose de correct, mais merde à la fin, la première a lieu dans moins de six semaines et rien n'est prêt ! Et l'orchestre enchaîne TOUJOURS les canards sur l'ouverture, c'est une horreur ! Je vous préviens que si lundi, ça ne s'arrange pas, je démissionne !

— Mais non Camille, il ne faut pas t'énerver comme ça, tenta de rassurer Helga, qui, visiblement, n'y croyait pas plus que moi. C'est juste un moment difficile à passer et tout ira bien ensuite, ce n'est pas la peine de t'énerver, je te dis. . .

— JE SUIS CALME, JE SUIS PARFAITEMENT CALME, JE NE M'ÉNERVE PAS DU TOUT, ET JE RESTE CAAAAAAAALME ! » hurla Camille Balmat à bout de nerfs, avant d'aller s'enfermer dans sa loge.

Bon, visiblement, je n'étais pas venue au bon moment. Clairement dépitée par l'ambiance, Helga Wandlitz m'a fait un topo de la situation pas très réjouissant :

« C'est comme ça depuis ce matin, et toute la troupe en a marre. Bon, comme elle est la patronne, je ne peux pas lui dire d'arrêter pour souffler un peu. Pourtant, elle en aurait bien besoin. . .

— Surmenage ?

— D'une certaine manière, oui... Elle a viré il y a trois jours deux acteurs qui tenaient des rôles secondaires sous prétexte qu'ils n'étaient pas bons, mais leurs remplaçants étaient pires... Finalement, on a du rappeler les virés pour reprendre le rôle. L'orchestre a d'autres contrats et on a le plus souvent la musique sous forme enregistrée vu qu'il n'est pas là. Bref, ça coince de temps à autre, comme toute représentation, et elle en fait une montagne... Si elle n'avait pas un caractère de merde, ça se passerait mieux...

— Heu... C'est possible... Enfin, bon, je passais dans le quartier, j'ai quelqu'un d'autre à voir pour le boulot deux blocks plus loin, je ne vais pas m'attarder... Bonne chance! Vous y arriverez!

— Si le reste de la troupe ne l'étrangle pas avant... Merci pour la touche optimiste, on en a bien besoin en ce moment... »

Bon, on a un metteur en scène caractéristique, et qui ne se prend pas pour de la merde (ça va ensemble d'ailleurs), une troupe qui fait ce qu'elle peut, un spectacle idiot, et une actrice principale qui apprécie le metteur en scène à sa juste valeur en la prenant pour une conne à 80%. Il y avait vraiment de quoi se marrer, et ça promettait pour la première... Au moins, ça m'a permis de ne pas passer dans le quartier pour rien parce que pour l'audition à laquelle je suis allée, je n'ai pas été prise, je ne convenais pas à l'idée que le metteur en scène se faisait du personnage. Bon, ça arrive dans le métier, on ne peut pas être prise partout.

* * *

—6—

Dans mon travail, il y a quelque chose que l'on n'apprend pas forcément en étudiant comment devenir un bon comédien, c'est la finalité de ce que l'on fait. Je ne parle pas du fait de représenter un spectacle devant un public, directement ou par le biais d'un enregistrement cinéma ou vidéo, mais ce qu'il advient vraiment du travail que vous faites. Je veux dire par là, qui va s'en emparer, le diffuser et, surtout, dans quel but. Le Spectacle au sens du philosophe français Guy Debord, un rapport social concrétisé par des images, passe par la fiction consentie de l'œuvre présentée comme imaginaire, et qui sert ainsi pour faire passer des fictions imposées. Comme ces illusions nécessaires dont parle Noam Chomsky. Genre le libéralisme économique est la solution à tout, il n'y a pas d'autres alternatives. . .

Bon, vous vous doutez bien que ce n'est pas de moi tout ça. Outre mon mentor, Martin-Georges Peyreblanque, descendant d'insurgés célèbres comme Louis Riel par sa mère et Nestor Makhno par son père, la lecture des ouvrages d'Oleg Molotine. Et là, j'ai eu une illustration importante de ce que le rapport entre fiction et réalité peut avoir d'important au point de vue *politique*. Et j'emploie ce terme dans le sens initial que m'a expliqué Martin-Georges Peyreblanque un jour, à savoir la politique comme moyen d'action du citoyen de base dans la vie de la société, se conférer à *La République* de Platon si ça vous intéresse.

Ce que j'ai appris, et qui m'a beaucoup intéressé dans le cadre de mon métier d'actrice, c'est de voir *comment* les gens qui nous gouvernent utilisent, mais sans que ce soit de façon claire et nette, comme dans un spectacle de théâtre, fiction consentie selon Molotine, les *mêmes* techniques de mythification du public que celles que l'on emploie au théâtre ou au cinéma. Sauf que la différence fondamentale, c'est que dans la fiction consentie, on sait d'entrée que tout est faux, truqué, falsifié. Tandis que dans la politique, c'est sensé être la réalité, alors que c'est devenu une fiction imposée. . .

Oleg Molotine, dans *La Nécessaire Refondation du Contrat Social*, son livre de 2006, donne comme exemple de faux présenté comme un moment du vrai dans le monde réellement renversé qui est le nôtre, la différence entre magiciens et parapsychologues pour illustrer la différence d'emploi des mêmes techniques dans le cadre tantôt de la fiction consentie, tantôt de la fiction imposée, je vous cite le passage en entier, vu que c'est sous Creative Commons ND-BY-NC :

Les techniques à l'œuvre pour la falsification du réel et la construction de mythologies de contrôle social n'ont rien d'occulte, de secret, de magique. Elles relèvent de bonnes vieilles techniques connues depuis des décennies, voire depuis des siècles. Par exemple, ceux qui considèrent que les intérêts, les moyens d'action et le langage des classes dirigeantes résultent d'une

conspiration des maîtres du monde feraient mieux d'apprendre que Karl Marx a déjà expliqué cela par la notion de classes sociales au XIXe siècle. Une notion plus récemment affinée et affirmée dans le champ de la recherche scientifique par Pierre Bourdieu, qui explique clairement les mécanismes d'identification sociale des classes dirigeantes dans plusieurs ouvrages de son œuvre.

Ces tours de passe-passe, qui ont pour but de faire croire que le vrai pouvoir est occulte et surpuissant alors, qu'en fait, il est visible de tous et à la merci de notre contre-pouvoir de citoyens, sont du même ordre que les techniques employées par les romanciers et les cinéastes pour captiver le public auquel ils destinent leurs fictions. Puissance occulte prenant le pouvoir par la guerre et la manipulation et imposant une dictature à l'échelle d'un empire, George W. Bush ? Non, les trois premiers épisodes de la saga "Star Wars". George Lucas a fabriqué sa mythologie spatiale avec des éléments du réel, c'est indéniable et il ne s'en cache pas, comme tout bon artiste. Mais les nombreux théoriciens de la conspiration sur le 11 septembre 2001 ont recopié, sans le dire, voire sans en avoir conscience, sa thématique. Tout simplement parce que cette technique d'emprunt à la fiction, par la politique, de thèmes, de méthodes et de mythes est banale.

J'illustrerai cet échange, a priori contre-nature, par l'exemple des magiciens et des parapsychologues, genre télépathes et tordeurs de petites cuillères. Ils ont en commun l'emploi des MÊMES techniques d'illusionnistes pour réaliser leurs tours pour les premiers, ou assurer l'expression de leurs dons surnaturels pour les seconds. C'est d'ailleurs un magicien chasseur d'imposteurs du paranormal, l'américain James Randi, qui me l'a expliqué un jour lors d'une de ses conférences.

La différence fondamentale est que dans le cas des magiciens, il s'agit ouvertement d'une fiction. Il y a un truc, tout le monde le sait, et tout le monde admire l'effet d'illusion auquel il aboutit par l'habileté de ce grand acteur qu'est le magicien. C'est la fiction choisie du lapin qui sort du chapeau, avec ses classiques, ses figures de style et son ambiance connue de tous. Ce que vient explicitement chercher le public.

Avec les parapsychologues, les techniques sont identiques. La torsion de petites cuillères est un tour de prestidigitation que n'importe quel magicien peut vous faire devant vous en quelques minutes, et vous en conviendrez qu'il s'agit d'un spectacle bien mené et habilement joué par ces acteurs talentueux que sont les magiciens. Par contre, avec un parapsychologue, le but de cette catégorie d'acteurs –oui, j'ai bien dit D'ACTEURS– consistera à vous conditionner, à travers l'emploi d'outils de falsification que sont un langage adapté, une atmosphère ad hoc et une incarnation de personnage soigneusement travaillée, à vous faire OUBLIER de vous poser la question du caractère fictionnel du spectacle qui vous sera présenté, celui de pouvoirs "paranormaux".

Pour ce faire, les techniques de base de la falsification sont employées : sélection de publics crédules dont on soutire l'adhésion, anesthésie de l'esprit critique par un langage adapté, fabrication d'une mythologie (celle du paranormal en pareil cas) et présentation finale, comme étant une réalité, d'un pur spectacle de fiction.

Ces techniques sont identiques dans toutes les falsifications proposées au public, pseudo-sciences, théories de la conspiration, sectes, mais aussi écoles de pensée économiques, politiques, questions de société. . . Comme dans toute utilisation d'un phénomène social dans un but de contrôle des populations, ce n'est pas le phénomène en lui-même qui est combattu, mais ses applications "hors norme". Par exemple, le viol fait l'objet de répression pénale, mais pas le

conditionnement social hétérofasciste qui légitime la domination des hommes sur les femmes, bien que le premier soit une conséquence directe du second.

Dans le cas des mythologies du paranormal et des complots, il y a même un entretien, comme bruit de fond utilisé comme activateur de conditionnements sociaux, de diverses pratiques plus ou moins ineptes, allant de l'astrologie aux pseudo-médecines en passant par les diverses théories de la conspiration et le culte des OVNI. Des pratiques toutes basées sur des techniques qui sont aussi employées par les classes dirigeantes de la société pour asseoir leur pouvoir : langage ésotérique aussi grandiloquent que vide de sens, rejet de la rationalité, des faits, de la prise de distance avec les phénomènes étudiés, de la part de celui qui les étudie, au profit d'une approche purement émotionnelle, d'une recherche de l'adhésion du croyant à la mythologie construite par le falsificateur au détriment de l'explication de la légitimité factuelle de la thèse défendue, et du débat abaissé à des concepts aussi simplistes que dénués de réalité, se limitant à des slogans en guise de réflexion.

Ce n'est pas par hasard si les pseudo-sciences, les fraudes médicales vendues comme médecines alternatives et les théories de la conspiration présentées comme étant des "points de vue divergents" sont lourdement promues par les médias possédés, dirigés et instrumentalisés par les classes dirigeantes de nos sociétés, et à leur seul profit. C'est parce que vous êtes ainsi conditionné à ne plus penser, à ne pas exercer votre esprit critique ou, du moins, si vous pensez avec des outils pareils, c'est toujours dans un sens qui vous est nuisible.

Ne perdez pas de vue que rien de ce que vous voyez à la télévision, rien de ce que vous lisez dans les journaux, n'est là par hasard ou par honnêteté journalistique quand il s'agit de mass media. Le contenu vous est toujours présenté dans l'intérêt exclusif des propriétaires du contenant, qui sont les dirigeants économiques, politiques et sociaux de nos sociétés, et se battent ainsi pour garder leur place en vous faisant croire que vous ne pouvez pas la prendre, ni n'avez d'intérêt à le faire.

Seuls les cas extrêmes de fanatisme font l'objet d'une réprobation de façade, du suicide collectif des adeptes du Temple du Peuple en 1978 à ceux de la secte soucoupiste Heaven's Gate en 1997, ou des membres de l'ordre du Temple Solaire à la même période. Il en est de même pour des sectes moins meurtrières mais les ingrédients de base et les recettes de la manipulation ne sont jamais combattues. Si l'on considère que c'est parce qu'elles sont à la base de l'action politique des classes dirigeantes, tout s'explique.

Si vous arrivez à croire qu'un bon lavement réalignera votre Qi avec Jupiter et vous guérira de votre asthme, que George W. Bush a personnellement posé les charges d'explosif qui sont à l'origine de l'effondrement des Twin Towers le 11 septembre 2001 ou que les OVNI existent parce que les petits hommes verts ont tondu votre pelouse la nuit dernière, vous n'aurez aucun mal à admettre que le Libéralisme économique est la seule politique possible, avec le Marché comme entité magique qui résout tous les problèmes du fait même de son existence, qu'un système collectif d'assurance maladie est une ignominie bolchévique collectiviste, que le réchauffement climatique d'origine anthropique est une fiction et que Saddam Hussein avait des armes de destruction massive en 2003.

Logique identique, fictions imposées de la même manière, et au profit des mêmes. Vous êtes désormais le participant à votre propre manipulation, à laquelle vous consentez. Désormais, il n'y a plus seulement la Guerre qui est la Paix, l'Esclavage une Liberté et l'Ignorance une Force, mais aussi le Mensonge qui est une Vérité et le Stupidité qui est devenue l'Intelligence.

Le tout avec des techniques identiques qui sont utilisées au vu et au su de tous dans la fiction, mais de façon camouflées dans la politique.

Là, c'est assez évident. À la mi-mars, une semaine avant le printemps, et alors que le temps se mettait au beau à New York après un hiver rigoureux, je suis retournée au travail avec le docteur Peyreblanque. Les vacances que je fais pour lui sont un vrai plaisir, pas seulement parce qu'il est un patron des plus civils qui n'oublie pas de m'autoriser à me servir dans son samovar personnel en salle des docteurs, mais surtout parce qu'il s'intéresse à mon boulot et que, en plus de ça, il m'apprend bien des choses intéressantes. Et pas seulement de la médecine cosaque appliquée vigoureusement au fondement d'une emmerdeuse. . .

À ce sujet, la partie chasse aux charlatans de Molotine a tout de suite parlé à Marty, qui avait lu le même ouvrage avant moi. Normal, c'est un peu sa partie. . . Pendant une pause dans notre travail, nous étions tranquille dans son bureau pour approfondir le sujet. J'avais encore une heure de vacation à tirer, et il avait fini sa garde après une opération difficile sur un accidenté de la route. C'est moi qui ai abordé le sujet :

« Oleg Molotine et toi, vous tirez pas mal sur les charlatans. Toi, je comprends que ça doit t'emmerder profondément de voir des ignares dire n'importe quoi sur ton travail.

— Il n'y a pas que ça, et c'est là que je rejoins Oleg Molotine dans son analyse. Naturellement, n'importe quel professionnel serait légitimement outré de voir que les mass medias font la promotion d'andouilles incompetents qui se permettent non seulement de dénigrer leur savoir-faire, mais qui ajoutent à l'insulte la promotion d'une pratique estampillée "alternative" qui n'est rien d'autre qu'une version simpliste, fausse, voire tout simplement inepte de la profession qu'ils prétendent exercer. Peu importe ladite profession mise en cause : si j'inventais une maçonnerie quantique, une menuiserie Feng-Shui ou une boulangerie holistique sans avoir acquis la moindre compétence dans les professions concernés, et en me permettant de dire que ceux qui les exercent sont au mieux des rigolos, au pire des menteurs ou des escrocs, je m'attirerai les foudres méritées des maçons, menuisiers et boulangers.

— Pourtant, les victimes des charlatans sont plus les scientifiques, au sens large du terme pour inclure les médecins, que les maçons, pour reprendre un de tes exemples.

— Exact. D'abord parce que si un pain est préparé par un type qui n'y connaît rien en boulangerie, il sera immangeable, peu importe l'emballage new-age que l'on y mettra dessus pour le faire avaler aux foules. Mais surtout parce que les scientifiques représentent, de façon symbolique, un pouvoir technocratique primordial dans nos sociétés industrialisées. Et un pouvoir qui est facilement susceptible de devenir un contre-pouvoir, avec des arguments solides pour appuyer ses thèses. Noam Chomsky est linguiste, par exemple. Et l'un des plus grands refuzniks de la défunte URSS, Andreï Sakharov, était physicien.

— Pourtant, on parle bien de science officielle.

— Nuance : ceux qui veulent dénigrer la science tout court ont élaboré le slogan de "science officielle" pour en faire un argument de l'homme de paille, afin que l'on confonde la science per se, qui n'a que faire des pouvoirs politiques et qui s'y oppose s'ils empiètent abusivement sur son domaine, et l'utilisation, disons, *institutionnelle* de la science. Utilisation qui va de la fraude à la santé publique avec le mythe français du

nuage radioactif de Tchernobyl qui s'est arrêté aux frontières de la France, histoire de faire plaisir à la nucléocratie française, aux dévoiements idéologiques de scientifiques dont les conséquences peuvent être graves, comme la biologie officielle stalinienne de Trofime Lyssenko, ou le cautionnement de la politique raciste du Troisième Reich par des médecins comme Joseph Mengele. Des impostures qui ont TOUJOURS été dénoncées par des *scientifiques*.

— Ah oui, et ceux que tu appelles des éconégationnistes, ce ne sont pas des scientifiques, par exemple. Même s'ils emploient des éléments qui ont l'air d'être scientifiques.

— Exact, mais il y a parmi eux une minorité de scientifiques dévoyés qui, par intérêt personnel, soit pour de l'argent, soit pour de la gloire, soit les deux, vont soutenir les âneries des éconégationnistes, comme les tristes sires que j'ai évoqués plus tôt qui ont marché dans le sens du pouvoir en place dans leurs pays respectifs. Je ne sais pas si je te l'ai déjà dit mais, pour moi, les plus dangereux, professionnellement parlant, ne sont pas les charlatans avérés mais les médecins vendus aux grands laboratoires qui, en bon mercenaires, vendent en force des produits médicaux inutiles, inefficaces, voire dangereux.

— Ils seraient pas alliés de fait avec les charlatans ceux-là ? Comme ceux qui ont vendu je ne sais plus quel truc contre la grippe qui s'est avéré inutile à l'usage, sauf pour remplir les poches des actionnaires du labo qui fabriquait ce médicament.

— D'un point de vue factuel, si. Cela rentre dans la logique de la fabrication du préjugé selon lequel toute entité sociale dotée d'une position de pouvoir n'aurait pour seul et unique but que l'asservissement du citoyen. Ce qui est tout aussi faux que l'inverse, la réalité étant bien plus nuancée et complexe. Donc, avec cette logique, la science et la rationalité, c'est du fascisme, vive la superstition et l'ignorance.

— Marrant, je dirais plutôt le contraire.

— Et tu as raison. J'en aurai beaucoup à dire sur la logique de la promotion du charlatanisme, mais nous n'avons pas trop le temps d'en parler aujourd'hui, je dois m'en aller, je suis attendu ailleurs. Disons simplement qu'en *fabriquant* un doute irraisonné parce que purement émotionnel sur la science, en falsifiant sa représentation, cela permet à la fois de contrer les scientifiques qui auraient le mauvais goût d'offrir des arguments solides aux opposants au système social actuel, et à les discréditer par association. Si l'opposition aux vrais problèmes de la médecine moderne, qui existent et sont mis sur le tapis par le corps médical lui-même qui œuvre pour y apporter des solutions –maladies nosocomiales, relation soignant-soigné, politiques de santé publique et limites du savoir scientifique sur certains sujets, pour ne parler que des principaux domaines en la matière– est représentée par des bonimenteurs de foire qui vendent des numéros de cirque en guise de thérapies soi-disant alternatives, douces, naturelles, ou tout autre adjectif purement marketing destiné à remplacer le terme "bidon", comment ensuite porter le moindre crédit à un médecin qui exposerait le fait que, par exemple, le plan d'assurance maladie pour les plus pauvres mis en place par l'actuelle équipe de la Maison Blanche n'est que de la poudre aux yeux ? Ou que la dernière molécule pour soigner la bronchite du laboratoire machin n'a aucun intérêt thérapeutique ?

— Et ça marche pour tout ce qui est scientifique. Comme les scientifiques qui ont apporté des preuves que le réchauffement climatique fait par notre consommation de pétrole est une réalité, et un danger.

— Tu as tout compris, mais on en reparlera un autre jour, j'ai pas mal de développement à apporter à tout cela. En tout cas, c'est toujours bien pour toi de te poser des questions, mais n'oublie pas de trouver des raisons de ne pas être d'accord avec moi sur tout !... »

Bon, honnêtement, je n'en sais pas suffisamment, même aujourd'hui, pour contredire Marty sur les domaines pointus qu'il aborde. Mais avoir son point de vue, et le comparer à ce qu'on voit dans les mass media, c'est passionnant. Surtout qu'en y réfléchissant un peu, il ne m'a donné jusque là que des éléments que j'ai pu facilement vérifier de façon empirique. Et me voir confirmer par d'autres dans le cadre de la nécessaires chasse au biais de confirmation. . .

Je vous avais déjà parlé de la grosse arnaque menée par le joyeux couple Kim Treyle/Gracie Knoll au détriment de riches fachos, afin de financer notre comédie musicale commandée par la Corée du Nord. Un jour où je suis passée à une répétition, j'ai eu droit à une rencontre avec un des spécimen de crétin d'extrême-droite qui se laissaient plumer pour financer un spectacle qui, potentiellement, avait tout pour devenir le bide de la décennie. Jouant mon rôle de l'attachée de direction de Roxy Robinson en charge du suivi du dossier, je passais comme d'habitude pour faire mon rapport hebdomadaire quand j'ai trouvé nos deux productrices en compagnie d'un vieux monsieur aux cheveux blancs, mince, décharné, le type même du vieux réac blanc façon vieux sud, qui discutait avec elles du spectacle :

« C'est quand même une chance de voir que vous avez pu monter ce spectacle qui dénonce courageusement l'oppression communiste en Corée du Nord, mesdames. En attendant, je suis bien content de voir que vous avez pu faire bon usage de mes fonds, le spectacle avance de façon surprenante, je suis sûr que vous aurez un grand succès.

— Vous pouvez compter sur nous, répondit Kim Treyle, aussi mielleuse qu'hypocrite sur ce coup-là. Ah, au fait, je vous présente miss Carlita Alvarez, la secrétaire de notre actionnaire principale de la société HAARP Entertainment, miss Roxanne Robinson. . . Bonjour Carly, tu viens voir où on en est ?

— Oui, comme d'habitude. Nous sommes à un mois de la première, et tout m'a l'air d'être en place.

— Nous en sommes aux filages, précisa Gracie, le nez sur ses livres de compte. Miss Balmat vient de commencer cette semaine, et ça fonctionne bien. Naturellement, il y a des détails à régler, mais on sera prêts pour la cata. . . la première le 14 avril.

— Ah oui, je vois ça. . . répondis-je, en suivant du coin de l'œil Helga Wandlitz mettre en place un des numéros musicaux. Je n'ai pas trop de temps à vous consacrer, je dois passer chez un autre client de l'autre côté de la ville. Monsieur, vous êtes un des actionnaires de ce spectacle, merci d'être venu nous voir. Excusez-moi, mais nous n'avons pas été présentés.

— Toutes mes excuses mademoiselle... Je suis Pierce Dackheid, de Dackheid Investments, un fonds de placement que je dirige. Je vous avoue que le caractère anti-communiste évident de ce spectacle est réjouissant, face à la décadence marxiste collectiviste que subit notre société. Et je ne regrette pas d'avoir mis des fonds dans ce spectacle. Mesdames Treyle et Knoll m'ont convaincu de participer financièrement à cette production, et je pense que c'est le meilleur hommage que je puisse rendre à mon frère aîné, mort dans le complot gouvernemental du 11 septembre 2001. Dénoncer la mainmise des libéraux sur notre société à travers l'exemple de la lutte contre l'oppression communiste en Corée du Nord, c'est ce que je peux faire de mieux, en plus de militer dans le mouvement du Tea Party...

— Je vous comprends... Excusez-moi, mais j'ai... heu... un point particulier à voir en privé avec mesdames Treyle et Knoll, juste cinq minutes avant que je m'en aille...

— Faites-donc mademoiselle, je vais attendre un peu en admirant le travail des comédiens et des danseurs... »

Là, les deux productrices avaient réussi un enfumage de compétition, et ça valait les compliments du jury. Je les ai prises à part pour leur demander comment est-ce qu'elles avaient réussi à vendre cette merde à ce vieux con en lui faisant croire qu'il achetait l'inverse de ce que ce spectacle était vraiment :

« Là, chapeau pour l'exploit les filles ! Ce vieux machin a bouffé l'appât, l'hameçon et la ligne, et il est en train d'attaquer la canne ! Vous lui avez dit quoi pour qu'il se fasse plumer le sourire aux lèvres ?

— Ce qu'il avait envie d'entendre, commenta sobrement Gracie. Les abrutis de son espèce sont aussi cons que fanatiques et bornés, il n'y a qu'à lui sortir une version des faits compatible avec sa vision étriquée du monde et ses préjugés en béton pour en faire ce qu'on veut. La démagogie grossière, ça marche toujours avec les gens intellectuellement médiocres, comme lui.

— Il s'est déjà fait plumer par le Truth Movement, c'est lui qui a payé les \$3 millions qu'a coûté la cinquième version de *Modifications Éparpillées*, précisa Kim. Et il n'en a pas revu un cent ! Il a suffi de lui sortir les salades qu'il avait envie d'entendre pour le faire passer à la caisse, rien de plus !

— Et vous pensez qu'il ne remarquera rien ? ai-je objecté. Quand même, ce spectacle, c'est l'inverse complet de ce qu'il croit payer !

— Même si tous les membres du gouvernement nord-coréen venaient ici en personne lui expliquer le contraire, il refuserait de les croire, expliqua Gracie. C'est pareil avec Camille Balmat, c'est pareil avec Helga Wandlitz : trois andouilles tellement enfermés dans leurs certitudes et leur vision simpliste et étriquée du monde qu'ils ne s'aperçoivent pas qu'ils se font escroquer sur tous les tableaux !

— Ça marche bien avec les sectes et les théories de la conspiration, nous aurions tort de nous gêner, conclut Kim. Surtout avec des gens qui ne demandent qu'à être bernés... »

C'est ce consentement à la tromperie, que l'on appelle en matière de fiction la suspension de l'incroyance, qui est utilisé par tous les charlatans et les escrocs pour tromper leur audience. Et ça marche dans tous les domaines. La semaine d'après, je suis retournée au travail à Bellevue pour une vacation de plus, le spectacle dans lequel je devais avoir un petit rôle avec du texte ayant été annulé pour cause de manque de

fonds de la production. Pendant une pause, Marty a repris avec moi son exposé sur l'emploi de l'obscurantisme comme méthode de tromperie politique :

« Les deux avantages majeurs des pseudo-sciences et assimilables, c'est qu'il s'agit, en premier lieu, de concepts simplistes dont le caractère mensonger tient, suivant les cas, de la fraude scientifique, de la fiction à caractère mythique ou de l'irrationnel pur et dur tenant le plus souvent de la pensée magique. Donc, des *croyances* forcément injustifiables par la science –qui les discréditent toutes en tant que pensées scientifiquement fondées– mais qui sont parfaitement imposables, par une propagande appropriée, en tant que dogmes. En clair, l'apprentissage de l'abolition de l'esprit critique pour les adeptes : j'y crois donc ça marche, et vice-versa. Avec un "ça marche" démontré par des sophismes ou des erreurs méthodologiques. Et, le plus souvent, par des résultats qui s'expliquent parfaitement, en termes rationnels, par des causes autres que celles avancées par les tenants de la pseudo-science, comme les maladies à guérison spontanées ou l'effet placebo.

— C'est pas ce truc où l'esprit agit sur le corps, par hasard ? Je pensais justement que ces histoires d'énergie cosmique dans les cellules, ou un machin dans ce genre, c'était justement des pseudo-sciences.

— Cela en est de façon indiscutable. Les effets placebo et nocebo sont parfaitement inexplicables et ne peuvent être éclaircis autrement que si l'on admet que l'énergie quantique du Qi circule entre l'esprit et le corps. Seul problème, pour gober cette foutaise, il faut purement et simplement ignorer l'existence des neuromédiateurs, ces molécules produites par le cerveau pour agir sur le corps, entre autres en fonction de l'état émotionnel de l'individu. Pas d'énergie mystérieuse, de la simple biochimie clairement expliquée.

— Je me disais aussi qu'il y avait un "mais" dans la démonstration. Et si ces pratiques se veulent alternatives ou opposées à la science, pourquoi en prennent-elles le langage ?

— C'est à cela que l'on reconnaît les impostures, et l'hommage du vice à la vertu. La science et les scientifiques ont une aura de légitimité du fait de l'apparence qu'ils donnent à leur savoir : diplômes universitaires de haut niveau, langage spécialisé, parfois non intelligible du commun des mortels, concepts et outils intellectuels spécifiques, et bien d'autres. Dans le grand public, c'est un gage de respectabilité, gage que les charlatans ont toujours eu pour but d'acquérir. Sauf que le langage qu'ils tiennent, les concepts qu'ils manient et les outils intellectuels qu'ils utilisent sont, au mieux, des contrefaçons de pensée scientifique, d'où le "science" dans le terme "pseudo-science", au pire des fabrications de pure fiction destinées à tromper, et qui n'ont de scientifique que l'apparence.

— Je comprends maintenant pourquoi les vendeurs de Qi mettent le mot "quantique" à toutes les sauces pour vendre leurs foutaises. Ça fait scientifique alors que ça ne l'est pas.

— Tu as tout compris. Pour ce cas précis, il y a plusieurs éléments de base simples à retenir pour prendre conscience de la nature mensongère des théories en question. En premier lieu, la mécanique quantique est inapplicable au-dessus de tout ce qui a la taille d'une particule subatomique. Donc, pour la médecine, qui implique des réactions biochimiques à l'échelle de la molécule, on repassera. Ensuite, il y a bien un lien entre matière et énergie, la fameuse formule $E=Mc^2$. Or, cette formule d'Albert

Einstein n'a JAMAIS signifié que la matière était de l'énergie ou que l'énergie était de la matière. C'est une formule d'*équivalence* entre matière et énergie. Elle sert couramment pour déterminer, par réaction nucléaire, la quantité d'énergie que l'on peut obtenir avec une quantité donnée de matière.

— Là, faut le savoir... Ou plutôt, avoir envie de le savoir. Je pense que des gens qui connaissent la physique nucléaire peuvent donner ce genre de réponse.

— C'est Ayleen Messerschmidt qui m'a fourni cet argument pour ne rien te cacher. Tu la connais autant que moi et tu dois sans doute savoir qu'elle a un doctorat en astrophysique, le genre de formation bien utile pour comprendre la mécanique quantique et la relativité.

— Je me doute... Mettre du quantique partout, c'est aussi simpliste que faux car la mécanique quantique, c'est plus compliqué que ça, et bien plus intéressant !

— Eh oui. Niels Bohr et Albert Einstein sont des génies et, comme tous les génies, aussi bien eux que, pour te citer un exemple dans un autre domaine, Friedrich Nietzsche, leurs travaux ont été détournés, vidés de leur sens et utilisés, une fois réduits à leur caricature, à des fins allant de l'escroquerie intellectuelle pour le moins grave à des idéologies totalitaires pour le pire, par des personnes avides de pouvoir qui n'ont retenu que les aspects les plus spectaculaires et simplistes de leurs travaux et les ont travesti pour appuyer des idéologies que les auteurs des idées initiales réprouvaient à coup sûr. C'est ce qu'on appelle un *reductio ad Barnum*, une explication sophiste d'un phénomène qui est faite exclusivement à partir de ses aspects les plus spectaculaires. Les grands hommes et leurs immenses œuvres sont malheureusement toujours détournés par des petits monsieurs aux pensées étriquées qui s'en emparent pour donner une apparence de légitimité à leurs mesquines actions.

— Et ça, ça marche pour manipuler les gens.

— C'est un enfumage à entrées multiples. Premier élément : avec un discours simpliste, donc accessible au plus grand nombre, on instille le fait que les détenteurs d'un pouvoir, en l'occurrence, les scientifiques, vous mentent en vous cachant une "vérité" que les "penseurs alternatifs" vous révèlent. Et cela d'autant plus que leurs concepts aussi simplistes que faux sont faciles à comprendre sans réfléchir.

— C'est surtout le "sans réfléchir" qui marche bien. Dès qu'on pense un peu par soi-même, on est mal vu. Ou on est pris pour un phénomène de foire.

— L'ignorance est une force, mais pas pour l'ignorant... Donc, on fabrique ainsi une contestation sur des bases injustifiées, mais qui peut compter sur le nombre. Deuxième entrée : comme les bases de cette contestation sont, justement, exclusivement des inepties, — même s'il peut se cacher des préoccupations légitimes dans le tas, comme la relation patient-médecin dans le cas des pseudo-thérapies— la contestation sera inefficace, puisqu'elle ne portera pas sur des points pertinents, voire tout simplement existants. Et, du fait de son caractère inepte, elle permettra à peu de frais à ceux visés par cette contestation d'occulter des problèmes bien plus sérieux, ou des pratiques autrement plus contestables.

— C'est comme les débats de diversion dont tu m'as parlé.

— Tout à fait, tu as parfaitement saisi la logique de la chose. Troisième et dernière entrée, la plus importante à mon sens, le fait que ces pratiques de médecines dites alternatives, en opposition à une médecine dite officielle, sont promues parce qu'elles présentent toutes une caractéristique essentielle bien utile aux classes dirigeantes de

la société : ce sont des pratiques médicales strictement individuelles, pour ne pas dire égoïstes. Aucune thérapie alternative ne propose quoi que ce soit en termes de santé publique, rien que des pratiques solitaires de l'individu, indépendamment de la société dans laquelle il vit. Un coup de fatigue ? Simple : trois granules d'inepticus maximalis, une de cretinus de profundis et une dernière d'idioticus totalis, et au lit. Comme ça, vous pourrez retourner au travail le lendemain pour faire votre journée de 12 heures à l'usine sur votre chaîne d'assemblage favorite pour \$5 de l'heure. . . Je caricature, mais l'idée est là : depuis les débuts de la médecine scientifique, les grandes avancées en matière médicale ont toujours été portées par des politiques de santé publique menées à l'échelle des pays, avec une forte implication de la collectivité et des pouvoirs publics. Rajouté au fait que nombre de ces pseudo-médecines se basent sur des concepts aussi millénaires que faux, et dont l'application n'a eu aucune influence en matière de réduction de la mortalité infantile, de prévention des épidémies ou d'allongement de l'espérance de vie, on a ici l'avoué de la motivation essentielle des vrais promoteurs de ces âneries : l'anti-collectivisme.

— Alors là, je ne l'avais pas du tout vu venir celle-là ! Dis-en moi plus !

— Les classes dirigeantes de nos sociétés savent bien, depuis 1789 en passant par 1917, que la plus grande menace sur leur place réside dans les mouvements collectifs. Donc, comment faire pour l'éviter ? Simple : en faisant que les mouvements collectifs ne puissent pas exister ou, s'ils existent, ne puissent être une force d'action politique pouvant s'opposer efficacement à la leur. D'où la promotion de l'égoïsme comme nouveau contrat social de la société économique libérale. La médecine égoïste transforme le patient en simple consommateur de services médicaux, et le désengage de toute réflexion sur les politiques de santé publique, de l'assurance maladie à la prévention, en passant par la médecine du travail, le rôle de l'hôpital dans la couverture de santé ou la médecine environnementale. . . Eh non, ce n'est pas en allant manifester pour une assurance maladie publique que vous ferez quelque chose pour votre santé : faites-vous plutôt recalibrer le Qi par votre pseudothérapeute préféré et tout ira mieux pour vous, les autres n'ont qu'à crever parce qu'ils le méritent. . .

— Et ça marche pour tout ce genre de méthode. . .

— Oui. Je parle de médecine parce que c'est ma profession, mais c'est aussi valable dans n'importe quel autre domaine. Tu n'auras aucun mal à en trouver des exemples pertinents par toi-même. »

C'est ce qu'on appelle une clef de lecture, ce genre de méthode. Et j'avoue que celle du docteur Peyreblanque est bien commode, en plus d'être pertinente et simple d'emploi. . . Des fois, ça fait du bien de réfléchir à l'air libre !

Dans un autre genre, la répétition de la pièce de Winston Smith avançait bien. Fin mars, à un peu plus d'un mois de la première, tout le monde savait son texte, et tout était en place. C'était un vrai plaisir que d'aller dans ce petit théâtre pour répéter en compagnie de passionnés, jouer un texte qui avait du sens et qui n'était pas que du pur divertissement. Et que, personnellement, je trouvais très bien écrit.

Bon, les autres acteurs sont super, à commencer par Roddy Carmes. Célébrité qui ne se déplace pas en dessous d'un chèque avec six chiffres dessus, il n'en reste pas moins simple, pas du tout à jouer les grandes stars, et tout à fait accessible à tous. Comme professionnel avec une longue expérience dans le métier, il m'en a appris beaucoup.

Un autre qui avait son importance dans la pièce, bien que très discret et n'intervenant pas dans la mise en scène et le jeu d'acteurs, c'était l'auteur lui-même. Michael Johnson, sous le nom de plume de Winston Smith, avait écrit un texte admirable, dense, soigné, et vraiment plaisant à jouer. Il passait en voisin aux répétitions, parfois avec un cheesecake ou des bagels maison quand ses obligations professionnelles ou familiales le lui permettait. Un soir, pendant une pause, j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec lui sur sa façon de rédiger des pièces de théâtre, et c'était très instructif :

« L'essentiel pour moi quand tu écris une pièce, c'est d'avoir quelque chose à dire à ton public. Pas seulement de raconter une histoire, mais d'avoir des idées à communiquer aux gens qui vont venir te voir. En quelque sorte, les faire réfléchir, les amener à penser sur le sujet de la pièce, à se faire une idée par eux-mêmes du sujet que tu traites. Toutes mes pièces peuvent se résumer, en fait, par cette question : et vous, qu'est-ce que vous en pensez ?

— Là, c'est vrai qu'avec le sujet que tu traites ici, la guerre en Irak et ses conséquences, il y a de quoi réfléchir.

— Si tu as l'occasion de lire mes pièces, tu verras que c'est la ligne qui sous-tend tout ce que j'ai écrit, drame comme comédie, récits contemporains comme historiques. Il y a un sujet, une argumentation, des éléments soumis à l'examen du public, des idées exprimées... Bref, de la matière, et prise sur le réel. Ce n'est pas du tout pour dénigrer les auteurs qui font dans l'imaginaire pur et dur, il y en a de très bons, voire d'excellents, mais je préfère, autant comme auteur que comme spectateur, une œuvre qui a un point de vue sur la réalité à communiquer. Je ne sais plus qui a dit que l'esthétique était une forme de morale, au sens d'engagement individuel vis à vis de la société, mais je pense qu'en voyant au-delà de sa personne, on entre forcément dans le cadre de la politique.

— Le théâtre serait donc politique ?

— Toute forme d'expression à destination d'un public l'est, et le théâtre en fait partie. Pour la bonne raison que tu communique forcément à ton public ta vision de la société et de l'humanité, ou, en négatif, ton absence de vision, voire ta complaisance avec le système en place... C'est comme un geste dans un jeu d'acteur, un mot dans un texte communiqué au public, sous quelque forme que ce soit, a forcément un retentissement, une justification, un sens dans le récit qui est conté. L'illusion selon laquelle on peut faire un théâtre purement récréatif détaché des réalités du monde est un mirage. Pierre Bourdieu en a parlé dans *Les Règles de l'Art*, dans le sens où il analyse les schémas sociaux qui sont reproduits dans les œuvres artistiques, en fonction du public auxquelles elles sont destinées, et en fonction des intentions, conscientes ou non, de leurs auteurs.

— Et toi, malgré tout ça, tu fais du théâtre, comment dire... Ça n'a rien à voir avec le théâtre dit "politique" que j'ai pu voir : tu as une vraie histoire, de vrais personnages, il se passe quelque chose sur scène, c'est comme une fiction, mais avec tes idées dedans. Et c'est jamais chiant, ni à jouer, ni à voir.

— Tu fais bien d'aborder ce point, parce que c'est l'élément primordial de mon expression politique par le théâtre : le fait de prendre les formes de la fiction dramatique afin de toucher un large public. Si tu écris un traité de philosophie, de sociologie ou d'histoire, tu ne parleras qu'à un public de spécialistes ou de gens intéressés déjà familier des bouquins universitaires, et des thèses arides. Bref, un public réduit. Tandis que si, par exemple, tu écris un équivalent existentialiste de *Star Wars*, tu toucheras potentiellement un public bien plus large.

— Jean-Paul Sartre en chevalier Jedi, ça doit pas être facile à faire comme personnage...

— Non, et c'est tant mieux. Faire passer tes idées à travers des personnages qui ne soient pas juste des récitants pour tes thèses, une histoire qui tient debout toute seule sans être un simple prétexte pour énumérer tes idées, c'est un vrai boulot. Car le grand public, tu ne peux pas le tromper : si ce que tu écris pour lui est nul, ça ne passe pas. Tandis que des intellos, ou prétendus tels, trouveront toujours quelque chose de positif à dire sur une pièce de théâtre qui, par exemple, ne ferait rien de plus que de délivrer platement le message auquel ils sont sensibles. C'est toujours très facile d'intéresser des gens déjà acquis parce qu'ils ont les mêmes idées que toi. Et ça donne des pièces chiantes comme la pluie... Brecht et Sartre ne s'y sont pas trompés. Le premier en reprenant les formes du cabaret berlinois, le second celles du drame bourgeois, et tous les deux pour faire passer leurs idées. Ce n'est pas par hasard qu'ils sont devenus des classiques. »

Un autre avis convergent, le même soir, c'était celui de Roddy Carmes. Il m'a parlé d'un point important au théâtre : le rapport entre le public et les acteurs. Et, avec lui, j'ai découvert une notion, surtout employée par les religions, celle de la transcendance. Et, pour lui, faire du bon théâtre, cela impose de faire preuve de transcendance :

« Ce qui fait, à la base, un bon acteur ? La même chose que ce qui fait un bon citoyen ou, plus largement, un être humain vivant en harmonie avec ses semblables au sein de la société : ce qu'on appelle la transcendance. Je ne te parle pas ici d'un concept qui ne s'appliquerait qu'au religieux, mais d'une notion élémentaire qui va au-delà des philosophies et des croyances.

— Là, ça m'intéresse. Je n'avais jamais entendu ce terme par quelqu'un d'autre qu'un prêtre, pour dire qu'il y a Dieu qui est au-dessus de nous, simple mortels. Pas mon truc cela dit en passant...

— Ce n'est pas faux, mais c'est réducteur, car ce n'est qu'une forme de transcendance : celle qui fait que l'on se tourne vers une forme de pensée religieuse. En fait, la transcendance sui generis, c'est le fait de placer des valeurs, des pensées et des modes d'action en dehors de sa propre personne et de sa propre vision immédiate et égoïste des choses, cela pour se tourner vers l'Autre. Il y a la religion, mais aussi la science, la politique, l'art qui sont des formes de transcendance.

— Et le théâtre ! On joue pour un public et, en plus, on doit forcément devenir une autre personne quand on joue un rôle. C'est une façon de se mettre à l'écart de ce qu'on est soi-même, et de penser pour d'autres personnes que soi-même.

— Tu as tout compris. La transcendance, c'est trouver en soi quelque chose qui vous permet de ne pas rester enfermé en soi. Quelque chose qui permet de prendre du recul, d'aller vers les autres, en découvrant ce qu'est l'Autre. Bref, de vivre de façon active et harmonieuse en société, du moins dans la conception que j'en ai.

— Les autres et l'Autre, c'est quoi la différence ?

— L'Autre est une notion de psychologie qui est relativement simple à énoncer, mais qui est quelque chose qui ouvre d'immenses champs d'exploration. L'Autre, c'est tout ce qui n'est pas Soi. C'est ce qui fait qu'une personne différente de toi ne sera jamais identique à toi, même si elle a des points communs et des affinités avec toi.

— Dit comme ça, ça me paraît évident que quelqu'un d'autre ne peut pas être identique à moi. Forcément, il ne peut pas avoir vécu les mêmes choses que moi, au départ.

— C'est ce qui fait l'altérité, le fait que chaque être humain est forcément unique. Et comme tu en as pris conscience, je pense que je ne t'apprendrai rien en te disant que dès que tu t'exprimes face à un public de plusieurs dizaines ou centaines de personnes, forcément, tu n'aurais jamais deux personnes qui auront vu la même pièce, bien qu'elles soient toutes assises au même moment, dans la même salle, face à la même troupe. C'est ça qu'il y a d'intéressant dans le théâtre, la façon dont chaque personne dans le public va recevoir pour lui la pièce que tu joues. Personne n'aura vu exactement la même chose.

— C'est dingue, et pourtant c'est évident. Et, en plus, des fois, les gens changent d'avis avec le temps, sur la même chose, qui pourtant n'a pas changé... Tu as dû voir ça dans ton métier, non ?

— Oui, et très souvent d'ailleurs. Des gens qui ont détesté certaines de mes pièces au premier regard mais qui, la réflexion venant, sont retourné les voir et les ont finalement aimées, c'est très courant. Avec l'Autre, on a vu la différence, le fait du non-identique, et là, on voit un concept que j'ai pris chez Jacques Derrida, la *différance* (NdT : "differing" en anglais). C'est à dire, le fait que l'on prenne de la distance avec le temps qui passe, comme on en prend matériellement et mentalement avec l'Autre et son caractère unique. C'est le fait qu'avec le temps, tu prends du recul, tu es au calme pour reconsidérer les choses. C'est cette *différance* qu'emploie Winston Smith dans sa pièce pour faire une critique de la politique étrangère de notre gouvernement.

— L'action se déroule en 2008... C'est clair et précis, on sait ce qu'il en est dès le départ.

— J'ai lu d'autres de ses œuvres et c'est sa méthode de base pour l'écriture : l'échantillonnage historique. Il prend une époque, un lieu et des événements précis, et il les décortique pour en exposer les éléments de base. Autre notion provenant de Jacques Derrida à l'œuvre cette fois-ci : la déconstruction. J'adore son travail analytique, et surtout le talent qu'il a pour faire passer ça sous couvert de la fiction.

— Construire une fiction consentie pour explorer une réalité factuelle... C'est pas de moi, c'est d'un penseur anarchiste qui publie sur le net, Oleg Molotine.

— Je comprends ce qu'il veut dire. Le théâtre, dès la tragédie grecque, ça a toujours été un reflet critique de la réalité. Comme toute forme d'art d'ailleurs... »

Je commençais à voir clairement qu'à travers mon métier, il y avait des voies à prendre pour suivre ma carrière. Choisir entre l'apparente facilité de faire du boulot purement alimentaire, comme Norbert Kwaniewski et sa tante, Marie Le Dantec, ou faire vraiment ce métier parce que l'on a quelque chose à dire. C'était encore trop tôt pour moi pour savoir vers quoi m'orienter, mais ça venait petit à petit...

Quelques jours plus tard, vers la fin du mois, je suis passée voir l'avancement de la comédie musicale *Le Printemps à Pyongyang* dans le théâtre où les répétitions avaient lieu. Point de vue spectacle, c'était quasiment fini, les répétitions étaient semblables en tout point à ce qui était prévu pour la première. Ce soir-là, j'ai retrouvé Roxy, qui était venue jeter un coup d'œil sur la catastrophe qu'elle avait soigneusement planifiée.

En plus d'Helga Wandlitz et Camille Balmat, il y avait aussi Pierce Dackheid et Hwaiteu Babo, la représentante nord-coréenne du Ministère de l'Éducation Coercitive. Ils étaient interviewés séparément par un journaliste du *New York Times* qui devait assurer la promotion. Et là, c'était un grand moment de rigolade... Hwaiteu Babo insistait, comme il fallait s'y attendre, sur le rayonnement culturel de son pays, et l'illustration de la supériorité du Juche, l'idéologie officielle de son pays. Jusque là, normal...

C'est quand on est passé à Pierce Dackheid que c'est devenu franchement naze. Lui, il soutenait que *la même comédie musicale* était, en fait, un spectacle dénonçant l'oppression du peuple nord-coréen par ses dirigeants... Et là, franchement, c'était rien à côté de la suite. Ensuite, Helga Wandlitz ne s'est pas du tout mouillée en ne parlant que de l'aspect cabaret de la comédie musicale, soit parce qu'elle avait compris que c'était une merde, soit parce qu'il n'y avait que ça qui l'intéressait, allez savoir... Et dernière à passer, avec le grand prix du hors-sujet décroché haut la main avec les honneurs du jury : Camille Balmat.

La dame qui avait tourné 14 variantes du même film de merde depuis 1976 insistait sur son fond de commerce : le sado-maso déguisé en pamphlet féministe, qui ne trompe guère grand-monde au-delà de sa personne. Et cette pièce était sensé être une illustration des tribulations sexuelles d'une femme en orient... Heu... C'est moi qui suis conne où c'est elle qui est complètement jetée ? Alors que nous nous sommes éclipsées discrètement, Roxy et moi, mon agent artistique m'a expliqué un point essentiel concernant ce genre de personnes :

« Pierce Dackheid, Camille Balmat et Helga Wandlitz ne voient que ce qui les arrange, à travers le filtre de leurs croyances et la volonté d'y rattacher toute la réalité. Ils tournent ainsi les faits à leur avantage par pur fanatisme idéologique. Pour la nord-coréenne, je préfère ne rien dire parce qu'elle est forcément en service commandé et qu'on ne peut pas déterminer si elle sort son discours parce qu'elle y croit ou parce qu'elle en a reçu l'ordre de la part de ses supérieurs... Quoi que, vu qu'elle est commissaire politique, je pense qu'elle doit adhérer aux conneries qu'elle sort. Sinon, elle n'aurait jamais pu sortir de son pays... Enfin, en tout cas, ça nous facilite la vie pour ce qu'on va faire d'eux par la suite.

— C'est quand même énorme de ne pas voir qu'on les mène en bateau ! Même les productrices, qui se sont fait avoir une fois par les théoriciens de la conspiration du 11 septembre 2001, ont tout de suite compris qu'on montait une arnaque !

— Kim et Gracie se sont faites manipuler par des gens dans ce genre qui ont su leur dire ce qu'elles avaient envie d'entendre sur le sujet, et qui leur ont menti dès le départ sur leurs vraies intentions. Là, on fait pareil. Sauf que ces quatre andouilles, peut-être moins Helga Wandlitz, ne verront jamais qu'ils se sont fait avoir. Ils sont tellement enfermés dans leur fanatisme que s'ils se font avoir, ça sera de la faute de la conspiration des critiques, des gauchistes, des impérialistes ou des gens qui

n'aiment pas le music-hall. Ils n'invoqueront JAMAIS des facteurs personnels, leur propre suffisance les en empêchant.

— Et comment sont-ils devenus comme ça ?

— Regarde-les bien : tu as devant toi quatre ratés. Des gens médiocres dès le départ, à l'intelligence réduite et au niveau culturel au ras des pâquerettes, incapables de réfléchir, de progresser, bref, d'apprendre. Consciemment ou non, ils savent qu'ils sont des merdes et qu'ils n'intéressent personne. Et ils le confirment avec un parcours professionnel et personnel minable, en étant dans le bas du tableau de leur profession. Camille Balmat : cinéaste plus que médiocre qui n'a comme seul talent que celui de financer sa carrière sur des fonds publics français, en plus de monétiser son état psychopathologique borderline. Elle est tellement détraquée d'un point de vue sexuel que ce n'est pas un psychiatre qui lui serait nécessaire, mais toute la FEMA!²⁹ Naturellement, c'est pas parce qu'elle est nulle que personne ne va voir ses films, c'est parce que les critiques lui en veulent, et que les hommes sont tous des machos... Pierce Dackheid : un type qui a réussi dans la vie en montant un business de call-center. Tu sais, les gens payés le moins possible qui t'appellent pour te vendre des trucs dont tu ne veux pas et qu'ils n'ont pas les moyens de se payer... Comme il a fait beaucoup d'argent avec son business, il se prend pour un grand homme politique. Mais ça sera toujours de la faute des Démocrates, des Socialistes, du Parti Républicain ou de n'importe quoi d'autre si personne ne va à ses meetings, si personne ne paye ses campagnes électorales et si le Tea Party Movement prend ses distances avec lui parce qu'il a monté une cellule du Ku-Klux-Klan dans le Vermont!³⁰

— Mouais, des gens qui ont toujours raison, quoi qu'on leur dise, et qui n'écoutent que ce qu'ils ont envie d'entendre...

— Tu as tout compris. C'est leur façon d'exister en société. Ils masquent leurs carences intellectuelles avec des slogans tout prêts, des dogmes simplistes pour asseoir leur sottise et rendre impossible tout débat avec eux, et un art indiscutable de la mauvaise foi et du mépris de toute pensée dissidente. Ces gens-là pensent d'entrée qu'ils ont raison, pourquoi devraient-ils faire l'effort d'argumenter sur la pertinence de leurs dogmes ? Pour eux, ceux qui les remettent en question ont forcément tort.

— Je vois, pour eux, tu crois toujours dans des sornettes alors qu'ils détiennent la Vérité. Facile d'avoir raison quand on pense comme ça.

— Et facile de ne pas tenir compte des arguments qui vous sont avancés. Juste un truc : ces gens-là prêtent toujours aux autres ce que, en fait, ils sont, et ce qu'ils font. Et si tu leurs sort des arguments factuels qui démolissent leurs dogmes, il n'y répondront pas, sauf par un autre dogme. Et, une fois à court de dogmes, ils passent aux attaques ad hominem : tu es intolérant, tu es manipulé par tel ou tel lobby, tu soutiens tel ou tel mouvement politique, tu es sioniste, et cetera...

— Merci pour les clefs... Et pour Helga et Hwaiteu Babo ?

— Miss Wandlitz ne me paraît pas être aussi conne que ce que j'avais cru au départ. Certes, elle n'a pas quitté le navire avant le naufrage, et elle n'oublie pas de faire sa

29. Federal Emergency Management Agency, Agence Fédérale de Gestion des Urgences, organisme public aux USA chargé de la sécurité civile et des plans de secours en cas de catastrophe naturelle ou d'origine humaine. Entre autres, rien que pour New York City, la FEMA a eu la gestion des conséquences de attentats du 11 septembre 2001, et celles du passage de l'ouragan Sandy sur la ville.

30. Paradoxalement, l'état des États-Unis où la population d'origine afro-américaine est la moins nombreuse, en proportion de la population totale...

promo au passage, mais je crois qu'elle ne fera pas comme en 1990 pour s'en tirer. À savoir, compter sur le silence des autres pour éviter d'être un dommage collatéral de son propre arrivisme. Tu noteras qu'elle n'a *jamais* parlé de ses activités au sein du gouvernement de la RDA en exil, alors que c'était une plate-forme rêvée pour faire ce genre de propagande.

— Un peu au début quand elle a tenu plus ou moins le même langage que Hwaiteu Babo, mais ça s'est vite tassé. Elle ne parle que de cabaret. Et la nord-coréenne ?

— D'après ce que m'ont dit certains de mes artistes sous contrat, originaires de pays de l'ex-URSS, ce genre de personne devient commissaire politique par pur arrivisme. Ce sont des gens qui veulent le pouvoir avant toute chose et qui écrasent sans pitié tous ceux qui les en empêchent, tout en pourrissant la vie des autres. En cas de malheur, Hwaiteu Babo aura une théorie de la conspiration toute trouvée pour justifier l'échec prévisible de cette merde : la propagande capitaliste, la CIA, notre gouvernement, et cetera... Pyongyang fusillera quelques sous-fifres pour faire joli, et elle aura une médaille. Même méthode en cas de réussite, le peloton d'exécution en moins. Pareil que les autres : face je gagne, pile tu perds... »

Mine de rien, à force de voir la vraie nature des gens à travers mon métier, je me suis intéressé à cette comédie musicale. Alors que je n'avais pas au départ d'autre investissement là-dedans que de rendre service à Roxy en jouant son attachée pour jeter un coup d'œil à la préparation du spectacle, ça m'intéressait désormais de voir par moi-même comment tout cela allait finir. J'avais une place de réservée à la première, et j'étais impatiente de voir comment tout cela allait se terminer. Et c'était bien parti pour être un méga-flop, mais il ne faut jurer de rien... »

Début avril, deux semaines avant la première de la catastrophe annoncée, je suis passée voir Roxy pour un contrat et j'ai eu droit à une offre des plus surprenante, mais qui est, à ce jour, à la fois la plus intéressante et le plus marrante de ma carrière. Dès que je suis entrée dans son cabinet, Becky, sa secrétaire, m'a dit que quelque chose d'important me concernant m'attendait :

« Bonjour Carly, tu es très demandée ces derniers temps. Il y a quelqu'un qui est venu exprès pour toi, Roxy est en train de voir pour le contrat. J'ai compris que tu avais été recommandée par quelqu'un qui te connaît.

— Ah bon ? Tu ne sais pas pour quel genre de boulot ça serait ?

— De la pub d'après ce que j'ai compris... Tiens, c'est Roxy... »

Roxanne a appelé Becky pour lui demander si j'étais arrivée et, apprenant que j'étais là, elle m'a faite rentrer. J'ai eu la surprise de retrouver ici la personne que je m'attendais le moins à voir en ces lieux : Linda Patterson, la compagne de Martin-Georges Peyreblanque. Je savais qu'elle était avocate de profession en plus d'être officier de réserve du corps des Marines, mais je ne voyais pas ce qu'elle pouvait bien me proposer comme boulot dans mes cordes. Roxanne m'a expliqué ce qu'il en était, et c'était plutôt intéressant :

« Maître Patterson nous connaît par son compagnon, dont tu es la secrétaire à Bellevue, et par son associée, maître Messerschmidt, qui travaille avec nous sur un

autre contrat. Elle vient nous voir pour un boulot dans la pub, quelque chose d'assez particulier qui peut t'intéresser.

— Faut voir, j'ai pas trop de boulot en ce moment, je peux prendre le contrat.

— J'ai pensé à toi, sur recommandation de Martin, pour une série de publicités pour un service d'assistance juridique gratuit mis en place par le barreau de New York, expliqua Linda Patterson. C'est un tournage à budget réduit pour lequel nous allons utiliser de nombreux acteurs non professionnels, et un petit jeune prometteur qui sort de l'école de cinéma pour tout ce qui est prise de vue. Par contre, nous allons y mettre le prix pour la partie technique, et prendre une actrice professionnelle comme fil rouge pour les différents spots qui sont prévus. Martin m'a dit que tu présentais bien et que étais sérieuse, d'un point de vue professionnel, j'ai pensé à toi pour le contrat. Avec le budget que l'on a, nous pourrons te payer à 15% au-dessus du tarif syndical pour la série de films que nous avons prévus.

— Elle t'a vue dans le spot avec son chat, expliqua Roxy. Tu l'as convaincue.

— Déjà, réussir à se faire apprécier de Psychose, la chatte de la famille, ce n'est pas évident et cela requiert un certain doigté, reprit l'avocate. Elle a plus tendance à sauter à la gorge des gens qu'autre chose... Mais bon, je suis convaincue que tu es la personne qu'il nous faut pour cette série. Si tu es d'accord, Roxanne s'occupera du contrat, j'ai les synopsis des spots prévus sur moi, si tu veux y jeter un coup d'œil avant de prendre ta décision.

— Ah, je veux bien... »

Franchement, je me suis tout de suite vue dans le rôle, et je me suis bien marrée rien qu'en lisant les idées de scénario, très rigolotes, genre slapstick comédies/cartoon, pas du tout ce dont à ce que l'on pourrait s'attendre pour de la pub pour un service légal, le genre de machin pas du tout rigolo. J'ai signé sans hésiter et nous avons commencé les tournages dans la semaine qui a suivi, la première semaine d'avril. Et je vous l'avoue, je me suis bien marrée, tant par les sujets que par l'ambiance du tournage.

Pour la prise de vue, j'ai eu la surprise de tomber sur un copain de Walter, Jeremiah Kellerman, futur cinéaste grand amateur de musique classique pour lequel la version cinématographique d'Ingmar Bergman de *La Flûte Enchantée* de Mozart est un point de référence incontournable, en plus de la version du Ring des Nibelungen de Pierre Boulez, la première qui ne vous donne pas envie de bombarder Coventry, selon Martin-Georges Peyreblanque...

La production était pas riche, les scénarios des spots étaient écrits par Linda Patterson, ses associées et son entourage pour économiser sur les droits d'auteur et les frais d'écriture. Les décors étaient choisis en fonction des bon plans pas cher des uns et des autres, les costumes fournis par des relations, quand ils n'étaient pas purement et simplement les vraies tenues de travail des acteurs amateurs, policiers ou militaires, ou camionneurs, voire faits sur mesure par Martin-Georges Peyreblanque et sa fidèle Singer de compétition, cadeau d'anniversaire de Linda pour ses 45 ans. D'ailleurs, ça m'a surprise de voir les qualités de couturier et de brodeur du médecin, passionné par cet art domestique.

Par contre, pour les postes clefs, Linda, qui dirigeait l'équipe bénévolement pour les services de communication du barreau de l'état de New York, avait mis le prix : une maquilleuse pro et ses deux assistantes, qui étaient habituellement recrutées pour

des blockbusters, et avaient proposé leurs services au tarif syndical parce que le projet les intéressait, un jeune monteur professionnel, David Barnstable, sorti de la même école de cinéma que Jeremiah Kellerman, et une agence de pub, Kellett and Partners, pour la diffusion des films une fois réalisés. Pour la voix off, j'étais recrutée pour l'assurer, cela me ferait du boulot en plus, et un atout de plus dans le métier des actrices-voix, pour lequel j'avais de sérieux atouts, selon Roxanne Robinson.

Le pitch de la série, intitulée *Les Méaventures de Janet Smith*, c'était de montrer ladite Janet, que j'incarnais, dans des situations rigolotes qui avaient un rapport avec les domaines dans lesquels le service d'assistance juridique du barreau de l'État de New York pouvait aider les personnes sans le sou ayant besoin de conseils juridiques. Le personnage que je devais incarner était une jeune femme un peu nunuche qui se mettait dans des situations lamentables. Le premier spot était tourné à Fort Wreckage, à Brooklyn, grâce à l'autorisation donnée par la Navy, propriétaire des lieux où Linda Patterson avait son commandement, en tant qu'officier de réserve des Marines.

L'action représentait le colonel Sadie Steek, jouée par Ayleen Messerschmidt dans son uniforme de l'Air Force (avec une batterie de décoration impressionnantes, dont la Médaille d'Honneur, et toutes vraies, qu'elle a eu elle-même en service, si, si!), qui avait fait creuser une fosse d'environ 20 pieds de long sur 10 de large et 7 de profondeur au soldat Janet Smith, armée d'une pelle. L'officier était confortablement allongée sur une chaise longue, en train de lire un ouvrage intitulé *50 Idées de Petit Déjeuner* pendant que le soldat Smith creusait la fosse à la pelle... En fait, c'était une tranchée qui avait été creusée au tractopelle pour travaux par un contractant du Department of Defense pour refaire les égouts de l'ensemble militaire. Comme il ne l'avait pas rebouchée et qu'on était un dimanche, on en avait profité pour le tournage.

Ayant fini le travail, le soldat Smith va saluer son officier supérieur, qui fait une tête de moins que moi, ce qui est déjà pas mal point de vue gag. Le colonel Steek pèle une banane et en jette la peau au fond de la fosse puis, toujours impassible, fait comprendre d'un geste au soldat Smith qu'elle n'a plus qu'à reboucher le trou, ce qu'elle va faire d'un air abattu au moment où le spot se termine.

Mon texte en voix off sur ce spot est le suivant : *Quelle que soit votre arme et votre grade, vous pouvez être victime d'abus de la part de vos supérieurs ou de vos compagnons d'armes. Ces actes sont tous répréhensibles, et vous pouvez les porter devant la cour de justice militaire compétente. Pour cela, le Service d'Assistance Légale du Barreau de New York peut vous donner les bons conseils, et vous mettre en contact avec les professionnels compétents. New York Bar Legal Help Service, votre aide juridique pour toutes les situations.* Et cela avec un carton indiquant le numéro gratuit d'appel du NYBLHS.

Le scénario est d'Ayleen Messerschmidt, et elle m'a dit que c'est basé sur certaines pratiques dont elle a été témoin, sans parler du fait qu'elle a du défendre des victimes de ce genre de méthode disciplinaire devant des tribunaux militaires, où elle est légalement autorisée à plaider. En tout cas, c'était quand même un bon gag à tourner, même si c'est ma situation de victime d'un officier sadique qui fait rire.

Le spot suivant a été tourné grâce à des relations de Linda chez les pompiers de New York City. Le propriétaire d'un hôtel avait fermé son établissement avant travaux pour mise aux dernières normes de sécurité en vigueur, et il avait fait appel au service compétent des sapeurs-pompiers pour établir un diagnostic préliminaire sur ce qu'il allait devoir faire comme travaux pour être à jour point de vue sécurité incendie.

Comme le contractant qui devait faire le boulot ne commençait pas le chantier avant mai, qu'il fallait commencer par vider l'hôtel de tout son mobilier et qu'il n'avait fermé que depuis une semaine, on avait un décor rêvé pour tourner un spot.

Le proprio nous avait loué les lieux pour la somme symbolique de \$10 (il était obligé par la loi de nous faire payer, pour que son assurance joue en cas de pépin) et nous avions exactement ce qu'il fallait pour le spot. Cette fois-ci, Janet Smith était femme de chambre dans un grand hôtel. Le spot débutait par une séquence où on la voyait s'enfuir en courant d'une chambre dont elle ouvrait la porte en coup de vent, poursuivie par un client lubrique vêtu d'un peignoir au motif léopard. Martin-Georges Peyreblanque tenait le rôle du client, en plus de m'avoir fait sur mesure la robe de femme de chambre que j'avais comme costume.

Après, l'essentiel du spot me montrait en train de m'enfuir en hurlant de terreur avec le client lubrique aux trousseaux, façon cartoon, à travers les couloirs de l'hôtel. Je passe deux fois devant la réception où ma patronne, jouée par Janice Birchwood, une belle black qui est la compagne de l'officier des sapeurs-pompiers du FDNY à qui on doit le tuyau pour l'hôtel, et qui bosse comme informaticienne au cabinet de Linda et de ses associées, se lime les ongles, indifférente au bordel ambiant.

Finalement, je réussis à semer le client lubrique parce que ma patronne le boucle à double tour dans une chambre. Finalement soulagée, Janet Smith est soudainement enlacée par sa patronne qui l'embrasse sans prévenir, profitant d'un moment de faiblesse. La scène se termine avec Janet Smith qui fait une tête dépitée pas possible. Recommandation de Jeremiah, qui fait aussi la mise en scène : fais-en trop, c'est de la comédie burlesque.

Mon texte en voix off sur ce spot : *Si vous êtes victime d'abus sur votre lieu de travail, ne restez pas seule face à votre agresseur. Dans ce genre de situation, le Service d'Assistance Légale du Barreau de New York peut vous donner les bons conseils, et vous mettre en contact avec les professionnels compétents. Que votre agresseur soit un de vos clients ou un de vos collègues de travail. New York Bar Legal Help Service, votre aide juridique pour toutes les situations.*

Bon, je précise que la scène du baiser, c'est entièrement simulé, Walter, si tu me lis... D'autant plus que Janice et sa copine Millie sont spécialistes des plans à trois lesbiens et que les latinas, ça les botte... Pour le spot suivant, il nous a fallu un peu de cascade, et l'aide de la police de la route du New Jersey, via des relations d'un ami de Linda et Martin, Jacob Birnbaum, qui travaille dans les labos de la police scientifique au NYPD. Là, il nous a fallu récupérer une voiture saisie à son propriétaire pour envoi à la casse parce qu'elle n'était pas entretenue correctement et qu'elle n'était pas en état de rouler en toute sécurité, et une voiture de patrouille de réforme à envoyer à la casse. Plus le gars de la police de la route du New Jersey et son pote, qui nous avaient mis sur le coup, pour jouer les policiers.

Le scénario est le suivant : Janet Smith se réveille avec une gueule de bois blindée en cellule de dégrisement (le cachot désaffecté de Fort Wreckage à Brooklyn, maquillé pour l'occasion, le tournage a eu lieu le même jour que celui du spot avec Ayleen dans le rôle de l'officier sadique) et, par flash-backs, elle se souvient de la soirée de la veille entre copines. J'ai rameuté mes vraies copines Cassie et Viv pour jouer les rôles, la production est passée à la caisse avec joie pour leur cachet. Janet prend ensuite le volant, aussi bourrée qu'un escadron de cosaques avant la charge, dixit Martin.

On la voit ensuite, en caméra subjective, souffler dans un éthylomètre électronique qui explose quand le policier qui le lui a tendu tente d'en lire le résultat. Petite anecdote : c'est Adam Savage, des *Mythbusters*, qui a bricolé l'engin avec des fumigènes pour qu'il semble griller quand le policier veut lire le résultat. Il passait voir Martin pour l'épisode sur l'assassinat de Kennedy, qu'il prépare avec lui. Puis retour à la cellule de dégrisement avec Janet qui en est tirée par une femme dans la quarantaine qui est visiblement sa mère, jouée par le docteur Carolyn Zieztinski, la cousine de Linda, médecin spécialiste des addictions et collègue de Martin.

Plan suivant : on voit une dépanneuse remorquer la voiture de Janet, l'avant enfoncé, puis une autre remorquer la voiture de police, l'arrière complètement défoncé. Dernier plan : Janet au centre, les deux policiers qui ont procédé à son arrestation la veille, à gauche, et sa mère, à droite, la regardent avec un air de profond reproche, la mettant très mal à l'aise. Mon texte en voix off : *Les poursuites pour conduite en état d'ivresse ne sont jamais des situations à prendre à la légère, et la gravité de la situation impose un suivi légal rigoureux. Même si vous êtes en tort, même en cas d'accident, le Service d'Assistance Légale du Barreau de New York peut vous donner les bons conseils, et vous mettre en contact avec les professionnels compétents. New York Bar Legal Help Service, votre aide juridique pour toutes les situations.*

Bon, pour mes fans, je tiens à préciser que je n'ai jamais éclaté une voiture comme ça. En fait, c'est Linda Patterson qui a joué les cascadeurs en plantant les voitures dans un mur en marche avant pour celle qui était censée être la mienne, et en marche arrière pour celle des flics. Les dépanneuses sont celles d'un patient de Martin à Bellevue qui a accepté d'être payé avec des consultations de médecine générale et des ordonnances pour sa famille au lieu du tarif de location contractuel des dépanneuses de la petite entreprise dont il est le patron. Ironie du sort, Martin l'avait eu comme patient aux urgences alors que, dans l'exercice de sa profession, il avait été renversé par un poivrot lors d'un dépannage. . .

Au passage, j'en ai appris de bonne sur la représentation à l'écran de deux professions, celle d'avocat et celle de médecin en milieu hospitalier. C'est Linda qui m'a expliqué, sur le tournage du premier spot, que ce qu'on voit de la profession d'avocat à l'écran est faux. En fait, les plaidoiries devant les tribunaux, c'est la plus petite part du travail :

« 95% du travail d'un cabinet d'avocat, c'est de la paperasse, et c'est particulièrement chiant à restituer à l'écran. Pour le mien, 80% du chiffre d'affaire est assuré par la rédaction d'actes légaux pour des entreprises, contrats, ordres d'achats, appels d'offres. . . Des documents à rédiger à la virgule près, où tu peux mettre une journée entière de travail pour seulement avoir une page qui tienne la route, sur les dossiers les plus difficiles. La partie défense du client devant le juge, c'est une fois que l'on a fait tout le reste.

— J'imagine. . . Je joue dans une pièce où il y a une affaire jugée devant un tribunal, et l'auteur a vraiment fouillé la partie documents. C'est incroyable ce que ça peut être précis, tout ce qui est droit !

— Des affaires ont été gagnées et perdues sur une simple tournure de phrase. Et puis, ce qui est important, c'est la recherche documentaire sur un cas précis, entre les codes et la jurisprudence, et on doit strictement tout vérifier, chaque dossier étant un cas d'espèce. Et ça prend facilement la moitié du temps de travail sur une affaire.

Mes associées et moi, nous avons même embauché cette année une juriste dont c'est exclusivement le travail chez nous, la recherche documentaire. Elle fait ça toute la journée, et elle a les mêmes diplômes et la même paye que nous. Et ça, tu ne le verras jamais à l'écran, c'est comme les pathologies aux urgences, la réalité ne passe pas à l'écran parce qu'elle n'est pas spectaculaire... Chérie, je parlais à Carly de la représentation de nos métiers à l'écran, si tu peux venir...

— J'arrive! J'ai fini la robe pour la scène de l'hôtel, il y a des essayages à faire...

— Je disais que ma profession est mal représentée à l'écran, la tienne aussi.

— Ah oui, et pas qu'un peu! En traumatologie, les patients, c'est une bonne moitié d'accidents de la circulation, un gros tiers d'accidents du travail et le reste, ce sont des accidents domestiques. Naturellement, il y a des victimes de violences criminelles et des blessures par balles, mais pas autant que ce qu'on voit dans des séries. À Bellevue, si j'ai plus de deux blessures par balles par semaine, c'est le bout du monde.

— Si on croit ce qu'il y a à la télévision, il vient aux urgences une victime de blessures par balles par jour, une ou deux autres victimes d'attaques de criminels dans la rue et une victime de viol, notais-je. C'est comment dans la réalité?

— La violence criminelle sans armes est surreprésentée, tu peux diviser le nombre de victimes par dix. Pour les victimes de viol, c'est bien le seul motif d'admission qui est représenté correctement. Par contre, les victimes de violences domestiques, j'en vois au moins dix fois plus que ce que l'on montre habituellement à l'écran... Bon, on fait les essayages? »

C'est bien de voir avec des gens du métier la façon dont les scénaristes de séries TV distordent la réalité. Parce que, bien évidemment, la réalité n'est jamais tout le temps spectaculaire. Et, mine de rien, plus que les fabrications évidentes, ce genre de distorsions est nettement plus efficace pour influencer les gens, parce qu'elle est insidieuse. Où placer la limite entre l'adaptation pour les nécessités de la fiction et la manipulation? Bonne question!

* * *

-7-

Le tournage des spots pour le Service d'Assistance Légale du Barreau de New York a continué pendant la semaine qui a précédé la première de la comédie musicale *Le Printemps à Pyongyang*, avec la série de plusieurs spots qui étaient prévus pour cette campagne de promotion télévisée. J'avoue qu'il y avait des idées marrantes pour les scénarios et que je me suis beaucoup amusée à incarner Janet Smith, un rôle sans paroles tenant de la slapstick comedy.

Mon spot préféré ? En fait, il y en a deux, avec la même idée de base. Le premier, tourné dans un coin tranquille du nord de Brooklyn, est complètement décalé. On voit une Janet Smith avec l'uniforme des agents chargés du stationnement de la ville de New York City arriver en dansant façon comédie musicale (merci à ma copine Viv pour la chorégraphie) dans une rue déserte où un magnifique camion semi-remorque est garé de façon outrancièrement évidente sur un emplacement où le stationnement est interdit.

Outrageusement ravie, Janet sort son carnet de PV et elle en colle un sur le pare-brise du camion. Vu la taille de l'engin, il faut y monter dessus et, pour faciliter le tournage, j'ai eu droit à un escabeau, qu'on ne voit pas à l'écran. Quand elle redescend, elle tombe nez à nez avec le chauffeur du camion, jouée par la grand-mère de Linda Patterson, authentique camionneuse à la retraite.

Entièrement par gestes, l'agent de la circulation écervelée tente de faire comprendre à la camionneuse impassible qu'elle ne va pas échapper à la prune pour stationnement illicite. Cette dernière à un moment, fait un geste pour indiquer à Janet qu'il y a du monde derrière elle. L'agent se retourne et, avec un mouvement de caméra, on voit qu'elle est nez à nez avec deux camionneurs balaises, les copains de la propriétaire du camion. Le spot se termine par un gros plan de Janet, dépitée, baillonnée avec le PV et ligotée à la calandre du camion, conduit de nuit sur une route à forte circulation par la camionneuse impassible, désormais ravie de l'aubaine.

Mon texte en voix off sur ce spot était le suivant : *Quand vous travaillez pour un service public, vous vous exposez à des risques qui peuvent faire l'objet de contentieux devant des tribunaux. Pour vous, le Service d'Assistance Légale du Barreau de New York peut vous donner les bons conseils, et vous mettre en contact avec les professionnels compétents. New York Bar Legal Help Service, votre aide juridique pour toutes les situations.*

C'est une amie de Linda Patterson, un officier de police du NYPD du nom de Piper O'Leary qui nous a arrangé le coup avec le district de Brooklyn pour le lieu de tournage. Le camion et les camionneurs sont fournis par le syndicat des Teamsters, via miss Marsha Zieztinski, la grand-mère de Linda, qui joue la camionneuse dans ce

spot. Ce sont en fait deux frangins du New Jersey et un des Macks de leur entreprise qui servent pour le spot.

La scène finale du camion sur l'autoroute avec la malheureuse Janet comme décoration a été tournée dans un hangar de l'Air National Guard du New Jersey, à Strawberry Field AFB, grâce à Ayleen Messerschmidt, qui commande une escadrille de chasse sur cette base. Par chance, les frangins qui nous ont loué le camion nous ont fait un prix d'ami, ils avaient de la marchandise à charger à Brooklyn pour les extérieurs, et une livraison à faire pas loin de Strawberry Field AFB pour la scène de l'autoroute. On leur a payé le plein de gazole à chaque fois, ils ont été contents de l'occasion et ils n'ont pas demandé autre chose.

Petit détail intéressant, les éclairages dans le hangar, qui font croire que le semi-remorque, qui en fait est à l'arrêt, roule sur une autoroute, sont offerts par un des pilotes du 611th fighter squadron, celui que commande Ayleen. Le lieutenant Vernon Kovacks, c'est son nom, est non seulement pilote de ligne dans le civil, mais il est aussi éclairagiste de théâtre amateur, sa seconde passion après l'aviation. Et il nous a bien aidé sur ce coup !

La scène du hangar a été tournée trois jours avant celle de Brooklyn pour des raisons d'emploi du temps des acteurs et techniciens. Tout comme le spot avec le même genre d'idée pour le cas de figure où ce sont les flics qui abusent. Le lieu de tournage est le même, sauf qu'on a tourné la scène du camion le matin, et celle des flics l'après-midi. Le scénario est une variante du premier avec, cette fois-ci, une Janet Smith en civil.

Après avoir fait des courses, Janet Smith va repartir chez elle avec sa voiture (la Ford Focus du docteur Peyreblanque dans la vraie vie) qu'elle rejoint en dansant, comme dans le spot avec les camionneurs. Au moment de prendre le volant, elle tombe sur une agent de la circulation sadique qui lui colle un PV alors qu'il n'y a pas de panneau d'interdiction de stationner. Visiblement agacée, Janet proteste de sa bonne foi et, pendant ce temps, un second agent de police amène un panneau d'interdiction de stationner qu'il pose devant la voiture de Janet. Outrée, elle proteste vigoureusement et se fait maîtriser par les policiers.

Le plan suivant la voit baillonnée avec son PV et ligotée au crochet de la grue d'un camion de la fourrière, qui démarre et s'éloigne de la caméra. J'avoue que sur ce plan-là, j'ai eu la trouille, même si la scène a été tournée en accéléré pour qu'on ne voie pas que le camion de la police démarre doucement et ne dépasse pas la vitesse d'un homme au pas pour des raisons évidentes de sécurité. Et mon texte en voix off sur ce spot était le suivant : *Si vous êtes victime d'abus de la part d'une administration, vous pouvez être amené à engager une procédure devant un tribunal. Même dans ce cas-là, le Service d'Assistance Légale du Barreau de New York peut vous donner les bons conseils, et vous mettre en contact avec les professionnels compétents. New York Bar Legal Help Service, votre aide juridique pour toutes les situations.*

Le camion de la fourrière et les trois policiers pas sympas ont gracieusement été fournis par le NYPD pour le tournage. D'ailleurs, ce sont des amis d'une membre de l'équipe, Piper O'Leary, officier de police du NYPD et amie de Linda et Martin. Les deux derniers spots de la série ne sont pas vraiment mes préférés, mais je les aime quand même. Le premier est celui qui a été choisi pour illustrer les histoires de

famille. On l'a tourné en dernier parce qu'on avait trois scénarios avec celui-là pour illustrer le concept.

J'ai tranché in fine parce que j'ai trouvé le scénario retenu plutôt marrant, les deux autres étant une histoire où j'aurais dû jouer la jeune épouse dans une histoire de divorce conflictuel, avec maîtresse dans le placard pour madame et monsieur, pas la même d'ailleurs, et pour l'autre, j'aurais eu à garder une vieille grand-mère tyrannique. L'histoire du divorce n'a pas été jugée parlante par Linda, et nous n'avions pas d'actrice pour la grand-mère.

Ce fut donc une affaire de reconnaissance de paternité pour Janet Smith qui a été retenue, avec la participation exceptionnelle de Roddy Carmes dans le rôle du père indigne qui veut se racheter. Je lui avais parlé de ce que je faisais avec ces séries de pubs, et il m'a dit que si Linda et son équipe avaient besoin d'un acteur bénévole, il était volontaire. Il est venu sur ce spot et c'était vraiment chic de sa part : prendre part sans toucher un cent à une production fauchée limite amateur pour un grand acteur comme lui, c'est pas n'importe quel grand du cinéma qui le ferait !

Roddy Carmes joue donc le père biologique de Janet Smith dans cette histoire. Janet est convoquée au tribunal des affaires familiales pour la reconnaissance de paternité et la première scène la montre en train d'attendre, émue, le portrait de son père biologique à la main, dans un couloir d'un bâtiment qui est sensé être un tribunal aux affaires familiales. En fait, ce sont des locaux de l'université Columbia, prêtés pour le tournage grâce à une relation d'Ayleen Messerschmidt, qui y a passé son doctorat d'astrophysique.

Le juge, joué par la troisième associée de Linda, Sarah Jane Berringsford, la plus jeune fille du milliardaire Charles Berringsford III, le magnat de l'agro-alimentaire, est sortie de la salle et y a fait entrer Janet Smith. Émue, cette dernière est entrée pour se retrouver face à son père biologique... et ses dix-huit demi-sœurs ! Linda et Martin avaient recruté, pour jouer les rôles correspondant, leurs trois filles, les deux ados, Galina Peyreblanque et Nelly Patterson, la petite Louise-Michelle Peyreblanque, dix ans, et les copines des trois précédentes pour faire le nombre, effet garanti !

Mon texte en voix off sur ce spot : *Il est des moments dans la vie où vous devez faire appel à la loi pour résoudre des affaires privées concernant votre vie familiale. Pour vous assister dans ces situations souvent délicates, le Service d'Assistance Légale du Barreau de New York peut vous donner les bons conseils, et vous mettre en contact avec les professionnels compétents. New York Bar Legal Help Service, votre aide juridique pour toutes les situations.*

Je pense que j'aurais fait la même tête ahurie que Janet Smith, mon personnage, si mon père m'avait présenté d'un coup dix-huit petites Alvarez sorties d'on ne sait où ! Simple mais efficace, et très parlant. Dernier spot, tout aussi direct, tourné cette fois-ci dans une des salles du NYPD, celle où vous voyez les criminels pris en photo de face et de profil avant qu'ils ne soient emmenés en prison. Le tournage était simple et, en deux heures, tout était plié. On l'a fait après avoir ramené le camion de la fourrière au garage de Police Plaza, après le tournage à Brooklyn du spot du stationnement interdit.

Le spot représentait quatre criminelles photographiées de face et de profil, avec un insert en bas de l'écran pour indiquer leur motif d'inculpation et leur condamnation. On avait, par ordre d'entrée en scène, Lindsey "tommy gun" O'Connell (jouée par Piper O'Leary, qui lui a fait une impressionnante tête de tueuse), 12 braquages de

banque à main armée, 20 ans avec libération sur parole possible dans 10, son avocat ayant trouvé des failles dans le dossier de l'accusation. Ensuite vient Rosie Santana (jouée par Miranda Gutierrez, une amie de Linda, qui est détective privé dans la vraie vie), racket en organisation criminelle et trafic de drogue, 20 ans et libération sur parole possible dans 10, son avocat ayant démolé les témoignages de deux témoins-clefs qui ont été rejetés faute de preuves.

Suivante, Lindsey Hamilton, inculpée d'enlèvement, séquestration et viol sur la personne de la maîtresse de son mari. Elle est jouée par Winona Highbeary, une belle black qui est la collègue de Piper, et qui donne à son personnage un discret air de détraquée sexuelle distinguée. 25 ans et libération sous parole possible dans 10, son avocat ayant réussi à lui éviter la perpétuité au vu d'un dossier d'expertise psychiatrique bien ficelé. Et dernière du lot, bien évidemment Janet Smith, en larmes, accusée d'avoir téléchargé illégalement 15 chansons sur Internet. Verdict : 30 ans sans possibilité de parole, son avocat, spécialisé dans les divorces, dormait pendant le procès...

Mon texte en voix off sur ce spot était le suivant : *En matière criminelle, une bonne défense vous assure toujours un procès équitable. Même si vous êtes impliqué dans une affaire criminelle, le Service d'Assistance Légale du Barreau de New York peut vous donner les bons conseils, et vous mettre en contact avec les professionnels compétents. New York Bar Legal Help Service, votre aide juridique pour toutes les situations.*

Et voilà, c'était bouclé pour cette série, où je me suis bien amusée de bout en bout. Sa diffusion télévisée était prévue pour septembre seulement, il fallait faire le montage, la post-production avec l'enregistrement des voix off, puis la confier à Kellett and Partners pour l'achat d'espace publicitaire et la diffusion à l'antenne. Linda, qui était la productrice de fait, était très contente de ma prestation. On a eu droit à un pot à Police Plaza, offert par ses soins, ceux de Martin-Georges Peyreblanque, son compagnon, et de Piper O'Leary, la femme policier qui est son amie. Linda nous a fait une présentation du résultat obtenu très positive :

« Franchement, je ne pensais pas que l'on arriverait à tout boucler en si peu de temps, merci aux pros qui ont participé à l'aventure, mention spéciale à Carly Alvarez, qui ne nous a jamais obligé à faire plus de trois prises pour chaque scène. On a encore du travail en post-production et diffusion mais le plus dur est fait.

— Si je puis me permettre, intervint Piper O'Leary, mon compagnon qui travaille ici, Jacob Birnbaum, est sur un projet de film institutionnel pour le NYPD. Comme Carly est excellente, et qu'elle a besoin de bosser, j'ai demandé à Jacob de passer nous voir avec Don, l'attaché de communication du NYPD, pour voir si le rôle l'intéresse.

— Pour le contrat, faut voir avec mon agent mais ça me va, j'ai pas trop de travail en ce moment avant ma pièce de mai... »

Jacob Birnbaum, le compagnon de Piper, chef de laboratoire dans le service de police scientifique du NYPD, et Donald Bozeman, l'attaché de communication de la police de New York City, m'ont présenté le travail. C'était bien évidemment un boulot d'actrice et ça n'avait pas l'air trop compliqué. Je devais incarner un témoin-clef dans une affaire criminelle pour un film destiné à sensibiliser les agents de police aux méthodes d'investigation en matière de police scientifique et, surtout, les informer des précautions à prendre pour la protection et le recueil de preuves destinées ensuite à être examinées en laboratoire. J'ai dit oui par principe, aussi intéressée par la nature même du travail que par le cachet promis.

Tout aussi intéressant, la conversation que j'ai eue ensuite avec Jacob Birnbaum. Il devait se rendre à Brooklyn pour son travail et il m'a proposé de me déposer au passage chez ma cousine Marilyn. Chimiste de formation, il m'a gratifié en chemin d'une présentation de la pensée scientifique des plus intéressantes, en commençant par m'expliquer ce qu'on pouvait considérer comme étant scientifique :

« La science, c'est d'abord l'expérimentation : tout ce qui entre dans son champ est testé en laboratoire ou sur le terrain, les résultats observés, mesurés, analysés, et l'expérience reproduite. Les faits font la science, qui en propose ensuite une ou plusieurs explications. Et ces explications sont ensuite testées jusqu'à ce que l'analyse des faits nous permette de déterminer quelle est la bonne explication.

— Et cette explication, est-ce qu'elle peut être fautive, ou réfutée plus tard par une meilleure explication ?

— Toujours ! Et c'est la caractéristique essentielle de la science : tout ce qu'elle produit est réfutable, il n'y a rien d'absolument définitif comme explications scientifiques. C'est Karl Popper qui a défini deux caractéristiques essentielles des théories scientifiques : elles sont réfutables, et on peut les expérimenter pour en reproduire les résultats.

— Et il n'y a pas d'autorité scientifique pour valider tout ça ?

— Si, une seule qui est légitime : la totalité des membres de la communauté scientifique. Si j'en ai l'envie et les moyens et l'envie, je peux contester, par exemple, une théorie de physique des particules en refaisant rigoureusement l'expérience qui a permis de l'élaborer pour en découvrir des failles. Fait qui plait à Martin : la science, par essence, est anarchiste. Il n'y a pas de patron de la communauté scientifique, aucun dogme, aucune allégeance envers une quelconque autorité formelle. Il suffit d'apprendre les techniques de l'investigation scientifique, en plus de la ou les matières auxquelles on s'intéresse, et on peut s'y mettre... Après, il y a plusieurs niveaux, de l'amateur éclairé à des professionnels comme moi, mais tout le monde est bienvenu du moment que les règles de base sont respectées : des théories basées exclusivement sur les faits, réfutables et expérimentables, et revues par d'autres spécialistes pour corrections et validation, la fameuse revue par les pairs, base de la méthode scientifique. Et, d'ailleurs, de nombreuses avancées scientifiques sont dues à des amateurs éclairés qui ont soumis leurs travaux à des scientifiques de renom.

— Ça, je voyais pas du tout la science de cette façon. Et le savant fou qui fait une découverte tout seul dans son labo, ça existe ?

— C'est désormais un mythe. Jusqu'au siècle des lumières, l'état de la connaissance scientifique était suffisamment bas pour permettre à des individus aussi isolés que brillants de faire des découvertes majeures, comme Copernic par exemple. Désormais, on en est à un tel degré de sophistication de la pensée scientifique que tout travail qui s'en réclame est forcément une œuvre collégiale. Même si des noms d'individus méritants apparaissent individuellement, à l'occasion des prix Nobel, par exemple. Mais il s'agit toujours de chefs d'équipes ayant mené à bien des projets de recherche, pas de savants géniaux et solitaires.

— Et ça existe, des phénomènes que la science ne peut expliquer ?

— Non et oui. Non dans le sens où même si on n'a pas réussi à obtenir une théorie d'explication suffisante sur certains faits, il y a toujours des théories approchées qui permettent d'en donner une explication, certes incomplète, voire purement théorique,

mais suffisamment cohérente pour qu'elle permette d'approcher la réalité du phénomène observé. Et oui dans le sens où il y a des limites à la capacité d'exploration scientifique qui font que l'explication de certains phénomènes relève purement de la spéculation. On ne peut pas encore aller voir un trou noir de près pour prendre les mesures, par exemple.

— Ah oui, je vois... Et, dans le même ordre d'idées, quelqu'un comme Galilée, avec ses idées révolutionnaires pour son époque, il n'a pas été rejeté par les savants de son temps ?

— Bonne question, et réponse négative. Les idées de Galilée faisait l'objet d'un consensus parmi les savants de son époque, ce sont les autorités *religieuses* qui lui ont demandé, pour des raisons purement idéologiques, de rejeter les résultats de ses travaux, qui réfutaient le dogme géocentrique de l'astronomie telle que vue par les religieux de son temps.

— Et un savant qui aurait des idées révolutionnaires aujourd'hui, qu'est-ce qui se passerait ?

— Eh bien, elles seraient examinées par la communauté scientifique puis, en fonction des résultats, validées ou rejetées. C'est ce qui s'est passé avec Einstein et la relativité, Niels Bohr et la théorie des Quantas et Wegener avec la dérive des continents. Trois théories qui n'ont pas fait l'unanimité à leur énoncé initial, mais ont suscité des recherches et des expérimentations pour en tester la validité. Et il est arrivé un jour qu'à force d'expérimenter, des faits ont prouvé que ces théories étaient valides, et la communauté scientifique les a désormais considérées comme valides.

— C'est comme ça que se forme des fameux consensus scientifiques, non ?

— Tout à fait. Quand des faits viennent valider une théorie, et que des expériences reproduites à l'identique permettent de reproduire les mêmes phénomènes, une théorie est validée. C'est ce qui s'est produit avec Einstein, Bohr et Wegener. Et leurs théories ont bouleversé de fond en comble le paysage scientifique.

— Il n'y a jamais de théories qui sont rejetées a priori par les scientifiques, non ?

— Non, jamais, parce que ce serait une démarche anti-scientifique. Une théorie est toujours examinée et expérimentée, peu importe son caractère potentiellement loufoque, voire totalement faux. Seule une investigation scientifique permet de valider ou infirmer une théorie, et il n'y a jamais eu de savant isolé avec une théorie rejetée par une science dite officielle qui voit ses travaux révolutionner une matière précise. Des scientifiques avec des approches innovantes et des théories révolutionnaires dans un domaine précis, comme le furent ceux que j'ai cités en leur temps, oui. Des génies méconnus qui envoient valser plusieurs siècles d'histoire des sciences avec des théories d'apparence fumeuses qui, in fine, révolutionnent de fond en comble le domaine dans lequel elles sont appliquées, ça n'existe pas ailleurs que dans une représentation fictive et fautive de la science. Tu peux toujours considérer que si un soi-disant chercheur isolé présente une théorie fumeuse qu'il a élaboré dans son coin comme étant une révolution scientifique, rejetée par une science officielle qui n'a jamais existé ailleurs que dans l'imagination des charlatans, cette théorie est fumeuse. Si elle ne l'était pas, elle serait étudiée par la communauté scientifique.

— Comme quoi, les complots, c'est au cinéma que ça existe.

— Pas seulement, l'histoire en regorge, mais jamais dans le sens qu'en donnent ceux qui en font un argument à l'appui de leurs thèses. Et tu peux considérer que

toute thèse qui repose sur une théorie du complot comme explication destinée à la valider est toujours une connerie monumentale infirmée par les faits. Sans exception. »

Dont acte. Difficile de se tromper avec des explication aussi claires. Et ce qui a l'air compliqué n'est pas forcément valide. Surtout qu'il est très facile de faire compliqué, et de donner ainsi une apparence de sérieux à une idiotie. Ça marche très bien dans tous les domaines, cette méthode. . .

Dans le domaine de la grosse arnaque, la soirée du 14 avril 2013 est arrivée pour nous, avec la promesse d'un gros désastre avec *Le Printemps à Pyongyang*. En ne faisant aucune autre publicité que des lettres de promos envoyées aux critiques les plus susceptibles de descendre en flammes la comédie musicale, la catastrophe était inévitable. Roxanne avait choisi pour la première le 101e anniversaire du naufrage du *Titanic*, histoire de marquer le coup, et elle jubilait à l'idée que la première serait aussi la dernière. Nous étions dans les coulisses, elle, Kim et Gracie, les productrices, et moi, et tout s'annonçait bien :

« Bien, à part demander à Iggy Pop de faire une pub pour des t-shirts, ou à Jerry Lee Lewis de jouer du Chopin, je crois qu'on a accumulé toutes les recettes pour un désastre ! Ça va être le bide de l'année !

— Et le chapitre 7 le plus sanglant depuis Enron ! renchérit Gracie. La société est à six millions de dollars de déficit !

— Pas d'affolement, tempéra Kim. Avant que cette première ne soit le second plus gros désastre que cette ville ait vécu, il faut que le public réagisse dans le bon sens. . . Au fait, il y a beaucoup de monde pour voir ce naufrage ?

— Avec la chance que l'on a, il y aura plus de monde sur scène que dans les fauteuils, jubila Roxanne. Carly, tu peux aller voir le taux de remplissage, et me dire à combien on est au-dessus du vide interstellaire, s'il te plaît ?

— Ça marche ! »

Et là, j'ai tout de suite compris que ça n'allait pas se passer comme prévu. En effet, la salle était PLEINE ! Il n'y avait pas un seul siège de libre sur les 540 du théâtre où la comédie musicale était montée. Bon, j'ai reconnu plusieurs médecins, en plus de Martin, avec qui je bosse à Bellevue, la cousine Marilyn et ses amis, qui voulaient voir le ratage en direct, des types en uniforme qui devaient être des copains de Linda Patterson ou d'Aylen Messerschmidt. . . Mais bon, ça faisait pas 540 places. Roxanne ne m'a pas crue quand je lui ai dit que la salle était pleine, et elle est allée vérifier, suivie de Kim et Gracie. Avant le lever de rideau, l'enthousiasme de Roxy quand aux capacités de ratage de la comédie musicale était tombé d'un cran :

« Je la sens mal cette comédie musicale. . . Mais bordel, comment est-ce que cette putain de salle est pleine ? J'ai pas dépensé un cent en promo !

— T'en fais pas Roxy, commenta Kim. Ce n'est pas parce qu'il y a du public que les gens vont apprécier la comédie. Après tout, c'est une nullité sans fond, les tomates vont vite voler, rassure-toi.

— Souhaitons-le. . . » conclut Roxy, d'un air maussade.

Et là, rien n'est allé comme prévu. Et quand je dis rien, c'est rien de rien. Le pire scénario possible, la contre-performance la plus totale, l'application de la loi de Murphy à 100%. Au début, le premier tableaux musical a suscité un silence de stupéfaction dans la salle. Au cas où, Roxy avait acheté des sacs en papier qui servent en cas d'urgence dans les avions pour les passagers indisposés, et elle en avait garni le dos de tous les sièges du théâtre. . . Et après cinq minutes de spectacle, l'impensable s'est produit. Un spectateur a ri, puis deux, puis dix, puis cinquante, puis la moitié de la salle, puis tout le public. Et ça n'a pas arrêté. . .

À la fin de la première partie, ce qui était le plus improbable s'est produit : le public s'est levé et a applaudi, faisant un triomphe à la comédie musicale. Inutile de préciser que Roxy était dans tous ses états, et qu'elle cherchait désespérément à joindre Ayleen avec son portable. Manque de chance, l'avocate était injoignable :

« Je n'arrive pas à la joindre, je tombe toujours sur son répondeur! . . . Mais merde à la fin, j'ai merdé où pour faire un triomphe pareil avec cette daube stalinienne? Helga Wandlitz est aussi crédible dans son rôle que Woody Allen dans celui de Dark Vador, la metteur en scène est une connasse aussi prétentieuse qu'incompétente, et le livret est adapté à la truelle après avoir été écrit sur commande par un chieur de copie nord-coréen ayant autant de talent pour ça que Marlon Brando en avait pour la danse classique! Si Ayleen ne nous a pas prévu un plan B, je vais rejoindre Bernard Madoff au panthéon des escrocs qui se sont fait avoir par leur propre arnaque!

— Du calme Roxy, du calme! tenta de tempérer Kim, qui cachait mal une certaine panique. La comédie n'est pas finie, les critiques vont sûrement la descendre. Ne t'en fais pas, si on ne rate pas ce soir, on se rattrapera avec les rares représentations qui vont suivre!

— Et à \$25 la place, c'est pas demain la veille qu'on bouchera le trou de \$6 millions qu'on a fait dans la caisse! » tenta de rattraper Gracie, guillerette, que Kim a rembarée en lui lançant silencieusement un seul regard froid et dur.

Et là, franchement, c'était de pire en pire, dans le sens de la catastrophe. Le public n'arrêtait pas de se marrer, tout au long de la comédie musicale. . . Et, après le final, c'était malheureusement un triomphe. En dessous de tout, Roxy était sortie pour aller on ne sait où, Gracie pleurnichait en cherchant l'adresse d'un avocat spécialisé en droit pénal dans un annuaire et Kim, profitant de la connexion internet du spectacle, cherchait un pays d'accueil potable sans accords d'extradition avec les USA. Bref, c'était pas la joie et, franchement, je ne savais pas où me mettre. N'étant qu'employée vacataire pour HAARP productions, j'avais peu de chances de faire partie des dommages collatéraux. Mais quand même, ça fout les boules quelque part, si je puis me permettre. . .

À la fin du spectacle, dans l'ambiance générale de fête, Camille Balmat et Helga Wandlitz accaparaient à elles deux toute l'attention des critiques venues les interviewer. Tant mieux, parce que Kim et Gracie étaient mal, et Roxy invisible. . . À un moment, Kim est venue me trouver et, visiblement mal à l'aise, elle m'a demandé :

« Gracie et moi, on se tire en Russie tant que c'est possible, on a un vol Aeroflot au départ de Kennedy Airport à destination de Moscou qui décolle à six heures du matin. Je sais que c'est du recel de criminels mais. . . Est-ce que tu peux nous conduire à l'aéroport s'il te plaît? Notre voiture est garée en bas, on passe chez nous pour

prendre tout ce qu'on peut coller dans des valises et on file direct. Par chance, nos passeports sont toujours valides...

— Hé, attendez ! Ce n'est pas la peine de vous mettre dans un état pareil ! tentai-je de raisonner. Ayleen a dû prévoir quelque chose au cas où ça se passerait mal, faut pas vous en faire... D'ailleurs, la voilà ! »

En uniforme de sortie, Ayleen est venue nous voir dans les coulisses. Visiblement ravie du spectacle, il y avait pourtant quelque chose qui la chagrinait :

« Dites-donc, c'est un succès éclatant ! Cette comédie musicale est tellement nulle que tout le monde crie au génie de la parodie ! J'ai croisé le critique de *Variety* qui m'a dit que depuis les Monty Python, il n'avait jamais rien vu d'aussi délicieusement naze, ce sont ses propres termes. Chapeau pour la réussite !

— Il est là le problème, répondit Kim d'un ton aigre. Normalement, cette comédie musicale aurait dû être un bide total... Est-ce que si on plaide la démence devant une cour criminelle, on a des chances d'avoir une remise de peine, voire une libération possible sous parole ?

— Pas d'affolement tout le monde, calma Ayleen avec un flegme professionnel impeccable. J'ai prévu le cas où la pièce serait un succès dans toute la partie légale de la société HAARP, et vous allez pouvoir toutes vous tirer avec la caisse, cela en toute légalité.

— Quoi, tu as même prévu ça ? répondit Gracie, visiblement au bord de la crise de nerfs. Attends, c'était impossible que l'on fasse plus d'une représentation avec une merde pareille !

— Un bon avocat en droit commercial doit prévoir *tous* les cas de figure dans les documents légaux qu'il rédige pour son client, expliqua Ayleen. Et le succès de cette pièce a été inscrit dans les statuts de HAARP. Ce n'est pas parce que c'est *improbable* que ça n'arrivera jamais, et c'est pour cela qu'il faut en tenir compte, et prévoir le cas où cela se produit. Il y a des bâtiments dans cette ville qui ont été réduits à des tas de gravats douze ans plus tôt parce que des gens haut placés n'ont pas tenu compte de cette maxime élémentaire du droit. J'ai eu quatre appels de Roxanne sur mon portable, le dernier tenant de la crise d'hystérie, est-ce que quelqu'un l'a vue ?

— Non, elle nous a quittés sans prévenir, et on ne sait pas où elle est partie, commenta Kim. Tu crois qu'elle va... »

À ce moment-là, quelqu'un frappa à la porte d'évacuation, au fond du théâtre, devant laquelle nous étions. Intriguée, je l'ai ouverte en actionnant la barre anti-panique servant à son ouverture en cas d'urgence et, à ma grande surprise, Roxanne m'est tombée dans les bras. Elle tenait une bouteille à la main, emballée dans un sac de papier kraft, et elle était visiblement ivre morte. Toujours avec son flegme habituel, Ayleen commenta :

« Bon, je devais discuter avec elle de la suite des opérations mais, visiblement, elle n'est pas en état... Quelqu'un connaît son adresse privée ?

— C'est Wilmington Terrace, suite 2015, répondit Kim. Je l'avais entendue en parler une fois au téléphone pendant un de nos entretiens, elle avait un appel de son plombier pour des travaux. J'ai retenu l'adresse parce que c'est un quartier chic de l'Upper East Side.

— Je connais aussi, j'ai rédigé les contrats avec les sous-traitants pour le promoteur qui a construit l'immeuble en 2006-2007, commenta Ayleen. Bon, maintenant, je vais

voir si mon entraînement pour l'exfiltration depuis le territoire ennemi est toujours à jour. Ma voiture est garée dans une rue à un block d'ici, on a un demi-mile à marcher. C'est une décapotable, ça facilitera le... disons... chargement de Roxanne à bord. On la ramène chez elle et on la surveille le temps qu'elle finisse de cuver, je vais prévenir quelqu'un qui m'attend que je serais occupée avec un fallen angel...

— Un quoi ? demanda Kim, intriguée.

— Fallen angel, c'est un code pour dire qu'on a un pilote abattu en territoire ennemi, expliqua Ayleen. Bon, elle est complètement pétée, au moins elle ne se plaindra pas en cours de route, je passe mon SMS et on y va. »

Visiblement, Ayleen devait prévenir Linda, son associée. Puis, une fois son message passé, elle a profité que nous n'étions pas surveillées pour charger sur son dos Roxanne, pourtant plus grande qu'elle, et elle nous a indiqué le chemin de la sortie d'un geste de la tête. Là, ça devenait vraiment aussi naze que la comédie musicale, cette situation... Et nous n'étions pas au bout de nos surprises !

Roxanne n'étant visiblement pas en état de faire quoi que ce soit de constructif pour la suite, nous avons pris l'initiative de la ramener chez elle. Ayleen Messerschmidt connaissait bien son adresse, et elle nous y a conduit tout droit avec sa voiture. En chemin, elle nous a expliqué sommairement ce qu'elle avait mis dans les statuts de la société HAARP productions pour nous sortir de ce pétrin :

« Il y a deux choses importantes d'un point de vue légal : la nature du contrat qui vous lie toutes les deux, Kim et Gracie, à la société, et les conditions légales concernant la propriété du capital. Pour le premier point, j'ai eu la bonne idée de vous faire un contrat à durée déterminée avec un terme échu au premier mai 2013. Dans les deux cas de figure, faillite ou réussite, vos engagements envers HAARP production se terminent à cette date, et vous n'aurez plus aucun compte à rendre envers cette société. En plus d'un golden fuck off³¹ de \$500 000 chacune, cela va de soi. Si vous n'avez pas trop mal truqué les comptes, les repreneurs n'y verront que du feu dans les \$6 millions de trou que vous laissez derrière.

— Ah bon, ça me rassure, soupira Kim. Gracie s'est contentée de gonfler les factures et de taper dans les liquidités, en plus de mettre un bon chiffre pour nos cachets de productrices, pas de quoi alarmer la SEC³², on n'en est pas au niveau de Goldman Sachs...

— L'abus de confiance, les faux en écriture et la falsification de comptes commerciaux sont des délits à ne pas prendre à la légère, mais il faut des preuves pour une inculpation. Une faillite par incompétence, ça arrive, et ce n'est pas passible de peines pénales, j'ai traité plusieurs fois ce genre de dossier...

31. Jeu de mot sur la notion de golden parachute (indemnités de départs colossales des PDG de multinationales quand ils partent à la retraite ou qu'ils sont en fin de contrat), et *fuck off*, signifiant "casse-toi" en anglais.

32. Securities and Exchanges Commission, commission des échanges et des placement, le gendarme des opérations boursières aux USA. Les opérations douteuses sur les capitaux de sociétés privées hors bourse entrent aussi dans sa juridiction en cas de contentieux.

— Ayleen, demandai-je, pour les histoires de capital et de déficit à payer, ça va se passer comment ?

— Disons que l'essentiel est de savoir qui a la plus grosse part, et ce n'est pas Roxanne. . . Bon, on y est, j'espère que quelqu'un est chez elle pour la surveiller avant qu'elle ne se réveille.

— Je peux m'en charger, proposai-je. Je vais prévenir Marilyn par SMS pour qu'elle ne s'inquiète pas. Par contre, je ne pense pas que Roxy habite ici seule.

— On verra, conclut Ayleen en chargeant Roxanne sur ses épaules, avec une facilité déconcertante. Je vous demanderai juste de m'ouvrir les portes, je vais avoir un peu de mal avec elle en chemin autrement. »

Wilmington Terrace est un immeuble chic dans l'Upper East Side, le genre de résidence de stars avec portier de nuit et prix des logements pas vraiment dans mes moyens. . . Le portier de nuit a fait une drôle de tête en nous voyant arriver avec Roxanne, bourrée, chargée sur les épaules d'Ayleen comme si elle était un sac de charbon. Bon, là, fallait improviser quelque chose pour pouvoir rentrer et la laisser chez elle, sachant qu'elle était censée habiter ici. Je me suis chargée des explications :

« Bonsoir monsieur, je m'appelle Carlita Alvarez, je suis une des artistes sous contrat avec madame Roxanne Robinson, ici présente et actuellement. . . indisponible. Je dois la ramener chez elle avec l'aide de mesdames Treyle et Knoll, et de miss Messerschmidt, qui la porte. . . Est-ce que vous pouvez nous aider à la mettre au lit, s'il vous plaît ? S'il y a quelqu'un chez elle, ce serait bien de prévenir cette personne.

— Oui, je connais, la suite 2015. . . Je vais prévenir, je pense que la personne en question n'est pas encore couchée. . . »

Le portier a composé un numéro sur son téléphone et il a tout de suite eu quelqu'un au bout du fil. Visiblement, c'était une personne qui vivait avec Roxy, et qui s'attendait à ce genre de situation :

« Oui madame, Samuel à l'entrée, j'ai ici des personnes qui vous ramènent Roxanne, visiblement dans un piteux état. . . Mesdames Messerschmidt, Alvarez, Treyle et Knoll. . . Son avocate ? Ah oui, je ne pensais pas qu'elle recevrait quelqu'un pour sa profession chez elle, mais vu son état. . . Non, disons qu'à en juger par l'odeur, il lui faudra du café fort en quantité quand elle se réveillera. . . D'accord, je vous les envoie, bonne soirée. . . C'est au 20e étage, vous êtes attendues, l'ascenseur est là.

— Merci beaucoup, répondis-je. Ayleen, ça va ?

— Pour l'instant, oui, mais c'est dans ce genre d'occasion que je m'aperçois que j'ai pris quelques heures de vol depuis l'Air Force Academy. . . »

Je ne connaissais rien de la vie privée de Roxanne, avec qui mes relations sont purement professionnelles. Bon, je me suis vite doutée que son truc à elle, c'était les femmes, vu que ça sort dans la conversation, et qu'elle avait été courtier en bourse avant d'être agent artistique, mais rien de plus. Et, pour tout vous dire, j'étais franchement gênée de devoir la ramener chez elle dans un pareil état. Par contre, pour la suite, j'avoue que je ne m'attendais pas du tout à tomber sur la personne qui est sa compagne, surtout que ce n'était pas n'importe qui. Une fois arrivées au bon étage, nous n'avons pas eu de mal à trouver la suite 2015, et j'ai sonné à la porte. Quelle ne fut pas ma surprise de voir que Roxy avait pour copine une personne qui n'était pas une parfaite inconnue :

« Bonsoir, vous êtes une des artistes signées par Roxy ?

— Heu... Oui... Je... C'est à dire... »

Bon, je vous fais le topo : j'ai devant moi Charmaine Mac Kinnon, actrice de théâtre et de cinéma, le genre qu'on déplace pas en dessous du million de dollars, qui a eu un Oscar et qui fait partie de ce qui se fait de mieux dans le genre, une pro qui est une référence dans la profession et dont beaucoup de gens du métier payeraient cher juste pour être à moins de cinquante pieds d'elle dans le même restaurant. Et là, elle est en chemise de nuit, face à moi, comme si c'était miss Harper, la voisine de Marilyn, qui est chauffeur d'autobus, comme ma grand-mère maternelle.

Bon, j'avais le choix entre le hurlement de groupie hystérique, genre 16 kilohertz et 150 décibels, pas top pour les voisins, et essayer de dire quelque chose d'intelligent. Bon, vu les circonstances, c'était pas facile, surtout que j'avais une de mes idoles devant moi ! Charmaine Mac Kinnon est la copine de mon agent artistique, mais c'est dingue ! Bon, derrière moi, Ayleen est arrivée avec Roxy sur ses épaules, et Charmaine a tout de suite compris la situation, ce qui m'a dispensé d'une explication pénible :

« Je vois, sa comédie musicale sur la Corée du Nord n'a pas abouti comme prévu.

— C'est exact, répondit Ayleen. Roxanne a quelque peu anticipé sur les possibles conséquences légales, mais elle a mésestimé la situation. Je suis maître Messerschmidt, son avocate.

— Entrez-donc toutes les quatre, je vais la mettre au lit. Elle ne tient pas l'alcool, elle devrait le savoir... Enfin, tant que ce n'est qu'une bonne cuite... C'est par ici, miss Messerschmidt.

— Merci, excusez-moi pour le transport de votre compagne, j'ai dû improviser avec une méthode apprise à l'Air Force Academy.

— Vous avez bien du mérite, surtout vu, hem, disons, vos capacités physiques... Dites-moi, je ne vous aurais pas vue ailleurs par hasard ? Ça ne serait pas vous qui êtes astronaute ?

— Pilote d'essai pour le programme Starlight Messenger, en effet... Vous connaissez des gens du métier ?

— J'ai un oncle qui est ingénieur pour la NASA à Houston... Voilà, je vais la déshabiller, attendez-moi dans le salon, je n'en ai pas pour longtemps... »

Là, franchement, j'en revenais pas du tout ! Je venais de rentrer dans l'appartement d'une célébrité du monde du spectacle comme ça, parce que sa copine est mon agent ! Bon, le problème, c'est que la copine, je la ramenais complètement bourrée, et c'était pas top. Mais bon, Charmaine Mac Kinnon ! La petite rouquine dans la quarantaine toute en rondeurs, avec de magnifiques yeux noirs, et je la vois en vrai comme si c'était ma voisine ! C'est dingue, elle est mieux qu'au cinéma ! Pour tout vous dire, j'ai eu de mal à ne pas me rouler par terre en pétant un câble, façon groupie de groupe de rock, tellement je ne m'attendais pas à ça. Poliment, Charmaine nous a servi des jus de fruits, vu l'heure, et elle est venue aux nouvelles. En bonne professionnelle du droit, Ayleen a présenté la situation :

« Je ne sais pas ce que vous a dit Roxanne sur ses activités professionnelles concernant le projet de comédie musicale nord-coréenne, mais je tiens d'abord à vous rassurer, contrairement à ce qu'elle vous dira à son réveil, j'ai prévu dans la partie légale de l'affaire des clauses, disons, échappatoire, qui lui permettent d'actionner le siège éjectable en toute occasion, si je puis me permettre.

— Je vous fais confiance, mon propre agent artistique est un client de votre cabinet, et il m'a dit que vous n'étiez pas chère pour rien... En gros, Roxy va pouvoir abandonner ce boulet sans dommages parce que vous avez tout prévu.

— C'est exact. Même le fait que la pièce serait un succès... Bon, Roxanne a eu un petit moment de... faiblesse, dirions-nous, mais elle n'a pas à s'en faire pour la suite des opérations, tout est sous contrôle.

— Je préférerais que ce soit vous qui le lui expliquiez quand elle sera en état de l'entendre, d'ici, hem, une bonne journée, à vue de nez. Vous pourrez repasser la voir.

— Je vais avoir du mal à le faire, je suis attendue à Osan Air Force Base en Corée du Sud mardi pour être le pilote d'un avion militaire déployé sur la côte orientale de la Russie dans le cadre de l'accord Open Skies³³ et je ne serais pas de retour à New York City avant vendredi. Je réserve ma journée de samedi pour elle, elle a mon adresse, elle pourra passer me voir.

— Je le lui dirai, et merci de me l'avoir ramenée. »

Là, j'en revenais pas, je venais de voir Charmaine Mac Kinnon en vrai ! Ayleen m'a ramenée chez moi, après avoir déposé Kim et Gracie chez elle, et j'étais complètement à côté de la plaque. J'en revenais pas d'avoir rencontré une star chez elle, simplement parce que sa petite amie est mon agent, et qu'elle était trop bourrée pour rentrer chez elle ce soir-là...

Le reste de la semaine s'est passé sans encombre, avec des critiques enthousiastes de *Le Printemps à Pyongyang* qui parlaient de parodie loufoque à ne pas rater. Les quatre autres représentations prévues avant la fin du mois étaient complètes, et, détail curieux, il n'y en avait pas davantage de prévues. Mais cela, j'allais en apprendre la raison avec Ayleen Messerschmidt. Mais pendant ce temps-là, ce qui me préoccupait le plus, c'était la pièce de théâtre où je jouais. La première était prévue le 3 mai, tout n'était pas encore en place correctement et il ne restait que moins de deux semaines avant de nous lancer.

Pendant que *Le printemps à Pyongyang* était devenu la comédie musicale à succès, Roxanne était sous le point de carburer au Prozac compte tenu du fait que son arnaque était, en apparence, un échec complet. Au lieu du chapitre 7 du code des faillites, c'était un succès tant critique que public, au point qu'elle ne pouvait pas lire un article sur cette pièce sans être prise de violentes nausées. Mais Ayleen devait nous rassurer quand à la suite des opérations.

Elle avait déjà dit qu'elle avait prévu le succès de la pièce, au cas où cet événement improbable surviendrait. Déjà, Kim et Gracie avaient une porte de sortie du fait de la fin de leur contrat de productrices, inscrite en dur dans les statuts de la société. Pour Roxy, comme elle était la fondatrice et qu'elle avait une part du capital, c'était

33. Accord militaire, signé entre 34 états en 1993, prévoyant des vols de reconnaissance militaires non armés en temps de paix au-dessus du territoire des 34 états signataires par n'importe lequel des avions, autorisé à procéder dans le cadre de cet accord, d'un des membres signataires du traité. Le but de cet accord international, dont la France, les USA et la Russie sont co-signataires parmi les 34 pays impliqués, est d'assurer la confiance entre les états membres quand à leurs intentions pacifiques respectives.

potentiellement moins facile. Mais tout était prévu. Ayleen nous avait invitée chez elle pour faire le point sur ce dossier.

Elle habite dans un joli appartement très correct mais sans fioritures dans un immeuble de la 58ème rue est à Manhattan, en face de l'hôpital Saint Luke, surnommé Star Wars par Martin. C'est toujours intéressant de voir les gens que l'on fréquente d'un point de vue professionnel à leur domicile, ça en apprend beaucoup sur leur personnalité. Roxy et l'appartement de star qu'elle partage avec Charmaine Mac Kinnon, c'est dingue par exemple !

Chez Ayleen, c'est très sympa mais faut pas aimer la décoration d'intérieur sophistiquée. Elle a des meubles modernes simples, épurés et strictement fonctionnel, surtout les nombreuses étagères chargées de bouquins. Faut dire qu'elle a, à elle seule, autant de diplômes que toutes les trois dernières générations de ma famille, et elle a du travailler en conséquence pour y arriver, et ça se voit point de vue bouquins.

Elle nous a ouvert vêtue d'un pyjama et d'une robe de chambre, tout ce qu'il y a de plus commun, j'ai dû voir les mêmes sur le site internet où j'achète mes fringues. Elle fait vraiment pas nana qui en jette dans l'exercice de sa profession, en tailleur gris et chaussures basses austères, et c'est pareil en privé. Par contre, avec sa bibliothèque, en plusieurs langues en plus, russe et japonais inclus, là, ça matérialise tout ce qu'elle a dans la tête. Et ça fait peur quand on voit tout ça. En tout cas, elle sait recevoir :

« Bonjour, merci d'être venues toutes les quatre, on va régler ce problème avec la société HAARP, ça ne sera pas long. J'ai fait du thé et des madeleines, une recette que je tiens par Martin-Georges Peyreblanque, on va passer dans le salon. Entrez vite, Shalimar et Opium, mes animaux de compagnie, ont un peu trop tendance à avoir envie de faire un tour sans moi quand la porte d'entrée est ouverte. . .

— Merci de nous recevoir Ayleen, je me sentrais mieux quand tu m'auras expliqué comment me sortir de cette merde, répondit Roxanne. Des madeleines, la vraie recette à la française ? ³⁴

— Par Gaston Lenôtre en personne, via Martin. . . Excusez-moi, mais c'est un peu en désordre dans le salon, faites attention aux trains, j'ai monté mon réseau pour me changer les idées ce week-end. Je suis commise d'office sur une affaire pénale lundi et ça ne m'enchant guère.

— Les trains ? s'étonna Kim.

— Par terre. Il faut juste éviter de piétiner les rails. Je vais arrêter le trafic en gare le temps qu'on discute du dossier. . . »

Effectivement, Ayleen avait assemblé, sur le sol de son salon, tout un ensemble de voies de chemin de fer miniature minuscules : les voies avaient la largeur d'un pouce, et les locomotives diesel, de vrais bijoux, tenaient dans la main ouverte. C'est marrant, mais je ne m'attendais pas à ce qu'un docteur en astrophysique s'amuse avec des trains électriques. Comme quoi, faut pas se faire d'idées sur les gens. . . Ayleen a appuyé sur les boutons d'une sorte d'énorme télécommande de télévision et ses trains minuscules, qui tournaient tout autour de la pièce, se sont arrêtés comme des vrais le long des voies d'une gare miniature, dont le bâtiment principal avait la taille d'un grille-pain posé à plat. C'est quand même fascinant ces trucs, quand on voit ça en vrai, on comprend pourquoi il y a des gens qui en font leur passion. Visiblement, Gracie était intéressée par le réseau d'Ayleen, et elle lui a demandé :

34. En français dans le texte.

« C'est magnifique ces petites choses ! C'est dingue qu'on arrive à faire des trucs aussi petit, comme les vrais. C'est une représentation de vrais trains ?

— Oui. British Rail en 1984, toutes les locomotives, les voitures et les wagons sont des reproductions de ce qui roulait à l'époque.

— En tout cas, c'est très joli. . . reprit Gracie, rêveuse. C'est minuscule tout ça par rapport aux vrais trains !

— C'est du N anglais, à l'échelle 1/148e³⁵, comme ça ne prend pas beaucoup de place, ce qui manque le plus chez moi, je fais des réseaux temporaires à cette échelle. Je vais vous chercher ce qu'il faut pour la suite, installez-vous sur le canapé, il faut juste pousser Shalimar. Opium dort dans la chambre, mais elle va sûrement venir nous rejoindre, elle aime voir du monde. . . Allez ma grande, il y a des gens, ils te rendront le canapé plus tard. . .

—Mmmmmggggrrrrrrrph. . . »

Ayleen a comme animal de compagnie un énorme chat tout noir, avec le dos blanc et le museau allongé. . . Heu. . . Il y a quelque chose qui ne colle pas. . . Un énorme chat tout noir, avec le dos blanc et le museau allongé, c'est plutôt. . . UNE MOUFETTE !. . . Attends Carly, une moufette dans un appartement de Manhattan, tu as mal vu, c'est pas possible, faut être complètement barré pour avoir ça chez soi, sauf par erreur. . . Quand je me suis assise dans un des fauteuils, la bestiole est venue s'installer sur l'accoudoir et, à première vue, si c'était pas une moufette, c'était bien imité. . . Bon, il devait y avoir un truc logique à ça. J'ai demandé à Ayleen si c'était bien son animal de compagnie :

« Heu. . . Ayleen, excuse-moi mais ta bestiole. . . Heu. . . T'es sûre que c'est. . . Heu. . . Normal qu'elle soit là ?

— Shalimar ? Ah oui, c'est son accoudoir préféré, ça lui permet de voir les mouvements des trains en gare, elle adore ça.

— Je crois que Carly voulait parler du fait que ce n'est pas ce qu'on voit normalement chez les gens comme animaux de compagnie, insista poliment Roxanne, visiblement mal à l'aise. Et tu en as deux comme ça ?

— Des moufettes ? Oui, Shalimar et sa fille Opium, que vous allez sûrement voir sous peu. Dans l'état de New York, il faut un permis pour en avoir chez soi, et c'est assez exigeant comme animal. Mais bon, c'est comme tous les animaux de compagnie. Elles sont très attachantes, tant la mère que la fille, et pas du tout agressives. Shalimar est du genre contemplatif tandis qu'Opium est plus joueuse. . . Mais bon, passons au dossier, j'aurais juste besoin d'un peu d'aide pour ranger tout ça, j'ai oublié de le faire en rentrant de Russie, ce sont des lectures que j'ai en cours. Il faut juste que je les pose sur mon bureau pour faire de la place sur ma table basse pour votre dossier.

— J'arrive ! » proposai-je.

Comme lectures, c'est pas vraiment le dernier roman de l'été à la mode qui l'intéresse, Ayleen. Déjà, rien que les titres : *Précis général de mécanique quantique appliquée à l'astrophysique*, *Annales de jurisprudence en droit commercial 2012*, *Perspectives anarchistes sur la philosophie Nietzschéenne* (d'Oleg Molotine, tiens donc !), *Annales de poésie japonaise à l'ère Taisho* (texte original en japonais à côté de la traduction anglaise, bien sûr), et *Histoire des avions de ligne soviétiques*, volume 2, pour la période de 1945 à 1962. . .

35. Exact. Contrairement à l'Europe et aux USA, qui font des trains N à l'échelle du 1/160e, les britanniques ont leurs trains miniatures à l'échelle N avec un rapport de réduction de 1/148e.

Ayleen est ensuite allée nous chercher le thé et les madeleines, qui ont immédiatement suscité l'approbation gourmande de tout le monde, moi y compris. Faut dire que rien qu'au parfum, ça faisait envie ! Et Ayleen ne s'est pas ratée, elles sont délicieuses, j'ai même pris la recette pour ne rien vous cacher... Plus sérieusement, l'avocate a fait un travail légal top niveau pour nous sortir de là, et elle a commencé par le plus simple :

« Pour Kim et Gracie, en tant que simple salariées, il était logique qu'elles aient une porte de sortie sous forme d'une fin de contrat prévue dès l'origine d'un point de vue contractuel, ce qui a été avalisé par toi, Roxanne, à leur embauche dans la société. Les autres connasses ont été embauchées sous responsabilité de la production, et leur contrat est à reconduction tacite en cas de changement de producteurs, avec un délai imposé de quinze jours calendaires pour un éventuel recours au civil si elles ne sont pas d'accord, ce qui n'arrivera sans doute jamais compte tenu de leur personnalité.

— On leur offre un tremplin pour étaler leur égocentrisme devant tout Broadway, elles ne vont pas le lâcher comme ça ! jubila Kim.

— Pour ma partie, le plus important, comment est-ce que je vais me tirer de là ? s'impacienta Roxanne. J'ai quand même mis \$10K dans l'affaire, et je suis actionnaire de cette merde, en plus d'en être la responsable légale !

— C'est prévu. Il y a une clause dans le contrat de participation au capital que Pierce Dackheid a signé sans en lire la moitié. Pour faire plus de cinq représentations de la pièce, il doit obtenir l'accord de la responsable légale de la société, qui a toute latitude pour renégocier le contrat à sa guise.

— Je me disais aussi qu'il devait bien y avoir quelque chose de prévu pour continuer l'arnaque ! admira Gracie. Et comment on va l'enfumer encore plus, ce vieux con réac ?

— Très simple : il rachète les parts de Roxanne et il devient l'actionnaire exclusif de la société, Roxanne sort complètement de l'aventure et il se démerde avec la suite, nous n'avons plus rien à gérer. D'autant plus que mon contrat pour ce dossier a été signé *personnellement* par Roxanne Robinson, et non la société HAARP. Même pour mes services, il pourra se brosse, si je puis me permettre.

— C'est génial ! admira Roxanne. Et s'il refuse ?

— Simple : tu perds tes \$10 000 mais lui, il doit assurer l'intégralité des pertes de la société sur ses avoirs personnels, c'est dans le contrat de participation au capital qu'il a signé. En clair, la société boit le bouillon, tu es exonérée de toute participation financière aux pertes parce que tu as mis moins de \$50 000 au capital, il doit régler les \$6 millions de pertes, plus toutes les dépenses non couvertes par les recettes du spectacle, plus le million de prime de siège éjectable pour les productrices, plus une compensation de \$500 000 pour Roxanne à titre d'indemnité de liquidation, le tout à régler sous 100 jours calendaires à partir de la notification formelle du désaccord, sous peine de poursuites civiles pour rupture de contrat abusive. Bref, pile, tu gagnes, face, il perd... .

— Magnifique ! répondit Roxy, ragailardie. Ayleen, tu ne me coûtes pas cher pour rien... Pour la suite, on fait comment ?

— On va profiter de l'euphorie du succès pour faire passer en douce ta sortie de cette boîte. Lundi, je lui fais une offre formelle amicale pour le rachat de tes parts au taux de cinq pour un, soit \$50 000 de ta poche. Le prétexte, c'est que c'est pas ton

métier, il n'y a rien à discuter là-dessus. J'ai toute les pièces légales de prêtes, on peut boucler ça en 24 heures s'il y met de la bonne volonté. De toute façon, c'est une offre qu'il ne peut refuser. »

Je ne suis pas juriste mais là, faut vraiment applaudir Ayleen, parce que chapeau, prévoir à ce point d'entuber à fond les autres actionnaires en toute légalité, et dès le début des opérations, faut être fort ! Ce dimanche-là, Roxanne a enfin pu dormir tranquille, pendant qu'Ayleen préparait les papiers pour la suite. Elle avait pris rendez-vous avec Dackheid avant même qu'elle ne rentre de Russie, et elle comptait bien ne pas lâcher l'affaire. Par contre, pour moi, c'était pas gagné. J'avais la première de la pièce dans laquelle je devais jouer avec Roddy Carmes le 3 mai, et j'étais pas bien. Mais alors, pas bien du tout. . .

Le lundi 22 avril, alors que les critiques positives sur *Le printemps à Pyongyang* tombaient comme les feuilles en automne, le moral de Roxy suivait la même pente descendante. Ce jour-là, j'avais une vacation à l'hôpital Bellevue, mais pour quelqu'un d'autre que Martin-Georges Peyreblanque. Faisant ma pub auprès de ses collègues, il avait pu me caser auprès de la cousine de sa compagne, le docteur Carolyn Zieztinsky.

Grande brune mince, elle ressemble pas mal à Linda par certains aspects. Et, comme Martin-Georges Peyreblanque, elle est une rationaliste convaincue. Ce jour-là, nous avons eu une conversation intéressante sur une nouvelle théorie de la conspiration : celle selon laquelle le lait et ses dérivés serait nuisible pour la santé humaine. Bien que n'étant pas nutritionniste, elle s'était intéressée à cette thèse et son verdict était sans appel :

« Des foutaises d'un bout à l'autre, documentées par du néant total. L'utilisation du lait par les êtres humains pour leur alimentation date du néolithique, soit depuis 15 000 ans. Et depuis ce temps, personne ne s'est aperçu que c'était nuisible pour la santé, ben voyons !

— Et le fait que soi-disant le lait ne serait pas destiné à l'homme adulte, et que dans la nature, les animaux adultes ne consomment pas le lait d'autres espèces ?

— Faut oublier que l'homme n'est PAS dans la nature pour que ça soit valable ce raisonnement ! À ce rythme-là, tout ce qui ne relève pas d'une alimentation de type tribu primitives de chasseurs-cueilleurs est nuisible pour la santé, et encore ! Les tribus primitives font cuire leur viande, ce qu'aucun animal ne fait. Toute l'alimentation humaine est non-naturelle : les espèces cultivées sont le résultat de sélections génétiques par l'homme, la fabrication des aliments comprend des phases de préparation qu'aucun animal ne fait, comme moudre du blé pour avoir de la farine, et à plus forte raison cuire ses aliments. Donc, élever des vaches et d'autres animaux pour en boire le lait ou en faire des préparations alimentaires pour la consommation humaine, c'est dans la logique élémentaire de la civilisation. En résumé : argument irrecevable.

— Et ces histoires selon lesquelles on n'aurait pas besoin de tant de calcium que ça ?

— Encore une fois, foutaises. Les hommes préhistoriques, et ce sont les paléontologues qui le disent d'après des études poussées dans ce domaine, absorbaient plus de

calcium que nous, avec un régime riche entre autres, en noix et en petits poissons de rivières dont ils mangeaient les arêtes. Les produits laitiers, ça a été la réponse empirique des premiers agriculteurs au besoin de calcium qui ne pouvait plus être satisfait par la pêche. Et pour les autres sources de calcium, soit il s'agit de sources végétales moins riches en calcium que le lait, et, surtout en calcium moins facilement assimilable. Une livre de chou vert, par exemple, apporte autant de calcium qu'un verre de lait, et c'est moins agréable au petit-déjeuner. Soit leur consommation constante entraînerait des troubles sérieux dus à des déséquilibres alimentaires. Manger une livre de sardines par jour, avec les arêtes bien évidemment, c'est pas ce qu'il y a de mieux.

— Et le fait que la consommation de lait aurait une incidence négative en cas de rhume ou de problèmes respiratoire ?

— Démenti par toutes les vraies études scientifiques qui ont été faites sur le sujet, et documenté par du vent du côté des ennemis des produits laitiers.

— Pourtant, il y a bien un lobby des produits laitiers, non ?

— Oui, ce serait mentir que de dire le contraire. Par contre, ce que les ennemis du lait oublient de mentionner, c'est qu'ils travaillent en fait, eux aussi, pour un lobby qui a tout intérêt à descendre la valeur nutritionnelle des produits laitiers afin de vendre leurs saloperies : le lobby des producteurs de soja.

— Ah oui, les fabricants de trucs qui ressemblent à du fromage blanc ou du lait et qui ont goût de rien... C'est tellement insipide leurs machins qu'à part raconter des salades, il n'ont aucun argument pour vendre leurs trucs.

— Et comme produits naturels et bons pour la santé, il y a mieux. Le soja contient des phyto-œstrogènes, un produit dont une consommation conséquente et continue ne risque pas d'être sans effet pour la santé. Ma grand-mère a passé sa ménopause avec des gélules de soja à la place d'un traitement hormonal de substitution, ce qui montre bien que, d'un point de vue hormonal, le soja n'est pas neutre. Et la préparation du lait de soja et de ses dérivés... Alors que le lait n'est que stérilisé et homogénéisé avant d'être emballé et vendu, le soja subit de nombreuses transformations afin de ressembler à quelque chose de comestible. Quand il ne subit pas des adjonctions de calcium pour arriver à peu près au niveau du lait, vu qu'il en contient pas à l'état naturel. Et je passe sur le fait que le soja est la première culture de plantes transgéniques, en volume, à l'échelle de la planète... Et ça, les gogos qui croient que le lait de vache est du Zyklon B liquide ne veulent pas le savoir. On verra bien dans quinze-vingt ans qui aura le plus de problèmes hormonaux, en plus d'ostéoporose et autres pathologies liées à une calcémie insuffisante.

— Je connais le cas de ceux que Martin qualifie d'éconégationnistes, et les théoriciens de la conspiration sur le 11 septembre 2001, mais je ne me doutais pas que c'était pareil avec ces gens-là.

— Logique élémentaire qui relève de deux éléments agissant en conjonction. La première, c'est le fait que l'emploi d'une théorie de la conspiration pour défendre un point de vue implique que ce dernier est obligatoirement basé sur du vent, et relève de la pure construction idéologique à des fins de propagande. Argumenter avec une théorie de la conspiration, cela veut dire, en gros : "je n'ai aucun fait et aucune preuve à l'appui de ma thèse, quand elle n'est pas purement et simplement infirmée par les

faits eux-mêmes, alors je sors une excuse sous forme de théorie de la conspiration pour cacher le vide de mon argumentaire". Ça marche avec tout et c'est très facile d'emploi... Le second élément, lié au premier, c'est la thèse qu'il y a toujours un lobby que la conspiration que l'on dénonce avantage. Là, c'est toujours vrai qu'il y a des lobbys que certains *événements* expliqués par des théories de la conspiration avantagent. Mais ces théories de la conspiration avantagent aussi d'autres lobbys. Car, si ce n'était pas le cas, elles ne seraient pas médiatisées. Tu as des douzaines de théories de la conspiration qui sont inventées et entretenues auprès des cercles de gobe-foutaises de ce pays, mais seulement moins d'une dizaine qui passent dans les médias. Pourquoi? Parce que cette dizaine de théories à la con avantagent un lobby qui peut payer pour qu'elles soient promues dans les mass medias, et pas les autres, qui sont purement et simplement ignorées.

— Comme cette histoire avec le soja et le lait.

— Ainsi que les théories complotistes sur le 11 septembre 2001, qui faisaient porter l'exécution des attentats par le gouvernement de notre pays, inféodé au lobby pétrolier, afin qu'on ne regarde pas de trop près que le lobby du transport aérien avait tout fait pour que les règlements sur la sécurité aérienne soient particulièrement laxistes, facilitant ainsi le travail de Ben Laden. Et il en a été de même pour le lobby du bâtiment... C'est vrai, si les Twin Towers ont été dynamitées dans le cadre d'un complot, pourquoi aller faire des études poussées de génie civil pour voir si les normes de construction appliquées à ces bâtiments n'ont pas eu d'influence sur leur effondrement? Les complotistes oublient fort opportunément de mentionner que si ces immeubles dépendaient de la New York And New Jersey Port Authority, une agence inter-étatique, c'était d'abord pour ne pas avoir à suivre les règles de sécurité de la ville de New York, plus strictes à l'époque que celles appliquées au niveau fédéral³⁶. Ces gens-là ont été utilisés par l'industrie aéronautique et l'industrie du bâtiment, avec la complicité du gouvernement de l'époque qui avait là un moyen efficace de masquer ses carences lourdes dans cette affaire, en prenant pour cible une industrie pétrolière qui s'en foutait lourdement, et que les complotistes n'ont empêché en rien d'agir à sa guise. Tout comme les ennemis du lait sont téléguidés par l'industrie du soja, ou les climatosceptiques sont fabriqués par l'industrie chimique et l'industrie pétrolière pour agir contre un lobby écologique existant, certes, mais trop faible à mon goût.

— C'est dingue, et les gens ne s'en rendent pas compte!

— Comme il sont convaincus, à juste titre, que tout pouvoir leur ment, il suffit de leur faire croire que des gens, en fait utilisés par les mêmes pouvoirs dans le même but, dénoncent les mensonges des pouvoirs en place. Pour voir d'un premier coup d'œil si une thèse est pertinente, il suffit de suivre sa médiatisation. Si ses partisans passent à la télévision, leur thèse est bidon. Si elle était vraie, personne n'entendrait parler d'eux. D'un point de vue médical, je me souviens de tout le mouvement qu'il y avait eu dans les années 1980/1990 autour de la soi-disant nocivité de l'aspartame. Avec le même genre de comiques, avec les mêmes argumentaires complotistes, qui

36. Authentique.

étaient médiatisés pour vendre le même type d'âneries pseudo-scientifiques à ce sujet. Bien évidemment, c'était le lobby des fabricants de sucre qui allait les chercher pour faire sa propagande. Et puis, depuis le tournant des années 2000, plus rien. Les rigolos que les chaînes de télévision allaient chercher pour gagner l'argent des campagnes de pub des fabricants de sucre ont été subitement ignorés du jour au lendemain quand lesdits fabricants de sucre ont eu un débouché en or avec les cultures énergétiques. Dès lors, plus besoin de dénigrer le camp d'en face pour vendre les surplus, et les ahuris qui étaient invités sur les plateaux de télévision ont purement et simplement disparu du paysage médiatique dès que ceux à qui ils étaient utiles n'ont plus eu besoin d'eux. C'est ce qui est arrivé au Truth Movement en 2007-2008, et qui pend au nez des climatosceptiques et des ennemis du lait...³⁷ »

Le téléphone du bureau de Carolyn Zieztinski a sonné à ce moment-là, c'était pour quelque chose me concernant :

« Garde de jour psychiatrie j'écoute?... Oui, je peux lui passer la communication, elle est là, en face de moi... D'accord, je lui passe le message, merci!... Un appel de ton agent artistique qui te fait dire que c'est réglé pour la comédie musicale de merde, tu comprendras de quoi il s'agit à ses dires. Elle veut que tu passes la voir à la fermeture de son cabinet, si tu ne peux pas, c'est pas bien grave.

- Je peux sortir pour lui passer un SMS s'il te plaît? Je vais lui répondre.
- Vas-y, on a presque fini, nous ne sommes plus à dix minutes près.
- Merci Carrie! »

J'ai confirmé à Roxy que je passerai la voir le soir même. À son cabinet, je l'ai retrouvée, radiieuse, visiblement soulagée d'un poids, avec un joli dossier qu'elle semblait chérir comme s'il s'agissait d'un être cher. Contente de me retrouver, elle m'a tenue au courant de la situation :

« Notre avocate amatrice de mouffettes et de trains anglais a réglé le problème en moins d'une journée de travail, sans même que Pierce Dackheid ne se fasse tirer l'oreille! Il était trop content de se faire refiler le contrôle complet de toute l'affaire, il n'a même pas regardé ce qu'elle lui a mis sous le nez et il a signé direct! Il a même été ravi d'apprendre que Kim et Gracie dégageaient début mai, ça lui a permis de caser quelqu'un qui lui convient mieux. J'ai même un chèque de \$100K au titre du rachat de mes parts dans HAARP Productions. En clair, j'ai foutu le camp, Kim et Gracie vont se tirer, et je n'ai plus rien à voir avec cette merde, cela en toute légalité!

- Ben c'est génial, je m'en doutais qu'Ayleen avait fait du bon travail!

— À \$15K d'honoraires, payés intégralement par cet abruti de Dackheid au passage, elle n'a volé personne! Dire que ce type est le frère cadet de mon patron du temps de Collenby and Partners, 96e étage de la tour nord du World Trade Center, feu Pervical Dackheid. Toujours au boulot dès sept heures du matin, ce qui ne lui a pas porté chance le mardi 11 septembre 2001... C'est bien qu'ils soient tous aussi cons dans cette famille... Plus plaisant, j'ai un petit contrat pour toi pour une pub radio la semaine prochaine, deux journées de boulot, c'est toujours bon à prendre... Ah, j'oubliais : ton dernier mois complet de salaire en tant que secrétaire à mon service pour HAARP, j'ai arrondi à \$4K pour les heures sup, et j'ai rajouté ta part de \$5K pour la liquidation de la société. Merci pour ton aide! »

37. Tous les éléments scientifiques cités par le docteur Zieztinski dans ce passage sont authentiques.

Là, j'étais franchement soulagée que Roxy ait pu se tirer de ce merdier pas possible qui lui pourrissait la vie. Plus tard, j'ai eu par SMS une invitation d'Ayleen chez elle pour un déjeuner le lundi 6 mai, après les trois premières représentations de la pièce dans laquelle je jouais avec Roddy Carmes. J'ai répondu oui, car je comptais bien fêter au moins la sortie de Roxy de cette histoire de comédie musicale nord-coréenne. Pour le reste, je préfèrai ne jurer de rien. . .

* * *

—8—

La soirée du 3 mai 2013 a été pour moi la plus intense de ma carrière. Certes, j'avais déjà joué du théâtre avant, ma première prestation sur scène date de l'année de mes dix ans, et je n'avais pas arrêté depuis. Mais cette fois-ci, c'était pour de bon. J'étais payée pour tenir ce rôle, je le jouais à titre professionnel, avec un contrat en bonne et due forme, avec des acteurs et un metteur en scène pro, et c'était là que j'allais vraiment débiter dans le métier.

Bon, depuis septembre, j'avais quand même tenu des petits rôles avec du texte, mais c'était des bouche-trou. Mes apparitions s'étaient limitées à cinq scènes d'une pièce qui en comptait vingt pour la plus importante, mais avec du texte et du jeu à chaque fois. Mais cette fois-ci, c'était un vrai rôle. Je jouais le sous-officier qui était l'assistante de l'avocat, j'étais sur scène pendant les deux tiers des scènes, et j'avais à chaque fois du texte. Pour un second rôle, c'était un rôle clef. D'autant plus que Winston Smith avait fait dire au personnage des répliques clefs.

Fait marrant, mon personnage voulait être mutée au frais, a contrario de ma mère qui, pendant toute sa carrière militaire, avait une profonde aversion pour les climats froids, du fait de son affectation à la base de Thulé, au Groenland. . . Là, ce soir, c'était la première, et j'avoue que j'étais pas bien, mais alors, vraiment pas bien. Je préférais complètement me sortir de la tête que j'allais jouer sur scène devant un public le premier rôle important de ma vie parce que sinon, j'allais tomber dans les pommes.

En coulisses, nous attendions que le régisseur du théâtre vienne nous donner le feu vert pour frapper les trois coups et lever le rideau. Bon, vaut mieux pas que je pense que j'entre en scène dès le lever de rideau et que la première réplique de la pièce, c'est moi qui la dit. . . Pour cette première, tout le monde était à cran, et quand le régisseur est venu nous donner le feu vert, la première bonne nouvelle de la soirée est tombée :

« Roddy, c'est bon pour ce soir, la salle est pleine, on a dû refuser du monde. Ça a bien marché le bouche à oreille !

— Tant mieux, le texte est bon et les acteurs sont au top, ça va être du tonnerre ! Phil, tu peux dire à Gabe de faire le noir dans cinq minutes, on y va.

— C'est bon Roddy, je lui passe le mot. »

Le régisseur a appelé l'éclairagiste pour lui dire que c'était prêt pour le grand jeu. Roddy a regardé sa montre puis, alors que le noir venait de se faire dans la salle, il a fait un geste à notre metteur en scène pour lui dire de frapper les trois coups. Et c'était parti ! Première bonne nouvelle, je n'ai pas raté mon entrée, et j'ai tout de suite

été le personnage, dès la première réplique. Étudier Stanislavski m'a été essentiel ce soir-là, et j'ai enfin perçu la mesure de la justesse de sa méthode, spassiba Kostia !³⁸

Et là, c'est passé comme un enchantement ! Personne n'a buté sur son texte, il n'y a eu aucun raté, et les entractes ont donné lieu à des applaudissements nourris. Seul petit problème : au moment où Jarvis Carter, l'acteur qui joue le rôle du sergent-chef Larchmond, le prévenu, détaille au juge les exécutions sommaires auxquelles il s'est livré, j'ai été prise d'une forte envie de rigoler, et j'ai cru que je n'allais pas tenir. Le pire, c'est que c'était contagieux, Roddy et Jarvis ont failli me suivre. Fort heureusement, la scène suivante, nous sommes sortis tous les deux, c'était le huis clos entre le juge et le procureur.

Et, pour une pièce intello avec un sujet pas vraiment marrant, ça a été un succès éclatant. À la fin, c'était une ovation debout qui nous attendait pour les saluts. On avait réussi le pari de captiver le public avec un texte qui n'était pas grand public. Le public a réclamé l'auteur, et Mike Johnson, alias Winston Smith, est monté sur scène depuis la salle, et il a eu droit à un tonnerre d'applaudissements.

Et ça a continué pendant les deux représentations de samedi et de dimanche, salle comble à chaque fois, et pas un seul accroc dans la représentation. Dans mon entourage, la cousine Marilyn et son compagnon Harvey sont venus pour la première, de même que Roxanne. Les amateurs de théâtre des cliniques de chirurgie et de psychiatrie de l'hôpital Bellevue se sont répartis sur les trois représentations du week-end avec leurs familles, de même que le personnel du cabinet d'avocats Berringsford, Messerschmidt et Patterson avec leurs familles à quelques exceptions près, les animaux de compagnie n'étant pas admis dans la salle, surtout les mouffettes...

Quand à ma famille, mes parents, mon frère, mon oncle et ma tante avec mes cousines, et mes grands-parents maternels ont fait le voyage depuis Pittsburgh pour venir me voir samedi soir après avoir réservé. Et ils ont été ravis du spectacle. Comme me l'a dit maman, tu joue tellement bien qu'on ne t'as pas reconnue pendant les premières scènes. Le dimanche soir après la représentation, Roddy a fait le point en coulisses avec la troupe, et c'était un triomphe. Il ne nous a pas caché qu'il ne s'attendait pas à une telle réussite :

« Je n'avais prévu que neuf représentations pendant les week-ends jusqu'au 19 de ce mois, mais je vais devoir prolonger et rajouter des représentations en semaine les mardis et mercredi, et continuer pendant tout le mois de juin. En accord avec les titulaires des rôles, des acteurs professionnels vont seconder les amateurs de la troupe les mardi et mercredi soir en reprenant leurs rôles afin de ne pas perturber leurs vies professionnelles et personnelles. Pour les pros, vos contrats vont être modifiés en conséquence, sauf opposition de votre part, afin que vous puissiez jouer en semaine.

— Roddy, demanda Jarvis, est-ce que les dates pour les représentations en semaine sont fixées ?

— Pour ne pas charger tout le monde et permettre de souffler, voire de prendre d'autres contrats, ce sera les mardis et jeudis, avec début les 21 et 22 de ce mois au plus tôt. J'ai contacté Roxanne Robinson, l'agent à qui on doit la présence parmi nous de Carly Alvarez, notre meilleure actrice dans la troupe. Elle m'a dit qu'elle trouverait des pros cette semaine pour la continuation des représentations. Si on peut continuer

38. "Merci Kostia !" en Russe, Kostia étant le diminutif de Constantin, le prénom de Stanislavski (1863-1938).

à ce rythme pendant le mois de juin, ça sera bien. . . Bien, on se retrouve tous mardi soir pour une répétition, et jeudi soir pour les pros, on aura sûrement les doublures pour la suite. . . »

Le travail intensif que l'on avait fait sur une pièce contemporaine, d'un auteur inconnu, un drame en plus, et avec un sujet d'actualité, avait fini par payer. Roddy ne s'attendait pas à ce que la pièce rentre dans ses frais et Mike, l'auteur, ne comptait pas dessus pour gagner quoi que ce soit : il touche par contrat 5% des recettes nettes à titre de droits d'auteur, c'est lui qui a fait la clause dans le contrat de concession qu'il a signé avec la troupe sous le régime des Creative Commons. Si la troupe est déficitaire, il ne gagne rien.

Avec les recettes des trois premières représentations, la troupe pouvait payer les représentations suivantes tous frais compris sans que Roddy en soit de sa poche. Et, pas seulement d'un point de vue financier, cette première pièce de théâtre était pour moi une formidable opportunité professionnelle. Le lendemain, les journaux et les médias ont fait des critiques élogieuses tant sur le texte que sur le jeu des acteurs et la mise en scène. Avant de travailler la matinée sur la comptabilité de la cousine Marilyn, j'ai pris mon petit déjeuner avec le journal culturel d'une chaîne de radio affiliée à PBS, le service public de radio et de télévision aux USA. C'était la journée des critiques de théâtre, et là pièce dans laquelle j'avais joué était mentionnée :

« . . . que l'on n'attendait pas de la part de Roddy Carmes, qui nous avait jusqu'alors gratifié de trois westerns et deux films de guerre dans le cadre de sa carrière cinématographique. Cette pièce, intitulée "Dommages Collatéraux" est, à ma connaissance, la première œuvre de fiction qui aborde directement la question des exactions de nos forces armées en Irak à travers l'histoire fictive d'un sous-officier accusé d'avoir procédé à des exécutions sommaires, et dont toute la pièce nous montre les coulisses de son procès devant une cour militaire de justice. Cette pièce est d'autant plus étonnante que son auteur, Winston Smith, est jusqu'ici un parfait inconnu, employé municipal de la ville de New York de profession, qui a su trouver le ton juste et écrire une pièce dense et nerveuse avec un texte épuré au plus près des personnages, sans rien d'inutile.

— C'est ce qui fait la grande force de cette pièce Frank, un texte rédigé au cordeau, avec l'essentiel et rien d'autre. J'avoue que Winston Smith a une qualité d'écriture que bien des professionnels n'ont pas. De plus, c'est vraiment un texte écrit pour la scène, j'en ai imprimé une copie à partir du blog de l'auteur et j'ai été frappé par la qualité de la langue, ainsi que la précision de l'écriture. Une véritable œuvre d'horlogerie.

— Winston Smith a eu l'intelligence rare de laisser le maximum de latitude au metteur en scène, Dan. Les didascalies qu'il a rédigé ne portent que sur les mouvements et les placements des acteurs, tout le reste est laissé à l'appréciation du metteur en scène. Une opportunité que Melville Kozniewski a très bien saisi pour imprimer sa marque sur toute la pièce, et avec brio. Son style chorégraphique est très reconnaissable, avec le fait qu'il fait travailler les acteurs pour que chaque mouvement ait un sens qui vient renforcer celui du texte.

— Et parlons-en des acteurs ! Roddy Carmes nous rappelle qu'il a débuté comme acteur shakespearien avant de se lancer dans le cinéma, et il était à l'époque, dans la seconde moitié des années 1960, un jeune espoir de la trempe d'un Lawrence Olivier ou, plus près de nous, d'un Kenneth Brannagh. Je vois tout de suite ce qui lui a plu dans le rôle du colonel, la possibilité d'incarner un personnage de tragédie complexe et ambivalent. Un rôle tout en finesse qui lui va comme un gant.

— Et il sait s'entourer en plus. Je ne sais pas si vous étiez à la même représentation que moi mais la jeune actrice qui joue le rôle du sergent qui est l'assistante de l'avocat est une perle, et je pèse mes mots.

— Vous voulez parler de Carly Alvarez ? Tout simplement excellente ! Elle mélange un naturel et une profondeur dans le rôle de l'assistante de cet officier supérieur, ce qui est la marque d'une grande professionnelle. C'est son premier rôle important, il me semble ?

— Au théâtre, oui. Elle est dans la profession depuis peu de temps et je me souviens l'avoir entendue récemment sur une publicité radiophonique pour je ne sais plus quoi, exactement la même voix, les mêmes intonations avec fermeté et souplesse, très agréable à entendre. Elle vient de la publicité il me semble ?

— Pas vraiment, elle a fait quelques publicités pour débiter mais elle est essentiellement une actrice de théâtre. D'après la fiche de son agent, elle joue depuis quelques années en amateur et elle vient de passer professionnelle. Vu son talent, on comprend pourquoi. . .

— Eh bien, commenta Marilyn, t'as bien choisi ton métier à ce que je vois. Pour ta première pièce en tant que pro, c'est une réussite.

— Franchement, je t'avoue que je ne m'attendais pas à ce que ça aille si vite. Là, j'ai du mal à y croire. . . Je ne pensais pas que mon nom serait mentionné dans les médias avant au moins deux ou trois ans. . .

— Vu tout le boulot que tu as fait pour être actrice, c'est quand même bien que ça commence à payer pour toi. Bon, tant que j'ai les moyens de te payer, on va se mettre à la compta d'avril, il n'y en a pas pour longtemps.

— D'accord, on y va ! »

Pour midi, j'étais invitée chez Ayleen Messerschmidt, en compagnie de toutes les personnes impliquées dans l'affaire du *Printemps à Pyongyang*, à savoir Kim et Gracie, les deux productrices, et Roxy, mon agent. Ayleen nous avait proposé de nous faire un repas japonais maison, avec un sukiyaki et des sushis faits par ses soins. C'est à cette occasion que j'ai appris que les sushis, ça ne se faisait pas exclusivement avec du poisson, seul le riz mariné au vinaigre est l'ingrédient obligatoire de la recette.³⁹

Ayleen Messerschmidt n'aime pas le poisson, et elle a fait des sushis avec des légumes et de l'omelette comme entrée. Quand nous sommes entrées dans son appartement, le parfum du sukiyaki en train de mijoter nous a toutes ravies. L'avocate et gastronome nous a expliqué ce qu'elle avait prévu pour nous, et comment elle l'avait préparé :

« J'ai échangé une permanence d'avocate commise d'office en cour criminelle avec Sarah Jane, mon associée, dimanche soir pour avoir ma journée le libre pour vous faire un bon déjeuner maison. J'ai fait quelques préparations à l'avance, comme le riz des sushis, afin de ne pas avoir trop de travail à faire ce matin. La difficulté étant de cacher le riz en train de mariner de la portée de mes moufettes, elles adorent ça. . .

— Attends. . . fis-je remarquer, tu n'as quand même pas tout fait, non ?

— Pas tout, j'ai acheté des Daifuku à la fraise⁴⁰ pour le dessert. C'est un travail très prenant d'en faire, mais on en trouve facilement ici, à New York, en fabrication locale suivant les authentiques recette japonaises. Ils sont aussi bons que là-bas. . . J'adore faire la cuisine et j'ai mes têtes pour les ingrédients. Je vous propose de commencer à la japonaise, avec un thé vert. Je l'achète par correspondance au japon, j'ai la chance

39. Authentique.

40. Gâteaux au riz gluant rempli d'une garniture, généralement de la pâte de haricots rouges sucrée.

de pouvoir le commander par internet, la boutique chez qui je me fournissais quand j'étais en garnison à Misawa vend toujours à l'export. »

Là, franchement, je suis admirative. Ayleen Messerschmidt réussit une cuisine japonaise excellente, on croirait vraiment être dans un restaurant classe tellement ce qu'elle fait est excellent et bien présenté. Et elle n'a jamais pris de cours de cuisine, même pas pour les débutants ! La conversation a porté sur le théâtre avec la suite de la comédie musicale que nous avons pu refiler à Pierce Dackheid. Ce fut Roxy qui a mis sur le tapis le sujet :

« Merci pour les clauses légales avec les pièges qui vont bien pour nous sortir de là, Gracie, Kim et moi. . . La comédie musicale est un succès, tout le monde croit que c'est une caricature de la propagande nord-coréenne, et ça a l'air de bien continuer sur sa lancée.

— Maintenant qu'on n'y est plus, Kim et moi, on va voir si le producteur va être capable de faire tourner tout ça ! commenta Gracie, guillerette. Dackheid a mis un de ses neveux sur l'affaire, un gars qui travaille dans la pub, et je sens vaguement que tout cela va capoter dans les grandes largeurs. Surtout que les nord-coréens ont des droits d'auteur minimum garantis indépendamment du succès et du coût de la pièce.

— Dackheid n'a pas fini de perdre de l'argent avec cette aventure. . . poursuivit Kim, et ça sera toujours ça de moins pour la propagande de l'extrême-droite. . . Enfin, parlons plutôt de quelque chose de positif : Gracie et moi, on a eu des places de justesse pour la pièce de Winston Smith dimanche soir, et on ne regrette pas d'y être allées ! Tout le monde était impeccable et Carly jouait son rôle à la perfection ?

— Je confirme, j'étais à la première avec mon associée Sarah Jane et sa compagne Amanda, reprit Ayleen. En un mot : extraordinaire ! Ça vaut la représentation de *la Résistible Ascension d'Arturo Hui* que j'avais vue il y a deux ans pendant mes vacances à Berlin, par la Schaubühne⁴¹. Magistral ! »

Ce jour-là, j'étais devenue le centre d'attention de ce dîner. Et, franchement, ça fait du bien ! Toute la troupe s'est donnée à fond pour que la pièce de Winston Smith puisse être montée et c'était ce qu'il pouvait nous arriver de mieux. Déjà, le succès nous permettait de jouer plus longtemps que prévu, le public et la critique adoraient. Et ce n'était qu'un début. . .

Le jeudi 9 mai 2013, Roxanne nous a envoyé deux acteurs pros pour remplacer les amateurs dans la plupart des représentations, Roddy voulant maintenir les amateurs dans la distribution pour les samedis soirs, voire les dimanches en plus suivant la disponibilité des intéressés. *Dommages Collatéraux* pouvait continuer, avec cinq représentations par semaine. Et vu le boulot que ça représentait, j'ai dit à Roxanne que je ne prenais plus de rôles passé le lundi 20 pour cause de travail intensif sur la pièce, ce qu'elle a acquiescé.

Par chance pour nous, les pros envoyés en renfort ont vite appris le rôle et intégré la mise en scène, exigeante, de Melville Kozniewski. Bon, en même temps, ce n'étaient pas des rôles de premier plan mais, dans une pièce comme celle-là où tout est réglé

41. Troupe de théâtre contemporain très réputée de Berlin.

au cordeau, rien ne peut être approximatif, ou en dessous du reste. Car il n'y a pas de petit rôle dans cette pièce.

Autre chose intéressante, avant le black-out sur les nouveaux engagements, Roxanne m'a eu un petit rôle au cinéma par sa compagne, Charmaine Mac Kinnon. Bon, c'est plutôt exceptionnel de sa part, Charmaine et elle ne partageant rien d'un point de vue professionnel, vu que Charmaine a son propre agent. C'était prévu pour un tournage rapide de plusieurs scènes début juin dans un studio de New York City, pour une comédie.

Je devais jouer un rôle avec du texte et Roxanne m'a dit que c'était une opportunité pour me mettre en avant dans le milieu du cinéma où, selon elle, j'avais des potentialités. J'avais déjà joué des petits rôles pour le cinéma (la fameuse comédie musicale sur le Watergate) et la télévision (le rôle d'une barmaid témoin clef dans un affaire de meurtre dans une série policière) et je n'étais pas novice en la matière. Mais là, c'était un pas de plus vers de vrais rôles au cinéma, et j'ai sauté sur l'occasion.

Je n'ai pas encore laissé tomber mon emploi de secrétaire vacataire à Bellevue. À ce point de ma carrière, c'était prématuré, je n'avais pas assez de revenus tirés du monde du spectacle pour pouvoir simplement en vivre. Pour le logement, je comptais aménager avec Walter dans un appartement au plus tôt en septembre. Il était passé chef d'orchestre résident au Met et il pouvait désormais envisager de louer un appartement à New York City plutôt que d'être hébergé soit par sa tante, soit dans un appartement de fonction avec plusieurs collègues, sa configuration actuelle.

En attendant cette perspective, j'avais toujours mon travail à Bellevue avec le docteur Peyreblanque, en alternance avec le docteur Zieztinski, la cousine de sa compagne. Ce qu'il y a de bien avec elle, c'est qu'elle a autant la dent dure que lui envers les charlatans. Et, étant psy de formation, elle a une vision des choses intéressantes. Un midi, alors que j'avais fini mon service, nous avons parlé de pseudothérapies, surtout sur le plan symbolique :

« ... Martin a bien souligné que c'était des chevaux de Troie du libéralisme économique dans le sens où ces pratiques encourageaient l'égoïsme médical au détriment d'une approche sociétale de la santé. Il y a aussi le fait important à ne pas oublier, c'est que comme toutes ces pseudothérapies reposent sur des postulats qui relèvent de la pensée magique, les adopter avec l'idéologie qui va avec est un véritable entraînement à l'anesthésie de l'esprit critique.

— Ça me rappelle ce que disait Marty sur la politique transformée en sport pour les élites, au détriment des citoyens de base. Et pour l'anesthésie de l'esprit critique, ça se passe par le fait que les pseudo-médecines donnent de fausses réponses simplistes à des problèmes médicaux compliqués ?

— Sur la politique, c'est sa lecture de Castoriadis, intéressante d'ailleurs, que je compléterai par le fait que les politiciens sont issus de classes sociales et de professions qui ne représentent pas la population, d'un point de vue purement sociologique... Pour ta question, la réponse est oui. Pour croire qu'un placebo, par la vertu de tripotages magiques, devient un médicament alors qu'il ne contient aucune molécule de produit actif dans sa préparation finale, il faut ignorer purement et simplement l'existence de la biochimie. Or, la biochimie, si on veut vraiment étudier ça, c'est une matière aussi passionnante que complexe. Le traité de biochimie clinique dont j'ai

besoin pour mon travail de toxicologue, le Galloway, comprend cinq volumes de la taille d'une encyclopédie, et il est vendu \$1 200 dans sa dernière édition. . .

— Mais on peut toujours en expliquer les fondements à des gens qui n'y connaissent rien, non ? J'ai bien compris des notions de médecine avec Marty et avec toi alors que je ne suis pas du métier.

— Pour cela, il faut avoir la volonté d'apprendre, et celle de rejeter les explications faciles, car toujours fausses. Entre un bonimenteur qui expliquera le fonctionnement de sa potion magique par quelques formules de propagande bien choisies pour leur caractère simpliste, et un médecin comme moi qui devra prendre le temps de détailler quelques concepts de base indispensables pour la compréhension de la suite de la démonstration, le patient de base, à qui on aura soigneusement instillé une méfiance envers la science, aussi insidieuse qu'infondée, qui va t-il écouter ? Simple : celui qui lui proposera une réponse simpliste à son problème, aussi fausse soit-elle.

— D'autant plus qu'il l'aura emballée de termes d'apparence scientifique pour faire croire qu'elle a une certaine légitimité.

— Ou de termes à la mode pour vendre la même escroquerie sous une étiquette différente. Par exemple, les histoires de Qi, de flux d'énergie des thérapies dites alternatives, ce n'est rien de plus que le recyclage du bon vieux magnétisme pseudo-médical datant de la fin de la seconde moitié du XVIII^e siècle, et qui a eu son heure de gloire entre la guerre de Sécession et la Première Guerre Mondiale. Un flux vital qui passe dans tous les organes et dont les équilibres et déséquilibres conditionnent la santé du patient, c'était déjà ce que le magnétisme vendait.

— Là, c'est comme avec les pubs pour les lessives : on change magnétisme par ying, yang, qi et autres trucs orientaux pour faire new age, et on revend la même arnaque avec une nouvelle étiquette. Et les gens se laissent prendre.

— Si Marty t'a parlé de Ludwig Wittgenstein, tu sais déjà que ce philosophe a traité du langage comme d'un outil de communication dont les mots sont les véhicules de significations socialement convenues. A contrario, pour faire passer la même signification en lui donnant un air de neuf, il suffit de changer les mots qui la véhiculent. Pour ce qui nous concerne, toutes les médecines ont eu une phase initiale où une explication mythique des maladies a précédé celles apportées par la science. C'était la théorie des humeurs d'Hippocrate, qui a empoisonné la médecine occidentale jusqu'au XIX^e siècle. Les asiatiques ont la même chose avec les histoires de Qi pour les chinois, par exemple. Ce sont des dogmes aussi millénaires que médicalement infondés, et la médecine a progressé en les mettant à la benne, comme l'astronomie a progressé en virant l'astrologie, ou la chimie en jetant l'alchimie aux orties.

— À ce propos, vu qu'on parle de sens des mots, les charlatans n'arrêtent pas d'employer, en plus du terme de médecine alternative pour leurs pratiques, les termes de "naturel" pour leurs produits magiques, en disant qu'ils ne sont pas "chimiques". Toi qui es de la partie, qu'est-ce que tu en pense ?

— Là, on est en plein dans les vecteurs de sens arbitraire dont parlait Wittgenstein. Le terme "naturel", sur la définition duquel personne n'est d'accord depuis Jean-Jacques Rousseau, est employé ici pour dire que la "nature" est le "bien" alors que la civilisation serait le "mal". C'est inepte par simplisme, bien et mal sont des notions morales, et Nietzsche a dit qu'il n'y a pas de situations morales, juste des interprétations morales des situations. La nature n'a ni morale, ni finalité, un pied de

cigüe, de digitaline ou une amanite phalloïde sont aussi naturels que mortellement toxiques pour l'être humain. Un tigre du Bengale né dans sa forêt tropicale d'origine est aussi parfaitement naturel, ce qui n'en fait pas un animal de compagnie recommandable... Quand à opposer le chimique et le non-chimique pour la matière, c'est aussi inepte que de faire la promotion d'une pesanteur non-gravitationnelle... La chimie, c'est la science qui explique la matière à l'échelle atomique et moléculaire, et strictement tout ce qui relève de son domaine est explicable d'un point de vue chimique. Donc, toute matière est chimique, comme toute pesanteur est gravitationnelle. Il ne peut y avoir de matière non chimique.

— D'après ce qu'ils disent, "pas chimique" voudrait dire non préparé, pris tel quel dans la nature.

— C'est tout autant inepte que les produits qu'utilisent les charlatans ont forcément subi une préparation pour être consommables. Seuls certains produits d'une cueillette dans la nature, comme des baies sauvages, peuvent prétendre à ne pas être "chimiques" selon ces gens-là. Rien que pour conserver des produits d'origine naturelle, il faut leur faire subir des transformations. Et je ne parle pas des prétentions au naturel de produits aussi élaborés que des teintures, des essences aromatiques ou des principes actifs ! Quand à dire "naturel" parce que le produit n'est pas originaire d'opérations de synthèse chimique, rien que l'emploi d'alcool officinal dans certaines préparations ruine ce postulat. Comme produit de synthèse, l'alcool éthylique purifié en est un bon exemple : obtenu par fermentation de sucres, puis purifié par distillation avant d'être utilisé. Alors, pour le côté "naturel", on repassera ! Et ce n'est pas la seule molécule de la pharmacopée des charlatans qui est un produit de synthèse, au sens chimique du terme. Seulement, avec un bon plan marketing, c'est vendu comme "naturel" pour dix fois plus cher et, dans le meilleur des cas, dix fois moins efficace que la même molécule synthétisée par l'industrie pharmaceutique, et vendue après tests complets et contrôles stricts de la FDA... Marty, tu cherches quelqu'un ?

— Le pilote de l'hélico d'évasan de permanence, Badger 15 pour son indicatif. Le paramédic qui fait partie de l'équipage l'attend, ainsi qu'un collègue brancardier. Si on a un appel pour un AVP, personne ne peut le faire voler.

— C'est grave ? demandai-je. On ne peut pas envoyer un autre hélicoptère, ou une ambulance routière à la place ?

— La répartition des hélicoptères pour les urgences est soigneusement établie par les plans de sécurité civile programmés entre plusieurs villes, voire plusieurs états dans le cas de New York City, qui sert aussi le sud du Connecticut et le nord-est du New Jersey, expliqua Carrie Zieztinski. Et on envoie un hélico quand c'est une question de vie ou de mort, généralement quand le patient serait mort avant d'arriver à l'hôpital si on le transportait par la route.

— Bon, on va voir ça avec l'accueil, résuma Marty. Ils ont le téléphone de Mike, le pilote, on va l'appeler pour voir ce qu'il fout.

Comme il fallait s'y attendre, Mike, le pilote, qui faisait la route avec le brancardier, était coincé dans les embouteillages quelque part dans North Bergen, sur le chemin de l'hôpital. Il venait d'appeler depuis son portable pour prévenir, et l'accueil de la clinique de chirurgie a eu l'appel au moment où nous sommes arrivés tous les trois :

«... Non, je pense que l'on trouvera une solution. En attendant, je vais voir avec les médecins de garde cette après-midi pour qu'on puisse faire face... Attends, il y a le

docteur Peyreblanque qui est là, je vais le tenir au courant. . . Marty, Mike Flanagan est coincé dans les embouteillage et il n’y a personne pour piloter son hélico. T’étais pas de garde du matin aujourd’hui ?

— Si mai j’ai fait des heures sup pour un accident du travail à opérer d’urgence, comme il n’y avait personne. Mike est encore à New Bergen ?

— Oui, il ne sera pas là avant une demi-heure, si on a un appel. . . Fanny, ton pilote et ton brancardier sont coincés dans les embouteillages, ils ne seront ici que dans une demi-heure. . .

— Super ! répondit la paramédic qui venait au nouvelles. La municipalité va nous faire sauter le contrat si on reste cloué au sol en cas d’appel.

— Badger 15, c’est quoi comme type d’appareil ? demanda Marty.

— Un Eurocopter EC 145, pourquoi ?

— Carly, tu m’as dit que tu avais une formation de premier secours, est-ce que tu as quelque chose de prévu dans les deux heures qui suivent ?

— Non Marty, j’ai fini avec Carrie et j’ai mon après-midi de libre. . .

— Lena, tu dis à Mike de ne pas s’affoler pour arriver ici, j’ai un remplaçant pour Mike. Fanny, tu conduits Carly à l’hélicoptère, le pilote intérimaire arrive, il lui faut juste le temps de se changer. . .

— Heu, docteur, vous avez un pilote sous la main ?

— Oui, moi. »

Je savais que Marty était qualifié sur hélicoptère par la Civil Air Patrol et qu’il avait 150 heures de vol sur hélicoptère, dont une bonne centaine sur hélicoptère militaire d’évacuation sanitaire. Mais quand j’ai vu Carrie lever les yeux au ciel, j’ai compris qu’il allait y avoir un léger problème de ce côté-là. . . La paramédic qui faisait partie de l’équipage de Badger 15 m’a conduite vers l’hélicoptère de l’hôpital en me faisant part de sa perplexité :

« Dis-moi, ce médecin, il sait vraiment piloter un hélicoptère d’évacuation médicale ? C’est pas juste un pilote du dimanche, j’espère.

— Je ne pense pas, il a appris à piloter ce genre d’appareil avec la Civil Air Patrol, je pense qu’il sait ce qu’il fait. Il voulait être pilote de ligne quand il avait mon âge mais comme il est myope, il a fait médecin à la place. Il a un avion privé et quelque chose comme 2 500 heures de vol, je ne sais pas si tu vois ce que ça représente.

— C’est déjà mieux que nombre de pilotes privés. Et s’il pilote pour la Civil Air Patrol. . . »

Bon, la paramédic, je ne l’ai pas sentie trop enthousiaste sur ce coup-là. Bon, faut dire que dix minutes plus tard, Marty s’est pointé sur l’hélicoptère dans sa tenue de vol de la Civil Air Patrol, avec même le casque d’aviateur qui allait bien. Il nous a fait installer pour un décollage immédiat et il a commencé à faire la visite pré-vol. Voyant que Fanny, la paramédic, était quelque peu sceptique quand à la situation, il l’a rassurée :

« J’ai 103 heures de vol sur UH-72 Lakota, la version militaire de cet hélico, et j’ai une qualification de la FAA pour pouvoir piloter ce type d’appareil. Je n’aurais pas proposé ma candidature comme pilote de remplacement à la légère si je n’avais pas eu les capacités requises.

— Certes. . . reprit Fanny, pas vraiment convaincue. J’espère que vous savez ce que vous faites, si ma compagnie apprend ça. . .

— Ça leur évitera de perdre le contrat avec la municipalité si cet hélico peut décoller au quart de tour avec un pilote de remplacement, ils ne vont sûrement pas faire la fine bouche. Et si ça se trouve, Mike sera là avant qu'on ait besoin de l'appareil... Bon, je mets ce qu'il faut sur le carnet de vol, et on sera en service à l'heure dite... Ah, ils ont changé la fréquence pour le canal d'urgence, c'était 132,25 Mhz la semaine dernière... »

Badger 15 a été prêt au décollage à l'heure dite, soit 13 heures, avec Marty aux commandes, et moi comme brancardier provisoire. J'ai commencé à réaliser le caractère incongru de la situation cinq minutes plus tard en me disant que Mike, le pilote, allait enfin arriver avant qu'on ait besoin de nous. Mais bon, quand il faut compter sur la chance...

Comme il fallait s'y attendre, la situation la plus dingue qui soit s'est produite. Pendant que Marty terminait ce qu'il appelait un cockpit check, à 13 heures pile, le central de gestion des urgences de la ville de New York nous a envoyé sur une mission juste après que Marty ait annoncé que Badger 15 était prêt au décollage :

« Central de Badger 15, hélico prêt au service à Bellevue, rien à signaler, à vous !

— *Compris Badger 15, c'est pas Mike aux commandes ?*

— Négatif central, ici le docteur Peyreblanque, Civil Air Patrol, j'assure l'intérim en attendant que Mike arrive, il ne devrait plus tarder...

— *Ah bon... Badger 15, j'ai un AVP pour vous à Peekskill, voiture contre camion, le plus gros a gagné, un polytrauma à ramener chez vous, c'est au croisement des routes 118 et 119, les premiers secours sont arrivés sur place, vous voyez où c'est ?*

— Affirmatif, j'ai ça sur la carte... De Badger 15, scramble, scramble, scramble, ETA plus quinze minutes, dites à tout ce qui vole en dessous du niveau 10 au-dessus de la vallée de l'Hudson de se pousser, je suis quelque peu pressé !

— *Compris Badger 15, rappelez une fois sur zone. Terminé !*

— Rappel sur zone de Badger 15, et décollage immédiat de Bellevue, terminé ! Bon, Carly et Fanny, les harnais de sécurité sur les sièges ne sont pas là pour décorer, on y va... Musique ! »

C'est à partir de ce moment-là que je me suis demandée pourquoi est-ce que j'avais accepté de monter là-dedans... Alors que l'hélico décollait à plein régime et partait en direction de l'estuaire de l'Hudson River à pleine vitesse et au ras des toits, Marty avait branché son téléphone portable sur le système de public adress de l'hélico et il nous a mis à plein volume *La Chevauchée des Walkyries* de Wagner... Et là, j'ai franchement regretté d'être venue...

Déjà, pour atteindre l'Hudson river, nous avons traversé Manhattan à fond les ballons d'est en ouest, à même pas cinquante pieds au-dessus des toits. Dit comme ça, c'est pas très impressionnant mais quand vous êtes dans l'hélico qui passe entre deux groupes de climatisation sur le toit d'un immeuble, à même pas six pieds au-dessus du toit, ça fout la trouille. Et je vous dis pas le virage pour partir vers le nord, quand nous sommes arrivés au-dessus du fleuve ! C'est pas compliqué, on était

inclinés à 45 degrés sur la droite. Paraît que ce genre de manœuvre est réservée aux avions de chasse en temps normal. . .

Et après, je ne vous dis pas quand on est arrivés sur le premier pont, le George Washington Bridge. Bon, ça aurait été trop simple de passer dessus, normalement, il a fallu que Marty passe *dessous*. Bon, d'accord, il y a plus de 200 pieds de marge (65 mètres) mais, franchement, ça surprend toujours. Et il y en avait un autre avant notre arrivée à Peekskill, le Tappan Zee Bridge. Franchi par en-dessous, bien évidemment. . .

À mes côtés, à l'arrière de l'hélico, Fanny, la paramédic, était devenue toute blanche. Visiblement, c'était pas vraiment la façon de piloter habituelle de ses collègues ce que nous faisait Marty. C'est pas que ça soit intéressant de voir un pont par en-dessous, mais je préfère le faire en bateau plutôt qu'en hélico, c'est plus, disons, rassurant. . . Bon, on est quand même un peu monté arrivés à Croton Point, une péninsule sur l'Hudson, afin de trouver le lieu de l'accident. Il faisait beau, il n'y avait pas un nuage et Marty a vite trouvé l'intersection concernée, sur la rive nord du New Croton Reservoir, un lac artificiel.

Bon, il y avait un endroit pour nous et Marty s'y est posé en vitesse. Il ne nous restait plus qu'à aller chercher la personne accidentée et là, vu la mine de Marty quand les pompiers de Yorktown Heights, la petite bourgade au nord de l'endroit de l'accident, ont annoncé que le conducteur de la voiture et sa passagère, que nous devions ramener à Bellevue avec l'hélico, étaient respectivement un avocat très connu et sa secrétaire. Un des pompiers nous a fait le topo :

« Le conducteur de la voiture a été identifié, il s'agit de maître Timothy Timmiesen, une célébrité du barreau à ce qu'il paraît. Il est décédé dans l'accident, c'est sa secrétaire, une miss Kathleen Larrabee, que nous sortons en ce moment de la carcasse de la voiture.

— Je connais maître Timmiesen, c'est un nom très connu dans sa profession, répondit Marty, avec un large sourire. Enfin, c'est plutôt ma compagne, qui est avocate, qui le connaît bien à titre professionnel. . . Vous pouvez me dire quelles sont les données médicales de la survivante, s'il vous plaît ?

— Est-ce que ça a une importance pour le trajet en hélicoptère ?

— Pas seulement, c'est pour préparer le boulot pour mes collègues en chirurgie, je leur ferais un bilan pré-op à la radio avant de me poser. . . Docteur Martin-Georges Peyreblanque, chirurgie à Bellevue, je remplace le pilote de l'hélico qui était indisponible.

— Ah, parce que vous. . . Heu, je pense que si je vous dis que son Glasgow est à 7, ça vous parle. Elle est consciente et ouvre les yeux mais ça ne va guère plus loin.

— À ce que je vois, la voiture s'est encastrée sous le camion lors d'une collision frontale à pleine vitesse. Ça pourrait être pire. . . Des fractures ouvertes visibles ?

— Bras et jambes, plus fracture fermée du bassin, c'est pas joli à voir. . . Par contre, pour la colonne vertébrale, ça semble encore correct, elle peut bouger ses pieds sur commande.

— Bien, je vais klaxonner le bloc une fois en l'air. Carly, Fanny, c'est bon pour le collier cervical ?

— Oui docteur, répondit la paramédic. On peut la déplacer vers l'hélico.

— Je ferais un examen pré-op pendant que vous la sanglerez, avant le décollage. Si on a son groupe sanguin, ça accélèrera le boulot une fois à l'arrivée.

— Elle avait une carte de groupe sur elle, elle est B négatif, voici ses affaires. »

Bon, le retour vers Bellevue a été, disons, normal, tant pour la vitesse que pour l'altitude. Ayleen m'a dit que c'était parce que la FAA imposait les règles de vol aux instruments pour les vols des hélicos d'évasan avec des blessés à bord, et que cela limitait, disons, les initiatives non conventionnelles des pilotes. En passant par le canal radio réservé à la tour de contrôle de l'hélicoptère de Bellevue, Marty a fait en vol son boulot de médecin :

« Badger 15 à Bellevue contrôle, est-ce que vous me recevez, à vous.

— *De Bellevue contrôle, je vous écoute Badger 15.*

— Merci, docteur Peyreblanque sur la fréquence. Je ramène un polytrauma qui doit être immédiatement dirigé au bloc des mon arrivée, estimée à plus sept minutes. C'est le docteur Mortensen qui est de garde en traumatologie, faites-le ramener à l'hélicoptère immédiatement pour le bilan pré-op et la prise en charge de la patiente, et dites-lui de commander quatre culots de B négatif à la banque du sang. GCS à six, stable. Faut préparer une NFS et une série de radios des membres inférieurs et supérieurs plus face et profil de bassin, cervicales et lombaires.

— *Heu... Je dois lui dire tout ça au docteur Mortensen ?*

— Affirmatif, notez ce que j'ai dit et transmettez-lui. On est là dans six minutes maintenant, nous n'avons plus de temps à perdre.

— *Compris Badger 15, je transmet les données, restez à l'écoute. »*

Comme quoi, ça paye de prendre de bonnes initiatives, même tordues. Une équipe médicale attendait au pied de l'hélicoptère quand nous nous sommes posés. Marty a fait le bilan pré-op pour son collègue, le docteur Mortensen, qui attendait au bloc pour la suite. Il en a profité pour rendre l'hélicoptère à Mike, son pilote, et j'ai pu restituer sa place au second paramédic de l'équipe. Marty m'a ensuite offert un thé en salle de repos des médecins avant de passer un coup de fil à sa compagne :

« Maître Timmiesen en personne, aplati par un camion, elle va aimer ! Triste pour la secrétaire, qui devrait s'en sortir d'après Casey Mortensen, et dommage d'abimer un camion pour ça ! Mais bon, faut croire qu'au final, il y a une justice quelque part... »

— Et c'est qui, ou plutôt c'était qui ce maître Timmiesen ?

— Le chien de garde attitré de l'industrie du disque, le représentant de l'AIMALL, la fameuse American Industrial Music Association for Legal Licensing (*Association Américaine de la Musique Industrielle pour l'Attribution de licences Légales*), surnommé monsieur mauvaise foi. Il voulait faire au téléchargement illégal sur internet ce qu'Hitler a fait à la Pologne en 1939. Et pour ça, tout était possible avec lui : propagande appuyée avec des études truquées et des chiffres faux, appel à l'émotionnel en exploitant cyniquement le chantage à la pauvreté des artistes, pauvreté à laquelle son association contribue grâce aux contrats confiscatoires que l'AIMALL fait signer aux artistes dont elle prétend défendre les intérêts... En dehors du fait que ce type était strictement aligné sur tout ce qui ressemble à un pouvoir en place bien installé au sommet, il a dit un jour sur une chaîne de télévision que s'il fallait ouvrir des camps de concentration pour y mettre les gens qui téléchargent illégalement sur Internet, il soutiendrait la mesure... Sous Staline, il aurait fait un bon gardien de goulag...

— En tout cas, c'est moche pour sa secrétaire...

— Oui, souhaitons-lui un prompt rétablissement... Son patron conduisait aussi mal sa voiture que ses procès. Pour le compte de l'AIMALL, il en a perdu 107, dont

quinze rien que du fait de l'activité du cabinet Berringsford, Messerschmidt et Patterson. Linda ne peut pas le supporter, ça lui fera une bonne nouvelle pour finir la journée. Elle est devant la cour fédérale de New York sud pour une affaire criminelle cette après-midi, je lui ai laissé un SMS pour lui dire de m'appeler, elle le lira après les plaidoiries... En attendant, je suis très content que l'on ait fait le maximum pour sa secrétaire. J'aime l'odeur de la bétadine au petit matin, ça a un inestimable parfum de vie sauvée!... Ah, on parlait de Linda... »

L'hymne du corps des Marines, *From the Halls of Montezuma*, a retenti depuis le téléphone portable de Martin. Il a décroché et, effectivement, c'était Linda au bout du fil. Il a été ravi de lui annoncer la bonne nouvelle :

« Oui chérie, tu n'es plus en audience?... Non, pour une patiente qui a été admise en traumatologie... Casey Mortensen, pas moi, j'ai fini ma garde et je vais rentrer. Elle va s'en sortir suite à un AVP, mais le conducteur de la voiture dans laquelle elle était n'y a pas survécu, devine qui c'est?... Tu as déjà eu l'info par la police de la route?... Oui, tu es tombée juste, c'est bien monsieur mauvaise foi, celui qui a été viré de l'institut Wasteland parce qu'il faisait de l'excès de zèle... Oui, j'en remonte une de la cave avec un bocal de cèpes, on fera ça à la place des courgettes braisées, je vais commander un rôti de veau chez ma tante, elle doit avoir ça sous le coude dans son magasin au rayon traiteur... À ce soir ma chérie, et bonne plaidoirie! »

Bon, dans le genre journée vraiment naze, j'ai pas vu mieux jusqu'ici... Entre le vol en hélico au ras du sol et l'avocat imbuvable victime de son incompetence en matière de conduite automobile, c'était pas mal comme journée. Par chance, le lendemain, j'avais la répétition de théâtre avec les acteurs pro pour *Domages Collatéraux*, et ça allait me changer les idées.

D'ailleurs, il valait mieux parce qu'après une journée pareille, j'avais comme une légère tendance à partir en vrille. Cette nuit-là, j'ai rêvé que je jouais le rôle de Kate Winslet dans *Titanic*. Par contre, c'était Charmaine Mac Kinnon qui jouait celui de Leonardo Di Caprio... C'est pas que l'expression "Je suis la reine du monde" me dérange mais, bon, les histoires d'amour, en ce qui me concerne, je suis plus touchée par les versions hétéros, désolé d'être conventionnelle...

Le lendemain, dans la journée, je devais passer voir Roxanne pour le fameux rôle de cinéma qu'elle m'avait dégotté par le biais de sa copine. En arrivant au pied de l'immeuble où elle a son bureau, il m'est tout de suite venu à l'idée que si c'était un rôle d'ambulancière ou une histoire de naufrage, la réponse serait non. Mais, en fait, c'était pour une comédie dans laquelle je devais jouer un gag récurrent, et Roxy me l'a présenté dans son bureau, en même temps que les deux actrices principales, qui sont aussi les scénaristes du film et les metteur en scène. C'était Charmaine Mac Kinnon qui produisait le film, ce qui m'avait aidé pour y décrocher un rôle. Roxanne a fait les présentations et, comme j'étais trop jeune pour connaître ces deux actrices, elle m'a fait un petit topo :

« Carly, je te présente Cassandra Jamieson et Deborah Baynes, du duo CeeCee et DeeDee... Je ne pense pas que tu connaisse, leur dernier film date de 2003...

— Heu, non, j'avais neuf ans à l'époque... D'après ce que j'ai compris, vous êtes actrices comiques, c'est cela ?

— D'une certaine façon, oui... répondit Cassandra Jamieson, petite blonde toute en rondeurs, Debbie et moi, nous ne sommes pas actrices de profession, nous avons

formé un duo comique pour une soirée entre étudiants de la Julliard School, où nous étions pour étudier tout à fait autre chose que la comédie, et ça a marché.

— Cassie est peintre et je suis pianiste classique, précisa Deborah Baynes, une grande black mince, très élégante et très typée. Notre créneau avec ces personnages, c'était les films de comique de fumeuses de joints. L'histoire à chaque fois, c'était celle de deux copines sympa qui forcent un peu trop sur le pétard et qui, à cause de ça, se retrouvent dans des situations complètement loufoques, genre cartoon.

— Ah c'est dingue, et j'ai raté ça ! répondis-je. J'adore l'humour naze, faut vraiment que je voie vos films !

— Un critique de cinéma a dit un jour d'un de leurs films qu'en comparaison, les Monty Python, c'était du Kant, expliqua Roxanne. Elles en ont fait six entre 1991 et 2003.

— Et vous avez arrêté pour quelle raison ? demandai-je, intriguée.

— Au bout de six films, la formule commençait à être usée, et nous voulions faire autre chose, expliqua Cassandra Jamieson. Notre dernier film, *CeeCee et DeeDee en désintox*, était tout juste correct, et il n'a eu qu'un succès d'estime.

— Nous avons préféré arrêter avant de faire le film de trop, expliqua Deborah Baynes. Et puis, pour nos deux derniers films, le dernier et celui d'avant, *CeeCee et DeeDee chez les texans* tourné en 2000, nous commençons vraiment à ne plus nous amuser à tourner des trucs complètement à la masse. Le dernier film, c'était l'usine.

— De ce fait, on a préféré carrément arrêter le cinéma, compléta Cassandra Jamieson. Tant mieux pour tout le monde, car nous ne sommes pas parties sur une trop mauvaise impression. Et puis, quand tu vois nombre d'acteurs ou réalisateurs, qui feraient mieux de faire autre chose, enchaîner des films de plus en plus mauvais à force de tirer sur le même filon usé. Quand tu as un autre métier, c'est une opportunité à prendre pour arrêter les frais.

— Mention spéciale à la série *Les Dents de la Mer*, le premier est excellent, et les suivants sont de pire en pire. Les deux derniers sont quasiment des films comiques tellement ils sont outrés.

— Et, depuis dix ans, les CeeCee et DeeDee sont devenu des classiques de film d'humour de camés, expliqua Roxanne. Cassie et Debbie ont voulu remettre le couvert il y a de cela trois ans, avec des idées de gag à la pelle.

— On a eu des petits rôles pour se remettre dans le bain dans *Incident à Chestnut Heights*, film avec Charmaine Mac Kinnon dans le rôle principal, détailla Debbie. Charmaine est une collègue et amie de mon cousin Frank, qui est cadreur, c'est comme ça qu'on a eu le rôle et, plus tard, qu'elle a proposé de participer aux frais pour notre nouveau film.

— Et là, nous avons eu un sujet en or ! indiqua Cassie, enthousiaste. Depuis le début de l'année, la marijuana est légale pour un usage récréatif dans le Colorado⁴². Pour notre grand retour, on a un sujet tout trouvé.

— Et vous avez pensé pour moi pour un petit rôle dans votre film ?

— Oui, Charmaine nous a montré la pub avec le chat, et on est tombée sur l'une de tes pubs pour cette association d'avocats, celle où tu te fais ligoter sur la calandre d'un camion... répondit Debbie. Au passage, si l'actrice qui joue la camionneuse, la

42. Authentique.

grand-mère à l'air pas marrant, peut jouer le même rôle dans notre film, elle a le contrat. Elle est géniale à l'écran.

— C'est une non-professionnelle, la grand-mère d'une personne que je connais, je peux vous arranger le coup en en parlant à sa petite-fille, proposai-je. Et mon rôle, ça serait quoi ?

— Une sorte de gag récurrent qui revient trois ou quatre fois dans le film, expliqua Cassie. C'est pas facile à expliquer comme ça, mais tu as du texte, et tu es un personnage qui va avoir de l'importance dans le film, et qu'on ne va pas rater. Je suis convaincue que tu es exactement l'actrice qu'il nous faut, si ça t'intéresse... »

Et comment ! Je me suis fait expliquer les conditions de tournage (quatre scènes à tourner à New York en studio et dans les environs) et, convaincue, j'ai signé. Ces deux nanas, de la génération de ma mère, je les ai tout de suite trouvées très sympa. Et, franchement, je ne regrette pas d'avoir sauté sur l'opportunité qu'elles m'offraient !

Avant de m'engager avec elles pour un contrat sympa, et une bonne tranche de rigolade, j'ai vu les films du duo CeeCee et DeeDee, alias Cassandra Jamieson et Deborah Baines. Et là, franchement, faut pas souffrir d'insuffisance respiratoire pour y survivre. C'est tout bonnement complètement ouf du début à la fin ! Même le dernier de la série (qui est quand même moins barré que les cinq précédents, il faut le dire) est à mourir de rire. C'est du genre slapstick comedy sous acide d'un bout à l'autre, et même le scénario est complètement défoncé !

Franchement, en voyant ça, je ne regrettais pas d'avoir signé pour un petit rôle, et je me suis demandée quel gag récurrent les deux comiques ayant forcé sur le space cake allaient me faire jouer. Surtout qu'en parallèle, je continuais à jouer dans *Dommmages Collatéraux*, l'inverse complet, et c'était salle comble tous les soirs. Et ma participation à leur prochain film risquait fort d'être très positive pour ma carrière, à en juger par le fait que les deux comiques du pétard en folie était très connues dans la génération de Marty et Carrie. Et, bien évidemment, très réputées.

J'en ai eu un aperçu un jour où j'ai eu une conversation portant sur la philosophie politique avec Carrie Zieztinski, dans son bureau, pendant une séance de déplacement de cartons d'archives. Elle est pas anar comme Marty (elle se définit comme socialiste⁴³) mais elle a aussi pas mal de choses intéressantes à dire point de vue politique. Et comme le dit Marty, il faut toujours varier les sources pour se faire une idée sur un mouvement politique. Là, ce jour-là, c'était le libéralisme économique qui en prenait pour son grade pendant la pause, avec une critique sévère des fondements de la pensée de cette école économique-politique. Surtout sur ce qu'elle avait fait de ses bases idéologiques :

« Les libéraux économiques ont fait avec Adam Smith ce que les nazis ont fait avec Nietzsche : ils en ont extrait ce qui les intéressait, l'ont mis hors de contexte et ont fabriqué toute leur propagande avec le résultat ainsi obtenu. Adam Smith n'a jamais fait du marché libre et non faussé une finalité à caractère mythique, comme

43. Aux USA, ce terme désigne l'extrême-gauche, et correspond à une ligne politique comparable à celle de Lutte Ouvrière ou de la LCR en France.

les libéraux de l'école de Chicago, et il était bien conscient de la nature purement théorique de son concept. Et il ne le voyait que comme un outil de régulation de l'économie, sans plus, loin de l'entité surnaturelle qu'en ont fait les propagandistes du libéralisme économique. Naturellement, les économistes libéraux n'ont retenu que la caricature de cette idée, à savoir que le Marché est devenu pour eux une divinité universelle dont l'absence totale d'entraves est la solution à tout dans la société, et les infidèles qui osent dire que Keynes avait de bonnes idées sont soit des abrutis qui n'ont rien compris dans les vertus du Marché et de la privatisation totale de toute l'économie, soit d'immondes bolchéviks collectivistes.

— Et les gens ton gobé ça sous Reagan. . .

— Il suffit de profiter d'une période de crise économique et politique grave, le tournant des années 1970 et 1980 avec les deux premiers chocs pétroliers, l'hyperinflation et la révolution iranienne, d'inventer quelques fables pour endormir le peuple et de profiter du redécollage de l'économie, qui aurait de toute façon eu lieu sans Reagan, les cycles de Kondratieff, ce n'est pas qu'une vue de l'esprit, et le tour est joué.

— Des fables ?

— Pas seulement le mythe selon lequel les russes allaient nous envahir depuis le Nicaragua en passant par le Mexique, et en réussissant à éviter les embouteillages sur l'Interstate 25 dans la traversée de Centennial, avant d'entrer à Denver –blague favorite de ma cousine Linda– et, surtout, la fameuse théorie du ruissellement vers le bas. Selon cette invention des services de communication du Parti Républicain, tout le monde avait intérêt à ce qu'il y ait le plus de riches possibles parce que, par effet de transfert spontané des richesses, il y aurait une partie d'entre elles qui descendrait l'échelle sociale et atterrirait de façon magique dans les poches des gens dans les échelons inférieurs. Et donc, plus de richesses en haut impliquerait qu'il y en aurait plus qui descendrait vers le bas, comme la pluie ruisselle sur les feuilles d'un arbre avant de tomber sur le sol.

— Et naturellement, c'est faux.

— Le père d'Ayleen, Neville Messerschmidt, qui est professeur de sociologie à l'université de Chicago, a démonté ce concept en parlant du mythe du ruissellement vers le bas et de la réalité du drainage vers le haut. Une classe sociale dirigeante à laquelle tu confies un pouvoir sans limites, tout en la dispensant de rendre des comptes au reste de la société, s'accapare de fait, pour son utilisation exclusive, toutes les richesses produites par la société dans laquelle elle vit, en ne laissant aux autres que ce qui ne l'intéresse pas, en plus du minimum nécessaire pour éviter un scénario façon Paris en 1789. Dans les faits, ça donne moins pour les pauvres, tout pour les riches, et Dieu pour tous. . . Pour la destruction des contre-pouvoirs, Margaret Thatcher, avec les mineurs de son pays, a bien montré comment les libéraux traitaient ceux qui s'opposaient à eux : en ne cédant rien, quitte à tous les faire crever de faim.

— Mais c'est une méthode de dictateur !

— Tout à fait. . . D'ailleurs, les libéraux, qui veulent la liberté absolue du commerce, sont nettement moins bavards sur les libertés civiques du petit peuple. Ils s'entendent très bien avec des gens comme Franco, Pinochet ou la maison Al Saoud, du moment que ces gens-là sont dans le bon camp, le camp des systèmes économiques libéraux occidentaux. Et tant pis si ce sont des dictateurs fascistes, du moment qu'on peut

faire du commerce avec eux, les opposants politiques emprisonnés ou assassinés, ça passe aux pertes et profits. Autant les libéraux économiques sont très bavards quand il s'agit d'évangéliser les païens économiques qui croient en l'État-Providence ou les hérétiques qui ont adopté la pensée de l'antéchrist des libéraux qu'est John Maynard Keynes, autant ils sont nettement plus discrets quand on leur rappelle que les dictatures sud-américaines n'étaient pas des pays à économie soviétique planifiée. . . Appliquer leur dogme contre les peuples, ça ne les dérange pas tant que ça, et peu importe les moyens. . . Excuse-moi le téléphone. . . Docteur Zieztinski. . . Oui, je vous la passe. . . Ton agent. . . »

Roxanne devait m'appeler pour me confirmer les dates de tournage pour les scènes du prochain CeeCee et DeeDee dans lesquelles je figurait. J'ai pris la communication et j'ai eu l'info. Comme prévu, tout était concentré dans la première semaine de juin :

« Cassie et Debbie veulent avoir fini toutes les scènes de studio à New York avant la fête nationale, et elles vont commencer par celles où tu joues. Tu bloques tes journées du 3 au 7 juin inclus, tu ne bosseras sûrement pas pendant toutes ces dates mais elles ont préféré prévoir de la marge au cas où. Les décors sont prêts, et il y aura aussi une scène à tourner dans un train, AMTRAK a donné son feu vert, on a loué une voiture avec des figurants pour la journée du 10 sur l'Adirondack. Il va falloir faire vite, on s'arrête avant la frontière avec le Canada et on continue le tournage sur le chemin du retour.

— Ça marche pour moi, je passe demain te voir pour l'adresse du studio et l'heure à laquelle je dois y être pour le tournage. Ça sent le truc sympa, j'ai bien fait de signer !

— Cassie et Debbie, bien que n'étant pas des actrices de formation, sont des pros qui font de l'excellent travail, ça te plaira. Leur grande force, c'est qu'elles savent expliquer à leur équipe exactement ce qu'elle veulent, et ainsi faire jouer à leurs acteurs quasiment du premier coup ce qu'elles ont en tête. Elle font en moyenne deux prises par scène, souvent une seule, rarement trois, exceptionnellement quatre, et jamais plus. C'est une ambiance décontractée, tu verras, mais ça bosse dur quand même.

— Ça me va, on se voit demain au bureau. J'arrive à neuf heures depuis Brooklyn, comme d'hab. Je peux passer plus tard si tu as du monde.

— Je t'ai réservée le créneau, j'ai ma nouvelle avocate qui passe après, à la demie, pour un contrat. C'est Ayleen Messerschmidt, elle m'a fait du bon boulot sur ce que tu sais, j'aurais tort de me passer de ses services. À demain Carly, et bonne représentation ce soir.

— À demain Roxy . . . C'est génial, je vais tourner dans le nouveau CeeCee et DeeDee ! Elles sont trop marrantes ces nanas !

— Quoi ? demanda Carrie. CeeCee et DeeDee font un nouveau film ? Je croyais qu'elles avaient laissé tomber il y a dix ans parce que leur dernier film était moyen-moyen. là, tu m'apprends quelque chose !

— Elles remettent ça, et j'ai un petit rôle dedans. Je dois tourner mes scènes la semaine prochaine, je peux t'avoir un autographe si tu es fan.

— Merci, mais c'est pas trop mon truc ce genre de souvenirs. . . CeeCee et DeeDee, j'ai vu leur premier film alors que je faisais mon internat à l'hôpital naval de San Diego, en 1995. Qu'est-ce que j'ai pu me marrer !

— Ah, tu as été militaire ?

— Officier de l'US Navy, j'ai payé mes études de médecine comme ça. Je suis dans la réserve avec le grade de capitaine de corvette. Quant tu es fille de prolos, comme moi, t'as que l'armée pour te payer tes études. J'ai fait Annapolis, comme Linda, et

on y a été brièvement ensemble. Elle pour sa dernière année, moi pour ma première. C'est elle qui m'a refilé l'idée. »

Le lendemain, Roxy m'a confirmé l'adresse et les dates de tournage, et j'ai pu me rendre au studio. Cassie et Debbie avait la main sur la production et elles s'étaient déjà occupé de tout pour mes scènes. Ce n'était pas les premières scènes qu'elles tournaient pour leur nouveau film, elles avaient déjà tourné la moitié des scènes d'intérieur entre la mi-avril et fin mai, et elles comptaient profiter de l'été pour tourner les extérieurs dans les Rocheuses, bien évidemment dans l'état du Colorado.

Il y avait en tout et pour tout trois scènes de prévues avec ma participation en tant qu'actrice. La première, c'était celle où on voyait nos deux personnages, CeeCee et DeeDee, prendre l'avion après avoir fumé un joint. Vu le jeu d'éclairage et les décors, on se doutait bien que ce qu'elle voyait était grandement dû à leur imagination sous influence cannabique. . . Elles montaient à bord d'un avion à l'aéroport, un truc clairement irréel, avec des couleurs comme des jouets, et une hôtesse de l'air les installait à leur siège.

C'était moi qui jouait l'hôtesse de l'air, bien évidemment. Je devais adopter une voix suave et un ton chaleureux pour leur réciter mon texte avec un large sourire. Pour l'anecdote, la carlingue de l'avion qui servait de décor était un tronçon d'un vieux DC-9 racheté à la ferraille en l'état comme décor, et qui avait été utilisée dans plusieurs séries télévisées documentaires, dont *Décisions Critiques*. Point de vue aviation, j'étais passée de mécanicienne embarquée à hôtesse de l'air, intéressant comme évolution de carrière. . .

Mais la scène était en deux parties, et ce n'était que le tournage de la première. . . La seconde partie était tournée dans un train, plus précisément une voiture de chemin de fer d'AMTRAK louée pour l'occasion, un fourgon avait été loué avec pour servir de coulisses, et la voiture et le fourgon étaient attelés en queue d'un train normal, l'Adirondack, qui relie New York à Montréal. Pour des raisons légales, fallait qu'on ait tout tourné entre New York City et Schenectady, la voie au nord de cette ville appartenant aux canadiens du chemin de fer Canadien Pacifique, avec qui la production n'avait pas négocié l'autorisation de tournage.

Dans cette seconde partie, nos deux camées, en descente de joint, revenaient à la réalité et s'apercevaient qu'elles avaient, en fait, pris le train en direction de Denver, via Chicago. . . Rien que l'idée, ça me fait marrer. D'autant plus que l'hôtesse de l'air redevenait une employée d'AMTRAK assez agacée par le fait que les deux voyageuses n'arrêtent pas de rigoler après avoir fumé une livre de beuh chacune avant de prendre le train. Comme je jouait les deux rôles, c'était assez marrant comme situation.

Suite à une bonne organisation du tournage, On a pu faire une série de prise à l'aller et une autre série au retour, notre fourgon et la voiture que nous avions loués étaient décrochés du train à destination de Montréal à Schenectady, puis raccrochés à l'arrière du train en direction de New York City un peu moins d'une heure plus tard. Ça a fait un joli voyage pour l'équipe technique, les trois actrices et la douzaine de figurants engagés pour l'occasion, afin de représenter les passagers du train. Comme une voiture Amfleet comporte 84 places, et qu'il fallait de la place pour les caméras, on n'avait pas besoin de plus de monde pour représenter un train normalement rempli de passagers.

La difficulté, c'est le changement de locomotive à Rensselaer, qui occasionne un arrêt important. En effet, comme les voies de la gare de Penn Station sont souterraines, AMTRAK a besoin d'une locomotive qui peut fonctionner à l'électricité, en plus du moteur diesel, et elle change de locomotive à cette gare sur la ligne. Il en faut une avec un patin sur le côté pour prendre le courant sur un troisième rail qui sert à amener l'électricité à la locomotive, pour tout vous dire d'un point de vue technique.

Bon, ça fait une pause café pour l'équipe de tournage, mais comme l'action est dans le train et non dehors, ça ne se voit pas trop que les segments de la scène sont, en fait, tournés à plusieurs endroits de la ligne, et pas tous dans le même sens. Le tout, c'était d'éviter d'avoir des scènes tournées alors que le train était à l'arrêt dans une gare. Car, au montage, d'un segment à l'autre, on s'est retrouvé avec un train qui prenait quasiment toutes les sections de la ligne, et parfois pas dans le même sens d'un segment à l'autre... Mais, à part pour les maniaques du voyage en train qui connaissent par cœur chaque yard de la ligne (et l'un d'entre eux a posté récemment sur youtube une vidéo dans laquelle il met en sous-titre quelles sections de la ligne correspondent à quelle séquence, avec carte à l'appui !), ça ne se voit pas.

Pour les deux scènes suivantes, on a eu un tournage en studio et un tournage dans la nature, dans les Adirondacks justement, pour les deux autres scènes du film avec le duo vision sous beuh/vision normale. La scène en studio était celle de l'entrée à l'hôtel à Denver, où la vision sous beuh montrait un somptueux palace (les décors d'une reprise de *My Fair Lady* loués par la production à l'occasion) avec une charmante réceptionniste tout souriante, l'endroit se transformant en motel miteux avec réceptionniste aussi sous-payée que pas aimable une fois les effets du joint estompés. Ce qui expliquait le prix de \$30 pour la nuit...

Je jouais aussi une scène "normale" où, en plus de leur présenter la note pour la chambre (incluant le remplacement d'une cafetière qui a explosé après une tentative de faire une infusion de beuh avec, \$15 plus la taxe), CeeCee et DeeDee me demandent un tuyau pour aller dans un coin paumé de l'état, où pousserait la meilleure teuch d'Amérique du nord. Là, pas de difficultés particulières, les scènes du motel étant un décor loué à une production de films policiers, avec quelques détails qu'il a fallu actualiser, le motel étant sensé être un bâtiment des années 1950.

La dernière scène du lot, c'était une séquence dans les montagnes où CeeCee et DeeDee, après s'être perdues dans la nature (avec tout ce qu'elles fument, le contraire aurait été étonnant), font un feu de camp pour passer la nuit et reçoivent la visite d'une nymphe des forêts dans une tenue de fée toute blanche. Une fois l'effet de leur herbe favorite dissipé, la fée devient un agent de l'US Forestry Service qui leur colle une prune parce qu'il est interdit d'allumer un feu de camp dans cet endroit. La fée et l'agent, c'est moi qui tient le rôle, bien évidemment.

Pour des raisons pratiques, cette scène a été tournée dans un coin de forêt des Adirondacks pas trop loin de New York City. Ça évitait à la production de me payer un billet d'avion et l'hôtel dans le Colorado juste pour une scène qui dure moins de cinq minutes. Et comme la scène se déroule de nuit, on ne fait pas la différence avec les Rocheuses, visibles dans la scène qui précède et celle qui suit. C'est plein de petits trucs comme ça, le cinéma, et aussi bien pour les petites productions fauchées que pour les blockbusters.

Toujours est-il que je me suis bien amusée sur ce tournage. L'équipe est sympa et les deux actrices qui jouent les rôles principaux s'amuse plus qu'elles ne travaillent. Cela dit en passant, elles sont très pro, elles avaient des tartines de texte à apprendre et elles n'ont pas raté une seule ligne. C'est dû à leur habitude de jouer des sketches sur scène avec leurs personnages pendant trois ans avant le tournage de leur premier film, m'ont elles dit.

En ce qui me concernait, je faisais toujours salle comble avec *Domages Collatéraux* au même moment. Pour l'été, je comptais rentrer chez mes parents à Pittsburgh pour les vacances, les théâtres faisant relâche. Toutefois, j'envisageais, sur le conseil de Roxy, de faire la tournée des tournages qui avaient lieu à New York City pendant cette période, afin d'avoir des petits rôles. Mais c'était sans compter sur un imprévu professionnel des plus réjouissants, comme nous allons le voir par la suite...

* * *

—9—

Pendant la troisième semaine de juin, *Domages collatéraux* faisait toujours des entrées pour ses deux dernières semaines à l’affiche avant la dernière, prévue la veille de la fête nationale. C’était bien pour moi mais crevant, j’avais travaillé sur cette pièce depuis six mois, et j’étais en représentation depuis début mai. Roddy Carmes était content, il avait pu rentrer dans ses frais, et même payer des extras aux acteurs professionnels, sur incitation des acteurs amateurs qui, ayant un autre métier en dehors de la scène, l’ont poussé à ne pas faire une répartition uniforme des extras de recettes entre tout le monde.

D’un autre côté, *Le Printemps à Pyongyang* était toujours à l’affiche, avec l’ambition irraisonnable du nouveau producteur de faire une tournée nationale... Avec quasiment 7 millions de dollars de trou dans la caisse, bon courage ! Walter m’avait appris que sa tante, qui méprisait en silence la metteur en scène Camille Balmat, qu’elle jugeait dictatoriale et incompétente, comptait profiter de la fin de son contrat, début juillet, pour quitter la troupe en douceur en prenant au passage son cachet de \$1 million. Ça aussi, ça avait été écrit en dur dans le contrat rédigé par Ayleen Messerschmidt...

Pour le pièce de théâtre où je jouais, Roddy avait pensé la reprendre en septembre pour la jouer jusqu’à la fin de l’année, après la relâche estivale. Les autres acteurs étaient d’accord, et j’avais donné mon aval en ce qui concernait mon rôle. J’adore cette pièce, et, pour un premier engagement sérieux, j’ai beaucoup aimé que l’expérience de Roddy Carmes ait abouti à quelque chose de bien. Mais c’était sans compter sur la suite... Le mardi 18 juin, Roddy nous a appris la bonne nouvelle lors du filage de l’après-midi, avant la représentation de la soirée. Nous allions nous exporter en Europe :

« Voilà, je ne vous en ai pas parlé tout de suite, parce que c’était en cours de négociation avec la fondation en question, mais maintenant, c’est acté, le budget a été débloqué et les dates ont été fixées. Maintenant, tout dépend de vos disponibilités, il faut que vous soyez disponibles de début août à la première semaine de septembre inclus, je ne peux pas m’engager sans votre accord à tous. Il va de soi que vous aurez des cachets, en plus de tous les frais de déplacements pris en charge par la troupe.

— Une tournée ? demanda Jarvis Carter. Et dans quels pays irions-nous ?

— C’est la fondation Balkowski pour le spectacle vivant qui organise des échanges transatlantiques, comme ils les appellent, entre des auteurs et des troupes contemporains des deux côtés de l’Atlantique, avec une priorité pour les troupes et les auteurs débutants. J’ai mes entrées dans cette fondation par des amis avec qui j’ai débuté sur

les planches, et ils ont été très intéressés par la pièce de Winston Smith. Ils nous proposent de la jouer en tournée entre Berlin, la Pologne et Kiev, en Ukraine, dans le cadre de leur programme d'échange estival pour 2013. On a encore un mois pour se retourner si vous êtes partants. J'enverrais ce qu'il faut à vos agents artistiques pour que tout soit dans l'ordre la semaine prochaine. Ne me donnez pas vos réponses tout de suite, prenez le temps d'y réfléchir. Si je n'ai qu'un rôle ou deux qui manquent, je pourrais quand même répondre oui en prenant des remplaçants, mais ça serait dommage que vous ne participiez pas à cette aventure. D'ores et déjà, qui serait partant pour faire le voyage ? »

Unanimité. Roddy nous a quand même donné la semaine de délai afin que nous ne prenions pas la décision à la légère. Pour ma part, je n'avais pas de passeport, il fallait que je m'en fasse faire un pour pouvoir sortir du pays. Comme j'étais majeure, ce n'était pas un problème pour moi d'un point de vue légal. J'en ai parlé à Walter pendant le week-end que nous avons passé ensemble, les 22 et 23 juin. Il connaît bien l'Europe de l'est, en plus de Berlin, sa ville natale, et il m'a encouragée à me lancer :

« Le public allemand sait reconnaître les bonnes actrices, et tu as le niveau pour le contenter. Sans compter que le reste de ta troupe est largement à la hauteur. Tous les musiciens de mon orchestre qui sont allés te voir sur scène m'ont dit que tu étais vraiment à fond dans le rôle, et que ça se voyait. Là où il est, Stanislavsky doit être ravi !

— Sérieux... Il y a plus de cent musiciens dans ton orchestre, avec leurs familles, ça fait de quoi remplir deux fois notre salle de théâtre, ils sont tous allés me voir ?

— Presque. À part une demi-douzaine d'entre eux qui n'ont pas de goût particulier pour le théâtre, tous les autres ont assisté à une de tes représentations. Parfois même plusieurs fois... Et tu m'as dit que tu passais par la Pologne, aussi.

— Oui. Gdansk, Varsovie, Cracovie et Lublin. Ça te dit quelque chose ?

— Gdansk et Cracovie sont les plus jolies villes du pays, de vraies perles l'une comme l'autre, et très différentes. Varsovie, la capitale, comme elle a été entièrement rasée en 1945, sorti des quartiers historiques, c'est une ville un peu morne. Par contre, c'est bien que tu passes par Lublin. C'est une jolie petite ville, comme il y en a beaucoup en Pologne, avec un charme particulier et un centre historique bien préservé. Mes parents ont des amis en Pologne, et moi aussi. C'est en août que tu y vas ?

— Oui, tu as quelque chose de prévu ?

— Des concerts à Vienne, Bratislava et Budapest. Je vais pousser à la roue le Met pour qu'on joue à Kiev, ça nous permettra de nous revoir à la fin de ta tournée.

— Tu connais aussi Kiev ?

— Oui, pareil, vacances et amis en Ukraine, du temps où ce pays était une république de la défunte URSS. C'est une jolie ville qui a pour particularité de ne pas du tout ressembler à une capitale. C'est un peu comme Pittsburgh comparée à Washington, si tu vois ce que ça peut faire comme différence. En tout cas, c'est une chance pour toi, n'hésite pas ! »

Autre événement intéressant, le dimanche 30 août, j'ai été invitée à un déjeuner à la campagne par mon autre employeur, le docteur Peyreblanque. Dans une cabane dans les bois des Adirondacks, qu'il avait loué pour l'occasion, il organisait un barbecue pour son 46^e anniversaire, et il m'avait invitée. Comme l'a dit Linda, j'étais la bienvenue parce que plus il y a de monde, moins Martin pouvait s'empiffrer...

Et il y avait de quoi bien manger ! Du côté des spécialités slaves, il y avait un chlodnik, une soupe froide de betteraves au yaourt et à l'infusion d'aneth, d'origine polonaise, et de l'okroshka, une autre soupe froide de légumes, faite avec des concombres, des oignons doux et de l'oseille, aussi dans du yaourt. Comme boisson slave typique, il y avait bien évidemment de l'authentique kvas maison⁴⁴ !

Côté France, un ragoût de légumes traditionnel, la ratatouille, faite avec des tomates, des aubergines, des oignons et des poivrons, cuits ensemble à feu doux avec de l'ail et de l'huile d'olive. Et des saucisses de Toulouse grillées, qui sont de grosses saucisses d'environ un pouce de diamètre et dix de long, garnies de hachis de porc grossièrement haché, et que l'on sert grillées.

Et, toujours fait maison, du côté des plats américains cette fois-ci, des hush puppies et un succotash⁴⁵. Pour l'Irlande, on avait droit à un colcannon et du soda bread⁴⁶ et le Canada, le pays où le docteur Peyreblanque est né, était représenté par une tourtière du lac Saint-Jean, un délicieux pâté de viande, et des bagels de Montréal.

Heureusement qu'il y avait du monde parce qu'avec les desserts, il y aurait eu pas mal de restes autrement ! Outre les Patterson/Peyreblanque, étaient présents Carolyn Zieztinski, son compagnon, ses beaux-enfants et sa fille adoptive, Ayleen Messerschmidt, Sarah-Jane Berringsford et sa compagne, Amanda Larkin, et un couple d'amis, Jacob Birnbaum et Piper O'Leary. En toute franchise, j'étais ravie de voir une telle variété à table, il y avait de tous les pays, et pour quasiment tous les goûts !

En plus de ce que j'ai cité, qui provient de la cuisine de Linda et Martin, Ayleen a apporté de la bière de Chicago, authentique recette allemande, et ses délicieux sushis végétariens. Carrie avait préparé une tarte de courge au miel et aux noix de pécan, Jacob des aubergines lisette, un plat où ces légumes sont grillés avant d'être cuits au four avec des tomates et de l'ail, et Piper un irish potato and whiskey cake, gâteau fait avec de la purée de pommes de terres, de la poudre d'amande, du sucre brun et du whisky.

Bon, avec tout ça, il fallait choisir et, manque de pot, j'aimais quasiment tout. Comme je ne suis pas trop plats de viande, ça m'a un peu limité aux plats de légumes, mais rien que les saucisses de Toulouse... J'ai craqué et j'en ai finalement pris une, c'était trop bon. D'autant plus que le docteur Peyreblanque les avait faites maison ! Il a appris le métier de boucher-charcutier avec un de ses oncles, qui a une boucherie à Toulouse, et il a même un diplôme professionnel dans cette spécialité. Diplôme qu'il a affiché dans son bureau à Bellevue, cela dit en passant... Et il m'a dit ce jour-là quelque chose de très important sur la cuisine :

« La gastronomie, si on y réfléchit bien, c'est la forme de culture la plus facilement accessible pour tous, celle qui passe toujours la barrière de la langue. Et rare sont les pays qui n'ont pas des spécialités nationales. Par exemple, quand j'étais étudiant en médecine à Berlin, j'ai découvert, avec les polonais qui étaient à l'université avec moi,

44. Bière peu alcoolisée faite avec du pain de seigle grillé et mis à fermenter, avec de la levure de boulangerie, dans de l'eau. Spécialité traditionnelle russe et ukrainienne.

45. Les hush puppies sont des sortes de blinis faits avec de la farine de maïs levée à la levure chimique, et le succotash est un plat comportant des haricots rouges, des grains de maïs, de la tomate et de la courge râpée, le tout cuit ensemble.

46. Le colcannon est un plat comportant de la purée de pommes de terre, des poireaux, du beurre et de la purée de navets, avec du persil comme herbe. Le soda bread est un pain de seigle ou de blé complet levé avec de la levure chimique.

toute la richesse de la gastronomie de leur pays. On n’y pense pas, mais il y a toute une tradition culinaire en Pologne. D’ailleurs, ça a ravi ma belle-mère quand je lui ai dit que je connaissais le bigos⁴⁷.

— Tu as aussi été ravi de voir que mon oncle Riley distillait du poitin irlandais⁴⁸ dans sa cave au Texas, répondit Linda, sur un ton mi-ironique, mi-agacé. Déjà que maman a failli mettre le feu à la maison plusieurs fois en distillant sa vodka faite maison !

— Ah, la vodka de ma belle-mère, rien que ça, ça justifie le voyage à Denver !... Par contre, je n’ai pas mis toutes les spécialités des pays concernés, histoire de goût. Par exemple, pour le Japon, Ayleen et moi partageons la même aversion pour tout ce qui est poisson et produits de la mer. Autre chose, je n’ai pas mis la grande spécialité ukrainienne, le salo. C’est tout simplement du saindoux nature servi tel quel... Bon, outre son côté désastre diététique, personne ici ne digère ça et, franchement, je préfère prendre à la cuisine ukrainienne son okroshka.

— T’es plus limite végétarien, non ? ai-je demandé.

— Oui, par goût personnel. Et puis, en société, je suis tellement emmerdant avec tout ce qui est alimentation carnée que je préfère dire aux gens qui m’invitent que c’est plus pratique pour eux de me considérer comme végétarien. J’aime tout ce qui est végétal et comestible, ça simplifie beaucoup de ce côté-là. J’ai remarqué que tu n’es pas trop amatrice de betteraves.

— Ah non, pas du tout, j’en mange par politesse, mais sans plus. J’ai préféré l’okroshka au chlodnik, par exemple... Et c’est bien, tu as mis des plats américains !

— C’est un de mes centres d’intérêts, la cuisine populaire nord-américaine. Il y a de nombreuses recettes un peu partout qui ne demandent qu’à être connues. Pour nombre d’européens, la gastronomie aux USA, ça se limite aux hamburgers et au Coca-Cola... Dommage qu’ils ratent l’essentiel !

— Je te le fais pas dire, d’autant plus que je n’aime ni l’un, ni l’autre !... Comme avec maman, la cuisine russe, les gens ne connaissent que le caviar et la vodka. Toi, vu que tu connais ces pays-là, je pense que tu as une autre vision de la chose.

— Tout à fait, j’ai pas mal de vraies recettes russes et ukrainiennes sous le coude. Rien que le kvas, faut connaître ! En plus, pour les hamburger et le Coca, ce n’est même pas, sous sa forme exportée par les fast-foods, de la cuisine américaine. C’est en fait de la cuisine industrielle, dont la seule motivation est le rendement et un prix de vente attractif pour le client.

— Par contre, le seul truc que j’adore dans ce genre de cuisine, c’est tout ce qui est pizza. Là, aussi bien à l’extérieur que chez moi, je craque ! T’en fais parfois ?

— Souvent même. C’est pas compliqué, on peut y mettre ce qu’on veut, et c’est toujours bon au final. Le secret, c’est la pâte : levure de boulangerie et deux heures minimum pour la laisser lever, et une cuillerée à soupe d’huile d’olive dedans au pétrissage pour le goût.

— Ah ça, je savais pas pour l’huile d’olive, je retiens l’idée. Et toi qui est né au Canada, tu ne ferais pas de la poutine, parfois ?

47. Plat traditionnel polonais, fait avec de la choucroute, du chou vert, des épices et un assortiment de légumes et de viande.

48. Alcool fort traditionnel pouvant faire jusqu’à 80° !

— Houlà ! Dis pas ça devant Linda, elle en raffole ! Elle me chambre sur les alcools forts de sa famille mais, par contre, passé le 49^e parallèle en venant du sud, elle ne rate pas l'arrêt poutine ! Là, elle en mange autant à elle seule que nos filles et moi réunies.

— C'est ma grand-mère maternelle qui en fait, elle a l'œil pour les pommes de terre pour faire les frites. . . »

Pour vous situer, la poutine, c'est un mélange de frites, de sauce brune épaisse et de fromage fondu. C'est à manger l'hiver et ça vous permet de tenir le coup avec le climat arctique. Faut aimer, c'est québécois. . . En tout cas, avant mon départ en tournée, ce petit intermède gastronomique avec Martin-Georges Peyreblanque m'a ravie. Au retour, j'ai fait la route avec Ayleen Messerschmidt et ses deux moufettes. Elle m'avait amenée à l'aller et elle me ramenait chez moi au retour.

J'ai appris que ses bestioles, charmantes quand on les connaît bien, avaient toute une histoire. La mère, Shalimar, a failli s'appeler Stinkrate⁴⁹ mais elle a préféré lui donner un nom plus positif. La fille, Opium, est en fait une fille adoptive, rejetée par sa mère biologique et que Shalimar a pris comme fille alors qu'elle n'était pas sevrée. Ayleen a dû la nourrir au biberon parce que Shalimar n'avait pas de lait.

Une fois chez la cousine Marilyn, je suis allée me coucher. Je n'avais pas de représentation ce soir-là, Roddy n'étant pas disponible pour des raisons personnelles, et je suis allée me coucher direct. Avant de m'endormir, j'ai repensé à tous ces mois pendant lesquels j'avais travaillé un peu partout, en tenant des petits rôles à droite à gauche, plus les expériences particulières, comme la voix synthétique pour Honeywell ou le film d'entreprise pour le groupe Canadien Atlantique. Et je me suis dit que, finalement, j'avais pas raté ma voie, même si je n'étais pas encore connue. . . J'avais de bonnes raisons de persévérer, autant en profiter !

J'avais encore le mois de juillet avant ma tournée en Europe et Roddy nous avait demandé de prévoir la dernière semaine du mois, du 22 au 26, pour des répétitions avant notre départ pour Berlin. J'ai fait les démarches pour mon passeport en priorité et j'ai vu avec Roxy pour prendre deux semaines de vacances à Pittsburgh chez mes parents. Je ne voulais pas rater un engagement important en rentrant chez mes parents, et Roxy m'a dit qu'elle n'avait rien en vue pour moi, et que c'était OK pour une petite pause.

Après la finale de notre série de représentations à New York City avec la troupe de Roddy Carmes, le 3 juillet au soir, j'ai attendu le vendredi 5 juillet 2013 pour faire la route vers Pittsburgh en car. Ça fait neuf heures de route via Allentown et Harrisburg par les Interstates 78 puis 76, en prenant un car express. En passant par le net, ça fait le billet deux fois moins cher, c'est bon à savoir.

J'ai eu du beau temps pendant les deux semaines où je suis restée chez mes parents. Au programme, farniente, ballades en famille dans la nature, et soirées avec mes copines et les amis de mon frères, une de chaque. J'ai aussi pu rendre visite à

49. Jeu de mots avec "sink rate", terme technique signifiant "taux de descente" dans le monde aéronautique, et "to stink" qui signifie puer en anglais.

Evelyn Barnshaw, la responsable de la troupe amateur dans laquelle j'avais joué avant de partir à New York City. Elle était ravie de voir que j'avais réussi dans la carrière que j'ambitionnais, même si mes débuts restaient modestes en termes de réussite artistique.

Naturellement, il y avait des gens qui m'avaient vu dans des pubs, dont celle pour Fleawiper. Et la question qui revenait le plus, c'était comment est-ce que j'avais pu tourner avec un chat en images de synthèse, personne ne voulant croire que la bestiole existe vraiment. . . L'épisode de *Décisions Critiques* dans lequel j'avais tourné étant prévu pour septembre, personne n'avait encore pu me voir dedans.

Par contre, maman m'avait vue lors d'un séminaire de la Transport Security Administration, son employeur. Elle avait pu s'inscrire en douce à une projection, destinée en priorité aux personnels assurant la sécurité des infrastructures ferroviaires et elle m'avait vu présenter les services du groupe Canadien Atlantique pour son activité de transport de conteneurs par train. Comme me l'a dit ma mère, t'es tellement bonne qu'on croit même que tu y comprends quelque chose au texte que tu récites à la caméra. . .

Pour la suite de ma carrière, maman était quelque peu réservée. Elle ne me voyait pas continuer à faire des petits rôles dans la pub et ailleurs, et elle voyait bien la galère que c'était pour percer. Papa a quelque peu tempéré en disant que pour une parfaite inconnue avec moins d'un an de métier, je m'en tirais plutôt bien, et qu'il fallait voir sur la durée. Nous en avons parlé lors d'un dîner de famille, mes parents, mon frère et moi. D'entrée, maman était contente que je n'envisage pas de lâcher comme ça mon boulot de secrétaire médicale :

« . . . Tu n'auras pas toujours la possibilité de loger chez Marilynn, et tu devras tôt ou tard assumer tous tes frais sans aide d'elle ou de notre part. Si tu ne perces pas dans le milieu du spectacle, un travail de secrétaire médicale, que ce soit à New York City ou à Pittsburgh, c'est toujours bon à prendre, surtout par les temps qui courent. Essaie de prospecter pour avoir un mi-temps ou un temps plein plutôt que des vacances, ça te feras un revenu correct d'assuré.

— Amy, répondit mon père, je pense que tu vas un peu trop vite en besogne. Carly n'a même pas un an dans le métier, et elle est déjà inscrite dans un troupe pour une tournée internationale. Elle a fait de la pub, des petits rôles au théâtre ou à la télévision, en plus de son travail pour des entreprises. Elle commence à être bien connue et, sauf catastrophe, elle va bientôt pouvoir vivre de son métier de comédienne.

— Carlos, je te trouve bien optimiste, répondit maman. Oui, elle n'a jamais manqué de contrats, elle fait une tournée avec une troupe qui a réussi, mais, pour le moment, ça tient du poker sa situation. . . Non, il est encore trop tôt pour crier au succès, tout peut se renverser dans les mois qui suivent. . .

— Tu le savais dès le début que Carly n'aurait pas une carrière comme la tienne maman, répondit mon frère Cameron. Tu es rentrée dans l'Air Force comme simple aviatrice et tu es passée dans la réserve comme lieutenant quinze ans plus tard. Si Carly avait voulu une carrière stable, elle aurait choisi l'armée ou une administration quelconque plutôt que le métier de comédienne.

— Mon agent m'a bien dit que les cinq premières années dans le métier sont les plus difficiles, repris-je. Il faut se faire un nom, être un visage connu du milieu, et faire pas mal de petits rôles avant de passer sur le devant de la scène. Je dois encore

apparaître dans la série documentaire *Décisions Critiques* en septembre, l'épisode où j'ai joué sera diffusé à ce moment-là, pour l'entrée de la douzième saison de cette série. Et il y a le CeeCee et DeeDee, qui sortira pour Noël, où j'ai un rôle un peu plus conséquent que tout ce que j'ai fait jusque là.

— Ah oui, tu m'en as parlé, le film comique avec les camées gaffeuses... répondit maman. C'est leur grand retour à ces deux-là, on avait vu tous leurs films, Carlos et moi, et elles nous ont autant coûté en baby sitter qu'en places de cinéma. J'espère qu'elles ne vont pas rater leur retour parce que quand je vois ce qu'il est advenu d'Harrison Ford avec le quatrième Indiana Jones...

— Je m'avance peut-être mais ça va être du tonnerre! répondis-je. Déjà, rien que les trois scènes où j'ai tourné, c'est à hurler de rire, et tout le reste du film est pire! Cassandra Jamieson et Deborah Baynes ont mis le paquet après dix ans d'absence, elles ne voulaient pas revenir avec un film médiocre.

— Il sort en décembre ce film? me demanda papa. Amy, c'est une bonne surprise, on croyait que c'était fini avec le film de 2003, celui dont je ne me souviens plus du titre...

— Personne n'en a parlé dans la presse, indiqua maman. Soit le secret est bien gardé, soit c'est une production en dehors des grands circuits.

— C'est une petite production, je suis au parfum parce que c'est Charmaine Mac Kinnon, l'actrice, qui est la productrice de ce film.

— Non? s'étonna mon frère. Charmaine Mac Kinnon, celle qui a cassé la baraque avec la comédie romantique *Toujours Encore Plus que Jamais* l'année dernière? Pas mon genre de film, mais ça ne m'étonne pas qu'il t'ai plu, frangine. C'est la comédie romantique pour midinettes type!

— Gnagnagna! C'est autre chose que ta série des Ninja Zombies. Déjà, il y a un scénario, et on ne peut pas en dire autant des films que tu regardes habituellement! répondis-je.

— Ah oui, et la romance entre Charmaine Mac Kinnon et le jeune premier, joué par Liam Kendricks, c'était émouvant! poursuivit maman, qui était allée voir le film cinq fois de suite. C'est vraiment une grande actrice, elle joue très bien dans ce rôle...

— Heu, maman... repris-je. Je suis d'accord avec toi pour dire que Charmaine Mac Kinnon est une grande actrice, et qu'elle jouait vraiment bien dans ce rôle parce que le rôle d'une femme amoureuse d'un homme, pour elle, heu... C'est un rôle de composition, quoi.

— Ah, tu l'as rencontrée? Tu en as parlé avec elle? demanda maman, perplexe. Car vraiment, dans ce rôle, elle y met un grand naturel, pourtant.

— Heu... Tu sais, mon agent, Roxanne Robinson, celle qui m'a dit qu'elle me signait dans son carnet d'adresses si je voulais réussir à New York... Ben, Roxanne, c'est sa petite amie dans la vie, à Charmaine Mac Kinnon...

— Je me disais aussi qu'il y avait bien une raison pour que ta mère remarque davantage le jeu d'une actrice dans une comédie romantique plutôt que le jeu du jeune premier qui lui donne la réplique, ironisa mon père.

— Oh, ça va, je le savais que Charmaine Mac Kinnon préférait les femmes, répondit sèchement maman. Hem... Elle passe à la production, miss Mac Kinnon? C'est une nouvelle intéressante... »

Finalement, maman a été rassurée de voir que ma carrière débutante était quand même bien partie, et que je ne comptais pas lâcher mon boulot de secrétaire médicale, tant pour Marilynn que pour le docteur Peyreblanque. À mon retour à New York City après mes vacances, j'ai eu la confirmation que *Dommmages Collatéraux* allait continuer entre la mi-septembre et la mi-décembre, trois mois avec quatre représentations par semaine.

Roddy était sur un projet de western, un genre qu'il avait laissé tomber au milieu des années 2000, et qu'il voulait reprendre en tant que producteur. De ce fait, il ne pouvait pas continuer la pièce passé début décembre 2013, d'autant plus qu'en accord avec Winston Smith et la fondation Balkowski, il voulait désormais que ce soit d'autres troupes dans le pays qui la reprennent. toutefois, Winston Smith avait d'autres pièces sous le coude, et il voulait profiter du succès de *Dommmages Collatéraux* pour en faire la promotion et les monter. Il m'a confirmé au passage qu'il y avait des rôles possibles pour moi dans ces pièces, et qu'il me mettait sur le coup en priorité.

Roxanne m'a dit qu'elle avait prospecté pour me trouver des engagements en septembre, mais qu'elle ne pouvait pas m'en dire plus avant mon retour de tournée internationale parce qu'elle n'avait rien de clair pour le moment. Mais elle comptait bien me faire travailler, ses clients pour lesquels j'avais déjà rempli des contrats étaient satisfaits de mes prestations, et ils le faisaient savoir.

Pendant la semaine du 22 au 26 juillet, nous avons répété dans le théâtre où nous avons, jusqu'ici, joué la pièce avec succès. Pour avoir de la marge, Roddy nous avait inscrits sur un vol vers Berlin le premier août, et il avait assuré l'intendance avec la fondation Balkowski. Il a pris la soirée du mercredi 24 pour nous expliquer ce qu'il en serait de l'intendance :

« Je vous demande à tous d'être strict sur l'heure de départ, on se retrouvera sur Columbus Circle, devant le Time-Warner Center, sur l'esplanade entre les deux tours. C'est l'endroit le plus pratique pour tout le monde, surtout Carly qui vient du Queens en métro. J'ai loué un minibus avec chauffeur pour nous rendre à Newark, d'où nous avons un vol direct vers Berlin-Schönefeld. Sur place, l'hôtel est réservé, et on ne reprend le boulot que samedi 3, le temps pour vous de récupérer du décalage horaire.

— Et pour les costumes et les décors, ça se passe comment ? demanda Jarvis.

— Ce sont les décorateurs allemands qui s'occupent de la partie décors, il en sera de même pour nos représentations en Pologne et en Ukraine. Pour les costumes et les accessoires, un transporteur spécialisé s'en occupe, on aura tout à Berlin. Rangez bien toutes vos affaires dans vos loges après la répétition de vendredi, la société qui fait le transport va tout prendre pour que vous retrouviez tout à l'identique à Berlin. On aura des répétitions toute la journée les 3 et 4, et la matinée du 5, avant la première.

— On va jouer devant un public qui ne comprend pas l'anglais, fis-je remarquer. Comme personne ici n'a appris notre texte en allemand, ça va se passer comment ?

— Bonne question Carly. Il y a des panneaux lumineux, comme dans les magasins ou les aéroports, sur lequel notre texte apparaîtra traduit en allemand. Pour notre jeu, ça ne change rien. . . Bien, je ne vais pas vous mettre davantage la pression, sachez quand même que nous avons un transport en minibus de prévu à l'arrivée à Berlin, entre l'aéroport et l'hôtel. Toute l'intendance est assurée par la fondation Balkowski, vous n'aurez que vos affaires personnelles à faire suivre. . . Bien, on se retrouve demain soir pour la répétition, bonne continuation à tous. . . »

C'était parti pour la grande aventure. J'ai passé ensuite trois jours avec Walter, du samedi 27 au lundi 29 juillet 2013. Comme Berlin est sa ville natale, j'en ai profité pour lui demander de m'en parler. Il y a toujours ses parents, et il y va souvent. Il a toujours vécu à Berlin avant de partir à New York City mais il est trop jeune pour avoir connu la ville pendant l'existence de la RDA vu qu'il est né l'année de la chute du mur de Berlin, en 1989. Ses souvenirs sont ceux d'une ville en voie de transformation rapide, avec une partie orientale qui a vite été alignée, point de vue standing, sur la partie ouest. Il m'en a parlé le dimanche, pendant que nous profitions du beau temps pour faire une ballade à Central Park :

« Ce qui va sûrement te plaire, c'est que la ville est un vaste parc. Il y a des bois partout, des jardins publics et des promenades. Tu as même des plages sur la Spree, la Dahme et la Havel, et de vrais lacs dans la partie ouest de la ville, Wannsee et la Tegeler See, ainsi que la Müggelsee à l'est. C'est ce que j'aime le plus à Berlin.

— Ça doit être magnifique comme ville !

— Je fais râler les gens qui ont connu la ville du temps de la RDA, mais le quartier que j'aime le plus, c'est celui autour de la nouvelle chancellerie, avec la gare centrale au nord. Il a été entièrement construit après la réunification.

— C'est dommage que tu n'ai pas connu la RDA, tu aurais pu m'en parler.

— J'en ai eu des récits par mes parents, et ce n'était pas la joie. La Stasi, la police politique, surveillait tout le monde en permanence, tu avais souvent des produits qui manquaient dans les magasins et, pour sortir du pays, même pour aller en Europe de l'Est ou en URSS, c'était très difficile d'obtenir un visa de sortie. Alors, pour les pays occidentaux, à part si tu avais de la famille à l'ouest, c'était pas la peine d'y penser. Je préfère la vie maintenant, tu peux dire en public que le gouvernement est une bande d'incapables sans risquer de finir en prison. Du temps de la RDA, comme c'était une vérité, c'est pour cela que tu allais en prison si tu le disais en public. . . »

Walter n'a pas connu la RDA, mais quelqu'un d'autre dans mon entourage a vu, en première main, les dernières années du régime stalinien, et la chute du mur de Berlin : Martin-Georges Peyreblanque. Après qu'une myopie conséquente ait ruiné ses espoirs de devenir pilote de ligne, il a suivi son cousin, Roger Llanfyllin, à Berlin pour des études de médecine. Et c'était un choix d'opportunité suite à un concours de circonstances, dont il m'a parlé mardi matin, lors de ma dernière vacation d'été pour lui à Bellevue :

« Roger voulait être pris à Mac Gill⁵⁰ mais il n'a pas eu de bol, il n'y avait plus de place en médecine. J'avais décroché une bourse d'études européenne pour mes études et je voulais aller à Dublin. Londres, ça ne m'intéressait pas et j'estimais ne pas avoir un niveau en espagnol suffisant pour Madrid ou Barcelone. Bon, les irlandais prenaient en priorité les anglophones de naissance, il ne restait plus de place qu'à Berlin. Comme je me démerdais en allemand à l'époque, j'ai tenté le coup. Roger m'a suivi vu que l'université de Vancouver tardait à lui répondre et que celle de Toronto affichait complet en médecine. Et on s'est retrouvé à Berlin, comme ça, à l'Université Libre, à l'ouest.

— Ça devait être dément de voir une ville coupée en deux, comme ça !

— Oui, d'autant plus que comme nous étions occidentaux avec des passeports canadiens, nous pouvions aller à notre guise à l'est. Et c'était vraiment un grand

50. La grande université anglophone de Montréal.

écart. D'un côté, une grande ville occidentale, qui n'avait rien à envier à des villes comme Paris ou Londres avec, juste à côté, une ville qui semblait coincée dans la fin des années 1950 ou le début des années 1960. Le plus impressionnant pour moi, c'était l'Alexanderplatz, le complexe immobilier au centre de Berlin, du côté est. Je l'avais vu pour la première fois en 1976 quand j'avais fait le voyage avec mon grand-père Georges. Il avait eu une invitation pour un congrès syndical et comme il était encarté à la CGT depuis le Front Populaire, il était du voyage. À l'époque, c'était vraiment un autre monde, avec les vieux quartiers délabrés à côté des immeubles en béton modernes style pavés des années 1970, comme on en avait construits en France dans toutes les grandes villes entre la fin des années 1950 et le milieu des années 1970 pour faire face à la crise du logement. À Toulouse, la ville de mon enfance, on a tout un quartier, le quartier du Mirail, qui est composé de ces immeubles. Ce sont grosso-modo des boîtes en béton purement fonctionnelles dans lesquelles on met des gens pour qu'ils y habitent. Et là, entre les maisons délabrées héritées du XIXe siècle et les gros immeubles en béton de l'Alexanderplatz, ça faisait vraiment un autre monde, une autre ambiance. . .

— T'y allais souvent à Berlin-est depuis l'ouest ?

— Oui, je faisais partie d'une association culturelle étudiante qui organisait des rencontres et des événements avec son homologue de l'université Humbolt, à Berlin-est. C'est là que j'ai rencontré la future mère de ma première fille, Renate. Notre fille, Alexandra, a deux ans de plus que toi et c'est mon cousin Roger qui s'est occupée d'elle après qu'il ait épousé sa mère.

— Elle était d'Allemagne de l'Est ? Et ça a cassé entre vous ?

— Oui, elle était est-allemande et elle avait oublié de mentionner qu'elle était officier de la Stasi en service commandé quand elle m'a connue. . . Bon, quand tu retrouve toute ton histoire avec elle dans un gros dossier à sangle de 50 centimètres d'épaisseur soigneusement rangé sur un rayonnage au Normannenstrasse 4, le siège de la Stasi, ça fait mal. . . Enfin, c'est du passé. . .

— Et tu y retournes à Berlin ?

— Quand je suis en Europe, j'essaie toujours d'y faire un saut. J'y ai de bons copains du temps de mes études à l'Université Libre et à la clinique universitaire Rudolf Virchow, devenu une part de l'hôpital universitaire Charité, après regroupement avec l'enseignement médical de l'université Humbolt suite à la réunification. Franchement, depuis les années 1990, tout ce qui faisait la spécificité de l'ambiance de ville à peine sortie d'une catastrophe de Berlin-Est a été effacé. C'est l'histoire qui veut ça, mais Berlin est toujours une ville unique, avec son âme à elle, réunification ou pas. Tu verras, c'est une ville à ne pas rater ! »

Avec ces présentations en tête, j'étais prête pour mon grand voyage en Europe. J'avais en tête une idée de ce que pouvait être Berlin, mais j'étais impatiente d'aller la comparer avec la réalité. C'est toujours ce qui fait l'intérêt des voyages, surtout dans des villes qui ont une grande importance historique. Mais n'allons pas trop vite. . .

Après un long vol transatlantique, j'ai découvert Berlin. Nous avons débarqué à l'aéroport de Schönefeld, au sud de la ville, l'aéroport international de l'ex-RDA encore en service le temps que les travaux du nouvel aéroport Berlin-Konrad Adenauer soient terminés, avant d'être conduits à l'hôtel où nous devons résider pendant la durée prévue pour nos représentations. Et là, c'était quelque chose d'extraordinaire.

Notre hôtel était situé au centre de la ville, dans le quartier du Mitte. C'était ni plus ni moins que le Park Inn Hotel sur l'Alexanderplatz, une grande tour en verre qu'on aurait plutôt vue à New York ou à Pittsburgh avec ses 37 étages. C'était l'ancien Interhotel du temps de l'ex-RDA. Et tout le quartier autour de la gare de l'Alexanderplatz est vraiment au look soviétique, comme me l'ont dit Walter et Martin.

Le lendemain, avec les autres acteurs de la troupe, on a fait une virée dans le Mitte, un quartier vraiment paradoxal. D'un côté, on a toute l'Alexanderplatz, bétonnée avec le Park Inn comme gratte-ciel et la tour de télévision comme grand immeuble. Si vous connaissez Toronto et la tour du Canadien National, la tour de télévision de l'Alexanderplatz, c'est un peu la même architecture : une grande aiguille de béton de plus de 1 000 pieds de haut⁵¹ avec une boule au sommet, juste en dessous de l'antenne, dans laquelle un restaurant et un panorama sont aménagés. J'y suis montée et je peux vous dire que la vue est magnifique !

La tour de télévision est de l'autre côté de la rue, depuis le Park Inn Hotel, et ça surprend vraiment, comme tout le quartier du Mitte d'ailleurs. À côté des environs de la tour de télévision, quartier avec des immeubles modernes qui ont pris un sacré coup de vieux, point de vue architectural cela s'entend, depuis leur édification dans les années 1960 et 1970, on a tout un quartier, vers l'ouest, qui ressemble vraiment à une petite ville du XVIIIe ou du XIXe siècle, cela en plein milieu d'une des plus grandes capitales d'Europe, à même pas un quart de mile de l'Alexanderplatz et des ses immeubles années 1970 !

Tout Berlin est comme ça. J'ai vraiment été enchantée, le mot est juste, en passant dans tous les sites historiques de la ville lors des promenades que j'y faisais, seule ou en compagnie des autres membres de la troupe. Ce qui m'a le plus impressionnée, c'est la porte de Brandebourg, au bout de la grande avenue Unter Den Linden, quand on vient de l'est. Je voyais ça plus grand mais, quand on est au pied, ça impressionne ! C'est l'arc de triomphe que l'on voit dans tous les films documentaires sur le nazisme ou la seconde guerre mondiale, et l'avoir devant soi en vrai, ça surprend toujours.

Marty Peyreblanque m'a dit qu'il avait appelé toute sa famille et ses amis en France et au Canada le soir où le mur de Berlin est tombé depuis une cabine téléphonique située à un quart de mile de la porte de Brandebourg. Faut le savoir que le mur de Berlin passait devant ce monument, car il n'en reste plus rien. Tout comme les cabines téléphoniques d'ailleurs... Et le plus surprenant, c'est ce qu'il y a derrière la porte de Brandebourg quand on part vers l'ouest : un immense parc, Tiergarten, quasiment une forêt !

Après, à l'ouest de la ville, en passant par le Kurfurstendamm, on tombe carrément, après le quartier de Charlottenburg, sur la forêt de Grünewald. Oui, une forêt en pleine ville ! Et en passant, le Kurfurstendamm, la grande avenue qui mène de Tiergarten à Charlottenburg, c'est l'équivalent de la sixième avenue à New York City

51. La Fernsehturm de l'Alexanderplatz à Berlin fait 368 mètres de haut. Son homologue canadienne, la tour CN de Toronto, fait 553 mètres de haut.

pour vous situer. C'est la grande rue avec les magasins de prestige de la ville, et ça permet de voir à quoi ressemble une ville européenne.

Et Berlin, c'est très sympa comme ambiance, avec tous ces immeubles anciens qui dépassent pas trois ou quatre étages et ces petites rues partout. Mais qu'est-ce que c'est grand ! C'est de la taille des cinq districts de New York City, au moins, avec moins de monde qui y habite !⁵² Dingue, il y a même des trains exprès pour aller d'un bout à l'autre de la ville tellement c'est grand, comme le Long Island Rail Road à New York. Et cela, en plus du métro et des bus. Et, surtout, des tramways.

Les trams, je connais déjà, j'ai de la famille à Toronto par ma mère, et il y a des trams là-bas. Mais en voir tout un réseau aussi fourni à Berlin⁵³ et tomber au coin d'une rue sur un tram, ça surprend toujours. Il y a des lignes qui passent sur l'Alexanderplatz au pied de notre hôtel, et j'ai même voyagé à bord de l'un d'eux. Mine de rien, c'est sacrément pratique ces véhicules, faudrait que grand-mère voit ça, elle qui conduit des bus à Pittsburgh.

Et je parle pas des grands lieux historiques. Le Reichstag, le fameux immeuble qui a brûlé quand les nazis sont arrivés au pouvoir, ben, je l'ai vu, en vrai ! Il a été reconstruit et ça fait quelque chose d'y être pile devant. Surtout que tout le reste du quartier a été refait façon architecture de *Star Trek* ultra-moderne, avec la nouvelle chancellerie et la gare principale de Berlin. Et il y a aussi un bâtiment très émouvant, l'église mémorial Kaiser Wilhelm. C'est une église qui a été bombardée pendant la seconde guerre mondiale et dont les ruines sont restées en l'état, ou presque.

Il y a une église moderne à côté et, de l'ancienne église, le clocher à moitié détruit a été réparé pour tenir debout et il sert de mémorial dédié à toutes les victimes de la seconde guerre mondiale. On ne se rend pas compte aux USA mais, en Europe, tous les pays, sauf la Suisse, la Suède, l'Espagne et le Portugal, ont été attaqués par les nazis, quand ils n'ont pas carrément été occupés par eux, comme la France.

Là, avec tout ce que j'ai vu, j'avais l'impression de visiter un livre d'histoire. Et il y en a énormément à voir à Berlin, j'ai de quoi y retourner plusieurs fois ! Entre les coins ultra-modernes, comme la Potsdamer Platz, et les grands bâtiments historiques, comme le château de Charlottenburg (oui, oui, un VRAI château en pleine ville, pas un château du moyen-âge mais plutôt un grand palais comme Versailles en France. D'ailleurs, c'est à peu près la même époque, XVIIe et début XVIIIe siècle), c'est une ville dingue !

Et ça, c'est sans parler de la vie culturelle sur place. Berlin, c'est une grande ville du cinéma en Europe, et surtout du théâtre ! La fameuse Schaubühne, c'est à Berlin, sur le Kurfurstendamm. Et notre théâtre où nous devions jouer, c'était en fait une salle de spectacle, avec une scène et des coulisses, qui appartenait à la société des transports en commun de Berlin. Située sur Pistoriusstrasse, une rue d'un coin résidentiel très sympa au nord-est de la ville, elle est accessible depuis l'Alexanderplatz par une ligne de tram, la M2.

Martin-Georges Peyreblanque m'a dit plus tard qu'il avait un ami est-allemand qui y habitait avec sa famille du temps de la RDA, et qu'il l'avait surnommée Georges Marchais Strasse parce que, comme avec ce leader du Parti Communiste Français

52. Carly ne se trompe pas de beaucoup : Berlin compte 3,375 millions d'habitants sur 892 kilomètres carrés, et New York City 8,337 millions d'habitants sur 786 kilomètres carrés.

53. Premier réseau de tramways d'Europe, avec près de 300 km de lignes en opération.

des années 1970, ça commençait bien au début et ça dégénérait vite en gros bordel innommable. Jusqu'à la réunification, Pistoriusstrasse était à moitié construite entre la petite Hamburgerplatz et le croisement avec Jacobssohnstrasse, à mi-parcours. Le reste de la rue, entre ce point et le grand boulevard Am Steinberg, était purement et simplement un chantier jamais fini, la chaussée étant ouverte pour des travaux qui ont débuté en 1982, et n'ont été fini que quinze ans plus tard.

C'est lors de notre mise en place et de notre répétition du lundi 5 août 2013 dans la journée que j'ai rencontré quelqu'un que je ne m'attendais pas à voir, et cela à plusieurs titres. La Berliner Verkehrsbetriebe et la fondation Balkowski s'étaient occupés de tout, et nous n'avions plus qu'à jouer devant les 548 places que comporte la salle. Millard Weston, le représentant local de la fondation Balkowski, était sur place pour régler les quelques problèmes administratifs mineurs qui subsistaient, et il lui manquait le papier des pompiers de la ville pour être à jour des documents nécessaires pour ouvrir le théâtre. Comme il l'a dit à Roddy, quelqu'un de la Berliner Verkehrsbetriebe devait venir l'apporter ici :

« Je ne m'en fais pas pour les allemands, ils sont sérieux avec tout ce qui est documents administratifs, ça va vite et bien. Leur responsable administratif va passer avec tous les documents avant midi, je montrerai ça au responsable de la mairie, qui viendra en début d'après-midi, et tout sera réglé.

— C'est bien que la partie administrative soit au clair, répondit Roddy. C'est quand même souvent le plus ennuyeux quand on monte un spectacle.

— Les allemands sont toujours carrés de ce côté-là. Tu es dans les règles et tu fournis ce qu'ils demandent, tout est vite réglé. C'est ce qu'il y a de bien chez eux, leurs lois et règlements sont clairs et bien appliqués. . .

— Hallo, ist es hier jemand? (*Salut, est-ce qu'il y a quelqu'un ici?*)

— Ja, wir sind alle auf der bühne, komm hier! (*Oui, nous sommes tous sur scène, vient ici*). Justement, on en parlait, voici la responsable des services juridiques du BVG, madame Ilse Rammbock. Guten morgen Ilse, je te présente Roddy Carmes, que tu as vu dans ses films.

— Bonjour monsieur Carmes, merci d'avoir pensé à venir nous voir, un pilier du cinéma US comme vous qui fait le déplacement ici, c'est toujours un privilège. »

Ilse Rammbock est une petite femme blonde, enveloppée, dans la quarantaine, avec un physique commun qui la rend aussi discrète que sympathique. C'est elle la responsable juridique du BVG qui s'était occupé de la partie administrative pour la location de la salle et, avant l'heure dite, elle venait avec les documents pour la représentation :

« Comme convenu, voici l'autorisation des pompiers, avec copie du certificat de conformité pour la sécurité incendie. Je me suis occupée moi-même de son renouvellement. Là, comme j'ai un maître d'œuvre pour un chantier à voir à son siège social dans le quartier pour sa réponse à un appel d'offres de la BVG, j'ai fait un saut ici pour vous porter les documents. Mon collègue de la mairie passera pour vous signer l'autorisation d'ouverture au public dans la foulée.

— Merci pour le déplacement Ilse, remercia Millard Weston. Ça a été vite fait pour tous les papiers, et merci pour la salle. Sans toi, on aurait dû louer des locaux pour un prix bien plus élevé.

— Je connais l'endroit parce que l'amicale du personnel de la BVG, dont je fais partie, y organise des activités culturelles. Je fais partie de la chorale rock de l'amicale du BVG, qui répète et fait ses représentations dans cette salle, je n'ai pas laissé passer l'opportunité.

— Mrrrrrrrrrrrrrouuuuuffff. . .

— Ach. . . Mon animal de compagnie, ma chatte. Elle s'appelle Makhnovchtchina, c'est un chat des forêts de Sibérie orientale, un animal dont la domestication est, disons, aléatoire. . . Je dois la faire suivre avec moi aujourd'hui, elle doit se faire vacciner chez le vétérinaire. Elle n'a encore mordu personne, c'est bon signe. . . »

Ilse Rammbock avait un gros chat en laisse, le même genre de bestiole que celui du docteur Peyreblanque, qui m'avait prêté Psychose pour faire la pub pour Fleawiper. Je dois les attirer ces chats-là parce qu'elle est venue tout de suite se frotter à moi, et elle s'est laissé caresser :

« Miaou !

— Oui ma grande, t'es sympa et je t'adore. . . J'ai fait une pub avec la même race de chats, c'est un de mes employeurs, qui est médecin, qui m'avait prêté le sien parce que le chat du dresseur ne me supportait pas. . . Carly Alvarez, Je fais des petits boulots dans la pub, la télévision et le ciné en plus du théâtre. . .

— Mmmm. . . Ça ne serait pas toi qui est de Pittsburgh, Pennsylvanie, et dont l'agent artistique est la petite amie de Charmaine Mac Kinnon ?

— C'est pas vrai ! Mais comment tu sait ça ? On s'est vues où ?

— Sur Internet. J'y poste mes écrits sous le pseudonyme d'Oleg Molotine, et tu es une de mes lectrices les plus passionnées par mes petites dissertations. »

Alors là, ça m'a vraiment clouée sur place. Ilse Rammbock, la petite employée ordinaire des transports en commun de Berlin, est en fait la personne qui se cache derrière l'essayiste contestataire Oleg Molotine ! Sous ce pseudonyme, Ilse répond à ses lecteurs avec la fonction courrier de son blog, et nous avons eu pas mal d'échanges sur la société du spectacle, entre autres. Grande admiratrice de Pierre Bourdieu et de Guy Debord, elle a beaucoup écrit sur l'utilisation des mensonges médiatisés comme forme de construction du consensus social dans les sociétés démocratiques occidentales. Un peu dans la ligne d'un Noam Chomsky, pour vous situer.

J'ai eu l'occasion d'être invité par elle pour le déjeuner ce jour-là. Nous devions reprendre la répétition à 14 heures et j'avais un peu de temps devant moi. Ilse n'était pas attendue à son bureau et j'ai eu avec elle un entretien des plus intéressants. Parlant un anglais académique avec très peu d'accent, elle a été ravie d'avoir une de ses lectrices à qui parler en face à face. Surtout quelqu'un qui fait partie du monde du spectacle. Mais ce qui m'intéressait le plus chez elle, c'était son parcours. Comment est-ce qu'une petite employée comme elle pouvait devenir une intellectuelle anarchiste très suivie. Devant une currywurtz typiquement allemande, dans un café non loin du théâtre, elle m'a expliqué sa démarche intellectuelle :

« Je suis originaire du Bade-Wurtemberg, de la ville de Mannheim plus précisément. Une grande ville industrielle de ce qui était à l'époque l'Allemagne de l'Ouest. Mes parents sont travailleurs sociaux à la retraite, j'ai un frère cadet qui est infirmier-chef dans un hôpital, et je suis dans un milieu politiquement situé à gauche.

— Ça me semble coller avec l'anarchie politique. Un de mes amis a défini son engagement dans cette voie parce qu'il considère que c'est le stade ultime du socialisme.

— C'est aussi un peu mon idée de la chose. J'ai fait des études de droit par intérêt personnel pour tout ce qui est légal, avec l'idée de devenir avocate. J'avais une idée, disons, aussi romantique que fautive de la défense des pauvres victimes de la société face au système capitaliste injuste, et ma fréquentation des cours criminelles pendant mes études de droit m'a permis de cesser d'être naïve sur ce sujet. La réalité est plus complexe, et les jeux de manipulation sont nettement moins binaires que ce qu'on pense, de part et d'autre. Chacun a sa part de responsabilité dans le fonctionnement du système.

— Plus tes lectures.

— Plus mes lectures. La première qui m'a mise sur la voie, c'était celle de *Que Faire ?* de Lénine. Sa conception d'un Parti comme guide obligatoire de la révolution m'a profondément agacée, l'encadrement "éducatif" d'un groupe autoproclamé de guides idéologiques imposés à la masse par une élite me révolte. J'ai vite pris la voie libertaire avec, entre autre, ma découverte d'Henry Thoreau et, à la même époque, de la sociologie avec Pierre Bourdieu. Et je me suis posée la question : quel mouvement politique peut assurer l'ordre sans le pouvoir ? Réponse : l'Anarchie politique, qui a un projet cohérent en ce sens depuis Bakounine.

— Et pour la partie sociologie et médias, tu as tout pris chez Bourdieu, non ?

— Pas seulement. Guy Debord et Noam Chomsky, que j'ai découvert quand je me suis installée à Berlin pour mon travail. J'ai répondu à une annonce pour un recrutement au BVG il y a de cela bientôt vingt ans, et j'ai été prise. La question de la manipulation des cerveaux en liberté dans le monde occidental démocratique me fascine, car elle implique des mécanismes de contrôle social qui font la part belle à la participation des manipulés à leur manipulation, forme poussée de la fabrication du consentement. Le modèle du pouvoir dictatorial qui contrôle tout, comme dans *1984*, a été rendu obsolète par la mise en place du spectaculaire intégré, défini par Guy Debord. Et c'est cette transformation que j'ai vue à l'œuvre au fil des années, depuis la réunification de l'Allemagne.

— Et tu es passionnée par mon pays, les USA.

— Oui, car il représente pour moi la synthèse des vices et des vertus du modèle occidental de société, celle dans laquelle nous vivons. Et dont mon propos est de proposer des clefs pour la réformer à travers l'anarchie politique appliquée.

— Avec la fin de l'État entre autres.

— Plutôt que sa fin, son dépassement, à travers des formes actuelles d'autogestion et de répartition collégiale du pouvoir, entre autres. Le modèle ruraliste de Kropotkine, s'il n'est plus transposable à notre monde actuel, a le mérite de nous montrer un système de mise en réseau décentralisé du pouvoir politique, par exemple.

— Tu voyages beaucoup à ce que j'ai vu, ça aide à avoir une vision politique du monde.

— J'aime beaucoup aller voir ailleurs comment ça se passe, avec une préférence pour le monde anglo-saxon et l'Europe de l'est. J'ai fait plusieurs voyages aux USA, et je compte y retourner. De même, pour la partie gastronomique, j'ai la chance de ne pas être loin de la France. Et il y a aussi l'Italie dans le même ordre d'idée. C'est un pays qui a su préserver une importante culture culinaire populaire, par exemple.

— Je comprends ce que ça a d'intéressant de voyager à l'étranger depuis que je suis à Berlin. C'est vraiment génial comme ville, j'aurais jamais cru que ça faisait quelque chose d'aussi fort de voir en vrai la porte de Brandebourg et le Reichstag.

— Moi, c'est le chantier à Ground Zero qui m'a fait cette impression. Je suis allée à New York en 2007 et quand j'ai vu directement ce qui était un de mes sujets d'étude à l'époque, à portée de la main, j'ai été profondément émue.

— Tu as beaucoup écrit là-dessus, et j'en ai pas mal à lire de toi sur ce sujet.

— Oui, parce qu'avec les théories de la conspiration qui ont été instrumentalisées à des fins de désinformation sur ce sujet, j'avais un cas d'école de l'application des méthodes du spectaculaire intégré de Guy Debord. Voir comment ces idiots ont été strictement téléguidés par les gens contre lesquels ils prétendaient lutter, et au profit de ces derniers, m'a fascinée. J'ai cru comprendre que ta mère avait étudié les OVNI suivant une perspective rationaliste.

— Oui, c'était son boulot quand elle était dans l'US Air Force. Elle était avec une nana qui avait une formation d'ingénieur, et elle a démonté pas mal de cas. Et pas trouvé un seul martien, cela dit en passant.

— C'est aussi un cas intéressant. Là, je suis sur l'assassinat de Kennedy par Lee Harvey Oswald. Et, comme sur le 11 septembre, je m'intéresse à ce qui ne figure pas à la fois dans la version dite officielle, et dans les thèses dites alternatives. À savoir qu'il y a eu une véritable opération de couverture de la responsabilité du FBI et de la CIA dans l'affaire. Mais dans le sens où aucun de ces services n'a fait son boulot correctement pour contrer le pauvre type qu'était Oswald, et qui était pourtant fiché chez eux.

— Un peu comme avec le 11 septembre 2001.

— Oui, à la différence majeure que les théoriciens de la conspiration n'ont pas été utilisés de façon systématique comme vecteurs de désinformation, contrairement à ce qu'a fait Bush Junior avec le si mal nommé Truth Movement. Là, c'était plus de l'artisanat. Mais j'en parlerai plus en détail dans mon prochain ouvrage... »

Ilse Rammbock m'a dit en conclusion qu'elle avait pris le pseudonyme d'Oleg Molotine parce qu'il sonnait bien en russe, une langue qu'elle parle couramment, et que ça rappelait son nom d'état-civil. Rammbock, en allemand, cela signifie bélier, l'animal comme l'outil pour défoncer les portes. Et Molotine, c'est une déclinaison du mot russe "Molot", qui signifie marteau. Comme idée percutante pour un pseudo, c'est bien trouvé.

Nos trois représentations à Berlin ont marché du tonnerre. La salle était pleine à chaque fois et nous avions droit à des applaudissements à chaque entrée en scène, incroyable et jamais vu pour moi. Et les sous-titrages ne gênaient pas le public. D'ailleurs, ce dernier est à l'allemande, si j'ose dire : sérieux, tranquille, pas un bruit dans la salle pendant la représentation, mais tout le monde debout à applaudir à la fin. Comme expérience de théâtre, c'était génial !

Le 10 août, nous sommes partis vers la Pologne, cette fois-ci, pour une tournée dans quatre villes, les trois plus grandes du pays et une petite ville tout à l'est du pays

à l'occasion d'un festival de théâtre international. Notre première étape polonaise était la ville de Gdansk. Là aussi, c'est une leçon d'histoire à chaque promenade, mais ça n'a rien à voir avec l'Allemagne. Nous avons fait le voyage en train depuis Berlin en passant par une petite ville du nom de Szczecin, un port sur la Baltique, avant de continuer vers Gdansk.

Et je peux vous dire que c'est génial de voyager comme ça en train, on voit tout le pays. La Pologne, ça fait vraiment pays de l'est, on dirait qu'ils ont tout arrêté en 1950 avant de reprendre en l'an 2000 sans passer par les décennies entre les deux, pour vous situer l'ambiance. En plus, dans le train, on a pu parler avec des polonais qui parlaient anglais, et qui ont été ravis d'apprendre que l'on était une troupe de théâtre en tournée.

Nous sommes arrivés à Gdansk en fin de journée, et nous avons à marcher un peu avant d'arriver à notre hôtel, en plein dans le centre historique de la ville. Et vous n'allez pas me croire, mais le centre de Gdansk, ça ressemble à un décor de film d'époque du temps du *Mayflower*. Il n'y a que des vieilles maisons, remises à neuf et très bien entretenues, dans tout le centre. Toute une ville qui existait déjà du temps où New York City n'était qu'un fort avec trois baraques en bois autour et Pittsburgh même pas une idée de coin sympa à construire.

Gdansk, ça ressemble à une illusion tellement c'est joli. Les maisons du centre ont toutes des dorures ou des trucs moulés en plâtre sur les murs pour faire joli. Il y a des jolis palais et un gros bâtiment au bord de la rivière du coin, la Motława, une sorte de double tour d'entrée de château-fort avec un corps de vieux moulin à vent au milieu, mais sans les ailes, et c'est une grue médiévale qui servait à décharger les navires sur le port. Faut le voir pour comprendre, il étaient quand même vachement forts à l'époque pour faire fonctionner un truc pareil !

Et leurs maisons, il y en a qui ont des tours accolées dessus. L'hôtel de ville a sa tour avec horloge, par exemple. Et ils ont fait toute une cathédrale avec que des briques au lieu de pierres de taille, et pas un petit machin ! C'est la cathédrale Sainte Marie, un truc tout carré mais ça vaut la peine d'aller voir à l'intérieur. Il y a une horloge astronomique du moyen-âge, un truc dément avec des cadrants dans tous les sens. J'y ai rien compris mais j'ai trouvé ça beau.

Et à côté de la gare devant le chantier naval de Gdansk, il y a un monument, trois ancrs de marines en haut de grands poteaux de béton, qui ont été érigées à la mémoire des syndicalistes tués dans les émeutes de 1970. J'ai eu la chance de tomber sur un polonais qui parlait très bien anglais et qui m'a expliqué ce que c'était, j'aurais pas trouvé toute seule. Pendant le régime communiste dans ce pays, ils ont eu un de leurs dirigeants, monsieur Gomulka, qui a augmenté d'un coup les prix de tout ce qui était nourriture. Comme les gens pouvaient pas suivre, ils sont descendus dans la rue à Gdansk, le gouvernement a envoyé l'armée qui a tiré dans la foule et tué 42 personnes. C'était en décembre 1970.

Le monument a été inauguré à la mémoire de ces 42 personnes tuées en 1980, quand le gouvernement de l'époque a été obligé de négocier avec Lech Walesa la liberté de se syndiquer et de faire grève. Parce qu'avant, si vous faisiez ça, l'armée vous tirait dessus et elle ramassait ensuite les survivants pour les mettre en prison. Et parce que le syndicat que dirigeait à l'époque Lech Walesa, qui s'appelait Solidarité, avait la capacité d'arrêter tout le pays d'un claquement de doigts, le gouvernement a fait

des concessions, et c'est à l'une d'entre elle que l'on doit l'existence de ce mémorial. Comme le dit quelqu'un de mon entourage, seule la lutte paye. . .

On avait deux dates à Gdansk avant de continuer notre tournée, les 12 et 12 août. Et c'était justement dans une salle de théâtre d'un centre culturel appartenant aux chantiers navals que l'on a fait nos représentations ces soirs-là. Salle de 550 places pleine à craquer à chaque fois. . . Le public polonais aime autant le théâtre que le public allemand mais, comment dire, il est moins "militaire", si j'ose dire. Bon, c'est pas le bordel dans la salle mais on voit que les gens sont là. Et on les entend surtout. . .

Mais bon, comme nous l'a dit Mirek, notre correspondant polonais de la fondation Balkowski, ça, ça prouve que vous êtes bon sinon c'est le foutoir intégral. Par contre, à la fin, ça a été les deux fois un triomphe, et ça s'est terminé par une fête générale devant le théâtre, avec buffet aux spécialités locales et orchestre amateur très sympa qui jouait très bien des airs traditionnels polonais. Ça faisait vraiment fête de village, et c'était génial. Les gens qui parlaient anglais nous ont appris des tas de choses sur la Pologne, et ceux qui ne parlaient pas anglais aussi, en se faisant traduire ce qu'ils nous disaient.

J'ai appris comme ça de la part d'un grand-père qui avait vécu cette période que, pendant la Seconde Guerre Mondiale, les nazis avaient purement et simplement effacé le pays. Ils l'avaient envahi, s'y étaient installés et avaient interdit aux gens d'être polonais. Ils ne pouvaient même plus parler leur langue! Là, franchement, ça doit être horrible comme truc à vivre. Mais les polonais ne se sont pas laissés faire. Le grand-père m'a dit qu'il y avait une armée clandestine et qu'il en faisait partie alors qu'il était plus jeune que mon frère Cameron. Il avait 14 ans et il mettait sans se faire voir des panneaux *Réservés aux allemands* sur les lampadaires de sa ville, Gdnyia, qui est au nord de Gdansk. Sous entendu : on a de la corde pour vous si ça vous intéresse. . .

Au buffet, il y avait des tas de bonnes choses, à part la soupe à la betterave froide, le chlodnik. Bon, la betterave et moi, ça fait deux, vaut mieux pas insister. . . Par contre, ils ont des recettes de gâteaux démentes, comme le piernik, une sorte de pain d'épice aux fruits confits et aux raisins secs, ou le sernik, un délicieux gâteau de fromage. Et les obwarzanki! Ce sont des sortes de petits pains en forme de couronne, un peu comme les bagels mais en plus fin, de l'épaisseur d'un bretzel, et c'est délicieux! On en vend dans la rue pour quelques zlotys, et il y en avait dans la panière du petit déjeuner à l'hôtel. C'est tellement bon que si je ne faisais pas attention, j'en descendrais une douzaine à chaque fois!

Et puis j'allais oublier dans les trucs géniaux dans ce pays : les raviolis polonais. Ils appellent ça des pierogis, ce sont des petits chaussons en pâte à nouille avec une garniture, suivant les modèles, de viande, de fromage, de chou, et même d'airelles. C'est tout simple mais c'est excellent comme truc! Ça m'a fait une recette de plus à demander à Martin. Entre lui qui a des amis polonais et Linda, dont la famille de mère est originaire de Pologne, ils ont des tas de recettes traditionnelles polonaises sous le coude.

Bon, j'ai un peu regretté que l'on n'ait pas eu plus de temps à consacrer à notre passage à Gdansk, surtout vu le succès que l'on a eu. On était très pris en ce mois d'août et on avait ensuite quatre dates consécutives à assurer à Varsovie. Heureusement que l'on avait des plages de temps libre de réservées pendant les après-midi

sinon on aurait tous été crevés avant d'avoir atteint la capitale de la Pologne. Le 14 à midi, la veille de notre départ vers Varsovie, Roddy nous a fait le point lors du déjeuner que nous avons pris en commun à l'hôtel. Le succès était au rendez-vous, et le rythme de la tournée, bien que soutenu, était supportable :

« Entre Berlin et Gdansk, nous avons eu autant de succès qu'à New York City, c'est une chance pour nous. Nous n'avons pas fait le voyage pour rien. Je pense qu'on fera au moins aussi bien à Varsovie, on a nos quatre soirées consécutives et je pense que le public sera aussi au rendez-vous.

— Et ça fait quelle différence de taille entre Gdansk et Varsovie, comme villes ? ai-je demandé. Parce qu'ici, c'est déjà bien grand, c'est pas une petite ville Gdansk.

— Varsovie fait un million huit cent mille habitants, et Gdansk presque cinq cent mille, précisa Mirek, le représentant local de la fondation Balkowski. Un rapport de un à quatre à peu près. Le public à Varsovie est plus, disons, sophistiqué qu'à Gdansk, mais il sait aussi reconnaître le talent. . . Le responsable de la billetterie à Varsovie m'a confirmé ce matin au téléphone que les deux représentations dans la capitale sont déjà complètes.

— Alors là, j'en reviens pas ! On est de parfaits inconnus dans ce pays, et on remplit les salles sans la moindre publicité !

— Pas tout à fait sans publicité Carly, tempéra Roddy. Les antennes locales de la fondation Balkowski font de la promotion de part et d'autres de l'Atlantique pour les pièces qu'ils ont sélectionnées, la nôtre y compris. Mirek, je crois même que tu es passé à la télévision polonaise pour faire un peu de promotion pour nos pièces, il me semble.

— Tout à fait, le mois dernier, quand le programme des tournées pour l'Europe centrale a été arrêté. J'ai eu toute la programmation pour la Pologne par courriel depuis le siège de la fondation dans le Massachusetts. En plus de vous, il y a une autre troupe américaine qui tourne à peu près sur le même circuit que vous, à une semaine d'intervalle. on a pu leur obtenir une salle à Prague, en République Tchèque, et un autre à Budapest parce qu'ils pouvaient tourner en Europe jusqu'en octobre.

— Et ils jouent quoi ? demandai-je, intéressée.

— Une pièce comique sarcastique à fond historique, intitulée *Little Big Horn n'a pas eu lieu*, répondit Mirek. Ce n'était pas ce que j'avais recommandé suite à ma visite à New York City pour choisir les pièces à promouvoir, mais c'est une pure affaire de goût personnel. En tout cas, ils sont bons eux aussi, et le public est au rendez-vous. »

Bon, en même temps, une pièce comique, c'est toujours très difficile à écrire. Mais quand c'est bien joué et bien écrit, le public est là. D'ailleurs, Winston Smith écrit surtout des pièces comiques, et *Dommages Collatéraux* est le second drame qu'il a écrit, au milieu d'une dizaine d'autres pièces comiques. Je n'avais pas lu ses pièces mais je savais où les trouver sur internet, et je comptais m'y mettre.

Ce soir-là, j'ai eu un appel de Walter depuis New York City. Il était trois heures de l'après-midi quand il était neuf heures du soir à Gdansk, et j'ai pu l'avoir avec mon portable, qui passait en Pologne, sur le sien. Il était en pause pendant une répétition au Met et il m'a confirmé que nous nous retrouverions à Kiev :

« . . . Je dirigerai l'orchestre du Met à Kiev pour trois représentations de "Carmen" de Bizet à l'Opéra National de Kiev, pendant la première semaine de septembre. Le contrat était dans les tuyaux avec la direction du Met et les ukrainiens l'ont confirmé seulement hier. Comme

je suis disponible à ces dates, j'ai été pris pour la direction d'orchestre. Tu me rappelleras sur mon portable pour me dire à quel hôtel tu es.

— Je demanderai à Roddy, il est en liaison permanente avec les organisateurs de la fondation Balkowski, il pourra me dire ça.

— *Et tes représentations, ça se passe comment ?*

— Du tonnerre ! Salle pleine à Berlin, pareil à Gdansk, deux soirs sur quatre déjà complets à Varsovie, et on n'a pas tout fait ! En plus, le public est génial, aussi bien à Berlin qu'ici à Gdansk. Et je ne te dis pas pour la partie touristique, c'est magnifique les villes dans lesquelles nous sommes passés. On a du temps libre afin de ne pas être sur la brèche tout le temps, et on fait du tourisme à cette occasion. Le Park Hotel sur l'Alexanderplatz, tu dois connaître. C'était celui dans lequel on logeait quand on était à Berlin.

— *Je connais, mais de réputation seulement. Du temps de la RDA, les personnalités étrangères y logeaient, et ma tante Helga y a assisté à plusieurs réceptions officielles. J'ai un oncle qui en a assuré l'intendance et il en a de belles à raconter du temps de la RDA. Tu es à quel hôtel à Gdansk ?*

— Le Baltica, sur Podwale Staromiejskie, je ne sais pas si tu connais. . .

— *Je connais bien, c'est à deux pas de la philharmonie de la ville, et tous les artistes de passage y logent. J'y ai logé avec mes parents lors de mon premier concert il y a de cela quinze ans. J'étais pianiste avec l'orchestre de la ville pour jouer le concerto pour piano et orchestre numéro un de Tchaïkovsky. Je n'ai pas failli entrer dans la salle tellement j'avais le trac, mais quand j'ai commencé à jouer, j'y suis allé à fond, et l'orchestre derrière m'a suivi. C'était Zygmund Dabrowsky à la direction, le chef polonais top niveau que tout le monde s'arrache. Il m'a dit que ce soir-là, c'était la meilleure représentation qu'il avait faite, grâce à moi. . . Je t'en souhaite autant pour la suite, et c'est bien parti d'après ce que tu me dis.*

— Il ne faut jurer de rien mais je ne te dis pas comme j'ai la pêche ! En plus, le public est génial, t'as vraiment envie d'y aller rien que pour lui ! Bon, je te laisse, je vais prendre ma douche et me coucher, on part tôt en train vers Varsovie demain. Bonne répétition !

— *Toi aussi Carly, bonne chance pour Varsovie ! »*

Je me suis endormie ce soir-là sans peine, satisfaite d'avoir fait du bon travail avec toute la troupe. J'étais partante pour cette tournée et je pensais vivre un grand moment dans ma carrière. Et je peux vous dire que c'était au-delà de ce que j'espérais avant de quitter les USA !

* * *

–10–

Après notre succès à Gdansk, nous avons pris le train vers Varsovie, la capitale de la Pologne, avec quatre soirées d'affilée entre le 16 et le 19 août 2013. C'était un programme ambitieux, mais qui allait être payant, vu qu'on était pleins pour les quatre soirées avant même d'avoir mis les pieds à Varsovie. C'est quand même incroyable de voir que notre pièce attirait tant de monde ! Mais il paraît que c'est parce que les pays d'Europe orientale ont une tradition du théâtre plus développée que les pays occidentaux, selon Roddy à qui j'avais posé la question.

En tout cas, je peux dire que Varsovie est la seule ville de la tournée qui m'a déçue, point de vue tourisme. Après une ville de Gdansk magnifique, Varsovie fait un peu terne à côté. Bien sûr, il y a un très joli centre historique, et de magnifiques palais le long de la Voie Royale, mais c'est tout. Le reste de la ville est tout simplement moche, avec ses immeubles de type grosses boîtes de béton des années 1950/1960, et c'est franchement dommage.

C'est d'autant plus dommage que la vieille ville est très jolie. On se croirait dans un décor de film d'époque qui se passe au moyen-âge, avec ces immeubles d'architecture typique de cette époque. Et j'ai beaucoup aimé le château royal, sur une place à l'entrée de la vieille ville, avec sa couleur rouge brique. Il y a aussi de jolis parcs à visiter, dont le parc Lazienki, et le parc du château de Wilanow, la résidence d'été des rois de Pologne au XVIII^e siècle. On se croirait dans le film de Stanley Kubrick *Barry Lyndon* quand on visite ces parcs tellement ça y ressemble. Et c'est très calme en plus : nous avons fait ensemble une visite à Wilanow pour la journée qui a suivi notre dernière représentation à Varsovie.

Notre hôtel était dans le centre dans une petite rue du nom d'Elektoralna, un coin aussi calme que moche. Par contre, il y a quelque chose de marrant à Varsovie, c'est qu'après la chute du mur de Berlin, les polonais se sont offert un centre-ville avec des tours de bureau comme à Manhattan. Il y en a plusieurs, regroupés pas loin les unes des autres, et, en comparaison avec le reste de la ville, ça fait marrant comme contraste. Comme si on était passé directement des années 1950 à l'an 2000 point de vue architecture.

Plus intéressant, l'endroit où nous devons jouer, qui est un des monuments de la ville. C'est le palais de la culture et des science, qui est un gratte-ciel de près de 800 pieds de haut. C'est un bâtiment marrant parce qu'il a été construit par les russes dans les années 1950, et il ressemble à une version plus petite et façon tank russe de l'Empire State Building. Il est le sommet de tout un complexe de bâtiment qui comprend deux salles de théâtre, dont une de 1 000 places dans laquelle on a joué à guichets fermés, et qui est un des endroits les plus connus de Varsovie.

Monsieur Bielawski, le responsable des événements culturels de la municipalité de Varsovie, nous a offert une visite de ce palais, et c'était passionnant. Il y a un balcon au 31^e étage sur lequel on a une vue sur toute la ville. Monsieur Bielawski nous a dit que c'était la plus belle vue que l'on peut avoir sur Varsovie. J'ai pas bien saisi s'il était sincère ou si c'était une blague, mais ça avait pas l'air de l'attrister quand il nous a dit ça.

Comme avec la fondation Balkowski, tout était bien organisé. L'hôtel était à dix minutes à pied du théâtre, et comme il faisait beau, c'était un plaisir d'aller aux répétitions et aux représentations en profitant du beau temps. Et ce n'était pas la seule gratification que nous avons eue dans la capitale de la Pologne. Le public, nombreux, qui avait acheté toutes les places disponible, a été ravi de nos représentations. On n'a pas eu droit à des applaudissements à chaque entrée en scène, comme à Gdansk, mais à chaque entracte, le public applaudissait debout. Et il nous a fait un triomphe à la fin.

Comme notre emploi du temps était des plus serrés avec quatre représentations, et les matinées prises pour les répétitions, nous n'avons pas trop eu l'occasion de voir du monde en dehors des gens du théâtre. Et ce qui m'a ravie, c'est qu'ils étaient tous enchantés de voir qu'une troupe américaine avait fait le voyage depuis New York pour jouer en Pologne. Et ils parlaient tous anglais, plutôt bien en plus, ce qui est toujours très agréable.

Bon, en même temps, c'était la capitale. Pour le reste du pays, Mirek, le représentant de la fondation Balkowski qui assurait toute la partie administrative et logistique, nous faisait aussi le traducteur. Comme je parle russe grâce à mon grand-père maternel, j'arrive à comprendre plus ou moins quelques phrases en polonais, bien que ça soit une langue quand même assez éloignée. Mais bon, je préfère quand même que ce soit Mirek qui fasse la traduction.

Le dernier jour, le 19 août, nous avons été invités à la mairie de Varsovie pour un buffet à midi. Le maire, madame Hanna Gronkiewicz-Waltz, avait invité toute la troupe, plus Mirek, pour nous permettre de rencontrer des officiels comme des personnes du milieu du spectacle. C'est à cette occasion que j'ai fait la connaissance d'un jeune écrivain, Jan Pawlewicz, dans des circonstances marrantes.

Jan Pawlewicz n'est pas écrivain de profession, il est technicien de maintenance dans la société qui s'occupe des transports en commun de la ville. Il est passionné par la géopolitique et il écrit des bouquins, genre John le Carré, et il ne manque pas de s'informer auprès de sources de première main. Ce qui est arrivé ce jour-là avec une personne que je connaissais, et qui était là de façon, pour moi, totalement inattendue. C'est en essayant d'atteindre le buffet des boissons sans alcool que j'ai entendu une conversation en anglais, avec une voix féminine que je connaissais bien, à propos d'un problème militaire :

« ...Le traité Open Skies garantit à chaque nation signataire, dont la Pologne fait partie, qu'elle peut envoyer au-dessus de n'importe quel pays signataire du traité son avion de reconnaissance pour vérifier la bonne foi du membre survolé, cela dans le respect des règles de navigation aérienne et des clauses du traité. Comme je parle couramment russe en plus d'être pilote militaire, je fais de temps à autre une mission Open Skies au-dessus de la Russie, ou j'accompagne la délégation russe quand elle fait de même au-dessus des USA.

— C'est dingue, je ne pensais pas que l'on pouvait aller voir comme ça les installations militaires du voisin. Et là, vous allez à Saint Pétersbourg ?

— On a un plan de vol pour tout le nord-est de la Russie, entre Saint Pétersbourg, Mourmansk, Ekaterinburg et le détroit de Kara, entre la côte arctique russe et la Nouvelle-Zemble. Puis retour aux USA depuis la Norvège après avoir déposé les films et les données auprès de l'armée de l'air norvégienne pour diffusion.

— C'est bien organisé, il y a du matériel classifié sur votre appareil ?

— L'OC-135B que je pilote ? Non, tout le matériel devant être approuvé par les membres du traité, rien n'est classifié. On a des appareils photo de topographie aérienne qui sont des modèles en vente libre dans le civil, à condition d'y mettre le prix, et des équipements de navigation aux normes de l'Organisation de l'Aviation Civile Internationale... Tiens, si je m'attendais à ça ! Jan, une de mes relations de travail, si j'ose dire, Carlita Alvarez, actrice de théâtre. Carly, je te présente Jan Pawlewicz, auteur de romans.

— Surtout technicien en maintenance électrotechnique, je publie à compte d'auteur ce que j'écris, et ça me permet de rentrer dans mes frais... Tu connais le colonel Messerschmidt ? Tu es militaire de réserve comme elle ?

— C'est un peu plus compliqué que ça, Ayleen et moi, nous nous connaissons dans le civil. Elle est avocate et elle a eu mon agent artistique comme cliente, c'est comme cela que nous nous sommes rencontrés.

— Elle est aussi secrétaire vacataire pour le compagnon de mon associée Linda, ça nous fait aussi une occasion de plus de nous voir... »

Ayleen passait par la Pologne dans le cadre de son travail. Elle était le commandant de bord de l'avion qui assure les missions Open Skies pour le compte des États-Unis d'Amérique. Comme Jan Pawlewicz s'intéresse, pour ses romans, à tout ce qui est technologie militaire, la conversation avec Ayleen a été pour lui une inmanquable source de renseignements pour un futur roman. En discutant après avec lui, j'ai appris qu'il m'avait vue sur scène la veille au soir, et qu'il avait entamé une traduction en anglais de ses romans. Il avait réussi à trouver un éditeur en Grande-Bretagne par une de ses relations, et il comptait percer comme ça :

« ...Ce ne sont pas les auteurs qui manquent sur le marché, c'est pour cela que je compte profiter de ma bonne connaissance de l'anglais pour être publié dans le monde anglophone en premier. En Pologne, je n'ai réussi qu'à vendre un peu plus de 1 000 exemplaires de mes trois romans, j'en suis encore de ma poche pour leur impression et leur distribution. C'est le problème récurrent quand on se publie seul.

— J'ai une amie allemande qui passe par le net pour publier ses essais, mais je ne pense pas que cela t'intéresse, elle fait surtout de la politique et elle se moque complètement de vivre de ses écrits.

— En toute franchise, comme j'ai d'autres occupations dans la vie, surtout une famille à charge, je veux passer par un éditeur classique pour qu'il assure ma promotion et ma distribution à ma place, même si, financièrement, je n'y gagne rien au final. J'y ai pensé mais ça demande du temps. Et c'est mon épouse qui fait la correction et la mise en page avec son ordinateur. C'est son métier, elle est maquettiste pour un groupe qui publie des quotidiens et des magazines. Mais je comprends la démarche pour quelqu'un qui aime l'informatique.

— C'est pas ton cas si j'ai bien compris.

— Pour l'écriture, j'ai un vieux PC qui a dix ans, ça me suffit et c'est tout ce que je peux m'offrir compte tenu de mes moyens et de mes priorités. Je n'ai pas besoin de plus, mon épouse a un ordinateur fourni par son entreprise à la maison pour son travail, elle fait tout ce qui est mise en forme de mes écrits dessus. Sinon, j'ai cru comprendre que la pièce dans laquelle tu jouais était aussi écrite par un écrivain non professionnel.

— Ah oui, c'est Winston Smith, je peux te laisser ses coordonnées. Il a un blog par lequel il diffuse ses écrits, si ça t'intéresse. . .

— Je vais prendre l'adresse, j'y jetterai un coup d'œil à l'occasion. . . »

C'est ainsi que j'ai désormais Jan Pawlewicz comme correspondant. Pour ses fictions, il épluche soigneusement tout ce qui est actualités, et il fait un travail de documentation intensif. Je n'ai pas encore pu lire un de ses livres, il a beaucoup de travail de traduction à faire et son premier roman sera prêt début 2014. C'est une histoire inspirée de l'affaire des sous-marins non identifiés qui ont navigué clandestinement dans les eaux suédoises dans les années 1980, m'a-t-il dit. Je suis impatiente de lire ça.

Le soir, c'était notre dernière représentation à Varsovie, et la salle était pleine. On en était à neuf représentations depuis notre départ de New York et, entre les voyages et le travail, ça commençait à être assez dur, d'autant plus que le lendemain, nous devions partir pour Cracovie où nous avons deux représentations de prévues. C'était toujours le grand succès et, pour la suite, nous avons une petite pause de prévue entre notre dernière représentation en Pologne et notre série de quatre représentations à Kiev. Ce qui n'était pas du luxe, vu la cadence de travail de cette tournée.

Le soir après la représentation, Roddy nous a réunis pour nous annoncer une bonne nouvelle. La fondation Balkowski était en pourparlers avec la municipalité de Kiev pour deux représentations supplémentaires. Au vu de notre succès à Berlin et en Pologne, nous avons de quoi assurer un bon spectacle supplémentaire en Ukraine, mais rien n'était décidé pour le moment. D'autant plus que, d'un commun accord, la date de retour aux USA de toute la troupe était fixée au 15 septembre au plus tard, compte tenu des impératifs des acteurs professionnels. Roddy en avait tenu compte, et il nous a indiqué que, pour le moment, rien n'était encore fixé pour nos dates de représentation supplémentaires :

« La fondation Balkowski est d'accord pour deux dates en plus à Kiev au cas où les quatre premières dates fixées feraient le plein. Pour le moment, vu le public qu'on a, c'est bien parti pour que ça continue.

— Est-ce qu'on a une idée des dates retenues pour les représentations supplémentaires ? demanda Jarvis. Ce serait bien que ça ne soit pas trop rapproché de la première série, afin que l'on puisse souffler un peu.

— J'ai insisté pour que ce soit les 11 et 13 septembre, précisa Roddy. Cela nous laissera de la marge pour nos occupations personnelles entre la dernière représentation du 5 et la suivante. De plus, ce n'est pas dit que l'on ait la décision de prise de façon ferme au soir du 5. En accord avec la fondation Balkowski, on aura les dates de confirmées dans la matinée du 9. Si c'est un refus, nous partons le 11. Sinon, nous rentrons à New York le 15. . .

— Dans le même ordre d'idées, tu as quelque chose de prévu pour la reprise de la pièce en octobre ? demandai-je.

— Normalement, on garde la date du mardi 2 pour la nouvelle série de représentations jusqu'à la fin de l'année. Après, j'ai d'autres projets et je suis obligé d'arrêter la pièce. Je vous en parlerai en temps utile parce que comme je vous connais bien en tant qu'acteurs, je pourrais avoir des rôles pour vous. Mais c'est encore un peu tôt pour vous en dire plus. Notez simplement que s'il y a du concret de ce côté-là, vous devrez sans doute prévoir d'être libres entre février et mai 2014. . . Bon, en attendant, il se fait tard, nous partons demain en train vers Cracovie à dix heures du matin, je pense qu'il serait temps de rentrer à l'hôtel. . . »

Mirek avait prévu un minibus avec chauffeur pour nous ramener à l'hôtel, où nous sommes tous allés dans nos chambres pour la nuit. Il était onze heures du soir à Cracovie quand, avec mon portable et une recharge de \$100 que je m'étais payée avant de partir, j'ai appelé maman à son travail à Pittsburgh pour lui donner de mes nouvelles. Elle était ravie de voir que tout se passait bien de mon côté et que, tant pour le voyage que pour le boulot, c'était le bonheur pour moi. Je n'ai pas parlé longtemps, ça coûte cher le portable vers les USA depuis la Pologne, et je suis allée prendre ma douche avant d'aller au lit.

Avant d'aller me coucher, j'ai regardé une dernière fois mon portable avant d'aller me coucher. Je l'éteins la nuit pour ne pas être réveillée, j'avais une copine en high school qui avait des problèmes existentiels et qui m'appelait dessus quand ça n'allait pas bien. Quand c'est à trois heures du matin, bonne copine ou pas, c'est un peu pénible. . . J'ai vu sur l'écran que l'icône indiquant qu'un SMS était arrivé clignotait. J'ai ouvert la messagerie et j'ai eu le message suivant :

Confiriné pour Carmen. Je t'attends sur le Maidan le 2 au matin. Walter.

C'était génial ! Walter et moi, nous allions être ensemble pour le boulot à Kiev ! Avec le succès de la pièce, c'était vraiment que du bonheur pour moi, cette tournée. Et ce n'était pas fini !

Autant Varsovie, souffrant de la comparaison avec Gdansk, ne m'avait que moyennement enchantée, autant Cracovie était tout à fait autre chose. Pour vous situer, c'est une ville de contes de fées avec tout le confort moderne. Il y a un magnifique centre, avec la place du marché (les polonais appellent ça un rynek) avec une cathédrale assortie, un splendide château, le Wavel, une forteresse, un centre historique qui n'a pas bougé, point de vue architecture, depuis l'époque où le *Mayflower* n'était même pas une idée d'architecte naval, et même un joli quartier juif avec une synagogue. Et la Vistule qui traverse la ville de part en part, au pied du château.

On parle beaucoup de l'Italie en disant que les villes de la renaissance dans ce pays sont de véritables bijoux, mais on peut en dire autant de la Pologne. Ils ont eu la même idée à la même époque, et Cracovie en est la preuve. Bon, je n'ai pas encore mis les pieds en Italie, mais si c'est au niveau de la Pologne point de vue jolies vieilles pierres, ça doit le faire !

J'ai particulièrement aimé la barbacane de Cracovie, la petite forteresse qui ressemble à un château fort et qui était l'une des portes de la ville au moyen-âge et à la renaissance. C'est grosso-modo un château fort circulaire avec une porte d'entrée de la ville, la porte Saint Florian, à une des extrémités. Ça paye pas de mine mais j'ai particulièrement aimé comme bâtiment, ça fait vraiment château fort.

Le plus bel endroit de la ville, à mon avis, c'est le Rynek, la place du marché, ce qui était l'équivalent de nos centres commerciaux au moyen-âge et jusqu'au XIXe siècle. C'est comme un décor pour un film tourné d'après une pièce de Shakespeare, et c'est tellement joli qu'on croit que c'est pas vrai. Et pourtant, c'est une vraie ville, et il y a vraiment des habitants dans les maisons anciennes autour de la place. Et même des commerces.

Le Rynek de Cracovie fait environ le quart de la taille du Point State Park à Pittsburgh, pour ceux qui connaissent⁵⁴, la superficie du parc entre Fort Duquesne et le rivage du confluent de la Monongaleha et de l'Allegheny River. La moitié de Battery Park pour les new-yorkais, si ça vous parle mieux.

Au milieu du Rynek, il y a un bâtiment qui se visite et qui est l'ancienne halle aux draps de la ville. C'est marrant de voir qu'ils ont mis ça en plein milieu, en face de la cathédrale Sainte Marie. Mais pour vendre des draps, c'est pas mal comme emplacement, on ne risquait pas de le rater quand on venait faire son marché en ville à l'époque. Et puis, c'est plutôt joli comme bâtiment, il est bien assorti avec le reste de la place.

Mention spéciale pour le Wavel, le château de Cracovie, qui a été construit au moyen-âge pour un roi de Pologne sur une colline qui surplombe la vallée de la Vistule. C'est autant un château qu'une véritable petite ville dans la ville, avec sa place centrale, son église, ses remparts et ses bâtiments d'habitation. Ça fait franchement l'équivalent d'un meuble Ikéa assemblé sans le plan vu comme c'est pas pareil comme architecture d'un bâtiment à l'autre, mais c'est aussi sympa que joli. Et puis, la vue sur la Vistule depuis la promenade du château, c'est à voir !

Notre hôtel à Cracovie était pas loin du centre, dans la rue Miodowa, en plein milieu de Kazimierz, le quartier juif de la ville. C'était pour le polonais de l'époque l'équivalent du New Jersey, pour vous situer. Le premier tour que l'on a fait dans la ville, c'était pour jeter un coup d'œil sur la synagogue Remu, à dix minutes à pied de l'hôtel. C'est pas un gros bâtiment mais ça fait toujours quelque chose de voir ça. Surtout pour moi, qui ait des origines russes par ma mère. Et comme on dit, si vous n'avez pas au moins un juif parmi vous ancêtres, vous n'êtes pas vraiment russe...

On n'avait que deux représentations de prévues à Cracovie, et la salle était pleine à chaque fois. Je sais, je me répète, mais c'est quand même dingue de voir qu'une pièce de théâtre montée par une distribution qui, en dehors de Roddy, ne comprenait que de parfaits inconnus, faisait autant d'entrées. Nous avons fait nos représentations au théâtre Juliusz Slowacki, un théâtre très renommé de Cracovie, et il n'y avait pas un siège de libre dans la salle les deux soirs où nous avons joué !

Au passage, le théâtre ressemble à un palais, et j'ai cru qu'on s'était trompés d'endroit quand le chauffeur du minibus nous y a conduits le 21 au matin pour les répétitions. Mirek, notre accompagnateur, nous a dit que le bâtiment ne datait que de la fin

54. Soit 40 000 mètres carrés, ce qui en fait la plus grande place médiévale d'Europe.

du XIXe siècle, mais quand on connaît pas, c'est pas évident à voir au premier coup d'œil.

En tout cas, on a même eu droit à un reportage de la télévision polonaise sur notre pièce, et je suis même passée à l'antenne ! Et notre séjour à Cracovie a été très dense car on est arrivés le 20 août, on a fait nos représentations les 21 et 23 pour repartir vers Lublin le 24, avec la journée du 22 et les matinées du 21 et du 23 pour faire un peu de tourisme. Après, heureusement qu'on avait prévu un peu de temps pour souffler à Lublin, avant de partir vers Kiev, parce que sinon, on aurait tous été crevés.

C'est toujours très physique et très intense de jouer sur scène, et si vous êtes encore capable de tenir debout après une représentation, c'est que vous avez volé le public. Un bon acteur finit sa représentation complètement crevé, comme m'a dit mon professeur de comédie à Pittsburgh. Car quand on est vraiment dans un rôle, c'est à fond, on ne peut pas *être* un personnage sur scène à moitié, on y est ou on y est pas. Entre deux, c'est pas possible quand on est bon, ou alors c'est qu'on est mauvais.

Bon, on a eu des soir où on était un poil en dessous de ce qu'on faisait habituellement, comme notre deuxième représentation à Varsovie, la moins bonne de la série, mais c'est comme ça pour toutes les troupes. En tout cas, chapeau à Roddy Carmes. Ça se voit qu'il a commencé par du Shakespeare avant de faire des westerns. Quand il joue, on dirait qu'il change carrément de personnalité tellement il est bon. Ça encourage quand on débute de se dire qu'en bossant aussi dur que lui, on arrivera au même résultat.

Et ce qu'il y a de marrant, c'est que le public le reconnaît autant pour ses rôles dans les westerns où il a tourné que pour les pièces de théâtre où il a joué entre deux films. Le directeur du théâtre où nous avons joué l'avait particulièrement apprécié dans un de ses rôles qu'il a tenu dans les années 1970 dans *La Résistible Ascension d'Arturo Hui* du temps où il jouait à San Francisco. C'est une pièce de Berthold Brecht et elle aurait été captée dans la première moitié des années 1980 à l'Earthquake Theatre de San Francisco, si quelqu'un peut me faire une copie de l'enregistrement, merci d'avance.

Le soir du 22 août, à l'hôtel, nous avions la télévision par satellite dans nos chambres avec CNN pour suivre l'actualité. Je m'intéresse un peu à ce qui se passe dans le monde mais le programme de ce soir-là était particulièrement insipide. J'allais éteindre le poste, en arrivant aux nouvelles sportives, quand j'ai eu droit à une page culturelle plutôt... inattendue. Le commentateur parlait de théâtre, et pas de n'importe qui :

« ...La nouvelle sensation de la scène new-yorkaise, après le succès inattendu de la comédie musicale satirique "Le Printemps à Pyongyang", va entamer en septembre les répétitions pour une nouvelle comédie musicale qui devrait être montée à Broadway début 2014. Jusqu'ici chanteuse de cabaret, Helga Wandlitz va passer à la mise en scène avec un projet personnel qui est en bonne voie. Miss Wandlitz bonsoir, merci d'être venue nous voir, vous avez décidé de mettre en œuvre vous-même une comédie musicale de votre composition, en assurant l'écriture, la mise en scène et le rôle principal. De la part d'une personne jusqu'ici très peu connue, c'est un pari risqué.

— *Je vous le concède, mais ce n'est pas non plus un saut dans le vide de ma part. Mon expérience passée d'avant 1989 me permet d'assurer ce projet avec toute l'expérience nécessaire pour le mener à bien. De plus, je ne suis pas seule à tous les échelons du projet, de la production à la représentation. J'ai recruté une équipe motivée, composée de gens d'expérience dans leurs*

domaines respectifs, qui va m'assister pour concrétiser cette comédie musicale. Je ne pars pas seule sur ce projet, et, grâce aux professionnels qui m'entourent. . . »

Là, je n'en croyais pas mes yeux. Helga Wandlitz, la tante de Walter, avait fait la même chose que nous : elle s'était tirée avant de couler avec le navire. Je soupçonnais qu'il devait y avoir eu du tirage entre elle et Camille Balmat vu qu'avant de partir en tournée, j'avais entendu parler du projet du nouveau producteur de monter la comédie musicale à Las Vegas pendant l'été. Si Helga Wandlitz s'était tirée, ça me paraissait franchement compromis. Comme j'ai le numéro du portable pro de Roxanne, je lui ai laissé un SMS pour lui demander des nouvelles du front à ce sujet.

C'était quand même marrant de voir qu'une personne qu'on avait, au départ, choisie parce qu'elle était la plus susceptible de faire capoter la comédie musicale non seulement s'en était tirée avec les honneurs, mais en avait fait un marchepied pour relancer sa carrière sur le tard. Faut dire qu'au niveau où elle était descendue, c'était pas possible de faire pire, et elle n'avait rien à perdre. . .

Par contre, sur ce qu'était devenu *Le Printemps à Pyongyang*, j'étais quelque peu intriguée. Je récapitule : Roxanne avait vendu ses parts dans la société qu'elle avait montée à Pierce Dackheid, le nouvel actionnaire principal, avec un petit bonus au passage afin d'être complètement déchargée de toute responsabilité légale dans la suite des opérations. Kim et Gracie, les productrices, s'étaient tirées pour cause de fin de contrat avec un joli pécule. Et tout ce joli monde avait laissé une ardoise de plusieurs millions de dollars de déficit, joli trou qui n'attendait plus que les bonnes circonstances pour couler toute l'affaire. . .

En tout cas, désormais, c'était plus nos oignons, aussi bien Roxy que Kim, Gracie et moi. Et même Helga, qui avait pris la tangente pour cause d'autre projet à mener. Et en attendant, moi, j'étais en tournée à l'étranger avec une troupe super, et une pièce qui marchait du tonnerre. Notre dernière escale polonaise était la petite ville de Lublin, avec une représentation unique le 26 août dans le cadre d'un festival international de théâtre.

Nous sommes partis de Varsovie en minibus le 24 au matin et, quatre heures de route plus tard, nous sommes arrivés à destination. au passage, la campagne polonaise, ça ressemble vraiment à l'idée que l'on se fait d'un pays de l'est. C'est tout plat, il y a des jolis petits villages et des bois de bouleaux entre les cultures. Mirek nous a prévu une escale pour le déjeuner à Sandomierz, une petite ville à mi-parcours, et nous avons continué vers notre destination. Faut dire ce qui est, le paysage n'est pas très varié, et je me suis vite endormie, pour me réveiller à Lublin alors que nous rentrions dans la ville pour arriver à l'hôtel.

Lublin, comme ville, pour tout vous dire, c'est comme Cracovie en plus petit, et c'est très mignon à voir. La chance qu'ils ont, les polonais, d'avoir autant de jolies villes chez eux ! Et ce qu'il y a de plus marrant avec Lublin, c'est qu'il y a un énorme château dans un parc à l'entrée de la ville, et un petit centre historique derrière. Là, c'est marrant que dans une petite ville comme celle-là, un roi de Pologne ait eu l'idée d'y mettre son château. Car le château de Lublin est un château royal, un vrai.

En tout cas, comme on avait en entier les journées du 25 et du 27 de libre avant de repartir vers Kiev via Varsovie, ça nous a tous fait une jolie pause, et une occasion de nous balader dans la vieille ville avant la représentation. D'autant plus que notre

hôtel était en plein centre, sur la rue Krolewska, à cinq minutes à pied de la ville médiévale.

C'est pas la même atmosphère que les grandes villes que l'on a vues jusqu'ici, Lublin. Je trouve que c'est plus sympa et moins écrasant point de vue histoire qu'une ville comme Cracovie. Ça a un charme certain, et ça fait vraiment petite ville tranquille où passer des vacances au calme. Sauf que nous, là, on était venus pour bosser.

La fondation Balkowski nous avait trouvé in extremis un créneau au festival international de théâtre de la ville pour que nous puissions jouer à l'occasion. Nous étions sur une représentation unique avec la chance de ne plus avoir rien à prouver après nos succès de Gdansk, Varsovie et Cracovie, en attendant de passer en Ukraine pour nos représentations à Kiev. Et nous étions tous relax, d'autant plus que nous avions deux journées à nous, avant et après la représentation, pour souffler un peu. Sans la pièce à jouer, on se serait cru en vacances.

Là, franchement, on ne s'attendait pas du tout à casser la baraque. Roddy voyait la salle à moitié vide, le festival n'ayant pas, selon Mirek, notre accompagnateur, fait le plein de spectateurs cette année. La faute à des pièces très moyennes, selon l'un de ses organisateurs... Avec la nôtre, nous étions dans la lancée de nos succès et nous comptions faire un succès d'estime, avec une fin honorable de la partie polonaise de notre tournée.

Et c'est pas du tout ça qui s'est passé. Aussi incroyable que cela puisse paraître, la salle était aussi pleine à craquer que pour toutes nos représentations précédentes. Non seulement, le public était des plus enthousiastes, mais on n'a jamais aussi bien joué que ce soir-là ! Bon, je dirais pas qu'on a sauvé le festival de théâtre international de Lublin cette année, mais on a fait une forte sensation. Tant mieux d'ailleurs, quitte à quitter le pays après une dernière représentation, autant que ce soit sur une bonne impression.

Le lendemain à midi, au déjeuner, Roddy nous a transmis des nouvelles chaleureuses en provenance de New York. Winston Smith, l'auteur de la pièce, était aux anges de voir qu'elle avait eu un succès pareil et il était en pourparlers avec des traducteurs pour des versions en langues étrangères. Les ukrainiens n'avaient pas encore dit oui pour les deux représentations supplémentaires, par rapport au programme prévu au départ, mais c'était en bonne voie. Et les deux premières représentations à Kiev étaient déjà complètes.

Pendant l'après-midi du 27 août 2013, j'étais sur le Rynek de Lublin quand mon portable a sonné. C'était un appel de Roxanne, qui avait eu mon SMS et qui venait aux nouvelles. Elle suivait la tournée avec le bureau de New York City de la fondation Balkowski et elle était au courant en temps réel de nos succès. Elle me cherchait des contrats pour début 2014 et elle en avait plusieurs d'intéressants à me proposer. Mais ce jour-là, c'était des nouvelles d'Helga Wandlitz et de la pièce que nous avions larguée qui nous ont occupé un bon moment :

« Helga n'avait pas d'obligation contractuelle de continuer après fin juin, elle en a profité pour aller voir ailleurs. Elle a profité de sa renommée pour monter un projet bien à elle qu'elle a sous le coude depuis des années, et c'est en bonne voie à tous les points de vue.

— Elle a une troupe et du financement ?

— *La troupe, ce sont les acteurs et les danseurs qui ont joué avec elle "Le Printemps à Pyongyang" qui l'ont suivie. Ils n'avaient pas de contrats pour l'été et ils se sont embarqués*

dans l'aventure. Pour le financement, elle a réussi à faire un tour de table pour réunir les fonds sans le moindre problème. Ce sont des pros qui ont vu le bon filon grâce à elle, et qui lui donnent sa chance.

— T'es sur le coup, toi ?

— *Non, c'est un autre agent qui assure tout ce qui est casting et production. Helga Wandlitz s'est montée une petite équipe et elle mène son projet de façon vraiment professionnelle. Surtout, elle sait s'entourer de gens compétents.*

— Elle en a parlé sur CNN, j'ai eu son interview. Tu ne saurais pas, par hasard, s'il y a des noms connus dans son équipe ?

— *Pas de gens que je connais personnellement, mais des noms qui sont quand même des références de professionnalisme dans le milieu de la comédie musicale. C'est un collègue et ami de Norbert qui s'occupe du livret, par exemple. Je sais par lui qu'Helga n'est pas chiant de ce côté-là, et qu'elle lui laisse pas mal de latitudes avec les idées et les ébauches qu'elle lui soumet. Je sens que ça va faire un carton son idée. Elle a appelé ça le Stasi Horror Picture Show, c'est un titre de travail et ça sera une ambiance cabaret berlinois sous acide. si ça marche, ça va devenir une comédie musicale culte en peu de temps.*

— Et tu as des nouvelles de l'équipe CeeCee et DeeDee ?

— *Dernière semaine de tournage au Colorado, elles sont dans le budget et dans les temps. Elles terminent le tournage des dernières scènes de studio à New York en septembre avant de passer au montage et au mastering pour une sortie en fin d'année. Là aussi, ça va faire un malheur d'après Charmaine.*

— Pour le printemps à Pyongyang, tu as des nouvelles ? C'est pas encore mort, comme pièce, avec tout le monde qui s'est tiré ?

— *Pas encore mais je peux te dire qu'elle passera pas l'hiver. HAARP production a un déficit colossal, le projet d'été à Las Vegas n'a pas marché faute de financement et Pierce Dackheid parle de faire un tour de table pour relancer la pièce en septembre et assurer de nouvelles représentations pour la fin de l'année. S'il tient comme ça jusqu'en octobre, ça sera beau. Il ne reste plus que Camille Balmat dans l'équipe.*

— Normal, personne ne veut d'elle ailleurs... Enfin, quand je rentrerai à New York, j'arriverai à temps pour voir la faillite de ce projet. Et surtout, de voir que personne ne le reprendra derrière !

— *Là, il ne faut jurer de rien... Si tu peux faire du fric avec une merde pareille, tu trouveras toujours quelqu'un pour relancer la mécanique, même si le projet initial est des plus mauvais... Bon, excuse-moi, mais je vais devoir te quitter, j'ai un rendez-vous d'affaires important dans cinq minutes, et il faut que je me remette le dossier en tête. Bonne continuation à Kiev Carly, tu me raconteras tout ça à ton retour... »*

C'était encourageant pour la suite, et la partie ukrainienne de notre tournée s'annonçait aussi enthousiasmante que les parties allemandes et polonaises. Et apprendre que *Le Printemps à Pyongyang* finissait enfin de se casser la figure, ça me réjouissait beaucoup ! Enfin, cette comédie musicale allait subir le sort prévu au départ ! Mais bon, il ne faut jurer de rien...

Le 28 août 2013, notre tournée triomphale continuait en allant vers sa dernière étape : Kiev, la capitale de l'Ukraine. Depuis Lublin, nous sommes d'abord remontés vers Varsovie en minibus puis nous avons pris l'avion vers Kiev. Un peu plus d'une heure plus tard, nous étions arrivés à destination sans encombre. Cette fois-ci, notre accompagnateur était une jeune responsable de la fondation Balkowski, Irina. Elle avait prévu de nous faire passer à la douane à l'aéroport de Kiev Boryspil par un guichet réservé aux groupes.

Ce qui n'a pas empêché la sécurité des frontières ukrainienne d'éplucher soigneusement nos passeports... Comme le mien était tout neuf, j'ai eu droit à un interrogatoire particulier pour savoir depuis combien de temps j'habitais dans la troupe, quel était ma profession, mon domicile, combien j'avais d'argent sur moi... Bon, les agents de la sécurité des frontières sont même allés chercher un atlas pour voir où était Denver, Colorado, ma ville natale, par rapport à New York City... Au final, ils m'ont quand même laissé entrer avec le reste de la troupe.

Avec une heure de retard, nous sommes partis vers l'hôtel, situé dans un quartier calme du centre de Kiev, sur la rue Gorkogo. Comme il y a un bout de chemin entre l'aéroport et l'hôtel, ça m'a permis de voir la ville et ses environs. Tout d'abord, autour de Kiev du côté sud-est, où se situe l'aéroport, c'est vraiment plat de chez plat. C'est comme le Kansas, avec des cultures et des bois de temps à autre.

Et ça fait vraiment pas peuplé comme coin, à se demander pourquoi ils ont mis la capitale du pays dans un endroit aussi désert. C'est vrai qu'en sortant de la densité urbaine de New York, ça surprend. Mais je trouve même que ça fait moins peuplé que la Pologne du côté de Lublin, déjà plat et pas mal à la campagne, c'est pour vous dire... Et, franchement, ça fait vraiment grande steppe, comme on se l'imagine quand on parle de la Russie, par exemple.

En arrivant à Kiev, là, ça a vraiment fait le contraste et, franchement, faut vraiment aller voir dans ces pays pour comprendre. Je l'avais déjà dit au sujet de la Pologne mais là, en Ukraine, c'est encore plus marqué : on dirait vraiment que le pays s'est arrêté dans les années 1950 et qu'ils ont tout recommencé en 2000, en ne touchant à rien pendant un demi-siècle. On a comme ça une majorité de bâtiments qui datent de la mort de Staline et, d'un coup, des immeubles modernes comme on en a aux USA, juste à côté. Franchement, ça surprend ce genre de truc.

Pour l'hôtel, ce qui m'a surpris, c'est qu'il était aussi bien que ce qu'on a chez nous, voire mieux que pas mal d'hôtels américains, et pas parmi les moins chers... On avait la télévision dans la chambre, une salle de bain impeccable avec de l'eau chaude et même la climatisation, si, si ! Et les réceptionnistes parlaient anglais, c'est même moi qui les ai surprises en parlant russe. Comme on avait pas mal poireauté à l'aéroport, et qu'on avait déjà un mois de tournée derrière nous, on s'est contenté de défaire nos bagages ce soir-là avant d'aller dîner. Au menu, j'ai pris de l'okroshka au kefir, la fameuse soupe froide aux concombres et au lait fermenté, et une kovbasa, la saucisse grillée slave, en version locale avec des tranches de bacon grillées. Et, pour dessert, des syrniki, des petits gâteaux faits avec du fromage blanc.

Le lendemain, on avait la matinée de consacrée à la visite de théâtre, et quartier libre l'après-midi avant de nous remettre au travail, une fois nos décors et nos costumes livrés sur place, dans la journée du 30 août afin de pouvoir assurer notre

représentation de la soirée, la première de la série initialement prévue. Pour les deux supplémentaires, c'était toujours en pourparlers et je ne m'en suis pas occupée.

On avait comme salle de prévue pour nos représentations, ni plus ni moins que celle du Lesya Ukrainka, le théâtre de l'académie théâtrale nationale ukrainienne. C'est la salle la plus réputée du pays, et ça en jette. Et, franchement, quand on voit la salle et qu'on discute avec le personnel (ma pratique du russe me le permet sans problème), on sent que c'est pas un endroit où on vient pour faire du boulot bâclé.

J'ai compris comment nous avons eu la salle quand Vlassili Ivanovitch Debrotchik, le directeur du théâtre, a accueilli Roddy en lui parlant d'entrée de ses films. . . Monsieur Debrotchik est un inconditionnel de tous les films de Roddy, qui étaient déjà diffusés en Ukraine du temps de l'URSS, aussi incroyable que cela puisse paraître, et il était très surpris de voir que son acteur favori avait en fait commencé sa carrière en jouant du Shakespeare :

« Boljémoï ! Quand le représentant de la fondation Balkowski m'a dit que c'était le meilleur acteur qui n'ait jamais joué des rôles de cow-boy avec John Wayne et Clint Eastwood qui venait ici pour interpréter une pièce de théâtre, j'ai cru que c'était une erreur ! Sans la page Wikipédia parlant de votre carrière, monsieur Carmes, je n'aurais jamais pensé que vous aviez en fait commencé dans le théâtre élisabéthain.

— Eh oui, pour bien jouer en tant qu'acteur, il n'y a rien de mieux que le théâtre monsieur Debrotchik, je ne pense pas que vous me contredirez sur ce point-là. Et l'avantage du théâtre classique, c'est qu'une fois que vous avez fait *Richard III*, aucun producteur ne viendra vous relancer de façon insistante pour que vous fassiez un *Richard IV* sous prétexte qu'il faut une suite au premier. . . Vous accueillez souvent des créations contemporaines ici ? J'ai cru comprendre que vous étiez plutôt porté sur le répertoire classique dans votre théâtre.

— C'est la règle vu que nous sommes essentiellement consacrés à l'enseignement, en plus d'avoir un rôle patrimonial. Mais, comme exception, et pour varier un peu tout en encourageant les vocations d'auteurs, nous avons aussi une politique de soutien à la création, nationale comme étrangère. Quand la fondation Balkowski nous a parlé de cette pièce, nous avons sauté sur l'occasion. D'autant plus que vous avez eu beaucoup de succès à Berlin et en Pologne, à ce qu'on m'a dit, en plus d'un lancement réussi à Berlin.

— C'était tout à fait inattendu dès le départ. J'ai monté cette pièce entièrement à mon initiative parce que le texte me plaisait, et je ne pensais même pas faire plus de deux douzaines de représentations au-delà d'un public restreint acquis d'avance. Quand on a fait plusieurs soirs de suite salle comble à New York, ça m'a surpris, je ne m'y attendais pas du tout. Et je ne vous parle pas du succès que l'on a avec cette tournée ! J'ai cru comprendre qu'il n'y avait plus de places de libres pour nos deux premières soirées.

— Pour les trois, les dernières places pour le 3 septembre sont parties ce matin, on fait les réservations pour le 5, la salle était au tiers pleine d'après la billetterie quand je les ai consultés avant de vous recevoir. . . Nos décorateurs sont en train d'installer vos décors, si vous voulez venir y jeter un coup d'œil. . . »

Avec les costumes, c'est ce qu'il y a de plus familier dans une pièce de théâtre que vous jouez, les décors. Et là, les décorateurs ukrainiens étaient en train de soigneusement installer les meubles et les éléments qui servaient à représenter le bureau du

juge militaire dans lequel se déroulait toute la pièce. Ce décor avait traversé l'Atlantique après avoir servi à toutes nos représentations à New York. Il avait été monté à l'identique sur scène à Berlin et dans les quatre villes polonaises où nous avons fait escale.

En voyant les décorateurs du théâtre Lesya Ukrainka placer avec une grande précision tous les éléments du décor d'après des plans traduits en ukrainiens par les soins de la fondation Balkowski, je me suis souvenue de certaines anecdotes au sujet de certains des éléments. Le drapeau américain, par exemple, c'est celui de Roddy, il l'a récupéré auprès de l'accessoiriste de son premier western, *Canyon Apache*, tourné en 1973.

Comme personne ne croyait au succès de cette petite production, tous les accessoires provenaient des puces de Phoenix, Arizona, et comme personne ne savait quoi faire du drapeau une fois le tournage fini, c'est Roddy qui l'a récupéré avec l'intention d'en faire cadeau. Depuis, il a été employé comme accessoire dans huit westerns de Roddy, et pour la dernière fois dans son dernier western de 2002, *Le Grand Retour*.

Le bureau est un surplus militaire de Fort Wreckage, gracieusement offert par le lieutenant-colonel Patterson, en souvenir de Ramstein AFB, là où elle a connu maman. Il aurait dû finir à la benne mais l'US Navy a accepté qu'on vienne les en débarrasser. Le portrait encadré de George W. Bush jr, le *déficient* des États-Unis d'Amérique était celui que le lieutenant-colonel Messerschmidt a eu la joie de décrocher du mur du bureau de l'officier commandant la base de Wright-Patterson, le centre d'essai en vol de l'US Air Force, début 2009 avec la recommandation d'y foutre le feu, dicit l'intéressé, un de ses anciens potes de l'Air Force Academy. Ce qu'elle n'a pas fait en le mettant chez elle dans sa cave.

L'ordinateur sur lequel mon personnage tape ses rapports est un vieux coucou récupéré par le docteur Martin-Georges Peyreblanque dans la pièce de l'intendance où les vieux ordinateurs en fin de potentiel de l'hôpital Bellevue sont rassemblés avant de partir au recyclage. Comme il n'avait pas l'air trop abîmé, il me l'a récupéré. Quand la carte des USA qui est au mur, c'est celle que j'avais dans ma chambre à Pittsburgh, maman me l'a amenée à New York un week-end de printemps où elle est venue me voir avec papa.

Voir tout cela dans un théâtre ukrainien, sachant que c'est là où nous allions jouer notre pièce à succès, ça fait partie de la magie du théâtre. Et en sortant, le contraste entre cet échantillon de l'Amérique contemporaine et la réalité de l'Ukraine telle qu'on l'avait sous le nez était vraiment quelque chose de particulier. Quelque chose comme un mélange d'irréalité et de dépaysement... Mais, en cette après-midi du 29 août 2013, j'avais quelque chose de plus personnel à faire. Il me fallait aller voir le Maidan, là où je devais retrouver Walter à son arrivée de New York.

Le Maidan Nezalejnovsti, c'est la grande place de Kiev, le nom signifiant "Place de l'Indépendance". À vrai dire, c'est la seule vraie grande place de Kiev, mais j'en parlerai plus loin... C'est une place très jolie, avec des fontaines, et une grande colonne qui est sur un de ses côtés, le monument de l'indépendance ukrainienne. Depuis la place, en direction du sud-ouest, part la grande rue centrale de Kiev, Krechtchatik, qui traverse tout le centre avec, de chaque côté, des bâtiments austères qui donnent vraiment une ambiance soviétique à l'ensemble. Moi, je trouve ça sympa.

Et il faut quand même dire que Kiev, ça fait pas plus capitale de l'Ukraine que Pittsburgh fait capitale des États-Unis d'Amérique. Sorti du Maidan, tout le reste fait vraiment ville de moyenne importance. Il n'y a rien à Kiev qui a l'ampleur d'une vraie capitale comme Berlin ou Varsovie, aussi bien comme monument que comme bâtiments. Par exemple, il n'y a pas les gratte-ciels modernes que l'on voit à Berlin ou à Varsovie. Ça peut paraître terne ce que je dis, mais quand on y est, c'est vraiment sympa comme ambiance, justement parce que Kiev ne fait pas du tout grande capitale. L'ambiance y est plus tranquille, et ça, j'aime bien.

Dès qu'on sort des grands axes comme Krechtchatik pur aller voir derrière, on est tout de suite dans des quartiers tranquilles où on est le plus souvent le seul passant dans les rues de ce qui constitue les quartiers résidentiels du centre de Kiev. Ça fait comme le Village à New York, pour vous situer, on se sent tout de suite dans un endroit tranquille d'une petite ville du pays, et pas du tout dans une métropole. Avec, pour Kiev, l'avantage du fait que toute la ville est comme ça, ou presque.

Le Maidan, c'est pas bien grand, et c'est le seul endroit un peu monumental de la ville, en dehors des deux grandes églises orthodoxes qui sont derrière, le monastère Saint Michel et l'église Sainte Sophie. Et là, ils en ont mis assez pour qu'on comprenne que l'église locale, c'est l'église orthodoxe ukrainienne. Aussi bien le monastère Saint Michel que l'église Sainte Sophie, c'est tellement garni de clochers à bulbes dorés que l'on croit que c'est entièrement faux tellement ils en ont mis.

Faut dire que la seule église orthodoxe que je connais, c'est Saint Françoise de la Pitié Discrétionnaire, à Pittsburgh, deux cents places assises en tout et pour tout. On y allait en famille une fois par an pour la messe de minuit en famille quand j'étais gamine. Et là, à Kiev, il y avait le modèle grand luxe avec tout ce qu'il fallait, et d'origine en plus ! En tout cas, avec tous ces clochers dorés, c'est très joli, aussi bien l'une que l'autre.

Dans le genre surprenant, je suis aussi tombée sur l'université de Kiev en sortant du quartier où il y a l'opéra national, là où Walter et l'orchestre du Met qu'il dirigeait allait jouer pour plusieurs représentations de *Carmen* de Bizet. L'hôtel est dans la partie nord de la rue Gorkogo, et je me repérais pour y aller avec la place Bessarabska, avec son marché couvert, et sa pause kvas dans un des snacks ukrainiens de l'endroit. Sur un plan, j'avais vu que depuis la place Teatralna, celle de l'opéra, je pouvais rattraper Bessarabska en prenant le boulevard Chevtchenko vers l'est, ce qui était possible en prenant tout droit vers le sur depuis Teatralna par la rue Volodymyrska.

Par cette chaude journée de fin août, j'ai flâné en direction du boulevard Chevtchenko dans la tranquille rue Volodymyrska, pas pressée de retourner à l'hôtel, et pensant déjà à ma pause kvas à Bessarabska pour cinq heures de l'après-midi, avec des pampouchkis⁵⁵. J'avais vu un snack qui proposait les deux pour moins de dix grivnas, la monnaie locale, soit environ \$1,50. Arrivée au croisement entre Volodymyrska et Bessarabska, j'ai vu qu'il y avait un beau parc sur ma gauche, et un bâtiment officiel juste en face.

J'ai traversé la rue en direction du parc et je me suis retrouvée devant un bâtiment de couleur rouge vif, très surprenant. Bon, c'est pas que je déteste la couleur mais, franchement, peindre un bâtiment dans ce genre de ton, c'est pas courant. Je me suis demandée à quoi il servait, et qui en était le responsable, et je me suis approchée pour

55. Petits beignets sucrés ukrainiens comparables aux Paczki polonais ou aux ponchikis russes.

lire les plaques qu'il y avait dessus. Je vous laisse la surprise, c'est ni plus ni moins que l'université de Kiev.

Bon, on ne s'imagine pas voir Yale ou Harvard dans ces tons-là, ça fait pas vraiment éducatif comme teinte, mais ça passe très bien à Kiev. En tout cas, ça fait partie de l'ambiance locale, et j'aime bien ! J'avais un plan de la ville et j'ai vu que, depuis l'université, je pouvais rentrer en droite ligne vers l'hôtel en atteignant la rue Gorkogo par l'angle sud-est du parc Taras Chevtchenko. J'en profite au passage pour vous dire que ce monsieur est le premier grand poète en langue ukrainienne. Il a vécu au XIXe siècle et il est une référence de la culture ukrainienne, c'est pour cela qu'il a droit à des rues et des avenues, à son nom, comme Walt Whitman ou Emily Dickinson aux États-Unis. En attendant qu'on rende à Allen Ginsberg le même genre d'hommage mérité...

J'ai fait une pause dans le parc Taras Chevtchenko, en face de l'université rouge de Kiev, avant de continuer vers Bessarabska, ses snacks ukrainiens typiques avec kvas et pampouchkis. Et, à ma plus grande surprise, mon téléphone portable a sonné. Je ne m'attendais pas à avoir un appel à ce moment-là, et j'ai été d'autant plus surprise que c'était un appel en provenance de New York.

Plus précisément, c'était Roxanne, j'ai reconnu son numéro professionnel. Elle savait très bien que j'étais en représentation en Ukraine jusqu'au 5 septembre minimum et que je ne pouvais pas prendre de nouveau contrat avant janvier. Mais ce n'était pas pour le boulot qu'elle m'appelait, mais pour une toute autre sorte de bonne nouvelle :

« Roxy ? C'est Carly, quelque chose qui me concerne ?

— *D'une certaine façon, oui. Je viens d'apprendre à l'instant, par Linda Patterson, l'associée d'Ayleen Messerschmidt, que HAARP productions venait d'être mise en liquidation judiciaire avec un passif de cinq millions de dollars. Pierce Dackheid va devoir taper dans sa fortune personnelle pour régler l'ardoise, et il y a plusieurs créanciers qui ont lâché leurs avocats sur l'affaire pour récupérer leurs fonds.*

— Ah ouais, là, c'est dingue ! Mais bon, on s'y attendait, et personne ne reprend la pièce ?

— *Les nord-coréens demandent des droits d'auteur dissuasifs et personne ne veut se mouiller pour des raisons politiques évidentes. De plus, les programmes de rentrée de la saison théâtrale sont bouclés à Broadway, donc c'est cuit ! Finalement, on aura droit à un enterrement en bonne et due forme après un succès en forme de feu de paille.*

— Helga a foutu le camp à temps, c'est bien pour elle... Et Camille Balmat ?

— *Officiellement à la recherche de nouveaux financements pour un film, mais je n'en sais pas plus. Bon, parlons de choses plus agréables, ça se passe bien pour toi, à Kiev ?*

— Ah oui, et c'est même génial ! J'adore la ville, et le théâtre où on va jouer demain est super !... »

J'ai beaucoup aimé cet appel de Roxanne, et pas seulement parce qu'elle avait une nouvelle réjouissante à m'apprendre. Le simple fait d'utiliser un téléphone portable dans un endroit comme le parc Taras Chevtchenko à Kiev avait un côté décalage temporel digne d'un film de science-fiction. Et franchement, c'était marrant comme situation !

La journée du 30 août 2013 est arrivée et, avec elle, notre première représentation à Kiev. La salle était pleine, et il y avait un public enthousiaste qui nous a ovationnés à la fin. Avoir pris un peu de repos entre Lublin et Kiev nous a beaucoup aidé, parce que nous avons joué du tonnerre pendant cette représentation. Pour un début en Ukraine, c'était vraiment une réussite, et ça nous a encouragés pour la suite.

Le lendemain, nous avons appris la bonne nouvelle par la fondation Balkowski : deux représentations de plus étaient finalement retenues pour la fin de notre tournée ukrainienne, les 10 et 12 septembre au lieu du 11 et du 13, pour cause d'agenda chargé du théâtre. Les réservations étaient ouvertes et il y avait déjà des places de réservées. Il faut dire que, passé mardi 3 septembre au matin, il n'y avait plus aucune place de libre pour les quatre premières représentations.

Mais, pour moi, il y avait aussi quelque chose de très important. Walter, après avoir du patienter à New York suite à quelques problèmes d'organisation pour la tournée d'été de l'équipe du Met, entre annulations, dates non confirmées et options non retenues, avait finalement décroché une série de trois représentations de *Carmen* à Kiev. Comme il me l'avait dit avec son SMS, nous devons nous retrouver sur le Maidan le 2 au matin.

Je me suis rendue sur cette grande place de Kiev le jour et à l'heure dite. Depuis notre hôtel, ce n'est pas un long chemin à marcher. Depuis Bessarabska, il suffit de prendre Krechtchatik et de continuer tout droit. C'est une promenade très agréable sur cette grande avenue de Kiev, qui traverse tout le centre historique du nord au sud. Au passage, comme j'avais des cartes postales à envoyer, je suis passée à la poste pour les timbres et l'envoi.

Bon, la poste à Kiev, c'est vraiment un gros bâtiment, pas un petit machin de l'US postal où il n'y a qu'un seul guichet et où tout le reste est fait par des distributeurs automatiques. La receveuse des postes qui m'a vendu les timbres a pris le temps de me les détailler, et je n'ai même pas eu à faire la queue pour les acheter. Faut dire qu'il n'y avait pas beaucoup de monde ce jour-là, et que les guichets pour le courrier, il doit bien y en avoir trois douzaines regroupés dans un vaste hall. En tout cas, c'est bien pratique.

J'étais à l'heure sur le Maidan et j'essayais de trouver Walter dans la foule. Il était arrivé directement de New York la veille au soir et il avait sa première représentation le 4. Il y avait du monde sur le Maidan en cette chaude journée de fin d'été. Entre les vendeurs de kvas, les touristes et les habitants de Kiev venant faire leurs courses dans le centre commercial souterrain de la place, plus les voyageurs qui passaient par la station de métro qui dessert la place, ça faisait du monde.

Pour que Walter puisse me trouver, je me suis mise à une des fontaines de la place, celle qui est du côté de la colonne de l'indépendance, et qui forme comme un escalier. C'est un endroit dégagé et bien visible, d'où je pouvais voir venir Walter. Mais, au final, c'est lui qui m'a vue. Il m'a surprise en arrivant dans mon dos, depuis la sortie du centre commercial souterrain :

« Mademoiselle, pourrais-je avoir un autographe s'il vous plaît ?

— Walter ! Tu m'as fait peur, je pensais que tu viendrais par en bas.

— Je voulais m'acheter du thé au supermarché du coin. Il y a une marque que l'on ne trouve en vente que dans les pays de l'ex bloc de l'est, et je n'en trouve que sur

internet depuis les USA. J'ai fait mes courses pour l'année, à 50 grivna le kilo, c'est une opportunité à ne pas rater. »

Walter avait repli un grand sac avec au moins une douzaine de cartons de thé d'une demi-livre chacun, 250 grammes en système métrique. Vu que ça allait représenter, pour le retour, un truc pas évident à faire passer en douane, en plus de caser tout ça dans les bagages, ça devait être de l'excellent thé. Walter m'a expliqué :

« Du temps de la RDA, c'était un produit de luxe importé d'URSS. Quand ils faisaient du thé pour des invités, mes grands parents ne prenaient que ça. Avant la chute du mur de Berlin, ça coûtait l'équivalent, en pouvoir d'achat, de \$15 actuels. Et j'en buvais régulièrement quand j'habitais encore Berlin.

— Tu me feras goûter, je bois beaucoup de thé et je te fais confiance pour avoir bon goût. en plus, du vrai thé à la russe !

— J'ai un samovar qui va avec, comme le docteur Peyreblanque qui en a un à son travail à Bellevue, d'après ce que tu m'as dit. . . Je sens que je vais en prendre aussi, la cousine Marilyn va apprécier que je lui en ramène comme souvenir. Tu connais bien le pays il me semble, non ?

— Par mes parents. Ils y ont beaucoup d'amis qu'ils ont connus du temps de la RDA. Partir en vacances en Hongrie, Pologne ou URSS, du temps de la RDA, c'était le seul moyen possible pour aller en vacances à l'étranger. Tu peux pas savoir combien ça fait du bien, à tous point de vue, d'aller régulièrement dans un autre pays, même limitrophe de ton pays natal, pour aller voir une autre réalité, prendre du recul par rapport à ce que tu vis, et connaître autre chose que ton petit quotidien étriqué.

— J'en ai un peu un aperçu parce que j'ai de la famille au Canada, par ma mère. Et des francophones en plus. Là, franchement, ce que je vis en ce moment, je recommencerai ça sans hésiter si on me le propose, même si je suis moins payée qu'en travaillant aux USA !

— Tu aimes l'Ukraine ?

— Énormément, et pas seulement parce que c'est un pays proche de celui de mes ancêtres, la Russie. Je ne saurais pas te dire, c'est. . . autre chose. Un autre monde que l'on peut voir facilement. Il suffit d'y aller et d'apprécier. Tout est différent ici, et c'est vraiment génial ! J'ai aussi adoré ta ville natale, Berlin. Et Gdansk, et Varsovie, et Cracovie, et Lublin. . . À chaque fois, c'est quelque chose de particulier, c'est jamais deux fois la même chose, et il y a toujours quelque chose d'intéressant à voir et à faire. Faudra vraiment que je revienne en Europe, c'est vraiment un continent qu'il faut voir !

— Et tes représentations ?

— Génial ! Je ne te dis pas le public que l'on a, la salle est pleine à chaque fois, et les gens applaudissent debout ! Quand on rentrera aux USA pour reprendre la pièce à New York, ça va me paraître terne l'ambiance, à côté.

— Mmmm. . . Il y aura toujours de l'ambiance, mais pas pareil. Le public n'est pas le même d'un pays à l'autre et, crois-moi, quand le spectacle est bon, le public est toujours au rendez-vous. Allez, on va faire une ballade ?

— Tu n'as pas de répétition aujourd'hui ?

— Non, j'ai laissé la journée aux musiciens pour qu'ils se remettent du décalage horaire, on commence seulement demain. . . Il y a une belle vue sur la vallée du Dniepr dans le parc autour de l'arche de la paix, on y va ? »

Il y a un grand parc sur les hauteurs de la vallée du Dniepr, juste derrière le centre ville, à même pas dix minutes à pied depuis le Maidan. Et c'est très joli la vue qu'on y a. La promenade que l'on y a fait, Walter et moi, était très romantique. Nous avons commencé par l'arche de la paix, une grosse arche métallique datant de l'ère soviétique, pas très jolie en elle-même mais il y a une vue magnifique sur le Dniepr depuis le belvédère qui y est au pied. En dehors de la ville moderne, on peut y voir le fleuve, magnifique, et les îles du fleuve, toutes dotées de vastes parcs boisés sur la quasi-totalité de leur superficie.

Ensuite, Walter m'a invitée au restaurant. Mais pas le genre gros truc à touristes ou machin chic. C'était un petit restaurant ukrainien dans le quartier de Podil, un endroit sympa où nous étions les seuls touristes, et où les vareniki étaient excellents. C'est marrant, c'est comme les pelmeni russes et les pierogi polonais, mais ça porte pas le même nom d'un pays à l'autre... En tout cas, l'endroit était très sympa, et il faisait vraiment restaurant local.

D'ailleurs, tout le quartier de Podil est comme ça. Alors qu'il est juste en contrebas du centre-ville, au pied de la colline qui borde le Dniepr, ce quartier sur la rive du Dniepr fait vraiment petite ville ukrainienne, voire carrément gros bourg au milieu de la campagne. Et on n'avait pas du tout l'impression d'être dans la capitale du pays quand on l'a visité !

Là aussi, ça fait vraiment endroit qui n'avait pas changé depuis la mort de Staline, point de vue architecture. Surtout les trams dont plusieurs lignes partent de la place Kontraktova, au centre du quartier. Et pas de doute sur le fait qu'on est en Ukraine, les gens du coin ont réussi à caser trois églises orthodoxes dans le quartier. C'est joli et ça décore bien, cela dit en passant. Après cette journée dans cet endroit sympa de Kiev, Walter est rentré à son hôtel, il avait une soirée officielle de promo à assurer avant les premières répétitions, prévues le lendemain à l'opéra de Kiev.

J'ai eu droit à un billet offert par ses soins pour assister à la première de *Carmen*, le 4 septembre. La salle de l'opéra était aussi pleine que celle du théâtre et, franchement, ça se voyait que c'était le personnel du Met qui assurait le spectacle ! Tout était impeccable et même moi, qui ne suis pas amatrice d'opéra, je n'ai pas vu le temps passer. Chapeau aux chanteurs et à l'orchestre, qui ont vraiment donné tout ce qu'ils avaient ce soir-là pour assurer le spectacle !

De notre côté, nous avons poursuivi notre séries de représentations à Kiev avec la soirée du 5 septembre, toujours à guichets fermés, et la promesse de devoir remettre ça pour les soirées du 10 et du 12. Et le public était toujours aussi enthousiaste, ça faisait plaisir à voir. Après, je craignais que la reprise à New York ne soit quelque peu problématique en octobre. Je me doutais bien qu'on ne casserait pas la baraque comme nous l'avions fait pour notre tournée européenne, et je m'attendais à ce que l'ambiance soit moins festive qu'à nos débuts. D'un autre côté, on devait assurer le spectacle jusqu'en décembre, ce qui était très bien pour une pièce exigeante d'un auteur jusqu'alors inconnu.

Comme à Varsovie, nous avons eu droit à une invitation pour une réception officielle à la mairie de la ville, où j'ai fait la connaissance de Galina Gerega, la dame qui est le maire de Kiev. C'était sûrement une réception dédiée au monde de la culture vu que j'y ai retrouvé Walter et les premiers rôles du Met qui avaient joué *Carmen*. Comme nous étions une petite troupe, tous les acteurs étaient invités. Mais le plus

surprenant pour moi fut de croiser une personne que je ne m'attendais pas à voir ici. Au détour de la table où des boissons sans alcool étaient servies, je suis tombée nez à nez avec Ilse Rammbock, qui s'entretenait avec un de ses collègues ukrainiens sur une question juridique concernant son travail à la société des transports publics de la ville de Berlin :

« ... Pour les modalités de paiement avec les fournisseurs, les normes européennes nous imposent de fixer un calendrier de paiement à respecter de façon contractuelle, et ça peut nous causer des problèmes en cas de problèmes pour la livraison de nouveaux matériels roulants, par exemple. Je ne sais pas si vous en avez entendu parler, mais le métro de Londres a eu des relations tendues avec Bombardier suite à des problèmes de fiabilité sur leurs nouvelles rames de série S... Tiens, Carly Alvarez, quelle bonne surprise ! Ça va nous changer de parler boutique entre responsables juridiques. Je te présente monsieur Trofime Alexandrovitch Podorenko, mon homologue pour les transports en communs de Kiev.

— Enchantée, répondis-je. Je serais bien en peine de converser avec vous dans votre domaine, mais si vous êtes amateurs de théâtre...

— Je vous ai vue sur scène jeudi, et je peux dire que vous êtes une excellente actrice, répondit monsieur Podorenko, en toute sincérité. Et madame Rammbock est une de vos relations, comme admiratrice je suppose.

— Accidentellement, répondit Ilse. Mon employeur a loué une salle à Berlin à la fondation Balkowski pour le spectacle, et nous avons fait connaissance comme ça... »

Nous avons ensuite pas mal parlé de théâtre, monsieur Podorenko, Ilse et moi. Elle aime bien le répertoire contemporain tandis que monsieur Podorenko est un grand amateur du répertoire classique. Au point de connaître la carrière théâtrale de Roddy Carmes sans devoir regarder sur sa fiche Wikipédia, ce qui est exceptionnel vu que le grand public ne connaît de lui que ses westerns. Au passage, si Roddy reprend du Shakespeare, faudra que j'aille le voir comme simple public vu comme il est excellent sur scène...

C'était génial comme conversation et, à la fin de la soirée, je me suis retrouvée seule avec Ilse, alias Oleg Molotine. Elle était ravie de voir que la pièce dans laquelle je jouais avait du succès, et que ma carrière d'actrice était bien partie. Et aussi, très important pour elle, qu'il y avait un public pour des œuvres qui soient autre chose que du pur divertissement :

« Que les choses soient claires, je n'ai rien contre le fait que l'on fasse des œuvres qui ont l'ambition, parfois grande, de divertir. Rien que pour faire une œuvre comique, c'est un travail très exigeant, le comique étant un exercice très difficile, et qui ne supporte pas la médiocrité et l'à-peu-près. Mais que toute expression publique, pas seulement dans le domaine de la fiction, soit ramenée au seul divertissement, c'est une entreprise concertée de crétinisation de la population. C'est pour cela qu'une pièce comme celle dans laquelle tu joue est salutaire, parce qu'elle aborde, sous une forme grand public au sens noble du terme, des problèmes d'actualité difficiles. Chapeau à Winston Smith pour avoir écrit un texte pareil, c'est à la fois du vrai théâtre et un engagement politique.

— C'est ce qui me plaît dans cette pièce, les personnages sont vraiment des êtres humains plausibles. Ce ne sont pas juste des archétypes qui sont là pour réciter le

texte. Winston a toujours insisté là-dessus, il commence toujours ses pièces en créant les personnages. C'est la base essentielle de son travail, et tout le reste en découle.

— Cela se sent dans son travail, et c'est sa grande force. Faire de la fiction d'opinion, tout le monde en est capable. Mais faire de la fiction qui soit un bon équilibre entre l'opinion et la fiction, là, cela restreint de beaucoup le champ des gens qui sont capables d'éviter les deux écueils que sont, d'une part, le pensum avec des personnages réduits à des marionnettes et, d'autre part, l'œuvre de divertissement pur où les opinions de l'auteur ne sont que des éléments rapportés dont l'utilité n'est que purement décorative.

— Et tu m'as dit qu'il y avait deux grands auteurs qui avaient été capables d'atteindre cet équilibre au théâtre.

— Oui, Berthold Brecht et Jean-Paul Sartre. Le premier a pris les formes du cabaret berlinois et de l'opérette pour faire des œuvres d'opinion qui sont devenues des classiques grâce à son talent, et le second a utilisé les formes du drame bourgeois *à la française*⁵⁶ pour faire passer ses idées philosophiques. Et là aussi, on a droit à des classiques. Et des œuvres politiques, au sens initial du terme.

— De toutes façons, tu as bien dit dans tes œuvres que toute expression publique devient politique du fait de son caractère public. Autant l'assumer, sinon je n'aurais jamais fait de théâtre.

— Je peux te dire que tu es bien placée pour détourner le pur divertissement en vecteur d'opinion. Sans la moindre flagornerie, je peux te dire que quand tu fais passer une opinion à travers du divertissement, le public ne tolère pas la moindre approximation, ou la moindre insuffisance. Avec un jeu d'actrice très prometteur, tu as tes chances dans ce domaine.

— Mmmmm... Faire réfléchir les gens avec des œuvres de fiction, c'est ce que j'aime le plus dans ce que je fais. C'est pour ça que j'ai signé pour *Dommmages collatéraux*.

— Pour le théâtre, ce n'est qu'un retour aux sources. La tragédie grecque, c'était sa fonction dès le début. Et, dans un monde où tout est affadi et aseptisé par l'omniprésence du divertissement, détourner ce dernier vers la réflexion politique critique n'en devient que plus nécessaire. Autant pour le divertissement que pour la société. Et toi, tu l'as compris. »

Ce soir-là, j'ai été ravie de voir que ce que je faisais au théâtre était vraiment perçu pour ce que je voulais que ce soit : un véritable engagement, tant auprès du public que de la société. J'avais toujours eu des idées libérales, mais je ne voyais pas jusqu'ici comment les concrétiser de façon active. Et, désormais, j'avais trouvé : il me suffisait de faire mon métier, sans compromissions, et avec professionnalisme. Penser à son rôle, tant sur scène que dans la société, et lier les deux, c'est ça pour moi, le théâtre.

* * *

56. En français dans le texte.

Épilogue

Nos deux dernières représentations à Kiev ont été des triomphes, et c'est à regret que j'ai quitté l'Ukraine le 15 septembre 2013 pour retourner à New York City. J'avais un peu de temps libre avant de reprendre les répétitions pendant la première semaine d'octobre pour une nouvelle série de représentations de *Dommages Collatéraux*, et je voulais souffler un peu et, éventuellement, faire un petit boulot dans la pub ou ailleurs.

J'ai retrouvé avec enchantement mes copines Cassandra Fuller et Vivienne Shivers, et le docteur Peyreblanque à Bellevue. Comme il connaît ces pays, nous avons beaucoup échangé à ce sujet. J'ai eu un contrat pour un petit rôle dans un téléfilm, un petit travail qui m'a pris quatre jours et m'a rapporté un peu d'argent. Bon, ça, c'est surtout pour apprendre le boulot et garder la main, je n'en ai pas un souvenir marquant, ni bon, ni mauvais.

Avec toute la troupe, on a repris *Dommages Collatéraux* pour quatre représentations par semaine à compter du lundi 7 octobre 2013. Par rapport à ce que c'était en juin, faut être honnête, c'est plus pareil. C'est pas le gros triomphe avec la salle pleine à chaque fois, mais c'est toujours aussi intéressant.

Comme ambiance, c'est plus devenu celle d'un public de curieux ou de connaisseurs qui viennent voir un classique, soit pour se cultiver, soit pour apprécier. L'ambiance est différente, mais c'est tout aussi passionnant. Au moment où je vous écris ça, on est fin novembre 2013 et on a neuf représentations, la dernière étant prévue pour le 14 décembre. On a toujours du monde, avec la salle aux deux tiers pleine dans le pire des cas, mais c'est vraiment une autre ambiance qu'au début en mai/juin.

Pour le reste, j'ai eu des nouvelles de Kim et Gracie. Elles montent un projet de série documentaire pour Discovery Channel, dans laquelle elles vont démonter pas mal de sottises genre théories de la conspiration, trucs nazes du paranormal, et autres inepties du même tonneau. Elles m'ont contacté, via Roxy, pour tenir le rôle d'une médium dans une expérience grandeur nature de voyance. En fait, ce qu'on appelle de la lecture à froid, c'est à dire obtenir les informations que l'on prétend deviner par des moyens extralucides par une écoute attentive de ce que disent les gens, et l'exploitation de données globales accessibles à tous, comme des statistiques, des profils sociologiques, et cetera. Le contrat est signé, le tournage aura lieu en janvier à New York.

Pour la partie comédie musicale nord-coréenne, je n'ai pas suivi l'affaire, le juridique, c'est pas mon truc, mais je sais par Ayleen Messerschmidt que Pierce Dackheid a été contraint, par décision de justice, de payer la note de plusieurs millions de dollars. Il a dû, pour ça, sacrifier le budget de sa campagne électorale pour se présenter à la chambre des représentants pour le Vermont, au nom du Tea Party Movement. J'en suis ravie, un con fachos de moins dans la course, c'est toujours bon à prendre.

Dernier points, mes projets en matière professionnelle. Après une année mouvementée, je commence à être connue dans le milieu professionnel, et je peux commencer à choisir mes contrats. Pour 2014, je suis sur un gros projet avec Roddy Carmes et Charmaine Mac Kinnon. Ça sera un western qui se déroulera dans les années 1920 en Arizona, une histoire de chasseur de prime très psychologique. J'y ai un petit rôle, ainsi que Roddy Carmes, qui jouera un juge assez ambigu avec la loi. Il produit le film et il ne veut pas prendre la vedette, ça ne l'intéresse pas. Tournage prévu en extérieurs en Arizona entre février et mai 2014.

Ah, tant que j'y pense, une autre bonne nouvelle : Norbert Kwaniewski a enfin pu percer avec un projet qui lui tient à cœur. Il a repris ses trois projets de comédies musicales pour en retenir les meilleurs gags puis, en rajoutant quelques uns, il en a fait une seule œuvre qui a pour titre *Britannia Massacre Hotel*. C'est complètement barré et il a trouvé un producteur pour la monter ! Première en septembre 2014, à ne pas rater !

Pour moi-même, ben, je peux dire que cette première année au travail en tant que comédienne a vraiment été formidable, malgré toutes les merdes qu'on a eues, Roxy et moi. Je lui ai demandé de mettre sur ma fiche que j'acceptais les contrats à l'étranger. J'espère pouvoir retourner en Europe, ça me plairait beaucoup de voir d'autres pays là-bas. En attendant, j'ai pas mal de visibilité aux USA, c'est déjà bien pour une débutante comme moi.

Plus d'ordre privé, je me suis mise en ménage avec Walter. La ville de Newark veut son orchestre symphonique et elle lui a confié le dossier, avec carte blanche pour le répertoire. Walter veut jouer la carte du répertoire contemporain et des découvertes de jeunes talents pour se démarquer des grosses machines que sont les orchestres de New York et Boston, et attirer ainsi un autre public. Premiers concerts en janvier 2014.

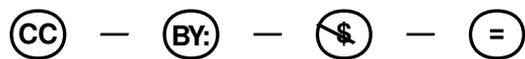
Et pour la fin, je vous dirais simplement que je commence à comprendre ce qui fait l'essence d'une comédienne. Ce n'est pas seulement avoir du talent, mais, à mon avis, c'est surtout le vivre dans le monde d'aujourd'hui, en étant à son écoute et en le représentant devant son public. Et, surtout, en prenant parti, l'eau tiède et les douceurs aseptisées n'intéressent plus personne. C'est pour ça que je suis comédienne finalement, pour vivre avec mon temps.

FIN

CC Olivier Gabin, décembre 2013

Version 1.0

Cette œuvre de fiction est couverte par les dispositions de la licence Creative Commons :



Les conditions légales de la licence applicables à cette œuvre sont disponibles à cette adresse :

Lien vers la licence CC by-nc-nd sur [Creativecommons.org](http://creativecommons.org)

Mis en page avec \LaTeX

Distribution Texlive 2012.8 et éditeur Texmaker 3.5